
EX LIBRIS
B. B.

ANECDOTES DU NORD,

TOME SECOND,

COMPRENANT

LA POLOGNE ET LA RUSSIE,

DEPUIS

L'ORIGINE DE CES MONARCHIES JUSQU'A PRÉSENT.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ANECDOTES *POLONOISES*, DEPUIS *L'ORIGINE DE LA MONARCHIE* JUSQU'A PRÉSENT.

INTRODUCTION.



Es Polonois ſont deſcendus de ces anciens Sarmates, célèbres par leur férocité, par leur amour pour l'indépendance, & ſur-tout par leur adreſſe ſinguliere à manier les chevaux. Ces peuples, après avoir porté, pendant quelque tems, le nom de *Slaves* ou *Sclaves*, prirent enfin celui de *Polonois*, du mot eſclavon

pole, qui ſignifie *plaine*, parce que le pays, qu'ils occupoient, étoit plat & uni. Les Polonois ſe reſſentent encore de leur ancienne origine. Ils ſont bons cavaliers. La liberté eſt leur idole; & leurs mœurs, quoique peut-être meilleures que les nôtres, n'ont point encore acquis cette politeſſe qui fait l'agrément de la ſociété.

Quelle que ſoit l'époque de leur origine, qui va ſe perdre, comme celle de la plûpart des peuples, dans l'antiquité la plus reculée, il eſt certain que, juſqu'au ſixieme ſiécle, ils menerent une vie errante & ſauvage, n'ayant ni maiſons, ni villes, ni gouvernement, ni loix; vivans de rapines & de brigandages; réunis, lorſqu'il falloit attaquer; diviſés, lorſqu'il s'agiſſoit de partager le butin. En un mot, ils étoient encore peu différens des bêtes, lorſque Leck entreprit d'en faire des hommes, vers le milieu du ſixieme ſiécle.



[550.]

LECK étoit, sans doute, un de ces hommes que la nature a faits pour commander à leurs semblables, qui joignent aux vertus guerrieres une éloquence persuasive, & des lumieres fort au-dessus de celles de leur siécle. Il comprit que la supériorité, que lui donnoient tous ces talens, ne seroit qu'un vain avantage, tant que les Polonois vivroient errans & dispersés. Il leur persuada de se réunir ; leur vanta les avantages de la société, & les engagea à bâtir une ville. Les Polonois, en abbatant des arbres pour la construction des maisons ou plutôt des cabanes, trouverent un nid d'aigles. Ces peuples idolâtres & superstitieux attacherent quelque augure à cette découverte. Ils donnerent à la ville qu'ils bâtissoient, le nom de *Gnesne* du mot *gniazdo*, qui, dans leur langue, signifie *nid ;* & la Pologne a toujours depuis porté un aigle pour ses armes.

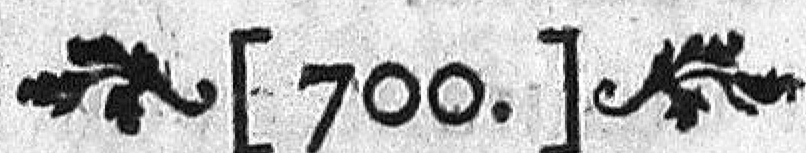
Leck, quoique chef de sa nation, ne porta point le titre de Roi : il n'eut que celui de Duc. On ignore encore quelle étoit l'étendue de son pouvoir, & de quelle maniere il gouverna ses nouveaux sujets. Les fables, que racontent quelques histo-

riens Polonois pour illustrer le premier de leurs princes, ne méritent aucune croyance. Son fils *Wisimir* n'est pas mieux connu. Quelques-uns lui attribuent la fondation de la ville de Dantzick : d'autres revoquent même en doute s'il a existé. Sans nous arrêter à ces divers sentimens, il paroît qu'après l'extinction de la famille de Leck, les Polonois, qui s'ennuyoient déja d'avoir un maître, changerent la forme du gouvernement ; persuadés qu'ils seroient plus libres & plus heureux sous la conduite de plusieurs chefs, que sous l'empire d'un seul. Ils choisirent douze guerriers distingués dans la nation, qui furent revêtus de l'autorité souveraine, sous le nom de *Voiewodes** ou *Vaivodes*. Mais cette multiplicité de maîtres fut la source d'une infinité de désordres dans la nouvelle république. Le peuple méprisoit les ordres des chefs qu'il s'étoit donnés. Les chefs employoient les moyens les plus violens pour faire respecier leur autorité. L'amour déréglé de la berté, d'une part, &, de l'autre, une ambition effrénée, allumerent dans le sein de a nation une guerre intestine, qui l'eût inailliblement consumée, si l'on n'eût rétabli

f

* Ce nom, qui est le même que celui de Palatin, est dérivé de deux mots esclavons *woina*, qui signifie *guerre*, & *wods*, qui veut dire *chef*.

la paix, par le choix d'un ſeul chef qui poſſédoit toutes les vertus qui font les grands hommes, & toutes les qualités qui font les grands princes.



Tel étoit *Cracus*, le ſecond duc Polonois, dont on ſçache quelque choſe de certain. Ce prince étoit cependant un des douze Vaivodes qui avoient contribué aux troubles de l'Etat; mais ſon mérite, étouffé par les vices de ſes collégues, brilla dans tout ſon éclat, lorſqu'il fut ſeul dépoſitaire de l'autorité. Quoique l'hiſtoire ne nous ait tranſmis aucune de ſes actions particulieres, elle nous en donne une aſſez haute idée, en nous apprenant qu'il rétablit le bon ordre par ſa prudence & par ſa modération; qu'il fit aimer ſon gouvernement à des peuples naturellement indociles, & qu'il ſçut heureuſement faire ſuccéder à une licence effrénée les loix & la juſtice. On prétend même qu'il étendit les bornes de l'Empire Polonois, & que la ſeule réputation de ſes vertus mit les habitans de la Bohême au nombre de ſes ſujets volontaires. Cracovie, ville capitale de la Pologne, reconnoît pour ſon fondateur Cracus, dont elle porte le nom. Ce fut dans cette ville que ce grand prince finit ſes jours, emportant l'eſtime & les regrets

de ſon peuple. On montre encore, au-delà de la Viſtule, le lieu de ſa ſépulture, qui n'eſt diſtingué par aucun autre monument que par un monceau de terre, qui forme une eſpece de tertre.

Cracus, en mourant, avoit laiſſé deux fils & une fille. L'aîné de ſes fils devoit lui ſuccéder; mais le cadet, en qui l'ambition parloit plus haut que la nature, aſſaſſina ſon frere qui ne lui offroit plus qu'un rival odieux. Le perfide *Leck*, (c'eſt le nom de ce prince,) ne jouit pas longtems du fruit de ſon crime. Les Polonois, qui lui avoient déféré la couronne, n'eurent pas plutôt découvert ſon lâche aſſaſſinat, qu'ils le chaſſerent honteuſement du thrône, & y firent aſſeoir ſa ſœur, nommée *Vanda*.

[750.]

Cette princeſſe étoit parfaitement belle; & c'étoit la moindre de ſes qualités. On admiroit en elle un courage & une intrépidité fort au-deſſus de ſon ſexe; une ame vraiment grande; une noble fierté, qui avoit pour principe l'élevation de ſes ſentimens; une ſageſſe & une vertu bien rares dans une princeſſe jeune & belle. Ritiger ou Ritagore, prince Allemand, fit offrir ſa main à la fière Vanda. Tout ſembloit concourir à lui faire accepter cette alliance:

les vœux de la nation, la puissance de Ritiger, le voisinage de ses Etats, le plaisir de laisser sur le thrône de Pologne un prince de son sang ; mais Vanda ne pouvoit se résoudre à se donner un maître, en prenant un époux. Elle se sentoit capable de bien gouverner par elle-même ; elle l'étoit en effet. Il étoit incertain si son fils hériteroit de ses vertus, comme de son royaume. La Pologne pouvoit aisément trouver dans son sein un homme digne de lui succéder. Enfin elle s'étoit engagée, par un vœu exprès, de garder une perpétuelle virginité, peut-être pour avoir un prétexte plausible d'écarter ceux qui prétendroient à sa main. Ritiger fut donc refusé. Ce prince, ne consultant que son dépit, crut pouvoir obtenir par la force des armes ce qu'on avoit refusé à ses pressantes sollicitations. Il vint, à la tête d'une armée, assiéger le cœur de Vanda, comme une place forte. Vanda parut à sa rencontre. L'éclat de sa beauté, qui étoit encore relevé par son équipage guerrier ; son air noble & martial ; sa contenance fière & assurée firent une impression singuliere sur les soldats de Ritiger. Dans ce moment, ils devinrent presque ses rivaux, & refuserent de combattre contre une princesse dont la seule vue faisoit tomber les armes de la main. Ils blâmerent le procédé extravagant de Riti-

ger, qui vouloit l'épouſer malgré elle, & lui ſignifierent qu'ils ne contribueroient jamais à la violence qu'il vouloit faire à cette belle héroïne. Ritiger, combattu par l'amour, par le dépit & par la honte, termina lui-même ſes tourmens, & ſe donna la mort. Victorieuſe, ſans avoir combattu, l'illuſtre fille de Cracus rentra triomphante dans ſa capitale. Elle commença par offrir à ſes dieux un grand nombre de ſacrifices, qui furent regardés comme des témoignages de ſa reconnoiſſance; mais le dernier de ces ſacrifices fut bien douloureux & bien funeſte à la nation. Vanda en fut elle-même la victime, & ſe précipita dans la Viſtule, au grand étonnement de tout le peuple témoin de cette action.

Après la mort du dernier rejetton de la famille de Cracus, les Polonois oubliant combien le gouvernement des douze Vaïvodes leur avoit été funeſte, voulurent le rétablir; mais ils furent punis de leur inconſtance, & virent renaître les mêmes déſordres qui avoient mis autrefois l'Etat à deux doigts de ſa perte. Les peuples voiſins de la Pologne, & particulièrement les Hongrois, profiterent des diſſenſions civiles, qui l'agitoient, & crurent avoir trouvé l'occaſion favorable, pour détruire un Etat dont la puiſſance leur étoit ſuſpecte. La confuſion étoit ſi grande parmi les Polo-

nois; leurs chefs étoient si peu habiles & si peu expérimentés, que leur perte paroissoit inévitable. Mais il ne faut souvent, pour sauver tout un peuple, qu'un seul citoyen. Un Polonois, nommé *Przémislas*, homme obscur, mais d'un mérite rare, & dont le génie, étouffé par la bassesse de sa condition, n'attendoit qu'un heureux moment pour se développer, imagina un stratagême qui fut le salut de sa patrie. Il fabriqua, avec des écorces & des branches d'arbre, des figures qui de loin ressembloient à des soldats armés. Pendant la nuit, il plaça ces figures dans un bois, de maniere que les ennemis pouvoient appercevoir de leur camp les premiers rangs de cette armée factice. Les Hongrois y furent trompés, & ne douterent pas que ce ne fût un corps de Polonois, que la crainte avoit engagé à se retrancher dans ce bois. Ils résolurent de l'attaquer, & envoyerent à cet effet un détachement assez considérable. Przémislas, qui avoit prévu ce qui devoit arriver, s'étoit posté en embuscade, au milieu du bois, dans le dessein de surprendre les ennemis, lorsqu'ils s'y seroient engagés. Cependant les Hongrois s'avançoient avec précipitation. A mesure qu'ils s'approchoient du bois, il leur sembloit que l'ennemi s'éloignoit, parce que la proximité, faisant évanouir les premiers phan-

tômes, ils n'appercevoient plus que ceux qui, par un plus grand éloignement, étoient encore capables de les tromper. Comptant pour vaincu un ennemi qui fuyoit, ils redoubloient leur ardeur pour le joindre, ſans ſonger qu'ils s'engageoient dans des défilés où ils pouvoient aiſément être accablés. Lorſqu'ils ſe furent avancés juſqu'au lieu ou Przémiſlas les attendoit, ils ſe virent auſſi-tôt inveſtis d'une multitude de Polonois qui les eurent bientôt taillés en pièces. Après cet exploit, les vainqueurs, par le conſeil de Przémiſlas, ſe revêtirent des dépouilles des vaincus; &, ſous l'habit Hongrois, ils s'avancerent vers le gros de l'armée ennemie, qui crut, en les voyant, que c'étoit ſon détachement qui revenoit après avoir vaincu les Polonois. L'erreur ne fut pas longue. Les prétendus Hongrois ne furent pas plutôt entrés dans le camp ennemi, qu'ils le remplirent de ſang & de carnage. Les Hongrois ſurpris tomberent preſque tous ſous le fer des Polonois.

[760.]

Les Polonois déférerent la couronne à Przémiſlas. Ce prix étoit dû à ſes ſervices; & la gloire dont il venoit de ſe couvrir, réparoit aſſez le défaut de ſa naiſſance. Ils n'eurent pas lieu de ſe repentir de leur choix. Le nouveau duc ſoutint, ſous le

nom de *Lezko I*, la réputation qu'il s'étoit acquise sous celui de Przémislas. Il fut redouté de ses voisins, & aimé de ses sujets, dont les regrets le suivirent dans le tombeau.

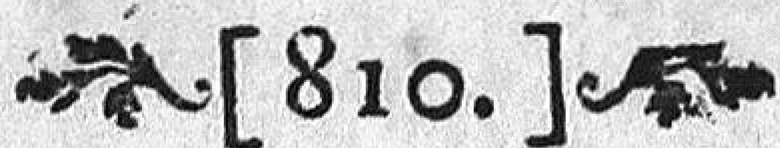
Incertains sur le choix d'un maître, les Polonois résolurent de se soumettre à celui d'entr'eux, qui vaincroit tous les autres dans une course de chevaux, qu'ils proposerent, comme si l'art de gouverner un cheval eût été le même que celui de gouverner un royaume; mais il faut pardonner ce défaut de raisonnement aux descendans des Sarmates, peuple qui, comme nous l'avons dit, s'étoit toujours distingué par son adresse à manier des chevaux. D'ailleurs les anciens Grecs nous offrent des exemples de pareilles courses. Parmi ceux qui se présenterent pour disputer le prix, il se trouva un nommé *Leszek*, qui, se défiant sans doute de son habileté, eut recours à un artifice criminel pour se procurer la victoire. Il répandit dans la lice un grand nombre de fers pointus, qui, cachés dans le sable, devoient arrêter la course de ses concurrens. Il ne laissa qu'un sentier libre pour lui, & il y mit certaines marques pour le reconnoître. Peu content de ces précautions, & craignant que son cheval ne s'emportât malgré lui hors de ce sentier, il le ferra de maniere à ne pou-

voir être bleſſé par les fers dont la lice étoit ſemée. Il ſe croyoit déja ſûr de la victoire ; mais il fut lui-même la dupe de ſa fineſſe. Un jeune Polonois, ſe promenant dans la lice avant le combat, découvrit la trahiſon de Leſzek, & conçut auſſi-tôt l'avantage qu'il en pouvoit retirer. Diſſimulant la découverte, il laiſſa partir les concurrens qui furent bien ſurpris de voir leurs chevaux arrêtés, tandis que Leſzek couroit ſans obſtacle dans la carriere, ſuivi ſeulement du jeune homme qui avoit découvert l'artifice, & qui avoit pris la même route que lui. Leſzek, arrivé le premier au but, alloit être proclamé vainqueur, &, en conſéquence, couronné, lorſque ſa lâche fourberie fut publiée d'une voix unanime, & par le jeune homme qui arriva après lui, & par les autres concurrens qui en avoient fait la funeſte expérience. Les Polonois, naturellement francs & ennemis de la fraude, céderent à leur premiere impétuoſité, & déchirerent le traître. Le jeune homme, qui étoit parvenu à la borne, le premier après Leſzek, parut digne du prix & de la couronne, & commença à régner ſous le nom de *Lezko II.*

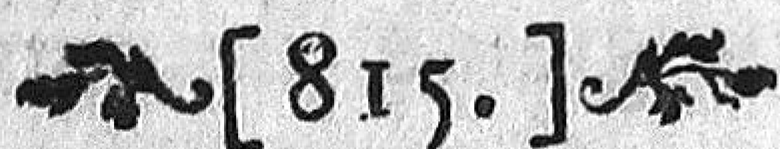
[804.]

Le prince n'oublia point ſur le thrône la baſſeſſe de ſa premiere origine ; &, par ce

moyen, il parvint à la faire oublier aux autres. De peur que l'yvresse du rang suprême, & l'éclat qui brilloit autour de lui, ne troublassent sa raison, & ne lui inspirassent un orgueil insensé, il vouloit qu'on lui montrât, tous les jours, les simples livrées de son premier état. Avant de se montrer dans quelque cérémonie d'éclat; il alloit jetter un coup d'œil sur les pauvres habits qui avoient fait autrefois sa parure; & ce spectacle instructif entretenoit dans son ame la modestie & la douceur.



Le règne d'un si bon prince fut trop court. Son fils, héritier de son nom, le fut aussi de la plûpart de ses vertus; mais il en ternit un peu l'éclat par son penchant déreglé pour les femmes. Il laissa jusqu'à vingt princes, fruits de ses amours illicites, & leur donna des apanages convenables à leur naissance. Si l'on en croit plusieurs historiens, *Lezko III* prit les armes contre Charlemagne pour secourir les Bohêmes. Ils prétendent même qu'il fut tué dans un combat par le fils aîné du monarque François.



Popiel I, son fils, s'attira le mépris & la haine des peuples par ses honteuses débau-

ches, qui n'étoient rachetées par aucune vertu. Nouveau Sardanapale, il n'envisagea la souveraine puissance, que comme un moyen de satisfaire plus aisément ses infâmes penchans. Retiré au fond de son palais avec ses femmes; inaccessible à tous ses sujets comme les monarques de l'Orient, enseveli dans la mollesse, & plongé dans les plaisirs, il n'entendoit point les cris des malheureux qui gémissoient sous la tyrannie de ses ministres.



Popiel II succéda à son pere; & les peuples furent encore plus malheureux sous son règne. Ce prince, irrité contre ses oncles qui ne cessoient de lui représenter son devoir; corrompu par les conseils violens de sa femme, encore plus méchante que lui, résolut de se défaire de ces importuns censeurs. Il les fit tous périr par le poison, & ordonna que leurs corps demeurassent privés de sépulture. Mais ce tyran ne survécut pas long-tems à ses oncles infortunés. Quelques historiens, amis du merveilleux, prétendent que les cadavres des oncles de Popiel firent éclorre une foule prodigieuse de rats qui vengerent leur mort. Ces animaux remplirent le palais du tyran, & le dévorerent avec sa femme & ses enfans. Le lecteur voit

ſans peine quelle foi mérite un pareil conte *.



Popiel II termine la premiere claſſe des princes Polonois : *Piaſt* commence la ſeconde. C'étoit un homme d'une naiſſance obſcure, d'une fortune médiocre, mais qui vivoit dans ſon état, en véritable philoſophe ; heureux, parce que ſes biens excédoient encore ſes beſoins. Ses diſcours, ſes manieres, tout exprimoit dans lui le contement de ſon ame. Il occupoit une petite maiſon à Kruſwik, lieu où ſe tenoit l'aſſemblée générale pour l'élection d'un nouveau duc. Les principaux concurrens, conduits par le hazard dans la maiſon de Piaſt, y furent reçus avec une affabilité & un épanchement de cœur, dont ils furent enchantés. Le maître du logis leur fit une chère frugale ; mais la maniere dont il préſenta ce repas, le leur fit trouver déli-

* Pluſieurs hiſtoriens prétendent que Hatton, archevêque de Reims, périt du même genre de mort. Ce prélat, diſent-ils, ayant fait raſſembler un grand nombre de pauvres dans une grange, y fit mettre le feu, diſant qu'on n'avoit pas beſoin, dans le monde, de toute cette canaille. Des cendres de ces pauvres ſortit une légion de gros rats qui pourſuivirent le prélat par-tout où il ſe réfugioit, & le dévorerent enfin.

cieux. Ils ne furent pas moins ſurpris de la ſageſſe, de la dignité, & même de la politeſſe qui brilloit dans ſon entretien. Quel empire la vertu ſimple & modeſte n'exerce-t-elle pas ſur les cœurs ! Les diſcours ſenſés de Piaſt éteignirent l'ambition dans le cœur de ſes hôtes. Ils convinrent entr'eux de ſe départir de leurs prétentions, en faveur d'un homme d'un mérite ſi ſupérieur ; & Piaſt, qui reclamoit en vain ſa chere cabane, fut porté, malgré lui, ſur le thrône, par les vœux unanimes de tous les Polonois.

Il eſt aſſez ſurprenant qu'au milieu des troubles & des factions d'un interrègne, la vertu pauvre & tranquille d'un citoyen obſcur ait pu ſe faire remarquer &, obtenir la couronne. Cependant les hiſtoriens Polonois ont jugé à propos de mêler le prodige à cette aventure, & d'y faire intervenir le miniſtere de deux anges *.

* Dugloſs, hiſtorien Polonois, rapporte que la ville de Kruſwic, ſe trouvant dans une grande diſette de vivres, & des boiſſons même les plus communes, à cauſe de la quantité prodigieuſe de monde que l'élection y avoit attirée, deux anges, revêtus d'une figure humaine, allerent loger chez Piaſt qui les reçut avec ſa cordialité ordinaire, & leur préſenta un petit baril d'une liqueur commune dans le pays ; c'étoit le dernier qui lui reſtoit. Les anges, pour récompenſer la charité de leur hôte, accorderent à ſon petit baril la

Piaſt

Piast ne trompa point l'espérance qu'on avoit conçue de sa sagesse. Il fit le bonheur de ses peuples & le sien. Son fils *Ziemowist* marcha sur ses traces. On remarque qu'il fut le premier qui introduisit dans les armées Polonoises la discipline militaire.

[892.]

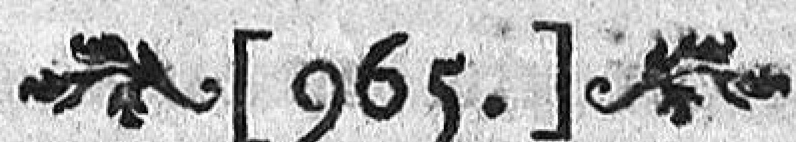
La Pologne perdit une grande partie de sa gloire, sous le règne de *Leszko IV*, fils de *Ziemowist.* L'indolence, la foiblesse, & une lâcheté honteuse, furent le caractere de ce nouveau prince, & de son fils *Ziemomislas*, qui lui succéda, en 913; mais ce dernier rendit du moins quelque service à l'Etat, en lui laissant un prince capable de réparer la honte de son règne.

[954.]

Mieciſlaw I, fils & successeur de Ziemomislas sera illustre à jamais entre les princes qui ont régné sur la Pologne, pour avoir établi le premier dans ce royaume la Religion chrétienne sur les ruines de l'ido-

propriété de ne point se vuider, de maniere que Piast fournit abondamment de la boisson à toute la ville, sans que son vase cessât d'être plein. Ce fut ce prodige qui, selon notre historien, détermina les électeurs à donner leurs suffrages au vertueux Piast.

latrie. C'étoit alors un uſage commun, parmi les Polonois, de faire couper les cheveux à leurs enfans, avec certaines cérémonies ſuperſtitieuſes, lorſqu'ils étoient parvenus à l'âge de ſept ans. C'étoit le paganiſme qui avoit introduit cette coutume. La plûpart des hiſtoriens Polonois rapportent que, lorſqu'on coupa les cheveux au petit Miecislaw, qui étoit né aveugle, ſes yeux s'ouvrirent tout à coup. Peut-être cette ſoudaine guériſon étoit-elle un préſage de la lumiere de la Foi, dont il devoit être éclairé, & qu'il devoit contribuer à répandre dans l'Etat.



Dambrowcka ou Dobrawa, fille de Boleſlas, duc de Bohême, ayant épouſé Miecislaw, entreprit de le convertir. L'évêque Dithmar rapporte que ce fut par une extrême complaiſance, que cette princeſſe vint à bout de ſon deſſein. Elle ne craignit pas même d'enfreindre l'abſtinence du Carême, pour condeſcendre aux volontés de Miecislaw. En violant ainſi, pour complaire à ſon époux, les loix de ſa religion, elle vouloit ſe donner le droit d'exiger de lui les mêmes ſacrifices, & ſe flatoit de procurer à Dieu beaucoup plus de gloire, par la converſion de Miecislaw & de ſon royaume, qu'elle n'en auroit pu lui procu-

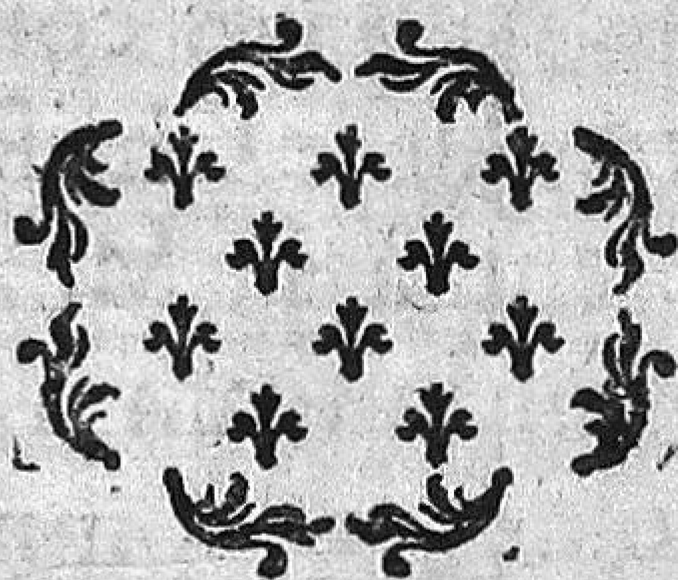
rer, en jeûnant toute sa vie. Cette pieuse intention fut suivie du plus heureux succès. Miecislaw ne voulut point céder en complaisance à son épouse. Il embrassa la Religion Chrétienne, & donna des preuves non équivoques de sa conversion, en renvoyant sept maîtresses auxquelles il étoit attaché.

[966.]

Le duc entreprit de chasser l'idolatrie de son royaume; entreprise délicate, & qui sans doute eût été funeste à un prince moins grand que Miecislaw. Il fut secondé par le pape Jean XIII, qui lui envoya une foule de missionnaires, ayant à leur tête le cardinal Gilles, évêque de Tusculum. Par leurs soins, la Religion fit de rapides progrès dans la Pologne. Les églises de Gnesne & de Cracovie se formerent, & furent suivies de plusieurs autres. Les Polonois montrerent, dans ces commencemens, tant de ferveur pour le Christianisme, que, lorsqu'ils assistoient à la Messe, ils avoient coutume de porter la main à leur sabre, & de le tirer à moitié, au commencement de l'Evangile, voulant donner par ce geste un témoignage de leur zèle pour la défense de la Religion. Cet usage a subsisté fort long-tems en Pologne.

[967.]

Après les ſoins que Miecislaw s'étoit donnés pour l'établiſſement de la Religion, il ſe croyoit en droit de tout eſpérer du pape. Dans cette idée, il lui fit demander le titre de Roi, comme ſi la cour de Rome eût eu le pouvoir d'accorder un pareil titre. Le pape lui refuſa cette grace, non pas qu'il la regardât comme hors de ſa compétence, puiſqu'il l'accorda en même tems au duc de Hongrie, mais par un autre motif qui n'eſt pas bien connu. Les uns veulent que Mieciſlaw ait indiſpoſé contre lui les eccléſiaſtiques, par un mariage ſacrilége avec une religieuſe nommée *Oda*. Les autres prétendent que le refus du pape fut occaſionné par la vie licentieuſe & contraire au Chriſtianiſme, que menoient la plûpart des ſeigneurs Polonois.



BOLESLAS I, *surnommé* CHROBRI, *premier roi de Pologne.*

[1001.]

MIECISLAW, mort en 999, avoit laissé la couronne à son fils Boleslas; & ce nouveau prince excitoit déja par ses belles qualités l'amour de ses sujets, & la crainte de ses voisins. L'empereur Otton III, attiré par la réputation de ce duc, vint en Pologne, sous prétexte d'accomplir un voeu qu'il avoit fait à S. Adalbert, martyr, autrefois archevêque de Gnesne. Il trouva que la renommée n'en disoit pas encore assez sur le mérite du duc de Pologne; &, pour lui donner un témoignage éclatant de son estime, il érigea la Pologne en royaume, & conféra à Boleslas le titre de Roi. Il voulut assister à la cérémonie de son sacre, & lui mit de sa main la couronne royale sur la tête. Il voulut ensuite contracter avec le nouveau roi une étroite alliance, en donnant Rischa, sa niéce, en mariage, au fils de Boleslas, nommé *Mieцislaw*.

[1013.]

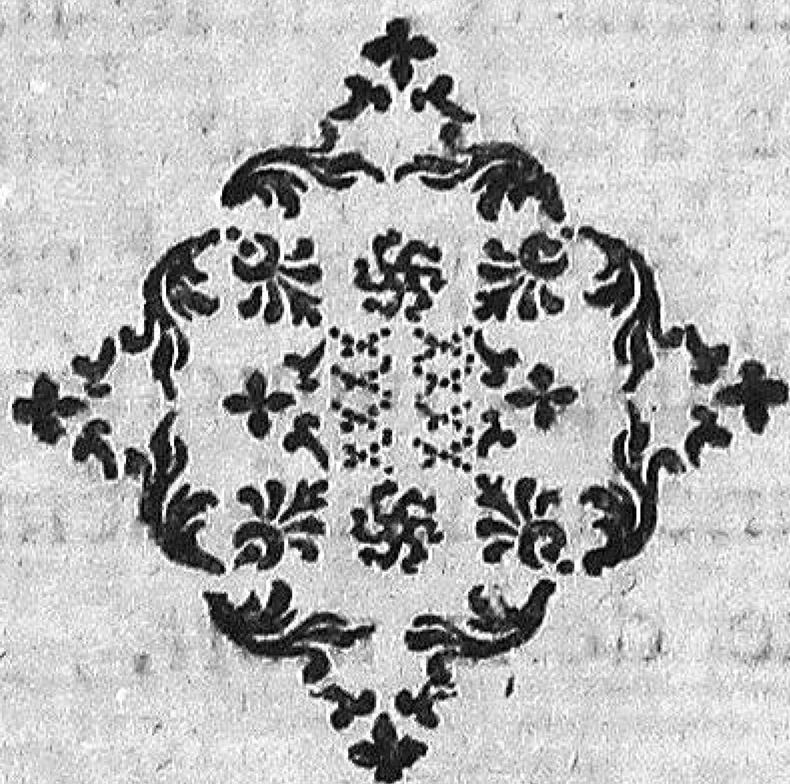
Peu de rois ont porté plus loin que Boleslas la gloire des armes. La Bohême, la

Russie, la Prusse, plusieurs villes de l'Empire, furent témoins de sa valeur & de ses triomphes. Son règne ne fut qu'une longue suite de victoires éclatantes, qui pourroient fournir à un historien éloquent de belles descriptions que l'on trouve partout, mais qui n'entrent point dans notre plan. Il nous suffit de dire que Boleslas ravagea la Bohême ; rendit la Prusse & la Russie tributaires de la Pologne ; triompha de toutes les forces de l'Empire ; força l'empereur de lui demander la paix, & mérita par ses exploits le surnom de *Chrobri*, qui signifie *intrépide*, que les Russes lui donnerent. Ce prince, comme un autre Hercule, fit élever, cette année, au confluent de l'Elbe & de la Sala, trois colomnes destinées à éterniser le souvenir de ses exploits, & à marquer jusqu'où il avoit porté ses armes victorieuses.

[1019.]

Boleslas ne borna pas sa gloire à soumettre des peuples. Aussi grand dans la paix, comme dans la guerre, il comprit que le premier devoir d'un roi est de faire le bonheur de ses sujets. Pendant qu'il répandoit la terreur & la désolation chez ses ennemis, il sçut faire régner dans son royaume la joie & l'abondance. Il s'appliqua particulièrement à établir, par une

exacte justice, la sûreté des particuliers ; &, pour que la vérité pût aisément percer jusqu'à son thrône, il se forma un conseil composé de douze citoyens recommandables par leur probité, par leur expérience & par leurs lumieres. Il les constitua interprètes du peuple auprès du monarque, & voulut qu'ils lui rendissent un compte exact de tout ce qui se passeroit de plus important dans le royaume. Telle est l'origine du sénat de Pologne. Un établissement de cette nature est bien glorieux pour un monarque aussi guerrier que Boleslas. Ce fut la derniere action mémorable de ce prince, que la mort enleva aux Polonois la même année.





MIECISLAW II.

[1025.]

AUSSI lâche, aussi indolent que son pere étoit actif & courageux, Miecislas perdit une partie des conquêtes qui avoient illustré le règne de Boleslas. Plongé dans la mollesse & dans l'oisiveté, il vit d'un œil tranquille la Bohême & la Russie secouer le joug que leur avoit imposé son pere. Si les pressans dangers du royaume le forcerent quelquefois de sortir de son assoupissement léthargique, content de quelques succès peu considérables, qu'il dut à ses généraux, il se hâta de se replonger plus avant que jamais dans les plus infâmes voluptés. Enfin sa raison, abrutie par l'usage immodéré des plaisirs, fit place à une honteuse démence, qui fut bientôt suivie de la mort.

[1034.]

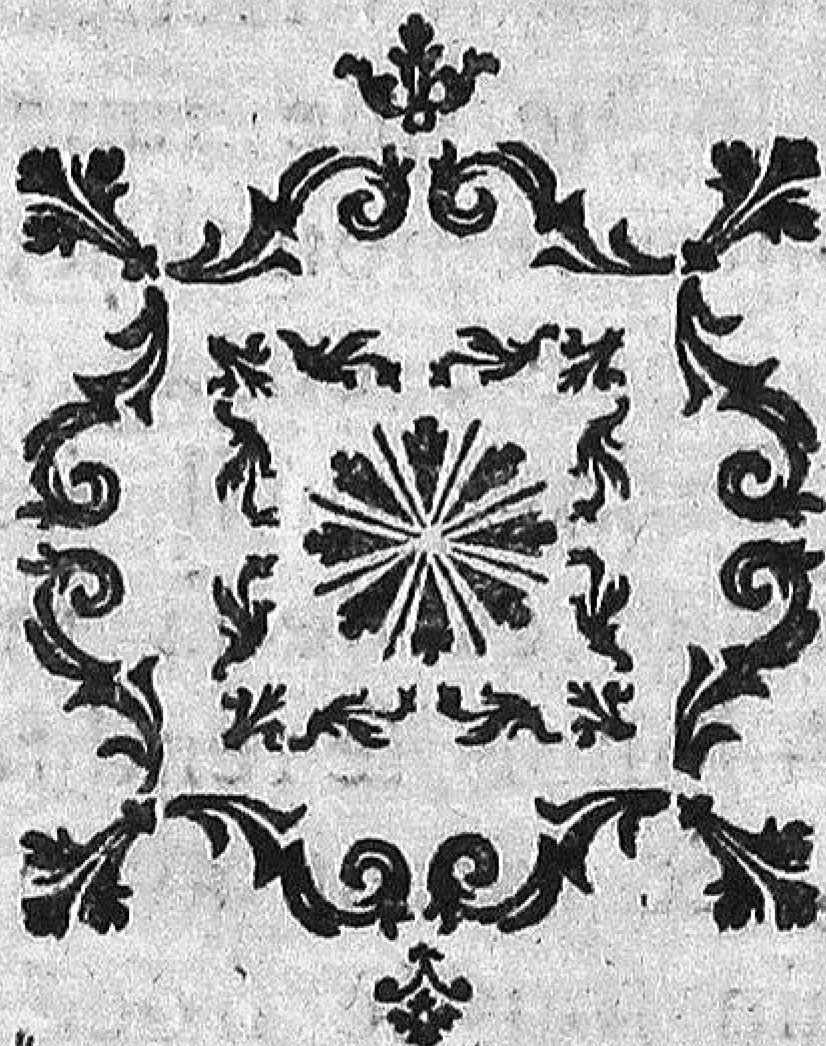
Pendant la minorité du fils de Miecislas, nommé *Casimir*, Rischa sa mere fut chargée du gouvernement de l'Etat. Cette princesse, altiere & impérieuse, prétendit asservir à ses caprices des sujets aussi fiers

que les Polonois. Mais, fatigués de sa tyrannie, ils ne tarderent pas à éclater; & la Régente n'échappa, que par une prompte fuite, à l'orage qui la menaçoit. Elle se réfugia dans la Saxe, & envoya son fils à Paris. Le jeune prince se livra tout entier, dans cette ville, à l'étude des sciences; &, désespérant de pouvoir jamais remonter sur le thrône, il se fit religieux dans l'ordre de Clugni.

[1040.]

Les troubles & les factions, que produisit en Pologne une funeste anarchie, & les pressantes remontrances de l'archevêque de Gnesne, engagerent la nation à rappeller Casimir qu'il étoit injuste de punir des violences de sa mere. Les ambassadeurs Polonois se rendirent à l'abbaye de Clugni, & virent avec étonnement leur Souverain sous le froc. Casimir étoit doublement lié, & par l'ordre de diacre, dont il étoit revêtu, & par les vœux monastiques, qu'il avoit prononcés. Le pape Benoît IX, après quelques difficultés, leva tous ces obstacles; mais il attacha à sa dispense certaines conditions, & vendit, en quelque sorte, aux Polonois le prince qu'ils demandoient. Il exigea d'eux un tribut annuel, destiné, disoit-il, à entretenir une

lampe devant le tombeau du prince des apôtres. Il voulut aussi qu'en mémoire de l'état que Casimir alloit quitter, ils portassent désormais sur la tête une tonsure monachale. Enfin il ordonna, pour troisieme condition, que tous les nobles Polonois assistassent à la Messe, les jours de fêtes solemnelles, avec une étole de lin au col. De ces trois conditions, il n'y a que la seconde que les Polonois ayent continué d'observer jusqu'à nos jours.





CASIMIR I.

[1041.]

CASIMIR fut reçu en Pologne, comme un prince envoyé par le ciel, pour fermer les plaies du royaume, & lui rendre son ancienne gloire. Les Polonois ne furent point trompés dans leurs espérances. Casimir, dès les premiers jours de son règne, s'appliqua à rétablir le calme & le bon ordre; & ses soins furent couronnés du plus heureux succès. Dans le même tems, il fit demander en mariage la fille de Jaroslaw, duc de Russie. Cette princesse, après avoir abjuré le rit grec, se fit rebaptiser, dans la crainte que le baptême des prêtres Grecs Russes ne fût pas valide. Elle épousa ensuite solemnellement Casimir.

Quoique les inclinations de ce prince le portassent naturellement à la paix, le soin de sa gloire le força de prendre les armes. Un seigneur Polonois, nommé *Masos*, s'étoit emparé, pendant les troubles de l'anarchie, d'une grande province qui de son nom fut depuis appellée *Masovie*. Il s'y maintenoit par la force, & re-

fusoit de se soumettre à l'autorité du roi de Pologne. Casimir marcha contre lui, à la tête d'une armée, & remporta sur ce rebelle une victoire complette. Les historiens Polonois ont embelli par des fables cet exploit de Casimir. Ils racontent que ce prince, la veille de la bataille, incertain du succès, & dévoré d'inquiétude, se livra au sommeil, & crut entendre en songe une voix qui l'exhortoit à livrer le combat, & lui annonçoit la défaite entiere des ennemis. Casimir fit part à son armée de ce songe; & son récit anima tous les soldats d'une nouvelle ardeur. Dans la chaleur de l'action, un jeune homme, monté sur un cheval blanc, parut, dit-on, un étendard à la main, au milieu des airs, excitant à haute voix le courage des Polonois.

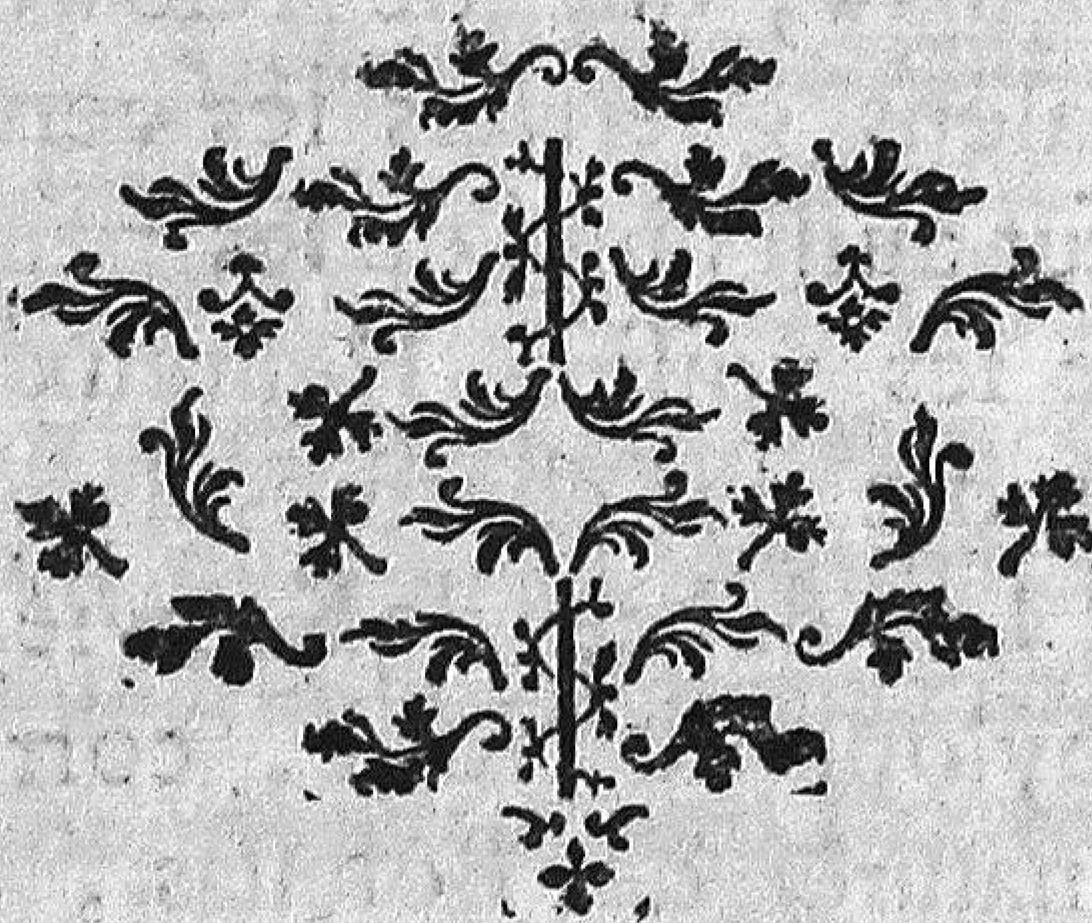
[1044.]

Casimir, après avoir rétabli la paix dans la Pologne, forma le dessein de polir les mœurs & d'éclairer les esprits de ses sujets par les sciences. Les moines en étoient presqu'alors les seuls dépositaires. Parmi les moines, ceux de Clugni étoient particulièrement célèbres par leur attachement aux lettres, & par les grands hommes qui s'étoient formés parmi eux. D'ailleurs Casimir, autrefois leur confrere, avoit une raison de plus pour leur donner la préférence.

Il fit donc venir en Pologne douze religieux de cet ordre, & les établit dans deux monasteres qu'il avoit fondés exprès pour eux. Le premier, bâti sur les bords de la Vistule, à quelque distance de Cracovie, fut nommé *Tmiec:* l'autre, situé sur l'Oder dans la Silésie, eut le nom de *Leubus*.

[1058.]

Casimir mourut avec la réputation du prince le plus vertueux, qui eût encore gouverné la Pologne. Il avoit trouvé ce royaume agité, chancelant, déchiré par les factions : il le laissa paisible & florissant à son fils Boleslas II.





BOLESLAS II.

[1059.]

LE règne de ce prince, pendant un espace de ſeize ans, ne préſente que des peuples ſoumis, des batailles gagnées, des rois déthrônés, & d'autres rétablis. Boleſlas, auſſi grand guerrier que ſon biſaïeul, dont il portoit le nom, fit trembler la Bohême, la Hongrie, la Pruſſe & la Ruſſie. Il chaſſa tour-à-tour du thrône de Hongrie André & ſon fils Salomon; &, par la force de ſes armes, il y fit monter Béla & ſon fils Geyſa. Il rétablit deux fois dans ſes Etats Izaſlaw, duc de Kiowie. Il ſçut unir aux talens guerriers les vertus pacifiques, & fut auſſi aimé de ſes peuples, que redouté de ſes voiſins. Heureux, s'il eût ſçu ſe défendre des charmes dangereux de la volupté! Les délices de Kiowie, qui étoit alors la Babylone du Nord, corrompirent l'heureux naturel de Boleſlas, &, d'un prince adoré, en firent un exécrable tyran. On verra bientôt les ſuites funeſtes d'un ſi grand changement.

[1076.]

Les Polonois, toujours en campagne ſous la conduite d'un conquérant infatiga-

ble, n'avoient pas revu leurs ſoyers depuis près de huit ans. Cette abſence dut ſans doute paroître bien longue à leurs femmes, qui ſe voyoient par-là réduites à un triſte veuvage, du vivant même de leurs maris. La jalouſie ſe joignit encore à l'ennui pour tourmenter ces femmes délaiſſées. Elles ſe figuroient ſans ceſſe leurs maris entre les bras de quelque étrangere; & ſouvent elles ne ſe trompoient pas. Enfin, ne prenant plus conſeil que de leur dépit, elles ſe déterminerent à ſe venger de leurs infideles, en leur donnant des ſucceſſeurs. Dans la diſette d'hommes qu'il y avoit alors en Pologne, les eſclaves même leur parurent propres à ſervir de maris. Le dépit & la nature parloient plus haut que les préjugés. Ces hommes, que le hazard de leur naiſſance & la loi du plus fort avoient ravalés juſqu'au rang des bêtes, virent avec étonnement les femmes de leurs maîtres, ſur leſquelles ils n'avoient jamais oſé lever les yeux, s'abaiſſer juſqu'à briguer leurs faveurs, & venger par cette humiliation l'injuſtice de la nature à leur égard. En un mot, tous les eſclaves Polonois ſe trouverent bientôt en poſſeſſion de tout ce que leurs maîtres avoient de plus précieux.

Le comte Nicolas de Zambocin fut preſque le ſeul dont le lit ne fut point ſouillé, & qui conſerva ſon honneur. Au

milieu de cette disgrace générale des maris Polonois, le nom de *Marguerite*, sa femme, mérite autant d'être conservé par l'histoire, que celui de Lucrèce. Dans la crainte que les autres femmes ne voulussent la contraindre à imiter leur exemple, la chaste Marguerite mit sa vertu à couvert dans le clocher de l'église d'un de ses domaines.

Les Polonois se délassoient alors, dans Kiowie, des fatigues de la guerre, & ne songeoient qu'à se livrer aux plaisirs que leur fournissoit abondamment cette ville voluptueuse, lorsqu'ils apprirent l'étrange moyen dont leurs femmes s'étoient servi pour se consoler de leur absence. Outrés de fureur, de dépit & de honte, ils presserent le roi de les congédier. Boleslas hésitant à leur accorder une demande si raisonnable, ils déserterent en foule, & coururent chasser les indignes maîtres qui s'étoient introduits dans leurs maisons. Si l'on en croit Dugloss, historien Polonois, les esclaves voulurent soutenir par la force des armes leur usurpation ; & les femmes même combattirent avec eux, contre leurs premiers maris qui ne purent rentrer chez eux, que par la mort des uns & des autres. Mais l'opinion la plus commune, & la plus vraisemblable, est que les esclaves n'eurent pas plutôt appris que leurs maîtres approchoient, qu'ils se déroberent par la fuite à leur

leur juste ressentiment. Les femmes essayerent, par les témoignages d'un sincere repentir, de fléchir leurs époux irrités; & ceux-ci, par prudence, ne firent aucun éclat, & fermerent les yeux sur le passé.

Cependant Boleslas, indigné de la désertion d'un si grand nombre de ses soldats, ne fut pas plutôt de retour en Pologne, qu'il fit cruellement périr la plûpart de ceux qui avoient quitté la Russie sans sa permission. Ce fut par-là qu'il commença de faire éclater l'étrange changement que le séjour de Kiowie avoit opéré dans ses mœurs. Depuis ce moment, on vit croître de jour en jour sa cruauté & sa tyrannie. Il commanda que tous les enfans qu'allaitoient les femmes Polonoises, fussent impitoyablement exposés dans la campagne, comme étant nés d'un commerce infâme & criminel. Il donna ensuite un ordre également barbare & extravagant, par lequel les femmes, dont on avoit enlevé les enfans, étoient obligées d'allaiter, en la place, de petits chiens.

[1077.]

Stanislas Szézéponowski, évêque de Cracovie, prélat également recommandable par la rare sainteté de sa vie, & par la généreuse fermeté de son zèle, ne put voir sans une extrême douleur les désordres scandaleux dans lesquels Boleslas se plon-

geoit. Ce prince, autrefois le modèle des rois, avoit apporté de Kiowie tous les vices qui font les tyrans. Il opprimoit son peuple, & se plaisoit à faire des malheureux, tandis que, livré sans pudeur aux plus infâmes plaisirs, il sembloit insulter à la misere publique. L'évêque de Cracovie crut qu'il étoit de son devoir de représenter au prince l'énormité de ses crimes, & de l'exhorter à rentrer dans les voies de la vertu; mais le saint prélat fut rebuté comme un censeur importun; & le roi, irrité de sa hardiesse, chercha toutes les occasions de le mortifier.

Trois ans s'étoient écoulés, depuis que l'évêque de Cracovie étoit possesseur paisible du village de Piétrowin, dans le territoire de Lublin. Piotrek, gentilhomme Polonois, le lui avoit vendu, & avoit reçu la somme dont on étoit convenu; mais, toutes les fonctions de la justice étant alors suspendues par les troubles de la guerre, il ne subsistoit aucun acte authentique, qui fît foi de l'achat & du payement de ce village. Après la mort de Piotrek, le roi forma le projet de dépouiller le prélat d'un bien si justement acquis. Il engagea les parens du gentilhomme à citer Stanislas pour qu'il eût à leur restituer le village de Piétrowin, & leur garantit le succès d'une affaire dont il devoit être lui-même le juge.

Les parens de Piotrek, excités par l'appas du gain, & par le desir de plaire au Souverain, seconderent avec ardeur son injuste haine contre Stanislas. Le prélat cité en justice protesta en vain contre la mauvaise foi de sa partie. En vain il assura avec serment que le defunt avoit reçu le prix du village qu'on lui redemandoit. Les témoins, dont la déposition devoit confirmer son serment, avoient été corrompus. L'évêque étoit sur le point d'être condamné. Sa réputation alloit être flétrie, lorsqu'il demanda seulement trois jours pour produire les preuves de son innocence. On ne lui refusa pas cette grace, parce qu'on ne soupçonna point quel usage il en pouvoit faire. Stanislas, après avoir imploré le secours du Ciel, pendant ces trois jours, par les exercices de la plus rigoureuse pénitence, alla sur la tombe du gentilhomme qui lui avoit vendu le village en question; lui rendit la vie par le seul attouchement de sa crosse, & le conduisit devant le roi. A l'aspect de ce lugubre témoin, qui étoit encore revêtu de toutes les livrées de la mort, l'épouvante glaça les cœurs de tous les assistans. Le monarque trembla sur son lit de justice. Sa crainte redoubla, lorsque le spectre, prenant la parole, confondit l'injustice & la mauvaise foi de ses parens; découvrit la

basse fourberie du monarque, & fit éclater le bon droit du saint prélat. En reconnoissance de cet illustre témoignage, Stanislas vouloit prolonger la vie du gentilhomme; mais il ne voulut point accepter cette grace, parce que n'ayant plus qu'un tems fort court à rester dans le purgatoire, & se voyant sur le point d'être admis dans le ciel, il n'avoit garde de s'exposer aux hazards & aux dangers d'une seconde vie. La vie, que l'évêque lui avoit rendue, lui fut donc enlevée une seconde fois, & il retourna vers le lieu d'où il étoit venu. Cette histoire, plus singuliere que véritable, est rapportée avec toutes ses circonstances par Dlugloss, Cromer, & plusieurs autres historiens Polonois.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le prélat, voyant le roi endurci dans son crime, & rebelle à toutes ses remontrances, lança contre lui les foudres de l'Eglise; correction violente & dangereuse, qui, loin de ramener le coupable à son devoir, ne fit que l'animer à de nouveaux forfaits.

[1078.]

Stanislas eût été la victime du courroux du roi, s'il ne se fût dérobé, par une retraite prudente, aux poursuites de ce prince. Mais il ne fit que différer son martyre; & un nouvel éclat de son zèle lui procura

enfin la mort qu'il fuyoit. Boleslas ne tenoit aucun compte de l'excommunication de l'évêque de Cracovie. Il entroit hardiment dans le lieu saint, & assistoit aux offices, moins pour satisfaire à sa dévotion, que pour braver les censures de l'Eglise. Stanislas apprit avec indignation la conduite insolente du monarque ; & faisant céder la crainte au desir de venger l'honneur de la Religion, il se rendit à Cracovie ; jetta l'interdit sur toutes les églises de cette ville, & réaggrava l'excommunication qu'il avoit déja lancée contre le roi.

[1079.]

Ce coup de vigueur du prélat fit monter à son comble la fureur de Boleslas, & porta ce prince aux dernieres extrémités. Escorté de ses gardes, il se rendit dans un lieu où il apprit que Stanislas offroit le saint Sacrifice, & donna ordre à ses gens de l'égorger sur l'autel. Le prélat ferme & tranquille dans un si pressant danger, n'interrompit point l'auguste action qu'il avoit commencée. Cependant les satellites du tyran s'approchoient pour exécuter son ordre barbare. Mais leurs bras, prêts à frapper, s'arrêterent tout-à-coup. Leurs cœurs furent saisis d'une terreur soudaine. Ils sortirent de l'église, tremblans & déconcertés. Boleslas leur reprocha leur

foiblesse, & leur commanda de retourner. Deux fois, ils revinrent à la charge; deux fois, ils éprouverent le même saisissement. Alors le roi, impatient de satisfaire sa vengeance, & ne rougissant point du métier d'assassin, vole à l'autel, l'épée nue à la main, & l'enfonce dans les flancs du saint prélat.

[1080.]

Grégoire VII, le plus fier & le plus impérieux des pontifes qui ayent occupé le thrône apostolique, n'eut pas plutôt appris l'outrage fait à l'Eglise, dans la personne d'un de ses évêques, qu'il rendit un arrêt foudroyant contre le coupable, & contre son royaume. Cet arrêt déclaroit Boleslas déchu de la royauté; délioit ses sujets du serment de fidélité, & défendoit la célébration du Service divin, & l'administration des Sacremens dans toute l'étendue de la Pologne. Il portoit confiscation de biens contre tous ceux qui avoient assisté au meurtre de l'évêque, & déclaroit leurs enfans, jusqu'à la quatrieme génération, inhabiles à posséder toute charge ecclésiastique ou civile. Enfin il privoit la Pologne du titre de Royaume, comme si la cour de Rome eût eu quelque droit de priver d'un titre qu'elle n'avoit pas donné. Il défendoit à l'archevêque de Gnesne de sacrer aucun roi, sans le consentement & la permission du saint

ſiége. Ainſi le thrône de Pologne, que tant d'ennemis puiſſans n'avoient pu ébranler, fut renverſé & briſé par une bulle.

[1081.]

Les Polonois, épouvantés par les foudres de Rome, ſéduits par les diſcours ſéditieux des prélats vendus au pape, commencerent à enviſager leur Souverain comme un monſtre odieux, réprouvé par le ciel, & dont il ſeroit glorieux de délivrer la terre. Boleſlas, ne ſe croyant point en ſûreté au milieu d'un peuple qui ne le regardoit plus comme ſon roi, ſe réfugia dans la Hongrie, avec ſon fils Miéciſlas qui n'avoit encore que douze ans. La vengeance implacable du pontife Romain arracha de cet aſyle l'infortuné Boleſlas. Uladiſlas, roi de Hongrie, eut plus d'égard aux menaces de Grégoire VII qu'à la reconnoiſſance qu'il devoit au roi de Pologne, & chaſſa de ſes Etats, par l'ordre du pape, un prince auquel il étoit redevable de ſon thrône. Boleſlas, après avoir erré inutilement de tous côtés pour chercher une retraite, plein de rage & de déſeſpoir, termina enfin ſa vie & ſes malheurs, en ſe tuant lui-même. Cependant quelques hiſtoriens rapportent que le malheureux roi ſe confina dans un monaſtere de Carinthie, où il exerça juſqu'à la mort le vil métier de cuiſinier.



ULADISLAS-HERMAN,
Duc de Pologne.

[1082.]

CE prince, frere de Boleslas II, prit en main l'administration des affaires, du consentement unanime de tous les Polonois. Il commença par envoyer des ambassadeurs au pape pour lui demander la levée de l'interdit jetté sur la Pologne. Le Pontife n'accorda cette grace qu'après beaucoup de difficultés ; mais il ne voulut jamais permettre qu'Uladislas prît le titre de Roi. Il fallut que ce prince se contentât de celui de Duc.

[1089.]

Uladislas avoit fait venir en Pologne son neveu Miecislas, jeune prince qui avoit accompagné son malheureux pere dans sa fuite, & qui étoit en effet l'héritier légitime de la couronne. Il lui avoit donné les marques de la plus sincere amitié. Il affectoit de voir avec plaisir les vœux de la nation se porter vers cet unique & dernier rejetton de ses rois. Il lui avoit même donné en mariage, l'année précé-

dente, la fille de Suantopelk, duc de Kiowie; mais ces apparences trompeuſes cachoient le plus noir deſſein. Uladiſlas voyoit dans Miéciſlas un ennemi redoutable, qu'il n'avoit flatté que pour s'en défaire plus ſûrement. Ce jeune prince mourut, cette année, empoiſonné par une main ſecrette; mais Uladiſlas, en laiſſant ſa mort impunie, ne laiſſa aucun lieu de douter qu'il n'en fût l'auteur.

C'eſt le ſeul crime que l'hiſtoire reproche à Uladiſlas, qui fut d'ailleurs un aſſez bon prince, mais foible, timide, & d'un génie très-borné. Il laiſſa les Ruſſes reprendre pluſieurs villes conquiſes par ſes prédéceſſeurs. Il fut battu pluſieurs fois par les Pruſſiens, peuples féroces, & preſque ſauvages, qui avoient ſecoué le joug de la Pologne. S'il remporta ſur eux quelques avantages, il n'en fut redevable qu'à la valeur & à l'habileté de Siécieck, palatin de Cracovie, & grand général de la couronne.

[1098.]

Siécieck, auſſi fin courtiſan qu'habile guerrier, s'étoit rendu ſi néceſſaire à Uladiſlas, que ce prince foible l'avoit rendu dépoſitaire de toute ſon autorité. Le favori, dévoré d'ambition, aſpiroit en ſecret au rang ſuprême. Il étoit devenu ſi puiſſant

par les bienfaits d'Uladislas, qu'il étoit en état, après la mort de ce duc, de disputer son héritage à ses deux fils Boleslas & Sbignée. Ces jeunes princes, qui avoient plusieurs sujets de haine contre Siécieck, se réunirent pour forcer leur pere à l'exiler de la cour; & ils y réussirent. Mais ce favori, s'étant retiré dans une forteresse qui lui appartenoit, parut encore trop redoutable aux deux princes. Ils entreprirent de le chasser de la Pologne; &, dans ce dessein, ils mirent le siége devant sa forteresse. Uladislas donna, dans cette occasion, une marque éclatante du vif attachement qu'il avoit pour Siécieck. S'étant travesti, il trouva le moyen de s'introduire dans la place assiégée, avec trois de ses courtisans, se flatant que ses fils léveroient le siége, dès qu'ils apprendroient qu'il étoit dans la forteresse. Ils se retirerent en effet; mais ils n'abandonnerent pas leur dessein. Uladislas avoit partagé entre ses deux fils les différentes provinces de la Pologne; mais cet héritage, dont ils ne devoient jouir qu'après sa mort, ils entreprirent de s'en mettre en possession, dès son vivant, afin de le contraindre, par ce coup d'éclat, à bannir de la Pologne l'odieux Siécieck. Ils vinrent à bout de leur entreprise. Il n'y eut que la ville de Ploczko qui demeura fidele à Uladislas. Ce prince y étoit en personne, accompagné du favori

qui étoit la cause de tous ces troubles. La présence d'un pere n'inspira, pour cette fois, aucun respect aux princes révoltés. Ils presserent avec vigueur le siége de Ploczko, & réduisirent enfin le duc à la nécessité de perdre sa couronne, ou de chasser son favori. Il choisit ce dernier parti; & les princes satisfaits rentrerent dans leur devoir.

[1100.]

Uladislas donna le baudrier à son fils Boleslas, avec beaucoup d'appareil, en présence de toute la noblesse Polonoise. Cet usage, imité des anciens Romains, étoit généralement pratiqué en Pologne, à l'égard des jeunes nobles. En recevant le baudrier, ils s'engageoient, par un serment solemnel, à observer fidélement l'obéissance dûe aux généraux, & à ne jamais lâcher le pied dans le combat.



BOLESLAS III,
surnommé KRZYWOUSTI, Bouche-Torse.

[1102.]

ULADISLAS-HERMAN étant mort, cette année, son fils Boleslas fut reconnu Duc de Pologne. Ce prince s'étoit déja signalé par plusieurs exploits, du vivant de son pere. Placé sur le thrône, il soutint avantageusement la haute idée qu'on avoit conçue de son mérite. Les fréquens efforts, que fit son frere Sbignée pour le déthrôner, donnerent lieu à Boleslas de faire éclater des vertus plus précieuses & plus rares que la valeur guerriere, à sçavoir la modération & la clémence. Il se vit, plusieurs fois, maître de la vie d'un frere ingrat & rebelle; mais la voix du sang & de la nature se firent toujours mieux entendre à son cœur, que celle de la politique & de la vengeance.

[1104.]

Le comte Zélislaw, général Polonois, dans une sanglante bataille qu'il livra au duc de Bohême, eut la main droite coupée d'un coup de sabre; mais il saisit ses armes, de la main gauche, avec tant de promptitude & de présence d'esprit, qu'il se vengea, sur le

champ, de cette blessure, par la mort de celui qui venoit de la lui faire. Cette action, qui fut regardée comme un prodige de courage & d'adresse, ayant été rapportée au roi, il fit présent au comte d'une main d'or.

[1107.]

Boleslas étant venu camper devant Belgar, ville considérable de la Poméranie, députa vers les habitans deux héraults qui portoient deux boucliers, l'un blanc, & l'autre rouge; le premier, symbole de la paix; le second, de la guerre. Ils les présenterent aux habitans, & leur dirent que Boleslas leur en laissoit le choix. « Nous les prenons » tous les deux, répondirent avec fierté les » habitans de Belgar. Le bouclier blanc est le » signe de la paix que nous desirons; & le » rouge, du sang que nous répandrons pour » nous la procurer. »

Boleslas, irrité de leur insolence, pressa le siége avec vigueur & disposa tout pour un assaut général. Toute la ville s'étoit rendue sur les murs, & sembloit préparée à une vigoureuse résistance. Alors Boleslas, à la tête d'un petit nombre de braves, vole vers une des portes de la ville; l'enfonce à coups de hache, & entre dans Belgar. Cependant les Polonois montent à l'assaut; franchissent les remparts, & rejoignent leur prince.

[1109.]

L'empereur Henri V assiégeoit, depuis quelque temps, la ville de Glogaw en Silésie. Après de vives attaques, vivement repoussées, les habitans affoiblis promirent de se rendre, s'ils ne recevoient point de secours de Boleslas, dans l'espace de cinq jours. Sur cette promesse, dont ils donnerent pour garans les enfans des plus illustres citoyens, l'empereur fit cesser les attaques. Boleslas, ne se trouvant pas en état de secourir les habitans de Glogaw, dans le tems prescrit, leur fit dire que, s'il n'arrivoit pas au bout de cinq jours, ils continuassent cependant à se défendre courageusement, & ne préférassent point leurs enfans à leur patrie; qu'il voleroit à leur secours, le plutôt qu'il lui seroit possible. Le courage des habitans de Glogaw fut ranimé par cette exhortation de leur prince. Le terme expiré, ils refuserent d'accomplir la convention. L'empereur irrité fit donner l'assaut; mais il fut repoussé, après avoir perdu un nombre prodigieux de soldats. Cet échec redoubla sa colere, & lui fit mettre en œuvre le stratagême le plus barbare. Il fit attacher aux palissades une partie des ôtages des citoyens de Glogaw, & plaça l'autre partie à la tête de ceux qui montoient à l'assaut. Les malheureux Glo-

gawiens, ne pouvant tirer ſur l'ennemi, ſans bleſſer leurs enfans, réſiſterent quelque tems entre l'amour de la patrie & la tendreſſe paternelle ; mais la patrie fut victorieuſe. Ils firent tête à l'ennemi, aux dépens de ce qu'ils avoient de plus cher ; &, la douleur leur donnant de nouvelles forces, ils vengerent le ſang de leurs enfans ſur les troupes du barbare Henri, dont ils firent un horrible carnage.

Boleſlas, quoique ſupérieur en forces à l'empereur, lui envoya des députés à la tête deſquels étoit le comte Skarbeck pour négocier un accommodement. L'empereur, s'imaginant qu'on le craignoit, voulut impoſer au duc de Pologne des conditions honteuſes, que les députés rejetterent avec le dernier mépris. Henri, choqué de la hauteur qu'ils avoient mis dans leur refus, fit étaler à leurs yeux les richeſſes de ſon thréſor, en leur diſant d'un ton fier, qu'il avoit là de quoi rabatre l'orgueil des Polonois. Skarbeck, zélé défenſeur de la gloire de ſa nation, voulant faire voir à l'empereur le peu de cas qu'il faiſoit des richeſſes, jetta dans le thréſor de ce prince un anneau d'un très-grand prix. Henri remarqua cette action, ſans en comprendre le ſens, & remercia le comte du préſent qu'il lui faiſoit, en lui diſant en allemand, *habe dank*, c'eſt-à-dire : « Je vous

» remercie ; » telle eſt l'origine du ſurnom de Habdank, que porta depuis la maiſon de Seubow, dont étoit le comte de Skarbeck.

Le duc de Pologne gagna, cette même année, une inſigne victoire ſur l'empereur, & fit un ſi horrible carnage des Allemands, que le champ de bataille, qui étoit une vaſte plaine à un mille de Breſlaw, demeura tout couvert de leurs cadavres entaſſés. Ils ſervirent de pâture à un grand nombre de chiens qui s'attrouperent autour de cette proie. C'eſt de-là qu'on donna à cette plaine le nom de *Hundsfeld*, c'eſt-à-dire, *champ des chiens* ; nom qu'elle a toujours conſervé depuis.



[1114.]

Dans un combat contre les Bohêmes, Boleſlas voyant un des ennemis, qui, plein de confiance dans ſa force extraordinaire, & dans ſa taille giganteſque, s'étoit avancé hors des rangs, & provoquoit fièrement au combat le plus brave d'entre les Polonois, fondit ſur ce téméraire avec impétuoſité, &, après quelques inſtans de combat, lui fit payer de la vie ſes inſolentes bravades. Les Polonois, qui commençoient à plier, ſentirent renaître leur courage, à la vue de cet exploit de leur prince, & repouſſerent vigoureuſement l'ennemi.

[1116.]

Sbignée, frere de Boleslas, monstre de malice & d'ingratitude, après avoir conspiré mille fois contre son frere, & fatigué sa clémence par des crimes toujours nouveaux, fut assassiné, cette année; non pas que Boleslas eût ordonné ce meurtre, mais parce que ses courtisans remarquerent que ce prince étoit outré des insultes qu'il essuyoit, chaque jour, de la part de Sbignée, & qu'il ne seroit pas fâché d'en être délivré. Cependant, quoique la mort de Sbignée fût une juste punition de ses crimes, quoique Boleslas n'en fût point l'auteur, il se l'imputa comme un exécrable parricide, & tâcha de l'expier par la plus rigoureuse pénitence. On rapporte, entr'autres austérités, que, chaque jour, il disoit l'office, en se promenant les pieds nuds.

[1137.]

Boleslas, qui sembloit avoir fixé la fortune, & enchaîné la victoire à son char, fut enfin vaincu, cette année, pour la premiere fois, dans une bataille contre les Russes, non point par la valeur d'un ennemi tant de fois vaincu, mais par la honteuse lâcheté du palatin de Cracovie, qui, dans la chaleur de l'action, lorsque les Russes commençoient à reculer, tourna brusque-

ment le dos, &, par ſon exemple, cauſa la déroute entiere de l'armée Polonoiſe. Boleſlas, outré de cet échec, le premier qu'il eût encore reçu, déchargea ſa colere ſur le lâche Palatin qui en étoit l'auteur; &, ne trouvant point de ſupplice égal à l'infamie, il chargea un de ſes officiers de porter à cet homme vil un préſent digne de lui: il conſiſtoit dans une peau de liévre, une grenouille & un fuſeau. Cet affront fut ſi ſenſible au palatin de Cracovie, qu'il ne put y ſurvivre, & ſe donna la mort.

[1139.]

La punition du Palatin de Cracovie ne put adoucir le chagrin que Boleſlas avoit conçu de ſa défaite. Agité, jour & nuit, par le dépit & par la honte, il tomba dans une maladie de langueur, qui ne finit qu'avec ſa vie.





ULADISLAS II.

[1140.]

BOLELSAS avoit partagé entre ses fils les différentes provinces de la Pologne. Les provinces de Cracovie, de Siradie, de Lencici, avec la Silésie & la Poméranie, avoient été assignées à Uladislas qui étoit l'aîné. La Mazovie, la Cujavie, avec les terres de Dosbrzin & de Culm, étoient échues en partage à Boleslas surnommé *le Frisé*. Miecislaw, dit *le Vieux*, avoit eu la Posnanie avec les districts de Gnesne & de Calisch. Enfin les palatinats de Sandomir & de Lublin avoient été donnés à Henri. Casimir, jeune enfant, avoit été le seul oublié dans ce partage si funeste à la Pologne, qui l'affoiblit, en la démembrant, & fut la source de tous les troubles qui la déchirerent sous les règnes suivans.

Uladislas, en qualité d'aîné, fut revêtu de l'autorité souveraine : ainsi l'avoit reglé le feu roi; &, suivant le testament de ce prince, les freres d'Uladislas devoient lui succéder tour-à-tour, selon le rang de leur naissance, au préjudice même de ses en-

ſans. Cette diſpoſition, peu conforme à la raiſon, fut comme une pomme de diſcorde, jettée au milieu de la famille royale; &, pluſieurs années après, le pape Alexandre III, jugea à propos de l'annuller.

[1143.]

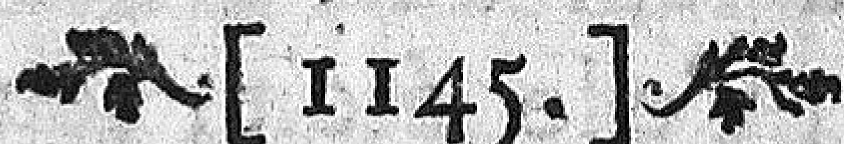
Vaincu par les preſſantes ſollicitations de ſa femme Chriſtine, Uladiſlas forme le projet de dépouiller ſes freres des provinces qui leur étoient tombées en partage, ſous prétexte de prévenir les déſordres qui pourroient naître de cette multiplicité de petits Souverains preſqu'auſſi puiſſans que le chef de la nation. Les princes, qui ne ſoupçonnoient pas même une pareille violence de la part de leur frere, furent attaqués à l'improviſte, & chaſſés de leurs apanages dont Uladiſlas s'aſſura par des garniſons. Il n'eut pas lieu de s'applaudir long-tems de cette injuſtice qui lui coûta la couronne.

[1144.]

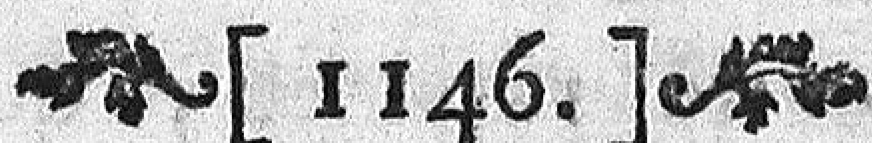
Pierre Dunin, comte de Skrzyn, un des plus riches ſeigneurs de la cour d'Uladiſlas, étoit connu par la vivacité & par la hardieſſe de ſes bons mots & de ſes reparties. Dans ſon humeur libre & enjouée, il ne ménageoit perſonne, pas même la ducheſſe Chriſtine, dont les autres courtiſans reſ-

pectoient les intrigues ; mais cette liberté lui devint funeste. S'étant un jour égaré à la chasse avec Uladislas, & la nuit les ayant surpris tous les deux dans la forêt, ils se virent obligés d'y passer la nuit sur la dure & fort mal à leur aise. L'avanture, toute désagréable qu'elle étoit, leur parut si singuliere qu'ils aimerent mieux en rire que d'en murmurer. Après avoir badiné quelque tems sur le lit dont la nécessité les contraignoit de se servir, le duc s'avisa de dire au comte : « Je gagerois bien que » l'abbé de Skrzyn est à présent bien plus » à son aise que nous ; »... & cela doit » être puisqu'il est entre les bras de votre » femme. »... Dobiefs votre gentilhomme, » repartit le comte, sans s'émouvoir, est » pour le moins aussi heureux que l'abbé, » puisqu'il partage le lit de la duchesse vo- » tre épouse. » Uladislas fut d'autant plus choqué de cette repartie, qu'il ne s'étoit pas encore avisé de douter de la vertu de sa femme. Il ne fut pas plutôt de retour dans son palais, qu'il fit part à la duchesse de la plaisanrerie du comte. Christine en fut piquée jusqu'au vif, & ne songea plus qu'à préparer sa vengeance. Le comte lui fournit encore un nouveau sujet de haine, en paroissant vouloir prendre le parti des princes dépouillés par Uladislas. Ce der-

nier trait mit le comble à la fureur de Christine. Elle fit arrêter le comte ; &, après lui avoir fait crever les yeux, elle voulut punir son indiscrette plaisanterie, en lui faisant arracher la langue.



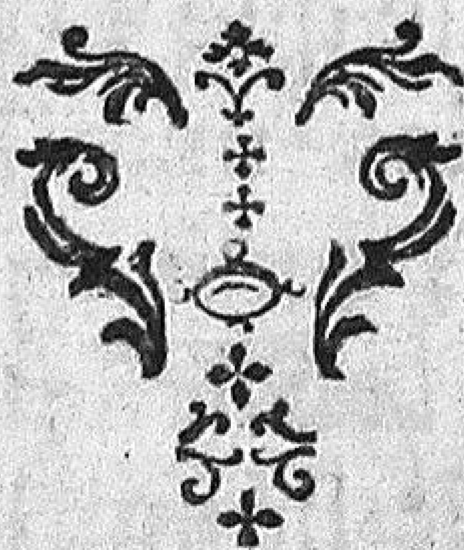
Uladislas, toujours livré aux pernicieux conseils de sa femme, assiégeoit les princes, ses freres, qui s'étoient retirés dans la ville de Posnanie, & vouloit les contraindre à sortir de la Pologne. Mais, comme il n'étoit pas grand guerrier, les princes saisirent un moment où il se tenoit peu sur ses gardes pour faire une sortie dont le succès fut si heureux, qu'ils taillerent en pièces l'armée entière d'Uladislas, & le forcerent de s'enfuir avec précipitation vers Cracovie.

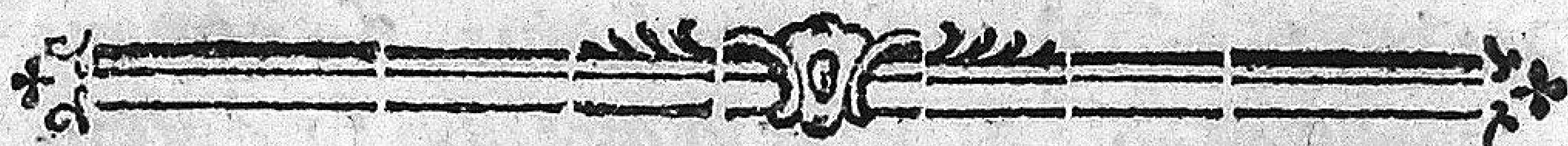


Les princes profiterent de la consternation de leur frere pour se remettre en possession des provinces dont ils avoient été injustement dépouillés. Se livrant ensuite au cours de leur bonne fortune, ils s'avancerent vers Cracovie, à la tête d'une nombreuse armée, résolus de chasser à leur tour un frere inhumain, qui les avoit traités si cruellement. Uladislas, abandonné de

tout le monde dans ſon malheur, ſe voyant ſans reſſource, & hors d'état de ſe défendre, prit le parti de la fuite, & ſe réfugia en Allemagne, laiſſant entre les mains des vainqueurs ſes enfans & ſa femme Chriſtine dont l'ambition & les mauvais conſeils étoient la cauſe de tous ſes malheurs. Auſſi baſſe, auſſi rempante dans l'adverſité, qu'elle avoit été altiere & impérieuſe dans la proſpérité, Chriſtine eut recours, pour ſauver ſa vie, aux plus lâches ſupplications. Les princes, après lui avoir témoigné le plus profond mépris, ſe contenterent de la renvoyer à ſon époux.

L'année ſuivante, on déféra le titre de Duc & l'autorité ſouveraine à Boleſlas IV, le plus âgé des princes après Uladiſlas.





BOLESLAS IV, *surnommé* LE FRISÉ.

[1158.]

CE prince triompha, par son adresse & par sa politique, de toutes les tentatives que fit l'empereur Conrad pour le rétablissement d'Uladislas. Après la mort de Conrad, Frédéric Barberousse, son successeur à l'Empire, assembla une puissante armée pour forcer Boleslas à restituer la couronne à son frere. Mais le duc de Pologne, avec des forces bien inférieures, trouva le secret d'affoiblir les troupes de l'empereur, sans jamais en venir à une action décisive, & contraignit enfin Frédéric de rechercher un accommodement. Dans une entrevue que Boleslas & ses freres eurent avec les ministres de l'empereur, il fut reglé, cette année, qu'on céderoit à Uladislas la Silésie, mais à condition qu'il en feroit hommage à son frere. Uladislas ne survécut pas long-tems à ce traité. Il mourut, l'année suivante, peu de tems après qu'il se fut mis en possession de la province qu'on lui avoit cédée.

[1163.]

A la recommandation de l'empereur Fr é

déric, les trois fils d'Uladislas furent mis en possession chacun d'une portion de la Silésie. Cette province cessa dès-lors d'appartenir aux Polonois. Les princes, entre lesquels elle fut divisée, beaucoup moins attachés à la Pologne, leur patrie, qu'à l'Allemagne où ils avoient été élevés, & qui étoit le pays de leur mere, remplirent la Silésie d'Allemands. Quoiqu'obligés de faire hommage de cette province à la couronne de Pologne, ils sçurent toujours éluder cette cérémonie, & parvinrent enfin à faire regarder la Silésie comme une province de l'Empire.

[1163 & suiv. jusqu'en 1166.]

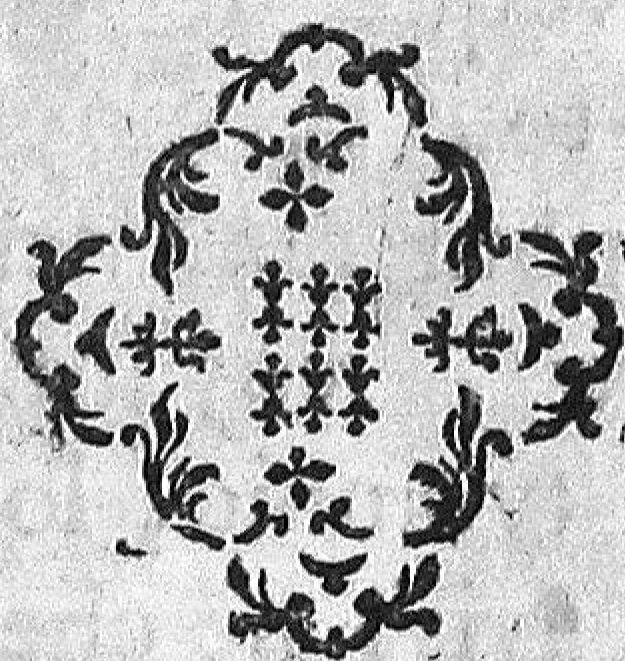
Les plus grands rois de la Pologne avoient toujours fait de vains efforts pour asservir les Prussiens. Ces peuples, grossiers, idolâtres, & presque sauvages, étoient cependant humains, généreux, éloignés de toutes sortes de vices. Contens dans leur pauvreté, & ne connoissant point d'autres besoins que ceux de la nature, ils détestoient les Polonois dont la cruauté féroce avoit tant de fois rempli leur pays de sang & de carnage. Si quelquefois leur courage aveugle étoit obligé de céder aux efforts d'un ennemi aguerri & discipliné, ils n'avoient pas plutôt reçu le joug, qu'ils le secouoient en

frémissant; & souvent l'armée Polonoise n'étoit pas encore rentrée dans son pays, qu'elle apprenoit que les Prussiens, qu'elle venoit de soumettre, s'étoient déja révoltés. Boleslas s'imagina qu'il seroit plus heureux que ses prédécesseurs. Il porta, comme eux, le fer & le feu dans la Prusse. Les malheureux Prussiens, pour racheter leur vie, furent contraints de se soumettre aux conditions qu'il plut au vainqueur de leur imposer. Ces conditions étoient de payer tribut à la Pologne, & de se faire Chrétiens. L'un & l'autre leur étoit également odieux. Aussi, dès que l'occasion se présenta, ils chasserent les prêtres & les commis; &, voulant se venger de la cruauté des Polonois, ils se jetterent sur la Mazovie, & y exercerent à leur tour d'horribles ravages.

[1167.]

Boleslas rentra dans la Prusse, résolu d'exterminer entièrement cette nation toujours prête à se révolter. Mais des guides infidèles, auxquels il se confia dans un pays qu'il ne connoissoit point, conduisirent son armée dans des lieux humides & marécageux, dont il lui fut impossible de se retirer. Les Prussiens, postés sur les hauteurs dont ces marais étoient environnés, faisoient pleuvoir, de tous côtés, une grêle de traits sur les malheureux Polonois qui frémis-

ſoient de rage de ſe voir ainſi expoſés à la boucherie, & tués, comme de vils troupeaux, ſans pouvoir ſe défendre. A chaque pas qu'ils faiſoient, ſoit pour reculer, ſoit pour avancer, ils enfonçoient dans ces marécages : pluſieurs même y étoient étouffés. En un mot, preſque toute l'armée périt miſérablement, ou ſous les coups des ennemis, ou dans les eaux de ces marais. Ainſi furent punies les horribles cruautés que les Polonois avoient tant de fois exercées dans la Pruſſe ; & les Pruſſiens, témoins du déſaſtre de leurs mortels ennemis, remercierent le Ciel qui prenoit ſoin de les venger. La Pologne n'avoit point encore eſſuyé de ſi funeſte diſgrace ; &, long-tems après, elle ſe reſſentit de l'affoibliſſement que lui cauſa cette malheureuſe expédition.





MIECISLAW III, *surnommé* LE VIEUX.

[1174.]

BOLESLAS étoit mort, l'année précédente. La sagesse prématurée, que Miécislaw, son frere & son successeur, avoit fait éclater, dès sa premiere jeunesse, lui avoit mérité le surnom de *Vieux*; mais l'autorité souveraine corrompit son heureux naturel. Les Polonois, qui s'étoient flattés de réparer, sous son règne, les pertes qu'ils venoient de faire, furent les tristes victimes de sa cruauté & de son avarice.

[1177.]

Gédéon, évêque de Cracovie, après avoir employé tous les moyens que lui suggéra son zèle pour ramener à la raison le cruel Miécislaw, voyant que ce prince obstiné dans sa tyrannie, loin de se rendre à ses salutaires avis, ne cherchoit que l'occasion de le perdre, proposa aux Grands de la nation de priver du thrône un prince qui s'en rendoit indigne, & d'y placer son frere Casimir, le dernier des fils de Boleslas III. Il employa toute son éloquence

pour leur faire goûter ce projet; & il y réussit. Il eut plus de peine à persuader à Casimir d'accepter la couronne. Ce jeune prince ne pouvoit se résoudre à dépouiller son frere; & il ne se rendit enfin, que parce qu'on lui fit voir que ses refus étoient contraires aux intérêts de la patrie. Dès qu'il eut donné son consentement, il se vit tout-à-coup maître de Cracovie, dont Miécislaw étoit alors absent. Les peuples, qui détestoient la domination de ce tyran, reconnurent avec joie Casimir; & cette grande révolution fut l'ouvrage d'un moment, sans qu'il y eût une seule goutte de sang répandue.





CASIMIR, *surnommé* LE JUSTE.

[1178.]

L'AVÈNEMENT du nouveau duc à la couronne vérifia la prédiction faite autrefois par son pere Boleslas III. On demandoit à ce monarque pourquoi, dans le partage des provinces de la Pologne, il n'avoit assigné aucune portion à Casimir, alors au berceau, & avoit tout distribué à ses quatre freres? Boleslas répondit : « Ne craignez » rien pour Casimir. Ses freres seront, à » son égard, ce que les quatre roues sont à » l'égard du chariot qu'elles soutiennent. Ils » seront son appui, & contribueront eux-» mêmes à son élévation. »

[1180.]

Casimir, tout occupé du bonheur de ses peuples, proscrivoit les abus; portoit de sages loix; rétablissoit par-tout le bon ordre, & faisoit fleurir dans la Pologne la paix, la justice & l'abondance. Les paysans, cette portion de l'humanité si utile, si respectable, & cependant si méprisée, ne lui parurent pas indignes de ses soins. Il voyoit avec douleur que ces malheureux citoyens étoient accablés par la tyrannie des nobles. Lorsqu'un gentilhomme Polonois

étoit en route, c'étoit aux paysans des lieux par où il passoit à le loger, à le nourrir, à lui fournir des chevaux, sans que ces pauvres gens reçussent aucun dédommagement de leurs dépenses. Souvent leurs maisons étoient pillées par ces hôtes impitoyables, sans qu'il leur fût permis de faire la moindre plainte. Cet abus s'étoit tellement accrédité dans la Pologne, qu'il passoit pour une loi. Casimir, touché de l'extrême indigence des paysans, & des vexations qu'ils essuyoient continuellement, en fit un rapport si pathétique, dans une assemblée de la nation convoquée à Lencici, que l'on abolit, d'un consentement unanime, l'usage qui autorisoit les nobles à faire payer aux paysans les frais de leurs voyages.

[1181.]

Miécislaw fit à Casimir la demande la plus singuliere qu'ait jamais faite un prince déthrôné à un Souverain régnant, c'est-à-dire qu'après lui avoir fait un long détail des services qu'il prétendoit lui avoir autrefois rendus, il le supplia de vouloir bien lui restituer sa couronne. Cette demande n'étoit cependant pas si extravagante qu'elle le paroît d'abord. Miécislaw ne l'avoit faite que sur la connoissance qu'il avoit du caractere de Casimir. Ce prince, qui sçavoit si bien régner, faisoit peu de cas du thrône, peut-être parce qu'il sentoit tout le poids

des obligations qu'il impose. Il ne l'avoit accepté qu'à regret ; &, dès que Miécislaw le lui redemanda, il se montra très-disposé à le lui rendre, pourvu que la nation y voulût consentir. Il convoqua, pour cet effet, une assemblée générale dans laquelle il déploya toute son éloquence pour persuader aux seigneurs Polonois de recevoir Miécislaw pour leur prince. L'assemblée fut choquée de cette indifférence singuliere, que Casimir témoignoit pour le rang suprême, & plus encore du zèle qu'il marquoit pour le rétablissement d'un tyran. Plusieurs regardoient le premier sentiment comme une lâcheté & une indolence honteuse ; & le second, comme un crime, & une ingratitude envers la patrie. On lui fit une réponse vive & fière, qui portoit en substance, que « s'il » refusoit de les gouverner, ils sçauroient se » choisir un autre prince ; mais que jamais » ils ne se soumettroient à un monstre tel » que Miécislaw. »

Casimir fut presqu'aussi fâché que son frere du mauvais succès de sa harangue. Quelque tems après, Miécislaw ayant pris les armes, & mis le siége devant Gnesne, Casimir lui facilita lui-même les moyens de s'emparer de cette ville. En un mot, il ne tint pas à lui que son frere ne remontât sur le thrône. Cette conduite a plus de singularité que de véritable héroïsme, Si Casimir étoit

étoit las du pouvoir suprême, rien ne l'empêchoit d'y renoncer; mais il étoit cruel envers la patrie & envers lui-même, en favorisant la cause d'un tyran qui eût de nouveau fait gémir la Pologne, & qui sans doute eût fait payer cher à son frere sa simplicité & son imprudence.

[1194.]

Le duc de Pologne, après avoir fait la conquête du duché d'Halitz & de plusieurs autres cantons de la Russie, malgré les efforts des Hongrois qui les lui disputoient, fut enlevé à ses sujets, par une mort imprévue, au milieu de la joie d'un somptueux repas qu'il donnoit aux principaux seigneurs de la nation. On prétend qu'une femme, dont il étoit éperduement amoureux, & qu'il pressoit, chaque jour, de consentir à ses desirs, l'empoisonna pour se délivrer d'un séducteur si puissant & si dangereux; mais on ne voit guères de probabilité dans ce fait. Ce qu'il y a de certain, c'est que le prince Casimir fut toujours extrêmement adonné aux femmes, & eut un très-grand nombre de maîtresses. Cette foiblesse est la seule que l'histoire lui reproche. Il fut d'ailleurs grand guerrier sans ambition, grand roi sans politique, & gouverna ses peuples avec tant de douceur & de sagesse, qu'il mérita le glorieux surnom de *Juste*.

LESZKO V, *surnommé* LE BLANC.

[1195.]

CE prince, fils aîné de Casimir, & que la couleur de ses cheveux fit surnommer *le Blanc*, n'étoit encore qu'un enfant, lorsqu'il fut élevé sur le thrône par les intrigues de Fulques, évêque de Cracovie. Ce prélat, avec Nicolas, palatin de Cracovie, avoit été chargé de la tutelle du jeune prince, & la duchesse sa mere, déclarée Régente. Miécislaw, qui avoit espéré de remontersur le thrône, après la mort de Casimir, outré de voir ses espérances frustrées, leva une armée formidable, dans le dessein de déthrôner le jeune prince. Il livra bataille au palatin de Cracovie, près de la riviere de Mozgawa. Les deux armées se battirent, pendant un jour entier, avec une fureur & une rage qui n'appartiennent qu'aux guerres civiles. Enfin Miécislaw, après avoir vu tomber dans la mêlée son fils Boleslas, jugea à propos de faire retraite. Les Polonois demeurerent maîtres du champ de bataille; mais ce frivole avantage ne dut pas les toucher beaucoup, en voyant leurs morts étendus dans la plaine,

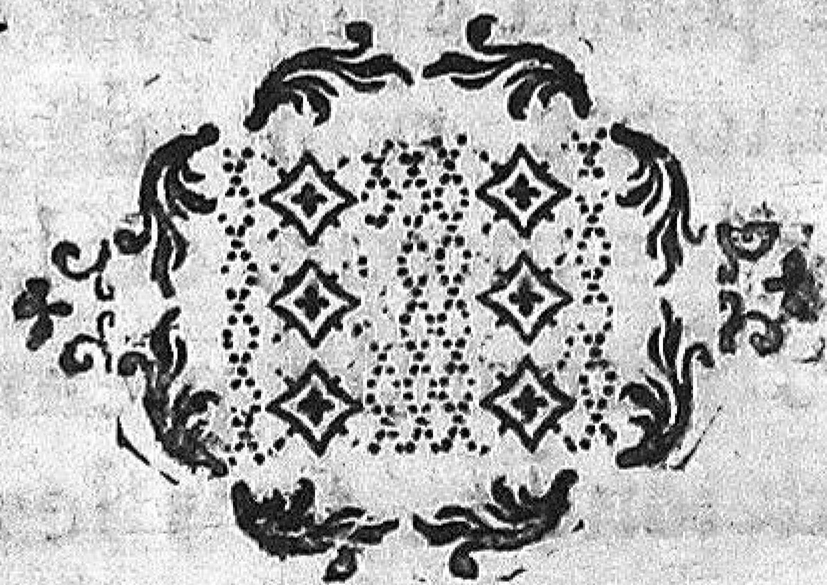
en aussi grand nombre que ceux de l'ennemi.

[1197.]

Les Polonois, quoique Chrétiens, avoient jusqu'alors négligé, dans leurs mariages, les cérémonies & l'usage de l'Eglise. L'union conjugale, le plus ferme lien de la société, n'étoit pour eux qu'un attachement de caprice & de phantaisie. Le moindre dégoût étoit une raison suffisante de contracter de nouveaux engagemens, & ils ne mettoient presqu'aucune différence entre leurs concubines & leurs femmes légitimes. Ils étoient entretenus dans ce désordre par l'exemple du clergé, plus vicieux encore & plus corrompu que le peuple, mais qui avoit l'art de faire respecter ses vices. Le pape Célestin III, instruit de ce déréglement, envoya, cette année, en Pologne le cardinal de Capoue, avec le titre de Légat. Ce prélat employa tout son zèle & toute l'autorité dont il étoit revêtu pour réformer les mœurs de la nation. Les ecclésiastiques furent le premier objet de ses soins. Il défendit, sous les plus griéves peines, à tout prêtre de se marier ou d'entretenir des concubines, & régla qu'aucun Polonois ne pourroit à l'avenir épouser une femme, que son union n'eût été cimentée par les cérémonies de l'Eglise.

[1200.]

Mieciſlaw, ne pouvant recouvrer ſa couronne par la force, eut recours à l'artifice qui lui réuſſit beaucoup mieux. Il perſuada à la ducheſſe-régente, que le moyen de procurer à ſon fils un règne paiſible & aſſuré étoit de lui remettre, pour quelque tems, l'autorité ſouveraine entre les mains ; qu'il adopteroit le jeune Leſzko, au préjudice de ſes propres enfans, & que, ſa mort n'étant pas éloignée, ce prince ne tarderoit pas à remonter ſur le thrône avec un droit nouveau & plus ſolide, ſans que perſonne pût déſormais le lui diſputer ; qu'en attendant, il lui donneroit pour apanage la province de Cujavie. La ducheſſe, ſimple & crédule, accepta la propoſition ; mais elle ne tarda pas à reconnoître combien elle s'étoit trompée.



MIECISLAW III, *dit* LE VIEUX.

[1201.]

MIECISLAW s'applaudissoit du succès de sa fourberie; &, rétabli sur le thrône, il ne songeoit qu'à prendre de justes mesures pour en assurer la possession à ses enfans. La duchesse ne tarda pas à s'appercevoir que Miecislaw s'étoit joué de sa crédulité. Après avoir inutilement pressé ce prince infidèle de remplir ses sermens & ses promesses, voyant qu'on la rebutoit avec mépris, elle se plaignit aux Grands de la nation de l'injustice qu'on lui faisoit, & leur peignit la mauvaise foi de Miéceslaw avec des couleurs si vives, que ses plaintes exciterent un soulevement général. Miecislaw perdit, une seconde fois, cette couronne, fruit de tant de parjures & de bassesses, & se vit contraint de la céder à Leszko.

[1202.]

Mais la fortune, qui se plaît quelquefois à favoriser le crime, rétablit bientôt Miecislaw. Ce fourbe avoit eu l'adresse de persuader que c'étoit par les conseils de Nicolas, Palatin de Cracovie, qu'il avoit refusé de remplir ses engagemens avec la du-

cheſſe. Le palatin, un des plus puiſſans ſeigneurs de l'Etat, avoit été diſgracié, & s'étoit jetté par dépit dans le parti de Miecislaw, ignorant qu'il fût l'auteur de ſa diſgrace : c'étoit juſtement ce que Miecislaw avoit prévu. Le crédit du palatin ſervit à le reporter, une troiſieme fois, ſur le thrône ; mais il n'y reſta pas long-tems ; & la mort délivra, quelques mois après, la Pologne de la domination de ce tyran.

[1203.]

Cette année offrit à l'univers un exemple admirable & preſqu'unique de la plus parfaite modération. Leſzko avoit un droit évident à la couronne. Uladiſlas, fils aîné de Miecislaw, avoit pour lui le crédit de ce même Palatin qui avoit rétabli ſon pere ; cependant aucun d'eux ne cherchoit à faire valoir ſes avantages. Les Grands de la nation étoient diſpoſés à reconnoître Leſzko ; mais ils exigeoient qu'il éloignât de lui ſon confident Goworek. Leſzko préféroit un ami ſolide & ſûr à un thrône dont il avoit lui-même éprouvé la fragilité. Uladiſlas, de ſon côté, refuſoit un thrône qui appartenoit à ſon couſin germain. Il ne voulut pas l'acheter par une injuſtice ſi criante ; &, pour l'engager à l'accepter, il fallut que Leſzko le lui conſeillât lui-même.



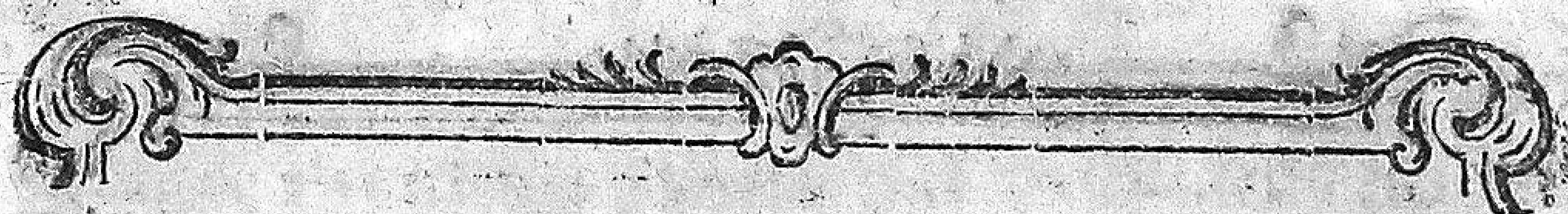
ULADISLAS III; *surnommé* LASCONOGI, c'est-à-dire *aux grosses jambes.*

[1206.]

CE prince gouvernoit la Pologne, depuis plus de deux ans, avec une douceur, une équité & une sagesse qui auroient dû le faire adorer des Polonois; mais ces peuples, naturellement inquiets & guerriers, moins touchés des vertus pacifiques d'un bon prince, que des talens militaires d'un conquérant, regardoient Uladislas comme un homme foible & peu digne de leur commander. Une victoire éclatante que Leszko remporta, cette année, sur les Russes, détermina la nation à déposer Uladislas, & à déférer la couronne à un prince que la victoire avoit déja couronné.

Uladislas descendit du thrône, avec autant de gloire qu'il y étoit monté. Il quitta sans regret ce qu'il n'avoit accepté qu'avec peine, & passa, depuis, le reste de ses jours dans une condition privée, dont l'ambition ne troubla jamais la douceur.





LESZKO LE BLANC, *rétabli.*

[1209.]

LEs commencemens du règne de ce prince furent malheureux & funestes. S'étant mis, cette année, en campagne pour secourir le fils du roi de Hongrie contre les Russes, il fut vaincu & fait prisonnier avec la duchesse son épouse ; mais, un an après, ils furent remis en liberté.

Depuis cet échec, Leszko ne songea qu'à faire régner la paix dans ses Etats, & qu'à rendre ses sujets heureux. Pendant le cours d'un règne assez long, la Pologne, paisible & florissante, fut témoin des troubles & des guerres sanglantes, qui déchiroient les royaumes voisins, sans jamais y prendre aucune part.

[1227.]

Suantopelk, gouverneur de la Poméranie orientale, oubliant tous les bienfaits qu'il avoit reçus de Leszko, se souleva contre ce prince, & voulut s'établir une autorité souveraine & indépendante dans la province qu'on avoit confiée à ses soins. L'ambition de Suantopelk étoit soutenue par des

forces égales, pour le moins, à celles du duc de Pologne. Ce prince ne jugea pas à propos d'attaquer ouvertement un rebelle si puissant. Il fit assembler une diète à Gansaw, dans la grande Pologne; envoya prier Suantopelk de s'y rendre, dans le dessein de le faire arrêter, dès qu'il y seroit arrivé. Cette fourberie retomba sur son auteur. Suantopelk fit partir secrettement un grand nombre de soldats, avec ordre de se tenir cachés dans les lieux voisins de celui de l'assemblée. Il se rendit lui-même à Gansaw, bien accompagné; &, lorsqu'il le jugea à propos, il fit entrer les troupes qu'il avoit aux environs, lesquelles commirent de grands désordres dans Gansaw. Leszko prenoit alors le bain. Il ne fut pas plutôt averti du péril qu'il couroit, qu'il s'enfuit avec précipitation; mais les soldats de Suantopelk l'atteignirent, & le massacrerent auprès d'un village nommé *Marzincow*.

Telle fut la fin déplorable d'un des meilleurs princes qui ayent gouverné la Pologne. Il n'avoit alors que trente-huit ans. On remarque de Leszko, qu'il aimoit à voyager dans les différentes provinces de son royaume, pour s'instruire par lui-même de ce qui s'y passoit, recevoir les plaintes des peuples, & leur rendre la justice.

Il laissoit un fils âgé d'environ sept ans, qui lui succéda, sous le nom de *Boleslas V*. Son oncle & son cousin se battirent pour sçavoir qui des deux auroit la tutelle du jeune prince. Le cousin (c'étoit Henri, duc de Breslaw,) ayant été fait prisonnier, fut contraint, pour obtenir sa liberté, de céder la tutelle à Conrad, duc de Masovie, oncle de Boleslas.





BOLESLAS V, *surnommé* LE CHASTE.

[1230.]

LE tuteur du nouveau duc, ne pouvant résister aux incursions continuelles des Prussiens qui désoloient la Pologne par le fer & par le feu, appella, pour chasser ces terribles ennemis, des ennemis plus cruels encore, c'est-à-dire les chevaliers Teutoniques *. Leur grand-maître, nommé *Herman de Salza*, qui étoit alors à Venise, lui en envoya d'abord sept, auxquels Conrad donna le château de Dobrzyn avec quelques terres. Ce prince exigea d'eux

* « Cet ordre prit naissance au milieu des tumultueuses expéditions des princes Chrétiens » pour la conquête de la Terre-sainte. Des pélerins Allemands en furent les fondateurs. Ils » s'imposerent, pour premier devoir, le soin de » soulager les pauvres & les malades. Baudouin, roi de Jérusalem, voyant l'utilité de » cette institution, bâtit dans la ville d'Acre un » hôpital, & en donna la direction aux confreres » de l'ordre Teutonique. Bientôt après, Clément III approuva leur institut dont la marque » étoit une croix noire sur un scapulaire blanc, » & leur ordonna de suivre la règle de S. Augustin. » *Révolutions de Pologne.*

qu'ils subjuguassent les Prussiens, & leur fissent embrasser la Religion Chrétienne, c'est-à-dire qu'ils fussent, en même tems, les conquérans & les apôtres de la Prusse; deux qualités fort opposées. Les chevaliers Teutoniques seconderent si heureusement les intentions de Conrad, sur-tout pour ce qui concernoit la réduction des Prussiens; ils remporterent sur ces peuples de si grands avantages, que le prince, pour récompenser leur valeur, les mit en possession de la province de Culm & des terres qui sont entre la Vistule, la Mocra & la Drueneza. Quelques-uns ont prétendu que cette donation de Conrad fut absolue & irrévocable. D'autres ont soutenu qu'elle n'étoit que passagere, & que les chevaliers devoient restituer les domaines qui leur étoient cédés, dès qu'ils auroient achevé de soumettre & de convertir les Prussiens. Il étoit dit aussi que la Pologne jouiroit de la moitié des conquêtes qu'ils feroient sur les Prussiens; que jamais ils ne prendroient les armes contre les intérêts du royaume, & qu'au contraire, ils lui donneroient du secours contre les attaques des Lithuaniens, des Courlandois, des Samogitiens, & autres peuples idolâtres. La suite de cette histoire fera voir comment les chevaliers Teutoniques remplirent toutes ces conditions. On verra ces religieux hospitaliers

ſe former, par les intrigues & la violence, un établiſſement dans la Pologne ; répandre la terreur & la déſolation dans ce royaume, & cauſer plus de maux aux Polonois, que ne leur en firent jamais ni les Pruſſiens ni les Tartares.

[1239.]

Cunegonde, fille de Béla, roi de Hongrie, épouſa Boleſlas. Ce prince étoit jeune. Sa nouvelle épouſe étoit une des plus belles princeſſes de l'Europe. Les peuples s'attendoient à voir bientôt des fruits de cette union ; mais, par le caprice le plus ſingulier & le plus bizarre, les deux époux réſolurent de vivre enſemble dans une continence parfaite ; & ils exécuterent fidèlement cette étrange réſolution : c'eſt pour cette raiſon que Boleſlas V fut ſurnommé *le Chaſte*.

[1240.]

Cette année ſera à jamais célèbre dans les Faſtes de la Pologne. Elle eſt l'époque de ces terribles irruptions que les Tartares* firent depuis aſſez ſouvent dans ce royaume.

* Les Tartares ſont deſcendus des anciens Scythes. Ces peuples ſe déborderent du nord de l'Aſie dans des climats plus doux, & conquirent la Chine, l'Indoſtan & la Perſe, ſous la conduite du fameux Genghis-Khan. Ceux qui ravageoient la

Ces peuples féroces, après avoir soumis la Russie, se jetterent sur la Pologne. Les

---

Pologne, habitoient la Crimée, presqu'isle située au nord de la mer Noire, &, connue autrefois sous le nom de *Chersonnèse Taurique*. « On re-
» connoît encore dans les Tartares les traits &
» les mœurs des Scythes. Ils sont trapus, larges
» des épaules; ont le col fort court, la tête grosse,
» la face plate & presque ronde; des yeux de
» porc, le nez écrasé, le teint olivâtre, les che-
» veux rudes & noirs; peu de barbe..... Les
» armes dont les Scythes se servoient, les Tarta-
» res les ont; la flèche, le javelot, le cimeterre,
» & la même façon de combattre; jamais à pied,
» toujours à cheval. Chaque Tartare a au moins
» trois chevaux; &, si celui qu'il monte est fatigué
» ou blessé, il s'élance sur un autre, sans interrom-
» pre sa course. Il a eu soin de lui couper le car-
» tilage qui sépare les nazeaux, pour une respi-
» ration plus facile. Vingt, trente lieues, sans dé-
» brider, n'excèdent ni le cavalier ni le cheval;
» & tous deux vivent de peu. La boisson du Tar-
» tare c'est de l'eau pure, ou, par délices, du lait
» fermenté; sa nourriture, de la farine de millet,
» ou de la chair de cheval pulvérisée : si elle est
» fraîche, c'est un festin; son habit, une peau de
» mouton; son lit, la terre; sa tente, le ciel;
» sa médecine ... du sang de cheval, qu'il avale
» tout chaud; galopant ensuite le plus qu'il peut.
» Quant au cheval, l'herbe telle qu'elle se trouve,
» la mousse, les écorces d'arbres lui suffisent; &,
» en hyver, il cherche sa pâture sous la neige.
» On ne connoit & on ne parle ni de magasins ni
» de convois dans une armée Tartare : chaque
» soldat porte tout avec lui. Les routes battues ne
» sont point faites pour eux. Ils veulent toujours

environs de Lublin & de Zavichost, leur ayant offert un butin immense, ils ne pénétrerent pas plus avant dans le royaume; mais leur avidité ayant été amorcée par ce premier essai, ils ne tarderent pas à revenir, & s'avancerent, cette fois, jusqu'aux environs de Cracovie. Ils renverserent tout ce qui se présenta devant eux, & laisserent des traces de leur fureur dans tous les lieux de leur passage. Tandis que la Pologne étoit en proie à ces cruels ennemis, le foible Boleslas prioit dans son palais, & faisoit le devoir d'un solitaire, oubliant quel étoit celui d'un roi. Cette seconde incursion des Tartares fut suivie d'une troisieme beaucoup plus funeste à la Pologne, qui se vit abandonnée de son roi & de la

---

» dérober leur marche, & surprendre l'ennemi. » Les fleuves ne les arrêtent point. Ils les passent » à la nage. .... Ce n'est pas, lorsque les Tarta» res entrent dans un pays, qu'ils sont le plus à » craindre, c'est lorsqu'ils le quittent, semblables » à des torrens qui entraînent tout. Dans une ac» tion, l'honneur ne leur dit pas que c'est une » honte de fuir; mais s'ils fuient, c'est pour reve» nir au combat. Dans les marches, ils se répan» dent devant, derriere, & sur les flancs de l'en» nemi qu'ils fatiguent encore plus de nuit que » de jour. Une armée, qui ne seroit pas dans l'ha» bitude de faire la guerre avec eux, succombe» roit sans avoir fait usage de ses forces. » (*Vie de Sobieski.*)

plûpart de ses citoyens, & livrée à toute la cruauté de ces farouches brigands. Boleslas, tremblant aux approches des Tartares, s'enfuit honteusement de sa capitale, & alla se cacher dans un monastere de l'ordre de Cîteaux. Cette lâcheté découragea tous ceux qui auroient pu faire quelque résistance à l'ennemi; & les Polonois, autrefois si braves, prirent presque tous la fuite, laissant leur patrie en proie à l'étranger.

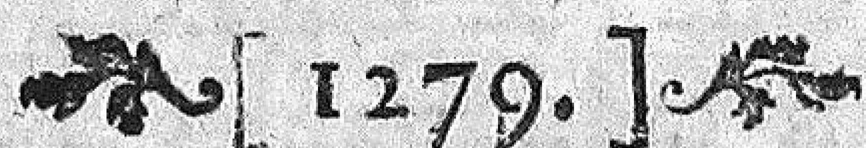
[1241.]

Les Tartares, maîtres de la Pologne, abandonnerent aux flammes la ville de Cracovie. Ils marcherent ensuite vers Breslaw, capitale de la Silésie. Les habitans les avoient prévenus, & ne leur avoient rien laissé à ravager. Breslaw, consumée par ses propres citoyens, n'offroit aux Tartares que des monceaux de cendres. Tout ce qui restoit de la ville étoit renfermé dans le château qui étoit en état de faire une vigoureuse résistance. Les Tartares se disposoient à l'assiéger, lorsqu'une aurore boréale, qu'ils apperçurent briller en l'air, pendant la nuit, & qu'ils regarderent comme un signe manifeste de la colere céleste, leur fit prendre la fuite avec précipitation.

Une croisade, que le pape fit prêcher contre les Tartares, rassembla une armée nombreuse, mais beaucoup moins encore que celle

celle des ennemis qu'elle devoit combattre. Ce fut auprès de la riviere de Neiſs, à un mille de la ville de Lignits, que ſe livra l'une des plus mémorables batailles dont l'Hiſtoire de Pologne faſſe mention. Les Polonois, après avoir enfoncé preſque par-tout les Tartares, perdirent courage, lorſqu'ils virent tomber dans la mêlée leur vaillant chef Henri, ſurnommé *le pieux Duc de Siléſie*. Ils ſe retirerent en déſordre, & furent taillés en piéces par les Tartares. Preſque tous les hiſtoriens Polonois attribuent la défaite de leurs compatriotes à un drapeau enchanté, qu'un officier Tartare déploya, dans le moment où les Polonois ſé croyoient sûrs de la victoire. On avoit tracé ſur ce drapeau la lettre X. Sur la pointe, on voyoit une tête humaine, dont les traits hydeux inſpiroient une ſecrette horreur. A peine l'officier Tartare eut-il ſecoué ce drapeau, que le champ de bataille fut couvert d'une fumée noire & épaiſſe, qui exhaloit une puanteur inſupportable. Les Polonois en furent preſque ſuffoqués; &, dans cet état, n'ayant pas la force de ſe défendre, ils furent preſque tous maſſacrés par les Tartares. Ces peuples féroces, voulant ſçavoir à-peu-près le nombre des ennemis qu'ils avoient mis à mort, couperent une oreille à chacun de ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille; & il s'en

trouva une quantité si prodigieuse, qu'elle fut suffisante pour remplir neuf grands sacs.



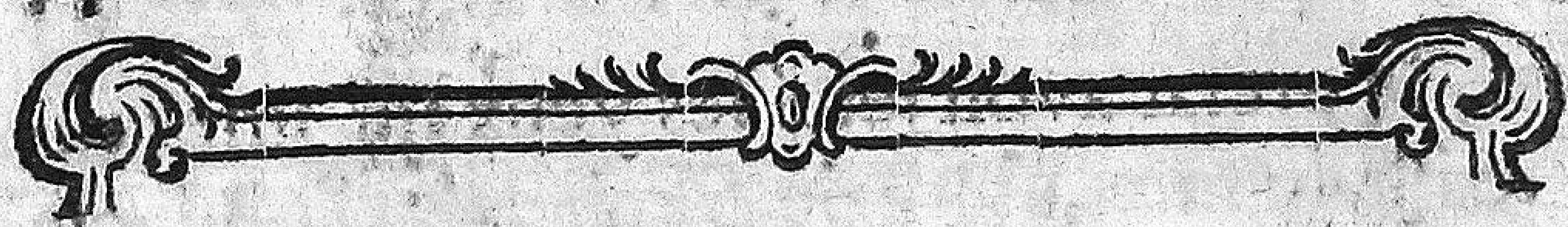
La mort ravit à Boleslas V le thrône qu'il étoit si peu digne d'occuper. Ce prince, en mourant, emporta les regrets des moines & des ecclésiastiques qu'il avoit comblés de biens, & le mépris de tous ses autres sujets qui n'avoient jamais remarqué en lui qu'une dévotion outrée & mal entendue, une foiblesse, une pusillanimité indigne d'un prince, des qualités & des inclinations monastiques. La seule action de vigueur que fit Boleslas pendant un règne assez long, ce fut la punition de l'évêque de Cracovie. Nous placerons ici ce fait auquel les historiens n'assignent point de date certaine. Il doit paroître d'autant plus surprenant de la part de Boleslas, que ce prince avoit un respect & un dévouement aveugle pour les gens d'église.

Paul Przémakow, c'est le nom de cet évêque de Cracovie, deshonoroit l'épiscopat & la religion par les plus infâmes désordres. Il n'observoit pas même les bienséances, & ne prenoit aucun soin de cacher ses déréglemens, qui, devenus publics, causoient un scandale dangereux, & excitoient les murmures de tout le peuple. Après avoir épuisé les plaisirs ordinai-

tes, le prélat avoit jetté les yeux ſur une religieuſe du monaſtere de Skala ; &, l'obſtacle ſacré, qui s'oppoſoit à ſes deſirs, en augmentant encore la violence, il fit arracher cette vierge de ſon aſyle, & la fit tranſporter dans ſon palais épiſcopal, qui, depuis longtems, n'étoit plus qu'un ſerrail. Cet attentat ſacrilége excita la juſte indignation de Boleſlas. Ce prince, ſans égard à la dignité du coupable, ordonna qu'il fût arrêté & conduit priſonnier dans un château de la province de Siradie.

Le duc de Pologne ſçut mal ſoutenir cet acte d'autorité. Intimidé par l'archevêque de Gneſne, qui regardoit l'empriſonnement du prélat, comme une entrepriſe ſur ſa juriſdiction, Boleſlas rendit la liberté au priſonnier ; &, ce qui eſt plus honteux, il ſe ſoumit à la pénitence que lui impoſa l'archevêque, en expiation de ſa témérité. Il paya une amende de deux cens marcs d'argent ; érigea en duché une des terres de l'évêque de Cracovie, & fit mettre en priſon ceux qui avoient arrêté ce prélat, quoiqu'ils n'euſſent d'autre crime que d'avoir obéi aux ordres de leur prince.





LESZKO VI, *surnommé* LE NOIR.

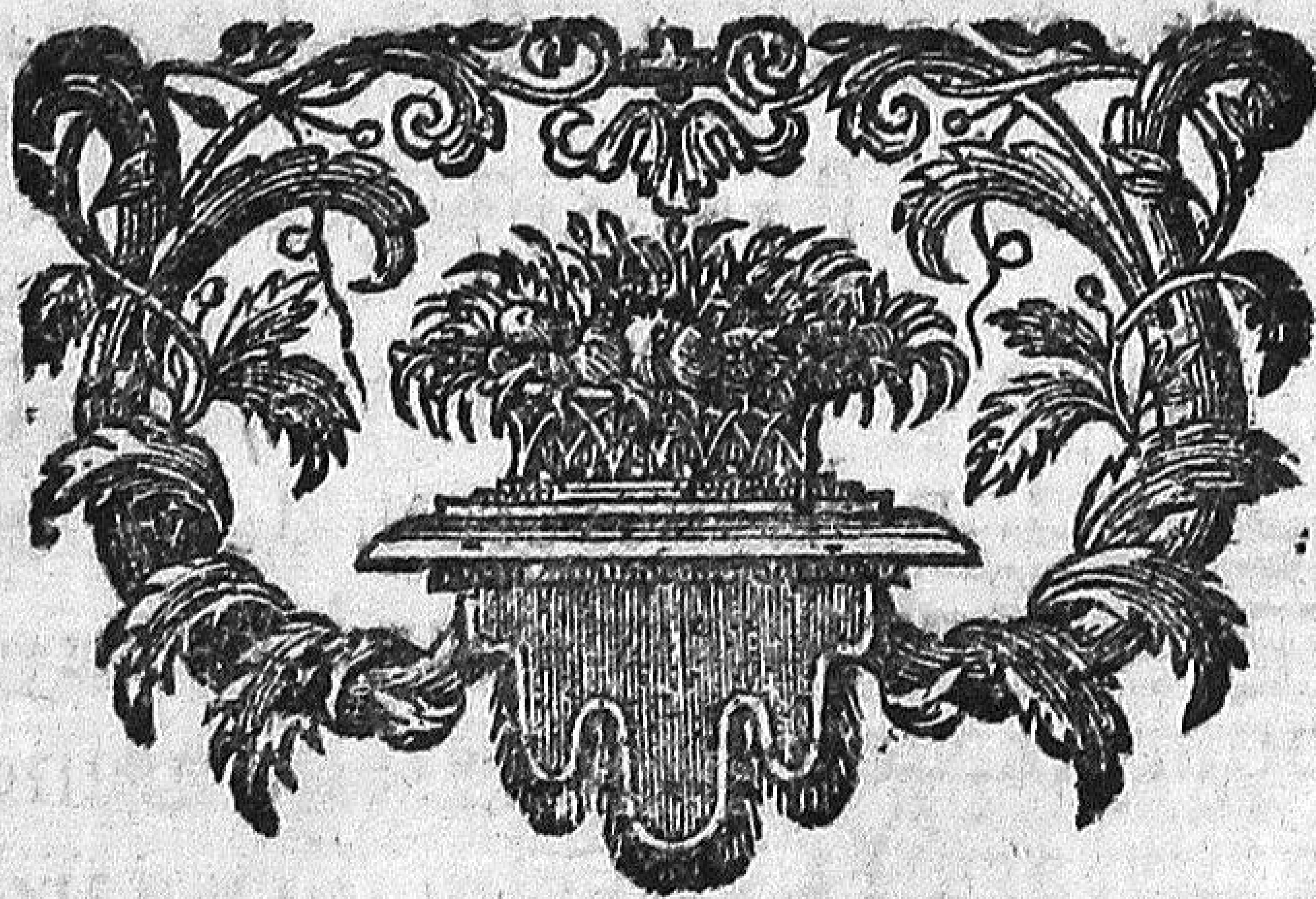
[1279.....]

BOLESLAS qui, par une fausse piété, avoit renoncé au plaisir de se donner des héritiers de sa puissance, avoit adopté le petit-fils de son oncle Conrad, duc de Masovie, qui lui succéda sous le nom de *Leszko*. Ce nouveau Duc, qui fut surnommé *le Noir*, remporta plusieurs avantages sur les Russiens & sur les Lithuaniens. Il triompha des efforts de plusieurs princes, qui, suscités par ce même évêque de Cracovie, dont nous venons de parler, essayerent de le déthrôner. Son règne, jusqu'en 1287, ne fut qu'une suite de victoires; mais elle fut alors interrompue par une irruption de Tartares auxquels il fut contraint de céder. L'année suivante, comme si la fortune se fût lassée de le favoriser, le Palatin de Siradie, qui commandoit ses troupes, fut vaincu par Conrad, duc de Masovie. Cet échec fut si sensible à Leszko, qu'il en mourut de dépit & de chagrin, en 1289. Ce prince réunit en sa personne les qualités guerrieres & les vertus sociales. Fier & terrible à la tête d'une armée, il étoit doux,

ſimple & humain dans le commerce de la vie.

[1289......1294.]

La Pologne, après ſa mort, fut long-tems déchirée par les factions de pluſieurs princes qui prétendoient à la couronne, en qualité de parens du feu duc. Uladiſlas Loketek frere de Leſzko, Henri duc de Breſlaw, Przémiſlas duc de Poſnanie, ſe montrerent tour-à-tour ſur le thrône de Pologne, qui reſta enfin à ce dernier, malgré les efforts que fit Wenceſlas, roi de Bohême, pour le lui ravir.





PRZÉMISLAS.

[1295.]

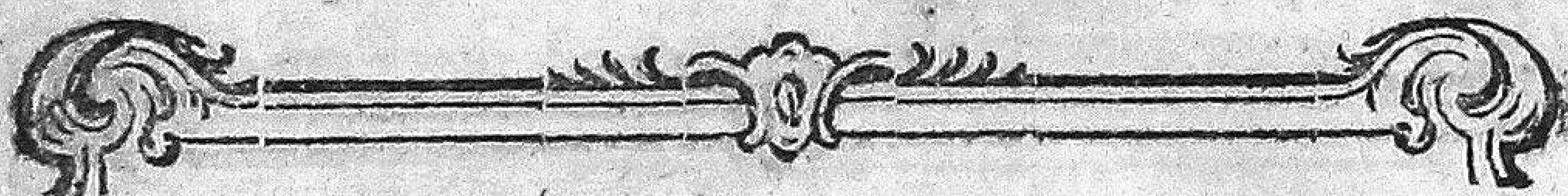
CE prince, plus courageux & plus hardi que ses prédécesseurs, osa le premier rétablir la gloire de la Pologne, flétrie par les arrêts de la cour de Rome. Il prit le titre de Roi, sans en demander la permission au pape; & Jacques Swinka, archevêque de Gnesne, le sacra solemnellement dans cette ville.

Les grandes qualités du nouveau roi annonçoient à la Pologne la fin de ses malheurs, lorsqu'il lui fut enlevé par l'infâme trahison des marquis de Brandebourg.

[1296.]

Przémislas avoit passé le carnaval à Rogozno, le matin du mercredi des Cendres: il fut surpris, dans son lit, par les marquis de Brandebourg, accompagnés d'un grand nombre de gens armés. Aucun des gardes du roi ne se présenta pour le défendre. Accablés par la débauche de la veille, ils étoient tous plongés dans le sommeil. Ainsi ce grand prince, seul & sans secours, fut lâchement assassiné.

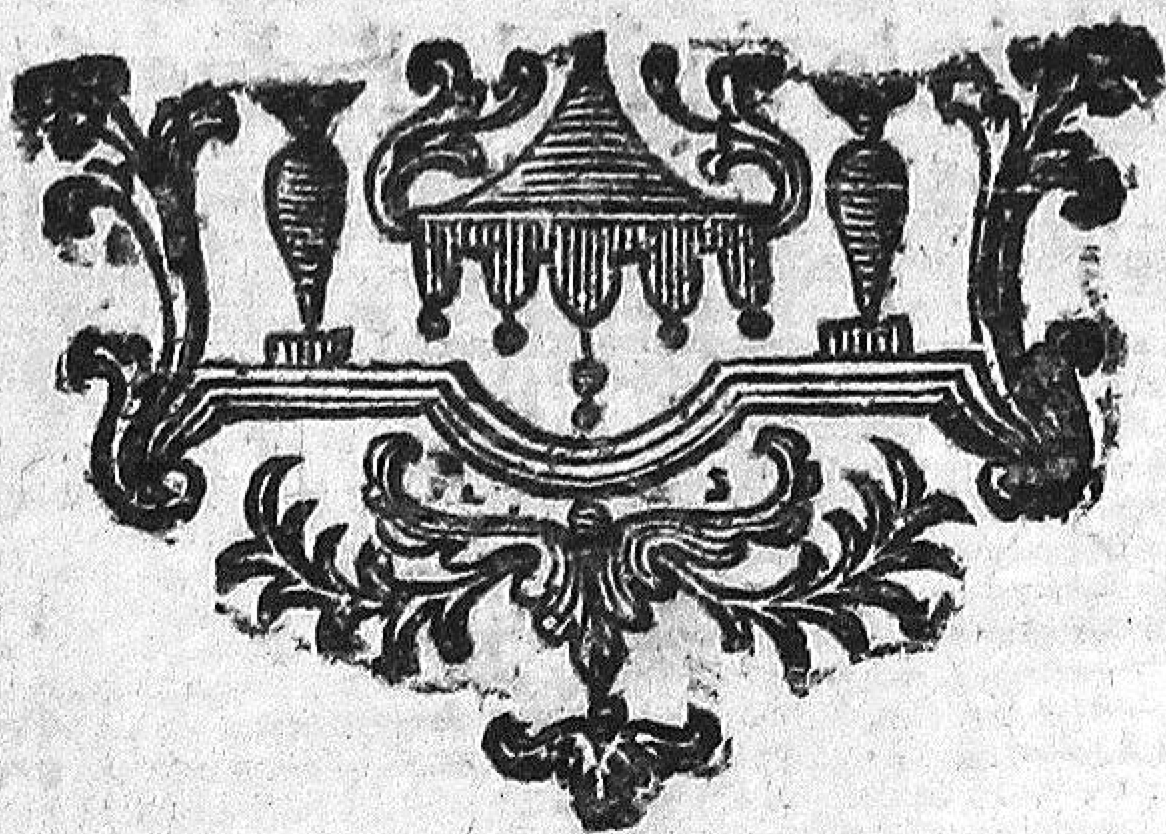




ULADISLAS III, *surnommé* LOKETEK, *ou* LE PETIT.

[1297.]

CE prince qui depuis long-tems aspiroit au thrône, après avoir signalé les commencemens de son règne par des exploits dignes d'un grand monarque, se livra aux excès les plus honteux, & devint le tyran de ses peuples. Excommunié, sans aucun fruit, par l'évêque de Posnanie, en 1299, il fut enfin deposé, l'année suivante; & la nation, d'un consentement unanime, déféra la couronne à Wenceslas, roi de Bohême.



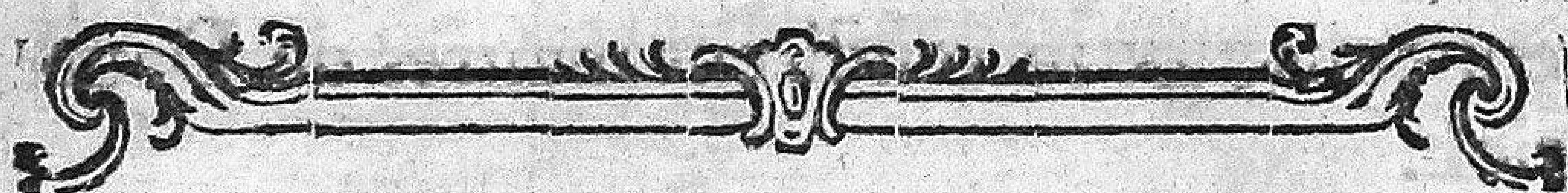


WENCESLAS.

[1300......1305.]

CE prince ne tarda pas à choquer les Polonois par la préférence qu'il donnoit ſur eux aux Bohêmes, & par les coutumes étrangeres qu'il vouloit introduire dans le royaume. Tandis qu'il ſe rendoit odieux à ſes nouveaux ſujets, Uladiſlas, corrigé par ſa diſgrace, travailloit à regagner les cœurs aliénés par ſa tyrannie. Il ſe forma un parti puiſſant; &, Wenceſlas étant mort, en 1305, du chagrin que lui cauſoit le mauvais ſuccès de ſes affaires, Uladiſlas remonta ſur le thrône, du conſentement des Polonois qui ne douterent pas que ſon retour à la vertu ne fût ſincere, puiſqu'il étoit le fruit de l'adverſité.





ULADISLAS LOKETEK *rétabli.*

[1308.]

Les chevaliers Teutoniques, depuis leur établissement en Pologne, ne cherchoient que les moyens d'étendre leur puissance, & d'ajoûter quelque nouvelle province aux domaines qu'on leur avoit déja cédés. Le principal objet de leurs desirs ambitieux étoit la Poméranie, une des plus belles provinces du royaume. Uladislas leur donna lui-même, par son imprudence, l'occasion de s'emparer de la ville de Dantzick. Les marquis de Brandebourg, après s'être rendus maîtres d'un grand nombre de places dans la Poméranie, avoient mis le siége devant cette ville, & la serroient de fort près. Uladislas, par le conseil du gouverneur de cette ville, avoit eu recours aux chevaliers Teutoniques. Ces religieux, à son invitation, avoient marché au secours de Dantzick, & en avoient fait lever le siége. Mais, dans ce service apparent, qu'ils sembloient rendre à la Pologne, ils n'envisagerent que leurs propres intérêts. Etant entrés dans la ville, après la levée du siége, ils firent arrêter le gouverneur, sous prétexte qu'il étoit d'intelligence avec les

ennemis, & se rendirent maîtres de Dantzick.

[1309...1310.]

Cette usurpation ne fut que le prélude de leurs injustices & de leurs cruautés. Maîtres de la capitale, ils voulurent l'être de toute la province. Ils exercerent les plus terribles ravages dans toute l'étendue de la Poméranie, & s'emparerent de plusieurs villes, entr'autres, de Dirschaw, & de Schwetza, dont la premiere fut abandonnée aux flammes par ces perfides chevaliers. Uladislas, occupé, dans la grande Pologne, à réprimer quelques révoltes que les Teutoniques avoient excitées eux-mêmes pour faire diversion, ne put s'opposer à leurs progrès.

L'histoire a conservé le nom d'un de ces chevaliers, appellé *Ziffrid de Weissenfelt*, qui se distingua par les cruautés les plus horribles dans la Poméranie. Ce monstre ne se mettoit jamais en chemin, qu'il n'eût avec lui une bonne provision de cordes avec lesquelles il faisoit pendre tous les paysans qu'il rencontroit.

[1311.]

Les chevaliers n'avoient pas moins d'artifice que d'ambition & de cruauté. Ils étoient habiles à imaginer des expédiens capables de colorer leurs usurpations. Le

marquis de Brandebourg s'étoit emparé d'une partie de la Poméranie ; &, comme s'il en eût été possesseur légitime, les Teutoniques s'aviserent de lui acheter ce qu'il n'avoit aucun droit de vendre. Ils firent confirmer par l'empereur ce contrat inique & frivole, & crurent avoir acquis, par cette voie, des droits réels sur la Poméranie.

Uladislas n'avoit point d'autre parti à prendre, contre de pareils ennemis, que celui de la guerre. Les négociations, les traités étoient inutiles avec des perfides. Les voies juridiques n'étoient pas plus efficaces contre des coupables trop puissans pour s'en délivrer. Il falloit les exterminer ; c'est ce que ne comprit pas Uladislas ni son successeur. Par une fausse politique, ils se contenterent d'arrêter les progrès du mal, sans aller à la source ; &, voulant épargner à la Pologne les malheurs d'une guerre presque civile, ils laisserent subsister dans son sein l'ennemi qui la déchiroit. Au lieu d'avoir recours aux armes, Uladislas s'adressa au pape, & lui demanda raison des injustices & des cruautés des chevaliers. Des commissaires, envoyés par le pape Clément V, vinrent procéder contre l'ordre Teutonique. Mais ils se bornerent aux informations ; &, contens de recueillir les accusations intentées contre les chevaliers, ils ne prononcerent aucun jugement.

[1320.]

Uladiſlas, craignant d'irriter la cour de Rome, dont il jugeoit le ſecours néceſſaire contre les chevaliers Teutoniques, n'avoit oſé, ſans le conſentement du pape, prendre le titre de Roi de Pologne. Par égard pour Jean, roi de Bohême, qui aſpiroit au même titre, en vertu de ſon mariage avec la fille de Venceſlas II, le pape n'avoit oſé accorder publiquement cette grace à Uladiſlas; mais il lui avoit inſinué qu'il ne s'opposeroit pas à ſon couronnement. En conſéquence de cette permiſſion tacite, Uladiſlas ſe fit ſacrer, cette année, à Cracovie, contre l'uſage des rois ſes prédéceſſeurs, qui s'étoient fait couronner à Gneſne; & ſon exemple a été ſuivi par tous ſes ſucceſſeurs.

Jamais pareille cérémonie ne fut moins brillante ni moins ſolemnelle. Une horrible famine, qui déſoloit alors la Pologne, avoit fait de ce royaume un vaſte tombeau. Au lieu des acclamations ordinaires dans ces fêtes, on n'entendoit que des gémiſſemens, & les cris plaintifs des malheureux que la faim tourmentoit. Le nouveau roi ne voyoit autour de lui que des ſpectres & des mourans; &, au milieu même de la cérémonie, pluſieurs des aſſiſtans tomboient de langueur, & rendoient les der-

niers soupirs. Qu'on se représente toutes les horreurs d'une ville assiégée, dont les habitans sont pressés depuis long-tems par la disette, on aura une juste idée de l'état déplorable où la Pologne étoit alors réduite.

[1321.]

De nouveaux commissaires, nommés par le pape Jean XXII, après avoir cité à leur tribunal les chevaliers Teutoniques, & observé toutes les formalités nécessaires dans les jugemens, rendirent enfin un arrêt qui condamnoit les chevaliers à restituer la Poméranie au roi de Pologne, & à lui payer une somme d'argent très-considérable, tant pour les dépens que pour les dommages & intérêts. Ils y ajoûterent une sentence d'excommunication contre les chevaliers, & un interdit sur tous les pays dont ils étoient en possession, jusqu'à ce qu'ils eussent exécuté le contenu de l'arrêt.

Uladislas ne pouvoit attendre rien autre chose de la cour de Rome; & il vit par son expérience combien un pareil secours étoit inutile. Les chevaliers se moquerent de l'arrêt & de l'excommunication; & il fallut enfin que le roi de Pologne se déterminât à employer contre eux d'autres armes.

[1325.]

Uladislas entra d'abord à main armée dans les Etats du marquis de Brandebourg, afin d'empêcher ce prince de secourir les Teutoniques. Il y mit tout à feu & sang; & la licence effrenée de ses soldats n'épargna pas même les choses les plus sacrées. On dit qu'une religieuse Prussienne, se voyant prête d'être violée par un de ces brutaux, imagina, pour sauver son honneur, un stratagême héroïque. Elle lui fit accroire qu'elle avoit la connoissance d'une admirable recette, par la vertu de laquelle on étoit impénétrable à tous les traits, & promit de la lui communiquer, s'il vouloit ne pas abuser sur elle du droit de la guerre; & afin qu'il ne pût douter de l'efficacité de sa recette, elle voulut qu'il en fît l'expérience sur elle-même. « Donnez-moi un » coup de sabre sur la tête, dit-elle au sol» dat; & vous allez voir si le secret que » je vous propose n'est pas infaillible. » Le soldat y consentit; mais en voyant notre héroïne tomber baignée dans son sang, i reconnut qu'elle l'avoit trompé.

Uladislas ne sortit de la Marche Brandebourgeoise, que pour se jetter sur les terres des chevaliers Teutoniques, où il exerça des ravages encore plus horribles; mais toutes ces expéditions n'aboutirent qu'à

une trève que le roi conclut avec l'ordre Teutonique, en 1330, & dont les chevaliers employerent le loisir à réparer leurs pertes.

[1331.]

Les Teutoniques avoient rompu la trève. Secondés par Samotuli, Palatin de la grande Pologne, qui s'étoit révolté contre Uladislas, ils ravageoient les palatinats de Lencici & de Kalisch. Le roi de Pologne, inférieur en forces, n'osoit les attaquer ni s'opposer à leurs ravages. Il eut recours à l'artifice. Il fit solliciter secrettement le Palatin rebelle de rentrer dans son devoir. Samotuli, qui se repentoit déja de sa démarche téméraire, saisit cette occasion de se réconcilier avec son prince, & conçut le dessein de réparer par quelque service important le tort qu'il avoit fait à sa patrie. Dans cette idée, il se rendit auprès d'Uladislas; lui rendit un compte exact de l'état de l'armée ennemie, & l'exhorta à attaquer leur camp, la nuit suivante, lui promettant qu'au milieu de l'action, il se tourneroit tout-à-coup de son côté, & lui assureroit la victoire. Uladislas y consentit. Samotuli, de retour auprès des Teutoniques, leur parla avec le dernier mépris de l'armée Polonoise, & leur inspira une dangereuse sécurité. Les chevaliers & leurs

troupes s'abandonnerent au ſommeil, ſans avoir pris les précautions néceſſaires pour ſe garantir des ſurpriſes. Ils dormoient tranquillement dans leur camp près de Radzicow, dans un endroit appellé *Plowere*, pendant qu'Uladiſlas s'avançoit pour les attaquer. Cependant il ne put tenir ſa marche ſi ſecrette, que les ennemis n'en fuſſent avertis, quelque tems avant ſon arrivée; mais il entra dans leur camp, au moment où ils s'armoient ſans aucun ordre, & renverſa d'abord les premiers qui oſerent lui faire tête. L'alarme ſe répand auſſi-tôt dans le camp. L'armée Teutonique ſe raſſemble: l'action s'engage. Après un combat ſanglant & opiniâtre, les Teutoniques commencent à plier, lorſque Samotuli décide tout-à-coup la victoire, en ſe rangeant du côté des Polonois. Le reſte de la bataille ne fut plus qu'une horrible boucherie. Vingt mille Teutoniques furent égorgés, tandis qu'il ne reſta ſur le champ de bataille que cinq cens Polonois. C'en étoit fait des perfides chevaliers. Uladiſlas alloit achever d'en délivrer la Pologne, ſi une invaſion ſubite du roi de Bohême ne l'eût forcé de retourner ſur ſes pas. Cette invaſion étoit un coup adroit de la politique des Teutoniques, qui, ſe voyant dans un ſi preſſant danger, avoient envoyé promptement demander du ſe-

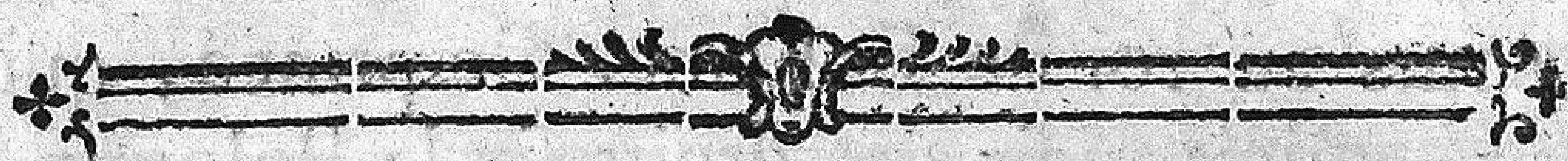
cours

cours au roi de Bohême. Ce prince, qui prétendoit avoir des droits ſur la Pologne, craignant qu'Uladiſlas ne devînt trop puiſſant par la deſtruction des chevaliers, voulut lui ménager d'éternels ennemis qui contribuoient à l'affoiblir, & le rendoient plus aiſé à déthrôner.

[1333.]

Uladiſlas, ſe voyant ſur le point de mourir, fit approcher ſon fils Caſimir; &, après lui avoir donné les conſeils néceſſaires pour l'adminiſtration du royaume, il finit par le conjurer, par tout le ſoin qu'il devoit avoir de ſa gloire, de pourſuivre ſans relâche les chevaliers Teutoniques; de ne faire avec eux ni paix ni trêve; de ne point quitter les armes qu'il ne les eût forcés de rendre ce qu'ils avoient uſurpé; enfin d'exterminer, s'il lui étoit poſſible, cette race perfide: instruction ſalutaire, & trop mal obſervée. Uladiſlas expira, quelque tems après, avec la réputation d'un bon roi & d'un grand guerrier.





CASIMIR III, *surnommé* LE GRAND.

[1336 & suiv.]

CE prince, oubliant les dernieres instructions d'un pere mourant, conclut avec les chevaliers Teutoniques un traité honteux, par lequel il leur cédoit, à perpétuité, la Poméranie, à condition qu'ils lui rendroient le palatinat de Cujavie, le district de Dobrzin, & lui payeroient la somme de dix mille florins. Mais les Etats de la nation rejetterent unanimement cet accord, & envoyerent au pape des députés pour lui demander justice, quoiqu'ils eussent éprouvé déja l'insuffisance des arrêts de la cour de Rome. Benoît XII écouta leurs plaintes, & nomma des commissaires, lesquels, après les informations accoutumées, condamnerent les chevaliers à restituer tout ce qu'ils avoient usurpé sur la Pologne, & à payer de grosses sommes pour les dépens, dommages & intérêts. L'excommunication vint à l'appui de cet arrêt; mais il eût fallu une bonne armée pour appuyer l'excommunication. Les Teutoniques firent aussi peu de cas de cette sentence, que de celle qui avoit été rendue contre eux, en 1321; &, par le ca-

price le plus singulier, les Etats de la nation approuverent & confirmerent, en 1343, ce même traité qu'il venoient de rejetter comme honteux & préjudiciable à la Pologne.

[1341.]

Casimir, dégoûté de la princesse Hedwige sa femme, dont l'humeur jalouse l'importunoit sans cesse au milieu de ses plaisirs, prit le parti de la reléguer dans le fond d'un château isolé, à Zarnowic : puis, comme si tous ses liens eussent été rompus par la prison de sa femme, il contracta un nouvel engagement avec une fille de Bohême, nommée *Rokicz*, dont il étoit devenu éperduement amoureux. Ce mariage n'étoit qu'un artifice dont il se servoit pour se procurer les faveurs de cette fille vertueuse & fière, qui, avant cette cérémonie, avoit toujours constamment résisté à toutes ses poursuites. Elle avoit même exigé que son mariage se fît en présence de l'évêque de Cracovie ; mais il fut aisé au roi de la tromper sur cet article. Sa maîtresse n'ayant jamais vu l'évêque de Cracovie, ce fut l'abbé de Tynieck, qui, gagné par le roi, joua le rôle de ce prélat, pendant la cérémonie nuptiale.

Les princes voluptueux sont presque toujours inconstans. Casimir abandonna

bientôt la belle Rokicz, & porta ses vœux à une fille Juive, nommée *Esther*. A la sollicitation de cette maîtresse, il accorda de grandes prérogatives aux Juifs qui étoient dans le royaume. Ces prérogatives, qu'ils ont conservées jusqu'à ce jour, ont donné lieu d'appeller la Pologne *le Paradis des Juifs*.

[1347...1348.]

Après avoir arrêté les Tartares prêts à fondre sur la Pologne; après avoir vaincu & mis en fuite Jean, roi de Bohême, qui vouloit envahir son thrône, Casimir, triomphant & couvert de gloire, s'occupa, dans le sein de la paix, de soins plus utiles que des victoires. La Pologne étoit barbare: il entreprit de la policer. Des coutumes extravagantes & superstitieuses y tenoient lieu de loix. Les juges, dans la décision des affaires, même capitales, ne consultoient guères d'autres règles que leur phantaisie & leur caprice. Lorsque le procès étoit difficile à juger, ils se servoient d'un moyen ridicule & bizarre pour connoître la vérité. Ils faisoient lire à l'une des parties un serment par écrit. Si, pendant cette lecture, il hésitoit sur le moindre mot; si sa voix étoit foible & tremblante; s'il se troubloit; s'il changeoit de couleur, il étoit réputé avoir tort, & perdoit sa cause. Dans une diète assemblée à Wisliéra, Casimir fit abolir cet

usage & tous les autres qui choquoient également la raison & la justice. Il y substitua des loix sages & équitables, des réglemens utiles, qui depuis furent observés dans tout le royaume. Il fut aidé, dans ce travail, par un conseil composé des citoyens les plus vertueux & les plus éclairés qu'il y eût dans ses Etats.

Les paysans, esclaves infortunés de l'avarice & de la fierté des nobles, furent aussi un des principaux objets de sa réforme. Il étoit si indigné de la cruauté avec laquelle on traitoit ces hommes utiles, que, lorsqu'ils venoient apporter à ses pieds leurs plaintes & lui raconter les vexations de leurs seigneurs : « Hé ! quoi ? mes amis, leur di» soit-il, vous souffrez, sans vous venger, » de pareils traitemens ? N'y a-t-il dans vos » maisons ni pierres ni bâtons ? » La tyrannie des nobles étoit trop bien établie par un long usage, pour qu'il fût possible à Casimir de la détruire entièrement. Il essaya seulement d'en modérer l'excès par quelques ordonnances favorables aux paysans. Il régla qu'à l'avenir, lorsqu'un paysan mourroit sans laisser d'enfans, ses plus proches parens seroient ses héritiers, & non pas son seigneur ; qu'un paysan pillé & tyrannisé par son maître, ou dont la femme ou la fille auroit été outragée par ce maître, pourroit, en pareil cas, le quitter, & aller s'établir où

bon lui sembleroit ; qu'un seigneur ne pourroit donner pour ôtage, ou pour caution, aucun de ses paysans. Ces ordonnances, qui firent donner à Casimir le glorieux titre de *Roi des Paysans*, ne subsisterent pas long-tems en Pologne.

Ce prince tourna ensuite ses vues sur d'autres objets. Le royaume étoit ouvert de tous côtés, & presque sans aucune défense. Il pourvut à sa sureté par un grand nombre de forts qu'il fit construire, par des fossés & des remparts dont il entoura la plûpart des villes. Peu content de fortifier la Pologne, il voulut l'embellir par des édifices & des monumens publics, capables de la rendre plus aimable à ses propres citoyens, & plus respectable aux yeux des étrangers. Bientôt la Pologne vit avec étonnement s'élever dans son sein un grand nombre de colléges, d'universités, d'hôpitaux, & d'églises. De nouvelles villes accrurent même son domaine : Casimire, l'une d'entr'elles, porte encore le nom du fondateur. Enfin, persuadé que la barbarie est toujours la compagne de l'ignorance, Casimir conçut le projet de faire fleurir les arts & les sciences dans ses Etats ; &, dans cette idée, il en permit l'entrée aux étrangers. Voilà quels sont les exploits qui ont effacé les vices de Casimir, & lui ont mérité le surnom de *Grand*.

[1349.]

Aux occupations utiles & glorieuses de Casimir succéderent de honteuses débauches. Ce prince, après avoit fait quelques conquêtes sur les Lithuaniens, renouvella dans Cracovie la pompe des triomphes de l'ancienne Rome; puis, enyvré de sa gloire, il se livra tout entier aux plaisirs de la table, encore aujourd'hui si chers aux Polonois. Il y joignit ceux de l'amour; &, désormais plongé dans la mollesse & dans le vin, il parut oublier ce qu'il étoit & ce qu'il avoit fait. Un simple prêtre de Cracovie, plus zélé que prudent, eut la hardiesse de lui reprocher avec force ses déréglemens. Le roi, qui n'étoit plus maître de sa raison, fit jetter dans la Vistule ce censeur téméraire, nommé *Bariczka*.

[1352.]

On vit arriver en Pologne une troupe de fanatiques, connus sous le nom de *Flagellans*. Ils marchoient deux à deux dans les rues, le corps à moitié nud, armés de fouets dont ils se déchiroient le corps avec tant de cruauté, qu'ils faisoient voler des lambeaux de chair, & ruisseler le sang de tous côtés. Ils donnoient souvent la même scène dans les églises. Quelquefois ils se dépouil-

loient tout nuds, & se couchoient dans les cimetieres, les bras étendus en croix. Alors un de leurs confreres s'approchoit tour-à-tour de chacun d'eux; le touchoit, & lui disoit de se lever, lui assurant que ses péchés étoient pardonnés. Lorsqu'ils étoient tous levés, ils chantoient ensemble, en actions de graces, un certain cantique à l'usage de la secte. On y avoit inséré un verset qui avoit rapport à la Passion de Notre-Seigneur. Quand ils en étoient à ce verset, ils se jettoient tous à terre, avec une telle violence, que souvent ils se blessoient considérablement la tête. Les Polonois, après avoir été quelque tems la dupe de ces austérités insensées, reconnurent enfin que ceux qui les pratiquoient, étoient des hérétiques, & des libertins. En conséquence, les Flagellans furent chassés du royaume. Cependant il s'établit, à leur exemple, des associations de Pénitens, qui subsistent encore aujourd'hui en Pologne. Ces Pénitens ont coutume, pendant le Carême, de se fustiger dans les églises, avant le Salut, devant tous les assistans.

On prétend aussi que ce fut le spectacle des austérités des Flagellans, qui fit sortir Casimir de l'yvresse des plaisirs, & lui fit concevoir le dessein d'expier le meurtre qu'il avoit commis dans la personne du

prêtre Bariczka. Il fit prier le pape de l'absoudre, & se soumit à la pénitence que le pontife jugea à propos de lui imposer.

[1355.]

Casimir avoit adopté & choisi pour son successeur au thrône, dès l'an 1337, son neveu Louis, roi de Hongrie. La nation Polonoise envoya, cette année, à ce prince des députés chargés de lui faire certaines demandes qui étoient comme les conditions auxquelles les Polonois consentoient à le recevoir pour maître, après la mort de Casimir. Ces conditions étoient qu'il s'engageât, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs, de ne jamais exiger des Polonois ni taille, ni subside, ni aucune espece de tribut ; de ne point les obliger à payer les frais de ses voyages, comme les autres rois l'avoient pratiqué, & même de leur tenir compte des dépenses & des pertes que pourroient leur causer les guerres qu'il entreprendroit, & de les en dédommager, dès que la paix seroit rétablie. Telle est l'origine des *Pacta conventa*, que les Polonois font jurer à leurs Souverains, à leur avènement au thrône. Telle est l'époque de cette nouvelle forme de gouvernement, moitié monarchique, & moitié républi-

cain, qui commença dès-lors à s'introduire dans la Pologne, & qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

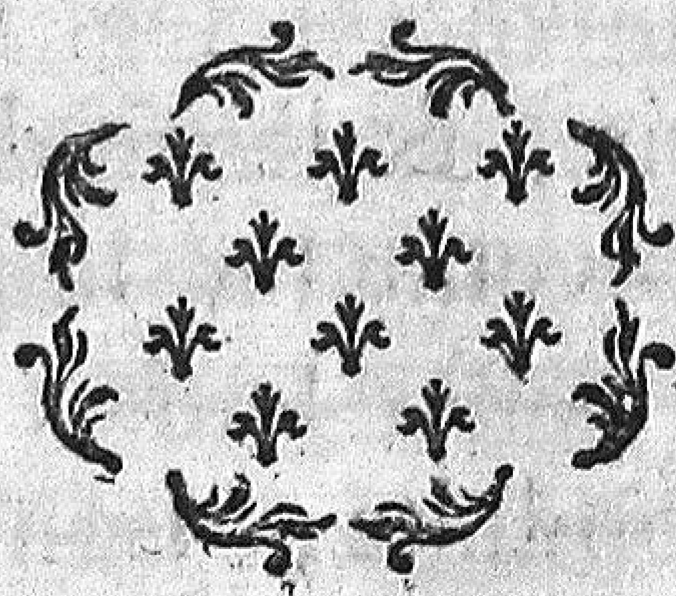
[1359.]

Le deux fils du Waiwode de Moldavie se disputoient, après la mort de leur pere, la souveraineté de ce pays. Pierre, quoique le cadet, l'emporta sur son aîné, nommé *Etienne*, & le força d'aller se réfugier en Pologne. Casimir saisit cette occasion de rendre la Moldavie tributaire de sa couronne. Il marcha contre Pierre, dans le dessein de le chasser de ses Etats, & d'y rétablir Etienne. Mais l'usurpateur qui, malgré sa jeunesse, étoit consommé dans toutes les ruses de la guerre, triompha de l'armée Polonoise, par le stratagême le plus singulier. Instruit que les ennemis devoient passer dans un bois nommé *Ponini*, il conçut le dessein de les y accabler. Dans cette idée, il donna ordre à ses gens de scier par le bas les plus gros arbres de la forêt, de maniere cependant qu'ils demeurassent sur pied, retenus par l'écorce. Lorsque les Polonois, qui ne se défioient de rien, se furent avancés jusqu'au milieu de ce bois, les soldats, que Pierre y avoit postés, renverserent aisément ces arbres, &, par ce moyen,

écraserent une partie de l'armée ennemie. Le reste, plein de trouble & de confusion, fut aisément enveloppé & taillé en piéces par l'usurpateur qui survint dans ce moment avec ses troupes.

[1370.]

Casimir, étant un jour à la chasse, fit une chute de cheval, qui lui parut d'abord peu dangereuse. Naturellement ennemi des remèdes & de ceux qui les administrent, il ne voulut jamais recevoir aucun de leurs secours, quoique sa chute lui eût occasionné la fièvre. Enfin, la maladie, augmentant chaque jour par sa négligence, le conduisit au tombeau. Casimir fut le dernier prince Polonois de l'illustre maison des Piast, qui étoit en possession du thrône de Pologne, depuis 528 ans.





LOUIS.

[1370...71...72.]

CE prince peut être regardé comme le premier étranger qui ait gouverné la Pologne, le règne de Wenceslas ayant été si court, qu'il mérite à peine d'être compté. Les Polonois n'eurent pas lieu d'être contens de ce premier essai. Louis étoit cependant un grand roi, adoré de ses sujets naturels ; mais il n'entendoit point la langue des Polonois : il ignoroit leurs préjugés & leurs usages ; il leur préféroit les Hongrois, auxquels il donnoit toutes les charges du royaume. Il se montra d'ailleurs ingrat envers Casimir : il fit casser son testament; relégua deux de ses filles en Hongrie, & les fit déclarer illégitimes, pour prévenir les inquiétudes que pourroient lui causer leurs époux. Avec une pareille conduite, Louis ne pouvoit manquer de déplaire aux Polonois. Il s'en apperçut; &, laissant l'administration du royaume entre les mains d'Elizabeth, il se hâta d'aller retrouver ses chers Hongrois.

Le gouvernement tyrannique de la régente; la cession, que Louis fit de la Silésie

à Sigiſmond, marquis de Brandebourg, qu'il deſtinoit pour ſon gendre; & plus encore un impôt qu'il impoſa ſur les terres, malgré ſes promeſſes, contribuerent à rendre ce prince de jour en jour plus odieux. La nation lui fit repréſenter qu'il violoit ſes engagemens; mais Louis ne lui accorda rien autre choſe qu'une diminution de l'impôt; encore fallut-il que les Polonois, pour l'obtenir, conſentiſſent à couronner une de ſes filles, s'il ne laiſſoit point d'enfans mâles.

[1374.]

Louis, par une vigoureuſe fermeté, avoit un peu rabaiſſé l'orgueil de ſes nouveaux ſujets; mais il détruiſit ſon ouvrage en changeant de conduite, & en leur donnant de nouveaux priviléges, qui ne ſervirent qu'à les rendre plus inſolens & plus redoutables à leurs ſouverains. Ces priviléges étoient, qu'il n'y auroit jamais, dans toute la Pologne, qu'un impôt de deux gros en argent du pays pour chaque arpent de terre; qu'on ne pourroit exiger aucune contribution ni des nobles ni de leurs payſans; qu'aucun étranger ne ſeroit admis à poſſéder les charges & emplois publics du royaume; que les Polonois, qui en ſeroient revêtus, en jouiroient pendant toute leur vie; qu'on n'établiroit, pour gouverneurs des forts &

des châteaux, que des ſeigneurs égaux au reſte de la nobleſſe.

[1381.]

Tous les Hongrois, qui étoient dans Cracovie, ayant été maſſacrés, dans une émeute populaire, la régente alarmée s'étoit retirée en Hongrie; & Louis avoit envoyé en Pologne, pour lui ſuccéder, le duc d'Oppelen; mais les Polonois l'avoient rejetté comme étranger, déclarant qu'ils ne vouloient ſe ſoumettre qu'à des gouverneurs de leur nation. Louis, voulant les ſatisfaire, établit, cette année, pour régens en Pologne, Dobieſlas Korozweki, caſtellan de Cracovie, Zaviſſa, évêque de Cracovie, & Sendivoi de Szubin, palatin de Kaliſch.

[1382.]

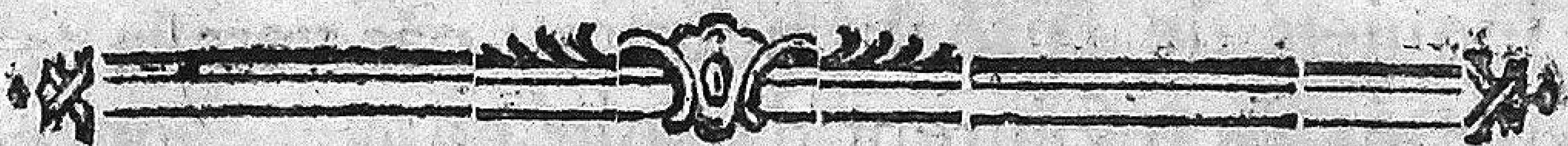
Dans une diète qui ſe tint à Zoll, en Hongrie, Louis fit approuver aux Polonois le choix qu'il avoit fait de Sigiſmond, marquis de Brandebourg, ſon gendre, pour ſon ſucceſſeur au thrône. Peu de tems après il mourut, peu regretté de la nation, qui ne rendit jamais aſſez de juſtice à ſes grandes qualités.

La fierté de Sigiſmond, qui, ſe croyant aſſuré, refuſa aux Polonois les graces qu'ils lui demandoient, donna lieu à ces peuples

inquiets de faire un nouveau pas vers la liberté : ils résolurent d'abolir entièrement la succession au thrône, & de se réserver le choix libre de leurs maîtres. En conséquence, les Grands de la nation s'assemblerent à Wilifcza; &, après avoir déposé Sigismond, ils éleverent sur le thrône la fille cadette de Louis, mais à condition qu'elle leur laisseroit le choix de son époux.

Les efforts de Sigismond pour recouvrer la couronne; les factions des prétendans à la main d'Hedwige, déchirerent la Pologne pendant près de quatre ans. Guillaume, duc d'Autriche, avoit pour lui les vœux d'Hedwige; Jagellon, grand duc de Lithuanie, avoit ceux de la nation. Ce dernier l'emporta : il faisoit à la Pologne les plus grands avantages; il incorporoit à ce royaume la Lithuanie, la Samogitie, & une partie de la Russie; il offroit de se faire Chrétien. Il étoit d'ailleurs grand guerrier, fameux par ses exploits. Les Polonois le donnerent pour époux à Hedwige, & le reconnurent pour roi. Jagellon accomplit toutes ses promesses, & prit, au baptême, le nom d'*Uladislas*, en 1386.





JAGELLON *ou* ULADISLAS V.

[1386.]

LE règne de ce prince fut continuellement agité par l'ambition de ſes freres Suidrigelon & Vitolde, qui firent de fréquens efforts pour ſe rendre ſouverains indépendans dans la Lithuanie, & plus encore par les brigandages & les violences des chevaliers Teutoniques, qui, toujours vaincus, & toujours les armes à la main, ſe relevoient plus terribles que jamais, au moment qu'on les croyoit abbatus.

Un des premiers ſoins de Jagellon fut de convertir les Lithuaniens, qui étoient encore enſevelis dans les ténèbres de l'idolatrie. On vit ce prince, ſecondé de ſon épouſe, faire lui-même l'office du plus laborieux miſſionnaire, au milieu de ſes peuples. Le ſuccès couronna ſes travaux : il eut la conſolation de voir les Lithuaniens briſer leurs idoles, pour élever en la place la croix de J. C.

[1388.]

Jagellon étoit naturellement jaloux; la beauté de la reine Hedwige augmentoit

encore en lui la violence de cette passion dangereuse; mais la basse calomnie d'un de ses courtisans la porta jusqu'aux derniers excès. Dalewicz (c'est le nom de ce courtisan) dit au roi, qu'Hedwige, avant son mariage, avoit fait venir auprès d'elle Guillaume, duc d'Autriche, son amant chéri, & avoit eu avec lui de fréquens entretiens. Uladislas, devenu furieux, à cette nouvelle, s'emporta contre la reine avec la derniere violence, & en fût venu sans doute à de terribles extrémités, si les Grands de la nation n'eussent appaisé son ressentiment, en confondant l'imposture de ce calomniateur. Ils le sommerent de donner des preuves de ce qu'il avoit avancé; n'ayant pu le faire, il subit le châtiment dont on a coutume de punir les calomniateurs, en Pologne. Ce châtiment mérite d'être remarqué: le coupable se couche, dans le sénat, sous le siége de celui qu'il a calomnié; & là, il déclare hautement que, dans les discours qu'il a tenus, il a menti comme un chien: il pousse ensuite trois hurlemens, imitant, autant qu'il lui est possible, l'abboyement du chien.

[1410.]

Jagellon remporta, cette année, une célèbre victoire, entre Jannenberg & Gru-

nevalot, ſur les chevaliers Teutoniques; qui eût entraîné la ruine entiere de l'ordre, ſi un fâcheux contre-tems ne l'eût empêché d'en profiter. Quelques inſtans avant la bataille, deux héraults vinrent, de la part du grand-maître des chevaliers, offrir à Jagellon & à ſon frere Vitolde, qui commandoit une partie de l'armée, deux épées nues & teintes de ſang: « Le grand-maître, » dirent-ils, voyant le peu d'ardeur que » vous témoignez dans ce moment critique, » vous envoie ces armes, comme un objet » propre à ranimer votre courage. Si vous » vous trouvez trop reſſerrés dans le lieu » que vous occupez, il vous offre de faire » reculer un peu ſon armée, pour vous » donner la liberté de vous étendre; il ne » croit pas courir aucun riſque en vous pro» curant cet avantage. » Voilà ſans doute une ambaſſade des plus ſingulieres; ce qui n'eſt pas moins ſingulier, c'eſt que les chevaliers reculerent en effet de quelques pas. Jagellon ſe moqua de cette ridicule bravade, & répondit, d'un ton ironique, » qu'il ſeroit aſſez tems de rendre les ar» mes lorſqu'ils ſeroient vaincus; que ce» pendant il acceptoit ce gage de leur pro» chaine défaite. » Un inſtant après, on en vint aux mains. La bataille fut ſanglante, & la victoire long-tems diſputée. Jagellon

contemploit de loin les efforts des Polonois, & frémissoit de ne pouvoir combattre à leur tête. On connoissoit son courage bouillant & impétueux, & l'on avoit donné ordre à ses gardes de le retenir malgré lui loin du champ de bataille. Il trompa cependant leur vigilance; & déja il étoit prêt à s'élancer dans la mêlée, lorsque ses gardes, qui couroient après lui, l'atteignirent; & Jagellon désespéré courut sur eux, la lance baissée, pour les écarter; mais un d'entr'eux, évitant le coup, sauta sur la bride de son cheval, & le ramena malgré lui. Tant de précautions n'empêcherent pas que Jagellon ne courût le plus grand danger. Un guerrier d'une taille gigantesque, l'ayant remarqué, sortit des rangs, & s'élança sur lui avec la rapidité d'un éclair; mais, au moment qu'il se préparoit à porter au roi un coup de sabre, il fut renversé lui-même par un jeune Polonois, nommé *Spignée Olenischi*.

Le carnage, que les Polonois firent dans cette journée, fut si grand, qu'il resta sur le champ de bataille 50000 ennemis; 14000 furent faits prisonniers. Les chevaliers se tenoient si assurés de la victoire, qu'ils avoient amené avec eux des chariots remplis de chaînes pour les prisonniers: leur soin ne fut pas inutile; elles servirent pour eux.

[1420.]

Jagellon avoit déja refusé, en 1402, le thrône de Bohême, qu'on lui avoit offert. Il donna, cette année, le même exemple de modération. Sigismond étoit devenu odieux aux Bohêmes : ils firent de nouveau proposer la couronne à Jagellon ; mais ce prince fit répondre à leur députés qu'il n'estimoit pas assez le thrône, pour l'acheter par une injustice ; que Sigismond étoit leur roi légitime ; qu'il ne leur convenoit pas de le trahir ; qu'il lui convenoit encore moins de profiter de leur trahison. Sigismond étoit cependant ennemi du roi de Pologne, & l'un des plus zélés partisans des chevaliers Teutoniques.

[1427.]

Sophie, femme de Jagellon, accusée d'adultere par son propre oncle Vitolde, se justifia du crime qu'on lui imputoit, d'une maniere qui nous paroîtroit aujourd'hui bien frivole, mais qui étoit alors en usage en Pologne. Elle affirma, par un serment public & solemnel, qu'elle étoit innocente, & produisit, à l'appui de son serment, la déposition de sept dames d'une réputation sans reproche, qui attesterent qu'elles n'avoient jamais remarqué aucun désordre dans la conduite de la reine. Ce serment

& ce témoignage furent regardés comme de sûrs garans de la vertu de Sophie : comme si un parjure coûtoit plus à commettre qu'un adultere; & qu'on ne trouvât pas toujours aisément des femmes prêtes à défendre l'honneur du sexe, aux dépens de la vérité.

[1433.]

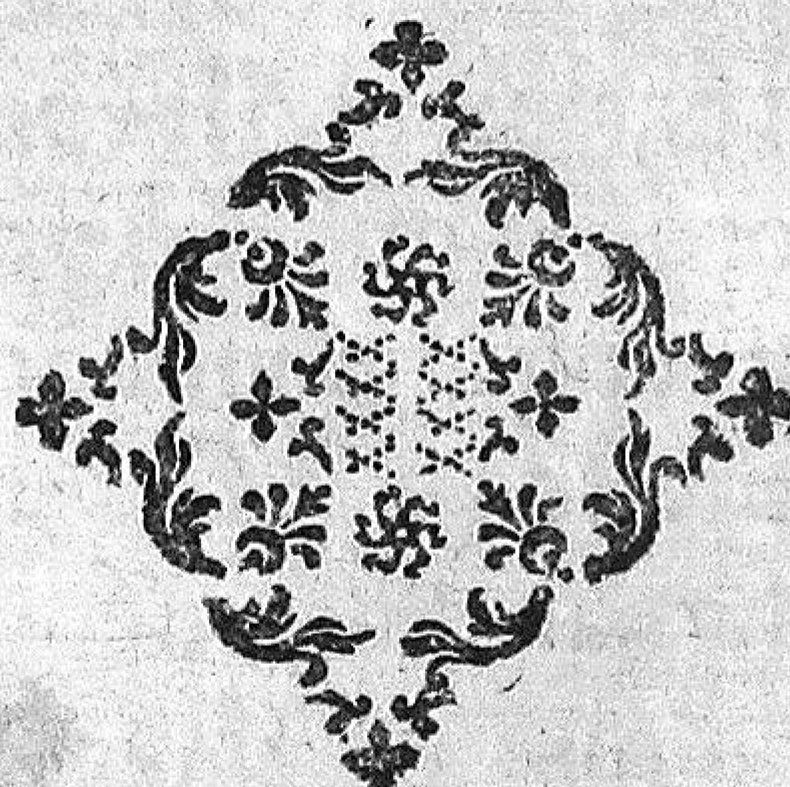
Les Polonois avoient désigné, pour succéder à Jagellon, son fils aîné Uladislas, à condition que le roi leur accorderoit certains privileges, & ils avoient remis l'acte de cette élection entre les mains de l'évêque de Cracovie. Jagellon avoit négligé depuis d'accomplir les conditions énoncées dans cet acte; mais, dans une diète assemblée cette année à Lencici, les Grands de la nation le presserent vivement de satisfaire à ses promesses. Jagellon fut choqué de l'audace & de la fierté avec laquelle ces nouveaux républicains lui parloient. Il répondit, d'un ton plus fier encore, « qu'il ne prétendoit point » remplir un engagement qu'il regardoit » comme injuste. » Ces paroles furent comme le signal d'une sédition ouverte : on força l'évêque de Cracovie de rendre l'acte d'élection, & il fut déchiré à coups de sabres, en présence du roi.

Jagellon, prévoyant, par cet exemple, à quels excès l'enthousiasme de la liberté

pouvoit conduire les Polonois, ne crut pas devoir les irriter davantage. Il confirma, quelque tems après, leurs anciens priviléges, & leur en accorda de nouveaux; entr'autres, celui qui ordonne qu'un noble ne puisse être arrêté qu'après avoir été jugé & convaincu des crimes qu'on lui impute; privilége funeste, qui n'est propre qu'à procurer l'impunité aux plus grands scélérats.

[1434.]

Mort de Jagellon. Ce prince fut guerrier par nécessité, & pacifique par inclination; politique habile & profond, & cependant juste & désintéressé; doux, libéral, compatissant, plein de candeur & de droiture : il mérite d'être mis au nombre des plus grands rois qui ayent gouverné la Pologne.



ULADISLAS VI.

[1434.]

CE prince, fils de Jagellon, « * n'a-
» voit que dix ans lorſqu'on l'éleva au
» thrône; choſe bien ſinguliere dans une
» nation qui pouvoit donner ſa couronne
» à un héros tout formé : c'eſt qu'on en
» appercevoit déja l'ame à travers les nua-
» ges de l'enfance. La république nomma
» autant de régens qu'il y avoit de provin-
» ces; & des Burrhus ſe chargerent d'inſ-
» truire l'homme de la nation. »

[1442.]

Dans un âge où les autres princes ſont à peine capables de gouverner leurs propres Etats, Uladiſlas avoit déja gagné un nouveau royaume : il fut, cette année, reconnu roi de Hongrie; avantage d'autant plus glorieux, qu'il en fut moins redevable à ſes armes qu'à ſon mérite.

En 1640, après la mort de l'empereur Albert, qui ne laiſſoit point d'enfans, la Hongrie, ſe voyant ſans appui, expoſée aux incurſions des Turcs, ne trouva point de Souverain plus capable de la défendre que le jeune roi de Pologne. Elle lui envoya propoſer de ſe ſoumettre à ſes loix,

* L'abbé *Coyer*, Vie de *Sobieski*.

& lui fit offrir la main d'Elizabeth, veuve d'Albert, princeſſe qui étoit alors enceinte. Uladiſlas accepta l'un & l'autre par pure générosité. Une douairiere n'étoit guères capable de plaire à un prince de ſeize ans, & la couronne de Hongrie ne lui offroit que des guerres à ſoutenir, & des ennemis à combattre. Quelque tems après qu'il eut donné ſon conſentement, Elizabeth accoucha, & mit au monde un fils, cauſe innocente d'une guerre cruelle qui déſola ſa patrie. L'impératrice ne put ſe réſoudre à fruſtrer ce fils de l'héritage de ſon pere; elle renonça à tous ſes engagemens; le fit couronner à Albe-Royale, & forma un puiſſant parti dans le royaume. Uladiſlas, perſuadé qu'il étoit de ſon honneur de ne pas ſe laiſſer ravir un thrône dont il ſe regardoit déja comme poſſeſſeur, entra dans la Hongrie à la tête d'une armée floriſſante; fut proclamé roi à Bude; &, ſelon la coutume du pays, les principaux ſeigneurs l'éleverent ſur leurs épaules, & le montrerent au peuple. Mais ce n'étoit qu'une vaine cérémonie, qu'il falloit appuyer par la force. Elizabeth, ayant obtenu des troupes de l'empereur Frédéric, s'étoit rendue maîtreſſe d'une partie du royaume. Elle avoit un grand général dans la perſonne de Jean Iskra; mais du côté d'Uladiſlas étoit le fameux Jean Corvin, connu ſous le nom de *Huniade*, homme d'une naiſſance obſ-

cure, mais d'un rare génie, & qui fit depuis trembler, par ses exploits, l'Empire Ottoman. C'étoit lui qui avoit le premier conseillé aux Hongrois de choisir Uladislas pour roi. Il étoit intéressé à soutenir son ouvrage. Enfin, après deux ans de combats continuels, qui ne décidoient rien entre les deux partis, Césarini, légat du pape Eugene IV, qui avoit épuisé en vain tous les ressorts de la plus fine politique, pour négocier entr'eux un accommodement, s'avisa, pour derniere ressource, de ménager une entrevue entre l'impératrice & Uladislas. Il ne douta point que la présence d'un prince si accompli ne fît plus d'effet sur Elizabeth, que toutes les négociations. Il ne se trompoit pas. Uladislas avoit reçu de la nature cet extérieur imposant qui décore si bien l'ame d'un héros. Les qualités de son cœur éclatoient, en quelque sorte, dans chacun de ses traits. Ses discours, pleins d'une éloquence naturelle & persuasive, achevoient ce que sa bonne mine avoit commencé. L'impératrice ne put le voir ni lui parler, sans se reprocher de l'avoir regardé comme un ennemi. Peut-être la présence d'Uladislas lui fit-elle regretter de ne plus pouvoir l'épouser avec décence : elle lui témoigna du moins combien elle étoit sensible à son mérite, en lui cédant le thrône de Hongrie, & en lui donnant en mariage sa fille aînée.

[1443.]

Uladislas ne tarda pas à justifier le choix des Hongrois. Il marcha, cette année, contre Amurath II, qui menaçoit la Hongrie. Dans cette campagne, l'illustre Huniade, devenu Palatin de Transilvanie, par les bienfaits d'Uladislas, se signala par une célèbre victoire qu'il remporta sur les Turcs : ce héros, avec dix mille hommes, en tua trente mille, & fit quatre mille prisonniers. Uladislas n'en fut point jaloux. Une vive émulation fut le seul sentiment que lui inspirerent les exploits de Huniade. Impatient d'égaler la gloire de ce grand homme, le jeune roi de Pologne courut chercher, dans les défilés de la Macédoine, Carambey, Bacha de Natolie, général de l'armée d'Amurath ; le vainquit, & le fit prisonnier. La seule prudence l'empêcha de poursuivre sa victoire, & de s'enfoncer plus avant dans des détroits où il eût pu être enfermé.

[1444.]

Amurath allarmé envoya demander la paix, & l'obtint. Uladislas la jura sur l'Evangile ; les députés du Grand-Seigneur la jurerent sur l'Alcoran. Le Sultan, se reposant sur la foi de ces sermens, qu'il regardoit comme inviolables, avoit tourné ses armes d'un autre côté, lorsqu'il apprit, avec un étonnement mêlé d'indignation, qu'Uladislas entroit dans la Thrace, les armes à la main. Le

pape n'avoit pas approuvé le traité que ce prince avoit fait avec les Turcs : il l'avoit dégagé de son serment, & l'avoit excité à rompre la paix. Le roi de Pologne & le sultan se rencontrerent près de Varna : le premier n'avoit guères que quinze mille hommes; le second en avoit près de cent mille; mais la petite armée Polonoise étoit commandée par deux héros, Uladislas & Huniade. Dès le premier choc, l'illustre Palatin de Transilvanie renversa les Musulmans, & fit reculer Amurath lui-même. Alors le Sultan, plein de dépit & d'indignation, tira de son sein le traité de paix que les Chrétiens avoient rompu; &, le faisant attacher au bout d'une lance, il implora à haute voix la vengeance céleste, & pria le juste Dieu de punir la trahison des perfides Chrétiens. Alors Amurath, comme si cette priere lui eût inspiré un nouveau courage, revient avec tant de fureur sur l'ennemi, qu'il fait plier à son tour l'aîle droite des Chrétiens. Uladislas s'apperçoit du désordre, & vole pour le rétablir. Sa présence ranime les Polonois prêts à fuir : il les ramene sur les Turcs, qui, ne pouvant soutenir un si terrible choc, sont forcés de lâcher le pied. Uladislas les serre & les poursuit sans relâche. Emporté par l'ardeur bouillante de son courage, il s'engage jusques dans le gros de l'armée ennemie; pé-

netre jusqu'à la garde d'Amurath, & l'enfonce; mais les Turcs, qui cédoient toujours en avant, se rallioient sur les côtés, &, se repliant sur Uladislas, l'eurent bientôt enveloppé de tous côtés. Le roi de Pologne, voyant autant d'ennemis derriere lui, qu'il en a en tête, & n'ayant plus à ses côtés qu'un petit nombre de soldats fidèles, se précipite, tête baissée, dans les plus épais bataillons; renverse tout ce qu'il rencontre, & combat comme un lion au milieu de cette foule d'ennemis qui l'environnent. Enfin, son cheval ayant été tué sous lui, ce vaillant prince, percé de mille coups, & ne pouvant plus se soutenir, succombe sous le nombre, & meurt, au milieu du champ de bataille, de la mort des héros. « Sa tête, coupée par un Janis-» saire, & portée de rang en rang, acheve » la déroute.

» A peine avoit-il vingt ans; & la Po-» logne, regrettant également l'avenir & » le passé, ne versa jamais de larmes plus » ameres. Les historiens s'accordent à dire » que, dans le feu des passions, il ne ternit » jamais ses vertus par aucun vice. S'il fut » parjure envers Amurath, on croyoit alors » qu'on pouvoit manquer de foi aux infi-» dèles. » Le légat Césarini, qui avoit absous Uladislas de son serment, de la part du pape, périt en passant une riviere.



CASIMIR IV.

[1447.]

LES Polonois avoient douté quelque tems de leur malheur. Ils ne pouvoient croire que leur Souverain fût mort, parce qu'ils n'en avoient aucune nouvelle certaine; mais enfin, entraînés par l'exemple des Hongrois, qui s'étoient donnés un roi, ils avoient choisi un successeur à Uladislas. Leur choix étoit tombé sur Casimir, frere du feu roi, grand duc de Lithuanie; mais ce prince, content de son duché, qu'il estimoit plus que la Pologne, avoit refusé le thrône. Ce ne fut que par une espece de caprice, & par une sorte de contradiction, qu'il l'accepta, lorsqu'il vit que, sur son refus, on vouloit y élever Boleslas, duc de Masovie, de la maison des Piast. Il l'avoit refusé avec un mépris insultant; la maniere, dont il l'accepta, fut encore plus fiere & plus arrogante. Il ne daigna seulement pas se trouver à la diète; il fallut que les députés l'allassent trouver. Il leur fit entendre qu'il croyoit faire une grace aux Polonois, lorsqu'il consentoit d'être leur maître; conduite qui pa-

roîtra ſans doute bien étrange, ſi l'on conſidere quelles étoient la hauteur & l'orgueil de la nation Polonoiſe, depuis qu'elle étoit animée de l'eſprit républicain. Mais l'intérêt, qu'elle avoit à conſerver la Lithuanie, l'emporta, dans cette occaſion, ſur ſa fierté ordinaire.

Le nouveau roi n'eut pas plutôt pris poſſeſſion du thrône, que, dédaignant de vivre parmi les Polonois, il courut s'enfoncer dans la Lithuanie, ſon pays favori, & y établit le ſiége de ſon Empire. L'affection aveugle & partiale qu'il avoit pour ce duché penſa lui devenir funeſte.

[1449.]

Dans une diète qui ſe tint à Pétrikow, Caſimir, vivement ſollicité de s'engager, par ſerment, à ne jamais enfreindre les priviléges & libertés de la nation, ne voulut point y conſentir, qu'on n'eût ſatisfait auparavant les Lithuaniens, qui demandoient à être ſéparés du royaume & à être remis dans le même état où ils étoient avant le règne de Jagellon. Les Polonois, également indignés du refus & du motif, déclarerent fièrement à Caſimir qu'il pouvoit choiſir, ou de perdre ſon royaume, ou de prêter le ſerment qu'on exigeoit de lui. Caſimir ſortit de la diète ſans rien répondre, & ſe retira plein de colere dans la Lithuanie.

[1452.]

Un prêtre, qui n'avoit point d'autre dignité que celle de chanoine de Gnesne, eut la hardiesse d'aller se présenter à Casimir, & de lui faire des reproches très-vifs & très-amers sur sa conduite, disant que Dieu l'avoit chargé de cette commission. Le roi, si fier & si obstiné dans les diètes, qui bravoit les clameurs & les remontrances des Polonois, non seulement ne fût point irrité du zèle indiscret de ce prêtre fanatique, mais encore il se leva pour écouter plus respectueusement ses invectives.

[1453.]

La nation Polonoise ne cessoit de s'emporter en menaces contre Casimir: pour lui témoigner le peu de confiance qu'elle avoit en lui, depuis son refus, elle avoit mis auprès de sa personne quatre conseillers chargés de revoir & d'examiner tous ses ordres. Aucun édit du prince ne pouvoit être exécuté, qu'il ne fût muni de l'approbation de ces conseillers. Casimir, ennuyé d'une pareille gêne, intimidé par les cris des Polonois, consentit enfin à leur accorder ce qu'ils demandoient.

[1466.]

Les chevaliers Teutoniques, dont l'ins-

titut, comme nous l'avons dit, étoit de combattre & de convertir les Prussiens, après avoir soumis ces peuples à leurs loix, beaucoup plus qu'à celles de l'Evangile, les gouvernoient avec une cruauté tyrannique. Les Prussiens révoltés avoient secoué le joug de ces maîtres cruels, & les avoient chassés de toutes les villes qu'ils occupoient dans la Prusse. Les chevaliers, ainsi dépossédés, avoient obtenu quelques secours des princes Allemands, & s'en étoient servis pour ravager quelques cantons de la Pologne, sans pouvoir y faire aucune conquête solide. Enfin ils conclurent, cette année, avec la Pologne, un traité de paix qui portoit que les chevaliers Teutoniques ne posséderoient plus rien que la moitié de la Prusse, & qu'ils la tiendroient comme un fief de la Pologne; que les grands-maîtres de leur ordre, aussi-tôt après leur élection, viendroient en personne rendre leurs hommages au roi & au sénat de Pologne.

La même année est célebre par une institution semblable à celle des tribuns du peuple, chez les Romains. On avoit assemblé une diète générale, au sujet de certains subsides nouveaux qu'il falloit lever. Chaque Palatinat envoya à cette assemblée des députés choisis, & chargés d'y soutenir ses intérêts; ce qui la rendoit bien différente

des

des autres diètes, auxquelles tous les nobles, qui en avoient le droit, se trouvoient indifféremment. Une autre différence plus sensible, fut la tranquillité & le bon ordre qui régnerent dans cette assemblée; au lieu que les autres diètes étoient ordinairement confuses & tumultueuses. On ne douta point que la prudence & la sagesse des députés ne fussent les véritables causes de ce changement; &, en conséquence, on statua que toutes les diètes, à l'avenir, se tiendroient par députés : on les appella *nonces terrestres*; & leur pouvoir s'augmenta tellement, qu'il devint aussi funeste à la Pologne, que celui des tribuns du peuple le fut autrefois à la république Romaine. Nous aurons occasion, dans la suite, de faire connoître plus particulièrement ces nonces.





JEAN-ALBERT.

[1492.]

CE prince, fils de Casimir, s'étoit déja rendu illustre, du vivant de son pere, par ses exploits contre les Tartares. Les Polonois avoient conçu les plus belles espérances de son règne; mais il ne soutint pas sur le thrône la gloire qu'il s'étoit acquise, n'étant encore que particulier. Son règne ne fut marqué par aucune action mémorable: il fut même souillé par des bassesses & des trahisons que la politique ne peut excuser. En un mot, Albert fut un prince foible, indolent, crédule, & entiérement livré à des favoris qui abuserent de leur crédit.

[1493.]

Les évènemens singuliers, dans l'ordre physique, ne sont pas moins dignes de l'attention d'un lecteur judicieux, que ceux qui arrivent dans l'ordre moral. La Pologne est un pays naturellement très-froid; & la rigueur de l'hyver y est ordinairement extrême, sur-tout dans les mois de Janvier & de Février: cependant on vit, cette année, régner, pendant ces mêmes mois, un doux printems qui couvrit la terre de

verdure, & les arbres de fleurs; mais on éprouva, dans les mois de Mars & d'Avril, le froid le plus rigoureux.

[1496.]

Mort de Philippe Buonaccorsi, surnommé *Callimaque*, précepteur & favori d'Albert, célèbre par l'abus qu'il avoit fait de son pouvoir, & par les troubles qu'il avoit excités dans l'Etat. Callimaque étoit un de ces beaux esprits qui, sous le pontificat de Pie II, avoient entrepris de faire refleurir les sciences dans l'Italie, & qui, pour se distinguer, avoient pris les noms des plus fameux auteurs de l'antiquité. Philippe Buonaccorsi, surnommé d'abord *Esperiente*, à cause de son expérience dans les affaires, avoit préféré le surnom de *Callimaque*, illustre poëte Grec, quoiqu'il n'y eût certainement aucun rapport entre les talens de Callimaque & ceux de Buonaccorsi. Quoi qu'il en soit, ce nouveau Callimaque, persécuté par le pape Paul II, ennemi des sçavans, & qui s'imaginoit que ces noms étrangers, dont ils se paroient, servoient à couvrir une conspiration; Callimaque, dis-je, s'étoit sauvé de Rome; &, après avoir erré de pays en pays, s'étoit réfugié en Pologne où il avoit été fort bien accueilli par Casimir, & chargé, par ce prince, de l'éducation de ses enfans.

Callimaque, plus attentif à se faire aimer de ses éleves qu'à les instruire, étoit entré si avant dans leurs bonnes graces, que, lorsqu'Albert fut monté sur le thrône, il déposa toute son autorité entre les mains de Callimaque. Ce ministre pédant régna avec une hauteur & une arrogance qui révolterent tous les Grands de la nation. Pendant son administration, la Pologne n'éprouva que des revers. Enfin la nation, fatiguée de sa tyrannie, prit la résolution de s'en délivrer, & parut disposée à déposer Albert, s'il s'obstinoit à conserver cet odieux favori. Peut être l'aveugle attachement, que le roi de Pologne avoit pour Callimaque, lui eût-il coûté la couronne, si la mort de cet homme dangereux n'eût appaisé les murmures des Polonois.

[1501.]

Albert se préparoit à faire la guerre à Frédéric, fils de Georges, duc de Saxe, grand-maître de l'ordre Teutonique, qui refusoit de rendre l'hommage qu'il devoit à la Pologne, conformément au traité, lorsqu'une apoplexie, dont il fut frapé, le conduisit au tombeau, & rompit tous ses projets. Son frere Alexandre, grand-duc de Lithuanie, fut élevé sur le thrône par les suffrages unanimes des Grands de la nation.

ALEXANDRE.

[1501.]

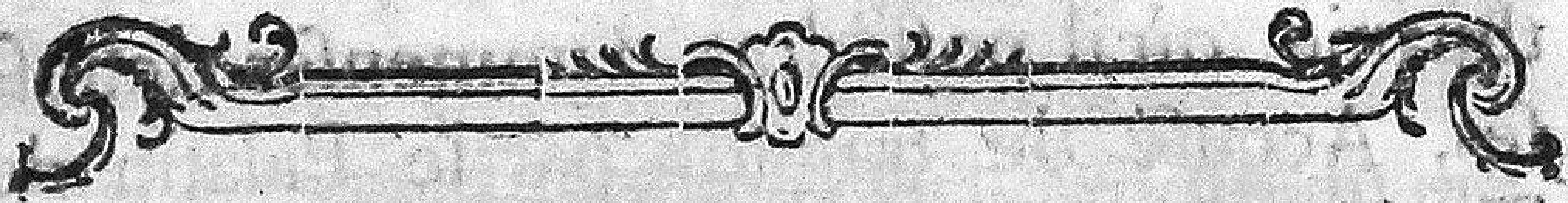
IL fut particulièrement redevable de ſon élection au deſir qu'avoient les Polonois que la Lithuanie fût unie avec la Pologne. Le premier ſoin du nouveau roi fut de ſatisfaire, ſur ce point, les vœux de la nation : il confirma l'acte de réunion fait par Jagellon. Il fut décidé que la Lithuanie ne feroit qu'un ſeul & même Etat avec la Pologne. On permit ſeulement aux Lithuaniens de conſerver leurs coutumes particulieres en ce qui concernoit l'adminiſtration de la juſtice.

[1506.]

L'évènement le plus mémorable du règne d'Alexandre eſt une fameuſe victoire remportée ſur les Tartares, dont on fut particulièrement redevable au ſtratagême d'un ſeigneur Polonois, nommé *Czarn-Kowski*, fils du Palatin de Poſnanie. Alexandre n'eut point de part à cet exploit. Infirme & paralytique, plus épuiſé encore par les remedes d'un empyrique ignorant, auquel il s'étoit livré pour ſon malheur, il n'attendoit plus que la mort, lorſque la bataille ſe donna. Quelques hiſtoriens cependant prétendent qu'il ſe fit porter ſur un brancard, à la tête de ſes troupes, pour les

animer par sa présence ; mais ce fait est peu vraisemblable, & ne s'accorde pas avec le caractere foible, indolent & timide d'Alexandre.

Glinski, général de l'armée Polonoise, avoit d'abord étonné les Tartares par la fureur de son premier choc, & les avoit contraints de lâcher pied. Mais, revenus de leur premiere surprise, ils se disposoient à fondre à leur tour sur les Polonois, lorsque Czarn-Kowski, à la tête de trois cens Polonois de la garde du roi, se montra sur les hauteurs qui environnoient le champ de bataille. Il avoit rangé ses trois cens hommes sur une seule ligne, dont le front étoit fort étendu ; ce qui fit croire aux Tartares que c'étoit un corps de troupes considérable. Ils ne douterent pas, en voyant qu'ils faisoient mine de vouloir descendre dans la plaine, que leur dessein ne fût de les prendre en flanc. Aussi-tôt la crainte s'empara de leurs esprits : le désordre & la confusion se mirent dans leur armée. Glinski s'en apperçut ; &, fondant aussi-tôt sur ces Barbares consternés, il en fit un horrible carnage. Alexandre étoit alors mourant à Wilna. Il ne pouvoit plus parler, lorsqu'on lui annonça cette illustre victoire ; mais quelques larmes qui coulerent de ses yeux, un effort qu'il fit pour lever ses mains tremblantes vers le ciel, témoignerent la joie qu'il en ressentoit.



SIGISMOND I.

[1507.]

CE prince fut nommé roi de Pologne, d'une ſeule voix, & par une acclamation univerſelle de tous les membres de la diète, choſe bien rare dans une élection. Mais le mérite ſupérieur de Sigiſmond étoit fait pour enlever tous les ſuffrages. La Pologne avoit beſoin d'un pareil monarque. Depuis Uladiſlas VI, elle n'avoit été gouvernée que par des ſouverains foibles ou vicieux. Sigiſmond n'oublia rien pour réparer les fautes de ſes prédéceſſeurs. Il ſe fit reſpecter de l'Empire; ſe rendit redoutable aux Moſcovites; abbatit la puiſſance de l'ordre Teutonique & rétablit la Pologne dans ſon ancien éclat.

[1514.]

Glinski, ce général Polonois, qui avoit remporté une célèbre victoire ſur les Tartares, périt miſérablement, cette année, dans le fond d'un cachot. L'orgueil, que lui inſpira ſon expédition contre les Tartares, fut la ſource de tous ſes malheurs. Enyvré de la gloire qu'il s'imaginoit avoir acquiſe, il voulut ſe rendre ſouverain dans la Li-

thuanie où il possédoit d'immenses richesses. Accusé de trahison par le Palatin de Troki, & cité à venir rendre compte de sa conduite dans le sénat, il se délivra d'embarras, en assassinant son accusateur, & combla son crime, en trahissant ouvertement sa patrie, &, en passant au service du Czar de Moscovie. Il se rendit maître de plusieurs places de la Pologne, entr'autres, de Smolensko, qui lui avoit été promise par le Czar, pour prix de ses exploits. On promet beaucoup aux traîtres pour les attirer. Quand on a profité de leurs services, on les néglige; c'est ce qui arriva à Glinski. On ne lui remit point cette ville qu'on lui avoit promise. Outré de cette injustice, il résolut de rentrer dans son devoir. Il fit prier Sigismond de lui pardonner sa faute, & offrit de la réparer, en lui facilitant la prise de cette même ville de Smolensko. Sigismond accepta ses offres, & consentit à le recevoir en grace. Il dépêcha vers lui un jeune Polonois avec lequel il devoit concerter la maniere dont on surprendroit la ville. Ce jeune homme, nommé *Tupka*, feignit d'être déserteur; mais il ne put si bien se déguiser, que le Czar n'eût quelque soupçon du sujet qui l'amenoit dans son camp. Il l'interrogea; &, n'en pouvant rien tirer, ce prince barbare le fit attacher à une broche, & rôtir à petit feu, croyant pouvoir

lui arracher la vérité par la force des tourmens; mais l'héroïque fermeté du jeune Polonois triompha d'un si horrible supplice. Il ne lui échappa rien qui pût faire connoître l'intrigue de Glinski; mais son silence n'empêcha pas que ce général ne fût chargé de fers, & confiné aux extrémités de la Moscovie. Quelque tems après, il fut rappellé de cet exil, à la sollicitation de l'empereur. Il s'imaginoit achever en paix le reste de sa vie; mais ses crimes n'étoient pas assez punis par cette disgrace passagere. Ayant eu la témérité de faire des reproches à la Czarine, sur les désordres de sa conduite, cette princesse, qui cependant étoit sa nièce, lui fit crever les yeux, & le laissa ensuite mourrir dans un noir cachot.

[1525.]

Les philosophes regarderoient peut-être comme une tache dans le règne de Sigismond les cruautés & les violences que ce prince exerça contre ceux de ses sujets qui s'étoient laissés infecter du Luthéranisme, avec d'autant plus de raison que, pendant qu'il faisoit couler le sang des Polonois hérétiques, il laissoit tranquilles les Juifs; mais on doit attribuer la conduite d'un monarque si respectable aux préjugés de son siécle. On croyoit alors que les

tortures étoient l'unique moyen de ramener les esprits égarés. Un prince étoit regardé comme fauteur des hérétiques, s'il ne les faisoit pas brûler. Il n'avoit point de zèle pour la religion, s'il n'étoit fanatique ou persécuteur. Ce sont ces funestes préjugés qui allumerent autrefois dans l'Europe tant de guerres sanglantes. Sigismond ne pouvoit, sans risquer sa réputation, ménager les Luthériens. En conséquence, il ordonna, cette année, au grand-maréchal de la couronne, Pierre Kmitha, de poursuivre avec la derniere rigueur tous les partisans des nouvelles opinions. Il déclara inhabiles à posséder toutes sortes de charges ceux qui enverroient leurs enfans étudier à Vittemberg, & défendit à ceux qui avoient été s'instruire dans cette école de l'erreur, de jamais rentrer dans le royaume.

La même année, il conclut un fameux traité avec Albert, grand-maître de l'ordre Teutonique, dans lequel il étoit dit que tous les domaines que les chevaliers possédoient dans la Prusse appartiendroient désormais en propre au marquis de Brandebourg, & à ses descendans, qui en feroient hommage à la Pologne; mais qu'au défaut de sa postérité, ces domaines reviendroient à la couronne. Ainsi fut abolie par la trahison d'un de ses grands-maîtres la puissance de cet ordre formidable, qui causa tant de maux

à la Pologne. En vain plusieurs grands rois avoient essayé d'exterminer ces tyrans de l'Etat. Le bonheur d'en délivrer la Pologne étoit reservé à Sigismond.

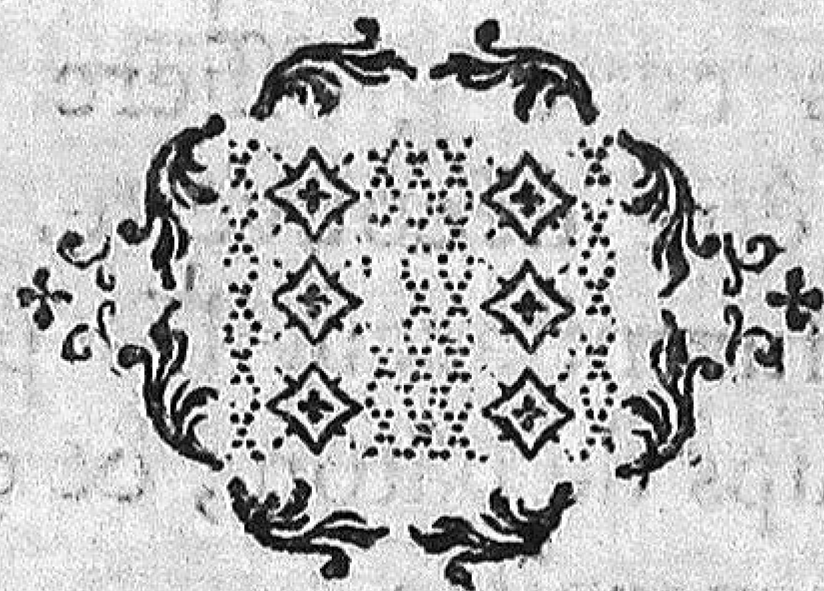
[1531.]

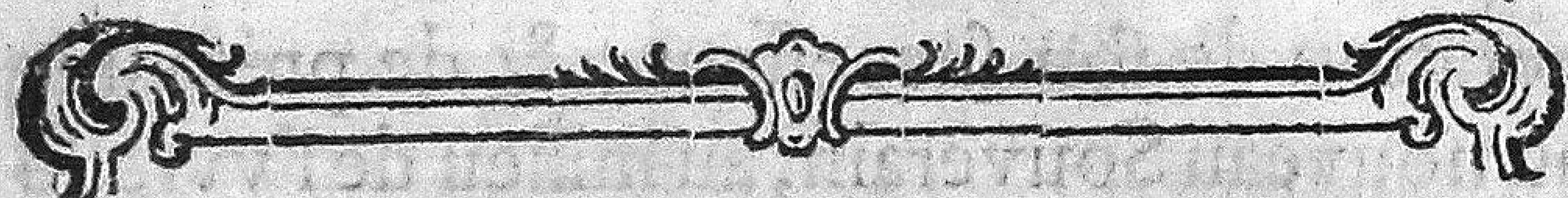
Jacques Mestinski, gentilhomme Polonois, gouverneur de Brezin, forma, cette année, dans la Pologne, une secte remarquable par son extravagance, & qui, par cette raison, ne subsista pas long-tems. Il prétendit qu'il étoit Jesus-Christ, & parvint à le faire accroire à douze fanatiques imbécilles, qu'il choisit pour ses apôtres. Il sçavoit faire quelques-uns de ces tours dont les charlatans se servent pour duper la populace. Il amusoit par-là les paysans, & leur donnoit ces tours pour autant de miracles. Mais cette grossiere imposture ne tarda pas à être découverte. Le fourbe & ses disciples furent accueillis par les paysans à grands coups de bâton; & depuis, on ne les vit plus reparoître.

[1548.]

Mort de Sigismond. Ce prince « étoit doué » d'une force extraordinaire, qui le faisoit pas» ser pour l'Hercule de son tems. Il brisoit les » métaux les plus durs; & il avoit l'ame aussi » forte que le corps. Il a vécu quatre-vingt » deux ans, presque toujours victorieux,

» respecté & ménagé par tous les Souverains ;
» par Soliman même, qui ne ménageoit
» rien. . . . . On ne sçavoit alors à qui don-
» ner le prix des Souverains, à François I,
» à Charles V, ou à lui, supérieur peut-
» être à tous deux, en ce que, plus jaloux
» du bonheur de ses peuples que de sa gloire,
» il s'appliqua constamment à rendre la na-
» tion plus équitable que ses loix, les mœurs
» plus sociables, les villes plus florissantes,
» les bâtimens publics plus décens, les mai-
» sons des seigneurs plus commodes, les
» campagnes plus cultivées, les arts & les
» sciences plus honorés, la religion même
» plus épurée. » C'est l'éloge que fait de
Sigismond l'auteur de la Vie de Sobieski.





SIGISMOND II, *surnommé* AUGUSTE.

[1548.]

DÉSIGNÉ roi de Pologne, & couronné du vivant du feu roi son pere, à l'âge de dix ans, en 1530, il fut surnommé *Auguste*, parce qu'il étoit né le premier jour du mois d'Août. Comme il avoit été élevé dans la mollesse & dans l'oisiveté par une mere trop tendre, on ne lui connoissoit point encore d'autre mérite qu'une physionomie heureuse, & une extrême vivacité; qualités agréables dans un jeune homme, peu utiles, souvent funestes dans un roi. Devenu éperdûment amoureux d'une jeune veuve, fille de Georges Ratzivil, castellan de Wilna, il l'avoit épousée secrettement, à l'insçu de son pere & du sénat, attendant le moment où, monté sur le thrône, il pourroit faire éclater son mariage, & couronner ce qu'il aimoit. Ce moment étoit arrivé; mais il ne lui fut pas si aisé qu'il l'avoit esperé de faire approuver une union contraire aux loix & à la gloire de la république.

Avant d'agiter aucune affaire, on procéda aux funérailles du feu roi. C'est la coutume en Pologne de conserver le corps du roi défunt jusqu'au tems de l'inau-

guration de son successeur, & de présenter au nouveau Souverain, au milieu de l'yvresse de la gloire, le spectacle de la fragilité humaine. On pratique, dans ces funérailles, une cérémonie bien remarquable.

Un guerrier, armé de toutes pièces, entre à cheval dans l'église cathédrale, où le corps du feu roi est élevé sur un catafalque; &, courant à bride abattue, il va briser un sceptre contre ce catafalque, au bruit des trompettes & des tymbales. La couronne & le globe sont brisés avec les mêmes cérémonies par deux autres guerriers. Ils sont suivis de trois autres qui rompent, de la même façon, le premier un cimeterre, le second un javelot, le troisieme une lance.

Le lendemain des obséques de son pere, Sigismond donna un festin aux Grands de la nation, dans lequel on servit de la viande, quoique ce fût un mercredi, jour consacré à l'abstinence chez les Polonois, aussi-bien que le vendredi & le samedi. Tous les convives frémirent d'une sainte horreur, à la vue de ces mets défendus. Aucun n'osa y porter la main; & tous conçurent une mauvaise opinion de la religion d'un prince qui violoit publiquement une si sainte pratique, & les exposoit à une pareille tentation *.

* Les Polonois sont extrêmement attachés aux pratiques extérieures de la Religion, & sur-tout

[1549.]

Dans une diète, assemblée à Pétrikow, on examina si la nation devoit approuver le mariage que le roi avoit contracté sans son consentement? Presque tous les sénateurs & les députés furent d'avis qu'il falloit rompre une union qui n'étoit ni honorable ni avantageuse à la république. Ils exigerent même que le roi leur prêtât la main pour la rompre. Leurs discours étoient pleins d'une hauteur & d'une fierté dont le roi eut lieu d'être surpris & choqué. Jamais la liberté républicaine ne s'étoit exprimée, en présence d'un roi, d'un ton si impérieux & si absolu. Sigismond leur représenta d'abord avec modération, combien il lui seroit honteux de trahir sa foi, & de rompre un engagement contracté de la maniere la plus solemnelle : « Quel funeste » présage pour la nation, leur dit-il, si son

---

à celles qui concernent la pénitence. A peine furent-ils convertis au Christianisme, qu'ils voulurent, par un esprit de ferveur, en multiplier les obligations. Ils ne trouverent pas le Carême assez long, & ils se firent une loi de commencer à jeûner dès la Septuagésime; mais le pape Innocent IV abolit ce pieux usage. Peu contens de s'abstenir de viande, le vendredi & le samedi, ils y joignirent le mercredi; & ils observent avec autant de scrupule cette abstinence, qu'ils se sont imposée eux-mêmes, que celle qui est ordonnée par l'Eglise.

» roi marque les commencemens de son
» règne par la plus noire perfidie. Pourra-
» t-elle compter sur les sermens que j'ai faits
» de conserver ses priviléges, quand elle me
» verra briser sans scrupule les nœuds les
» plus sacrés? »

Ces raisons solides ne firent aucune impression sur les esprits. Ces Polonois, qui se seroient fait un crime de violer l'abstinence du mercredi, vouloient forcer leur roi à violer toutes les loix divines & humaines. Nicolas Dzierzgowski, archevêque de Gnesne, n'eut pas honte de dire publiquement que, si le roi craignoit de commettre un péché en rompant un mariage légitime, chacun des assistans se chargeroit volontiers d'une partie de ce péché *. Dziaduski, évêque de Przémislie, aussi peu scrupuleux que le primat, & même plus hardi que lui, entreprit de prouver que la conscience du roi ne devoit pas être alarmée de ce divorce. Il en apporta pour preuve un passage, non pas de l'Ecriture ni des SS. Peres, mais du fameux poëte Euripide dont il cita le vers;

S'il faut violer la loi, c'est pour régner.

vers que César avoit souvent à la bouche.

---

* Les Polonois, en général, ne regardent pas le mariage comme indissoluble. Le divorce est

Le

Le prélat en tira cette conclusion qu'un crime cesse de l'être, lorsqu'il a pour motif un bien aussi considérable que le thrône : « Vous ne pouvez conserver à la » fois votre femme & la couronne ; gardez » donc la couronne, & renvoyez votre » femme : Euripide vous le permet. » Ce raisonnement est si absurde & si étrange, dans la bouche d'un prélat, que peut-être bien des gens ne le croiroient pas, s'il n'étoit rapporté dans les Annales de Stanislas Orichowski *, historien digne de foi. Cependant, si l'on considere quelles étoient encore, dans ce tems-là, l'ignorance & la barbarie du clergé Polonois, ce qu'on y trouvera de plus étrange, ce sera l'érudidition de l'évêque de Przémislie.

Le roi, résolu de ne point abandonner

---

permis & pratiqué parmi eux. Quel que soit leur respect pour les loix & les décrets des papes, ils n'ont jamais voulu entendre raison sur cet article.

* Cet auteur, dont nous avons les Annales de la Pologne, étoit chanoine de Przémislie. Il étoit alors vivant, & ne pouvoit pas ignorer le trait d'érudition, qui étoit échappé à son évêque, dans la diète. Sans doute le prélat fut le premier à s'en vanter. Ce chanoine étoit sincere. Il nous apprend lui-même qu'il se fit Luthérien & se maria. On prétend que le pape lui accorda la permission de garder sa femme, & que Stanislas, par reconnoissance, abjura les erreurs de Luther, & redevint Catholique.

ſon épouſe, fut peu touché de l'autorité d'Euripide, & des offres charitables de l'archevêque de Gneſne. Il réſiſta avec fermeté aux menaces & aux prieres de l'aſſemblée ; & les Tartares, qui ſurvinrent fort à propos, forcerent la diète de ſe ſéparer.

[1550.]

A peine les Tartares furent-ils repouſſés, qu'on remit ſur le tapis l'affaire du mariage, dans une nouvelle diète. Le roi, excédé des clameurs & des ſollicitations des Grands; craignant d'ailleurs, s'il réſiſtoit plus long-tems, d'occaſionner quelques ſoulevemens dangereux, eut recours à un artifice qui lui réuſſit. Il fit un diſcours à l'aſſemblée, dans lequel, après avoir témoigné un grand zèle pour le bien public, & un deſir ſincere de ſatisfaire la nation, il dit qu'avant toutes choſes, il vouloit commencer par remettre en vigueur certaines loix très-utiles à la république, & particulièrement celle qui défendoit à tout noble de poſſéder à la fois pluſieurs dignités, & pluſieurs ſtaroſties, ou gouvernemens. Cette propoſition fit frémir les Grands de la nation, qui tous étoient dans le cas; mais elle remplit de joie la pauvre nobleſſe, qui étoit en bien plus grand nombre. L'eſpérance de voir toutes les charges, accumulées ſur la tête de

quelques ſeigneurs puiſſans, ſe répartir également entre tous les nobles, leur fit oublier tout-à-coup l'affaire du mariage. Le lieu de l'aſſemblée retentit des louanges du prince : on le preſſa de rétablir une loi ſi ſage ; & on le combla d'avance de bénédictions. Le petit nombre des Grands, qui voyoient la perte de leur fortune dans le rétabliſſement de cette loi, eſſayerent de parer ce coup par une prompte ſoumiſſion aux volontés du roi. Ainſi, les uns, par la crainte de perdre leurs dignités ; les autres, par le deſir d'être admis à les partager, accorderent au roi tout ce qu'il voulut, & conſentirent que ſon épouſe fût couronnée reine. Sigiſmond, qui n'en demandoit pas davantage, ne ſongea plus à la loi.

[1568.]

Albert, duc de Pruſſe, autrefois grand-maître de l'ordre Teutonique, qui avoit profité des dépouilles des chevaliers, & qui poſſédoit lui ſeul ce qui avoit autrefois appartenu à tout l'ordre, ayant laiſſé, par ſa mort, ſon fils, Albert-Fréderic, héritier de tous ſes domaines, ce jeune prince, conformément au traité, vint trouver le roi de Pologne, pour en recevoir l'inveſtiture. Sigiſmond, qui étoit alors à Lublin, la lui donna avec les cérémonies ſuivantes. Il préſenta d'abord au nouveau duc un éten-

dard blanc sur lequel étoit peinte une aigle noire. Les deux lettres initiales du nom de Sigismond-Auguste, *S. A*, étoient tracées sur l'estomac de cette aigle. Auguste, en lui donnant l'étendard, prononça la formule de l'investiture, qui étoit conçue en ces termes: » Nous Sigismond-Auguste, roi, ayant » égard à vos prieres & à celles de vos su- » jets, nous vous donnons en fief, comme » nous avions donné à votre illustre pere, » les terres, villes, bourgs & forteresses qui » sont dans la Prusse. Nous vous en inves- » tissons, & vous en instituons le seigneur, » par l'affection & amitié que nous vous » portons, comme à notre très-cher neveu. » Nous espérons que vous serez reconnois- » sant de ce bienfait, & que vous nous de- » meurerez toujours fidèle. » Albert prêta ensuite le serment ordinaire, par lequel il s'engageoit à ne jamais violer la fidélité qu'il devoit à son seigneur Sigismond-Auguste, roi de Pologne, & à ses successeurs; à procurer, autant qu'il seroit en lui, le bien du royaume de Pologne; à ne jamais lui causer aucun dommage; enfin à remplir tous les devoirs d'un fidèle vassal; après quoi, André Sborowski, porte-épée de la couronne, présenta au roi une épée à deux tranchans. Sigismond la ceignit trois fois au côté du nouveau Duc; puis il lui mit autour du col une chaîne d'or.

[1569.]

Le roi de Pologne acheve un grand ouvrage, en réunissant la Pologne avec la Lithuanie; réunion long-tems desirée, mais à laquelle les Lithuaniens s'étoient toujours opposés. Pour la rendre durable, Sigismond se départit de tous les droits que la famille des Jagellons avoit eus jusqu'alors sur la Lithuanie, & voulut que ce duché fût regardé comme appartenant à la république, & non à aucun seigneur particulier. Il fut stipulé que le titre de grand Duc de Lithuanie ne seroit plus porté désormais que par les rois de Pologne, & que ces deux pays ne formeroient plus qu'un seul & même Etat. On conserve encore aujourd'hui l'acte que le roi fit dresser pour rendre cette réunion authentique.

[1572.]

Sigismond, s'étant retiré à Cnyssin, dans le Palatinat de Podlaquie, pour fuir la peste qui infectoit Varsovie, ne put éviter sa destinée. Il fut attaqué, dans sa retraite, d'une maladie de langueur, qui ne finit qu'avec sa vie. Ce prince, le dernier mâle de la race des Jagellons, étoit doué de toutes les qualités aimables qui rapprochent le sujet du souverain, & font disparoitre, pour quelque tems, la majesté du maître, pour ne laisser

voir que l'ami. Il ne parloit que pour dire des chofes gracieufes & obligeantes. Il n'étoit dur que pour les flateurs. Plein d'ardeur & de vivacité dans l'exécution, il étoit d'une lenteur extrême dans le confeil; ce qui lui fit donner le nom de *Roi du lendemain*. Amateur zélé des fciences & des arts, il pouffa peut-être un peu trop loin le defir d'apprendre. C'eft à cette paffion, d'ailleurs fi louable, qu'il faut attribuer le goût décidé qu'il prit pour les erreurs des Proteftans. L'hiftoire lui reproche auffi de s'être trop livré à fon penchant pour les plaifirs; mais il eut l'art de les allier avec fes devoirs; & l'on vit dans fa perfonne une chofe affez rare, un prince voluptueux, &, en même tems, laborieux & appliqué.

Les règnes fuivans nous préfentent de grands troubles arrivés dans les élections; des combats fréquens, entre la liberté nationale & l'autorité du Souverain. Pour faciliter au lecteur l'intelligence de ce qui nous refte à dire fur cette matiere, nous inférerons ici quelques remarques fur le gouvernement de la Pologne. Ces remarques auront pour objet le roi, le fénat, les diètes, & les confédérations.

Le roi de Pologne n'eft que le premier magiftrat de la république. Il ne peut faire, fans fa participation, aucun acte de fouveraineté. S'il veut établir de nouvelles loix,

lever des impôts, faire la paix ou la guerre, il faut qu'il y soit autorisé par les suffrages unanimes de la nation assemblée. Il ne lui est pas même permis de se marier à son gré. Ce sont les Etats qui lui choisissent une épouse. Le droit de faire battre monnoie appartient à la république, & non au souverain. Les Polonois font avec leur roi un véritable traité dans lequel sont énoncées les conditions auxquelles ils consentent de lui obéir. Avant de le couronner, ils lui font jurer qu'il remplira fidèlement ces conditions que l'on nomme *pacta conventa*. Le dernier article de ces *pacta conventa* est une déclaration formelle du nouveau roi, qui autorise ses sujets à lui refuser l'obéissance, s'il arrive qu'il devienne infidèle à ses engagemens.

Les premiers officiers de la couronne sont le grand-maréchal de la cour, ou le petit-maréchal, le chancelier, le vice-chancelier, & le thrésorier.

Le grand-maréchal est particulièrement chargé du soin de faire observer le bon ordre dans les diètes, & dans la maison du roi; d'introduire les ambassadeurs; d'examiner leurs dépêches; de leur assigner des logemens, & enfin de fixer le prix de toutes les marchandises. Le petit-maréchal est son substitut, & remplit ses fonctions, en son absence.

Le chancelier appoſe les ſceaux du royaume aux décrets du roi ; mais on ne peut le forcer à ſceller ceux qui ſont contraires aux priviléges de la nation ; c'eſt ce qui rend ſa charge une des plus importantes du royaume. Dans les diètes, c'eſt lui qui répond, au nom du roi, aux miniſtres des princes étrangers. Toutes les affaires civiles, & celles qui regardent le domaine du roi, reſſortiſſent à ſon tribunal.

Le vice-chancelier exerce la juſtice, au défaut du chancelier ; & il a les petits ſceaux.

Le thréſorier a la garde & l'adminiſtration des revenus & du thréſor de la république. Le roi ne peut paſſer aucun contrat qu'il n'y ſoit préſent, & qu'il ne le ſigne.

Ces officiers ſont au nombre de dix, parce que le duché de Lithuanie a les ſiens, comme la Pologne. Ils ont place au ſénat ; mais ils ne ſont pas ſénateurs.

Le ſénat eſt compoſé de deux archevêques, de quinze évêques, de trente-trois palatins, de quatre-vingt-cinq caſtellans, & d'un ſtaroſte ; ce qui forme cent trente-ſix ſénateurs.

Le premier du ſénat, & le ſecond du royaume, c'eſt l'archevêque de Gneſne, qu'on appelle communément *le primat*.

C'eſt lui qui proclame le roi dans la diète d'élection ; &, pendant l'interrègne, il eſt

chargé du gouvernement de l'Etat. Les évêques Polonois n'obſervent point la maxime qui dit que l'Egliſe abhorre le ſang. Ils en ont été diſpenſés par le pape Clément VIII, qui leur a permis de ſigner des décrets de mort, & de conſeiller la guerre.

Les palatins ſont les chefs de la nobleſſe, dans l'étendue de leurs palatinats, qui ſont comme autant de provinces dont ils ſont gouverneurs. Ils préſident aux aſſemblées qui s'y tiennent, & que l'on nomme *diètines*. Ils exercent la juſtice, & fixent le prix des denrées.

Les caſtellans ont les mêmes droits; mais leur diſtrict eſt bien plus reſſerré, & fait toujours partie d'un palatinat. Dans l'abſence du palatin, c'eſt le caſtellan qui remplit ſes fonctions.

Le ſtaroſte de Samogitie eſt le ſeul qui ſoit admis dans le ſénat. On appelle, en Pologne, *ſtaroſtes*, les gouverneurs des châteaux forts & des villes royales. Ces gouvernemens, qu'on nomme *ſtaroſties*, ſont donnés par le roi aux nobles qu'il veut récompenſer. Ils faiſoient autrefois partie du domaine de la couronne.

Les diètes ſont ou générales, ou particulieres. Les diètes particulieres, autrement nommées *diètines*, ſe tiennent dans chaque palatinat, quelque tems avant la diète générale. On y prépare les affaires qui doi-

vent être traitées dans l'assemblée de la nation ; & l'on choisit les députés, ou nonces terrestres, que l'on doit y envoyer. La diète générale doit être convoquée, tous les deux ans, par le roi. Elle se tient, tantôt à Varsovie, tantôt à Grodno en Lithuanie, mais plus souvent à Varsovie. Le roi, les grands officiers de la couronne, les sénateurs, & les députés de la noblesse composent cette auguste assemblée. C'est-là qu'on agite les affaires les plus importantes de l'Etat, qu'on met des bornes à la puissance royale, & qu'on étend, autant qu'il est possible, la liberté de la nation. Ces assemblées sont ordinairement tumultueuses. Il y règne toujours deux factions contraires ; celle de la cour, & celle de la république ; & l'autorité royale y combat toujours contre la liberté. Il y a un officier chargé de maintenir le bon ordre dans l'assemblée, qu'on appelle *le maréchal de la diète.* Ce sont les nonces qui le choisissent entr'eux. Cet officier préside aux délibérations ; expose au roi & au sénat les plaintes du peuple, & prend soin que tout se passe dans les règles. Une décision ne peut avoir force de loi, qu'elle n'ait été approuvée par les suffrages unanimes de tous les membres de la diète. Un nonce peut suspendre, avec ce seul mot *Je proteste*, toutes les délibérations. Ce mot est le

même que celui dont se servoient autrefois les tribuns du peuple chez les Romains. Le *Veto*, qui avoit tant de force dans leur bouche, n'est pas moins puissant dans celle d'un nonce. Si, après avoir formé son opposition, il part du lieu où se tient la diète, il faut qu'elle se sépare. Ce droit des nonces est la source d'une infinité de troubles; & souvent il est plus funeste qu'utile à la république. Cependant les Polonois le regardent comme le plus ferme rempart de leur liberté.

La diète, qui se tient pour l'élection d'un roi, est la plus solemnelle & la plus intéressante de toutes. Elle s'assemble dans une vaste plaine, à une demi-lieue de Warsovie. La Pospolite, c'est-à-dire toute la noblesse, à cheval & armée, se rend dans le champ électoral, nommé *Colo*. Au milieu, l'on construit, avec des planches, un immense bâtiment, qu'on appelle *Szopa*; c'est la salle du sénat. Ceux qui prétendent ouvertement à la couronne ne peuvent entrer dans le champ électoral, de peur qu'ils ne gênent la liberté des suffrages; mais ils ont eu soin de prendre leurs précautions, en faisant répandre l'or parmi la noblesse; & c'est de leurs largesses, beaucoup plus que de leur mérite, qu'ils attendent la royauté. Selon les loix, le roi doit être élu par le concours unanime de tous

les suffrages; mais c'est ce qui n'arrive presque jamais. Lorsque le plus grand nombre des palatinats s'est déclaré pour un des prétendans, il force l'autre parti plus foible á consentir à l'élection; & alors le roi est proclamé. L'obstination de quelques Palatinats, qui vouloient résister au plus grand nombre, a souvent occasionné des scènes sanglantes.

Les Polonois choisissent ordinairement pour roi un prince étranger; premiérement, parce qu'il est rare qu'un Polonois soit assez riche pour acheter le thrône; & ensuite, parce que ces fiers républicains, se regardant tous comme égaux, ne verroient qu'avec peine un d'entr'eux élevé sur leurs têtes.

Il reste un mot à dire sur les confédérations. Ce sont des assemblées où tout se décide à la pluralité des suffrages, sans qu'on ait aucun égard à l'opposition des nonces, lorsqu'ils forment le plus petit nombre. On a recours à ces sortes de confédérations, lorsque la diète a été rompue par l'obstination de quelques nonces. Mais ces assemblées ne sont que trop souvent animées par l'esprit de rebellion. Un certain nombre de mécontens s'unissent & forment une confédération, qui, sous prétexte du bien public, exerce dans le sein de la patrie des actes d'hostilité. Il y a souvent plu-

sieurs confédérations contraires, qui se combattent mutuellement, & qui toutes cependant agissent au nom du roi, quoiqu'elles soient presque toujours opposées à ses intérêts. La plus terrible de ces confédérations, est celle de *Rokosk*; (c'est le nom d'un village auprès duquel les Hongrois avoient coutume de tenir leurs assemblées.) Elle ne se forme que dans les occasions où les priviléges & la liberté de la noblesse sont attaquées ouvertement par le roi ou par le sénat. La Pologne se voit alors en proie à toutes les horreurs d'une guerre civile; & les nobles, armés pour la défense de leurs droits, se portent aux dernieres extrémités.

Il est tems de reprendre le fil de notre ouvrage, & de voir ce qui se passoit en Pologne après la mort de Sigismond Auguste.

Les Polonois étoient incertains sur le choix d'un maître. Plusieurs princes aspiroient à les commander. Le roi de Suède Jean III, le czar Basilide, Albert-Fréderic, duc de Prusse, l'électeur de Saxe, le marquis d'Anspach, & l'archiduc Ernest, fils de l'empereur Maximilien II, étoient au nombre des candidats. L'archiduc, soutenu par le crédit de son pere, paroissoit devoir l'emporter sur ses rivaux, lorsqu'il se vit supplanté par un nouveau compétiteur auquel il ne s'attendoit pas.

Jean Crasocki, gentilhomme Polonois, avoit vécu pendant quelque tems à la cour de Charles IX. Sa taille extraordinairement petite, mais admirablement bien proportionnée, les agrémens de sa figure & de son esprit, l'avoient rendu cher au roi & à Catherine de Médicis, qui l'avoient comblé de faveurs. Le nain, devenu riche, étoit rétourné dans sa patrie, pour y jouir de sa fortune, vers la fin du règne de Sigismond. Depuis son retour, il n'avoit cessé de vanter à ses compatriotes la magnificence de la cour de France, les richesses & la puissance de ce royaume, & particulièrement les qualités héroïques de Henri, duc d'Anjou, frere du roi, qui, dès l'âge de dix-sept ans, s'étoit signalé par des victoires capables de faire honneur à des capitaines consommés. Dans le tems même qu'on délibéroit sur le choix d'un roi, Crasocki continuoit encore à faire l'éloge de ce prince, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer. Ses discours, si souvent répétés, ouvrirent les yeux aux Polonois. Dans la circonstance présente, ils jugerent qu'il étoit de l'intérêt de la nation de lui donner pour roi un prince si accompli. Crasocki ne vit pas plutôt les vœux des Polonois tournés du côté du duc d'Anjou, qu'il se hâta de passer en France, pour y donner avis de l'effet que ses éloges avoient

produit. Charles IX, qui ne voyoit qu'à regret dans sa cour un frere dont les exploits étoient pour lui un sujet de jalousie, fit aussi-tôt partir l'évêque de Valence, Jean de Montluc, avec ordre de briguer pour Henri la couronne de Pologne. Montluc, l'un des hommes les plus éloquens, & l'un des plus habiles politiques de son tems, eut bientôt formé un parti puissant & nombreux pour le duc d'Anjou. Mais peu s'en fallut que son ouvrage ne fût entièrement détruit par la nouvelle du massacre de la S. Barthelemi, qui fit grand bruit en Pologne. Ce royaume étoit plein de Protestans, qui jetterent aussi-tôt les hauts cris, & s'emporterent en invectives sanglantes contre la nation Françoise, & particulièrement contre Henri, qui passoit pour un des principaux acteurs de cette horrible scène. Le parti de ce prince étoit sur le point de l'abandonner; mais l'habile Montluc fit voir, dans cette occasion critique & délicate, quelles étoient les ressources de son génie. Il se conduisit avec tant d'adresse & de prudence. Il sçut, avec tant d'art, diminuer l'horreur de cette fatale journée, & disculper le duc d'Anjou, qu'il ramena tous les esprits, & les rendit plus affectionnés que jamais à son parti.





HENRI DE VALOIS.

[1573.]

CE prince fut élu roi de Pologne du consentement unanime de tous les Catholiques ; mais les Protestans s'opposerent fortement à cette élection. L'animosité des deux partis eût sans doute ensanglanté le champ électoral, si les principaux partisans de Henri n'eussent trouvé le secret d'appaiser les hérétiques, en leur faisant entendre que le nouveau roi s'engageroit solemnellement à laisser en paix les Protestans. Ce ne fut qu'à cette condition qu'ils mirent bas les armes, & consentirent à l'élection. On fit ensuite signer à Montluc les conventions qu'il avoit faites avec la république, au nom de Henri ; voici les principales : « La France fournira une » flotte à la Pologne ; elle lui prêtera se» cours dans toutes les guerres qui lui sur» viendront ; & si c'est contre les Mosco» vites que la Pologne est en guerre, la » France sera tenue de lui envoyer quatre » mille hommes, auxquels elle donnera » six mois de solde. Henri emploira, » chaque année, quatre cents cinquante » mille

» mille florins de ses revenus de France
» à des établissemens utiles à la Pologne.
» Il payera toutes les dettes de l'Etat, &
» fera élever, à ses dépens, cent jeunes
» Polonois à Paris ou à Cracovie. Il n'in-
» troduira dans la Pologne que fort peu
» de François; & il ne pourra donner à
» aucun d'eux aucune charge. Enfin il
» laissera aux Protestans la liberté de cons-
» cience. »

La république fit partir des ambassadeurs pour la France. Lorsqu'ils y arriverent, Henri assiégeoit la Rochelle, dernier asyle des Protestans. Il ne fut pas fâché d'avoir une si belle occasion de lever avec honneur un siége dont le succès étoit pour le moins équivoque. Il s'engagea, par un serment solemnel, prononcé dans l'église de Notre-Dame, en présence de toute la cour de France, d'observer fidèlement les articles signés par Montluc, & les *pacta conventa*. Quelques jours après, les ambassadeurs Polonois vinrent lui présenter le diplôme d'élection avec beaucoup de pompe & d'appareil. Charles IX, la reine Elizabeth, Catherine de Médicis, le duc d'Alençon, le roi de Navarre, & le nouveau roi de Pologne, étoient assis sous de magnifiques dais, dans la grand'-salle du parlement, sur un théatre construit exprès, & paré des plus riches ornemens. Deux

ambassadeurs apporterent, sur leurs épaules, depuis la cour de l'escalier jusqu'à la salle, une cassette d'argent, qui contenoit le décret d'élection. L'évêque de Posnanie, après en avoir demandé la permission à Charles IX, présenta ce décret à Henri. Le nouveau roi le remit au castellan de Sanock, qui en fit la lecture à haute voix. La séance fut terminée par le *Te Deum*, après lequel le roi de Pologne reçut les complimens de son frere, & ceux de tous les princes, ministres & courtisans, qui avoient assisté à cette cérémonie. Le lendemain, Henri fit une entrée magnifique dans Paris, en qualité de roi de Pologne. Rien ne fut oublié de ce qui pouvoit contribuer à la pompe de cette fête : Charles IX, dans l'excès de la joie qu'il ressentoit du prochain éloignement de son frere, lui prodiguoit tous les honneurs.

Henri ne s'étoit pas encore assis sur le thrône de Pologne, & il en étoit deja dégoûté. Si l'honneur le lui eût permis, il eût remercié la république de la couronne qu'elle lui offroit. Les ambassadeurs avoient exigé de lui tant de sermens & de promesses ; ils avoient pris tant de précautions contre lui ; ils l'avoient environné d'un si grand nombre de chaînes ; enfin ils lui avoient tenu des propos si fiers & si durs, que cette couronne, dont l'éclat l'avoit

d'abord ébloui, ne paroiſſoit plus à ſes yeux que ce qu'elle étoit en effet, un brillant eſclavage. Il avoit fait naître mille obſtacles à ſon voyage, dans le deſſein de rebuter, par ſes lenteurs, les ambaſſadeurs Polonois & la république. Mais, après avoir inutilement épuiſé tous les moyens plauſibles de retarder ſon départ, il fut enfin obligé de partir, & quitta la France les larmes aux yeux. Il paſſa par la Lorraine, & entra dans le Palatinat, ſur les offres que lui fit faire l'électeur Palatin, Fréderic III. On ne s'attendoit guères à cette politeſſe de la part d'un prince qui étoit zélé Proteſtant, mais on ne tarda pas à s'appercevoir que Frédéric n'offroit au nouveau roi un paſſage dans ſes Etats, que pour ſe procurer une occaſion de mortifier en ſa perſonne le plus cruel ennemi des Proteſtans. Il feignit une maladie, pour ſe diſpenſer d'aller au-devant de Henri, & l'envoya prier de venir le voir à Heidelberg. Henri ne crut pas pouvoir honnêtement ſe refuſer à cette invitation. Il ſe rendit à Heidelberg, avec peu de ſuite. Lorſqu'il fut arrivé à la porte du château de l'électeur, perſonne ne ſe préſenta pour le conduire. Il monta ſeul l'eſcalier, & rencontra en chemin Jean Caſimir, un des fils de Fréderic, qui lui fit des excuſes frivoles de la part de ſon pere. Il étoit accompagné

de deux gentilshommes François, qui s'étoient ſauvés du maſſacre de la S. Barthelemi, & qui lançoient ſur Henri des regards furieux & menaçans. L'électeur Palatin reçut le roi de Pologne avec une froideur affectée. Il y avoit dans ſa chambre un tableau qui repréſentoit le maſſacre de la S. Barthelemi, où l'on diſtinguoit particuliérement l'amiral de Coligni, & quelques autres ſeigneurs illuſtres. « Reconnoiſſez-» vous ces perſonnages? » dit l'électeur à Henri, en lui montrant le tableau. « Oui, » je les reconnois, » répondit fièrement le roi de Pologne. « Eh bien! reprit vive-» ment Fréderic, ces grands hommes ne » vous paroiſſent-ils pas accuſer leurs lâ-» ches aſſaſſins de cruauté & de perfidie? » Henri repliqua ſéchement, « que ces hom-» mes avoient, il eſt vrai, de grandes qua-» lités; mais qu'ils en avoient abuſé. » L'électeur, à qui l'enthouſiaſme & le fanatiſme faiſoient perdre la gravité, lança encore, à ce ſujet, quelques mots inſultans contre Henri. A table, il eut ſoin de ne le faire ſervir que par des François réfugiés. Enfin, pour comble d'inſulte, Fréderic lui fit voir, dès le lendemain de ſon arrivée, qu'il n'avoit feint une indiſpoſition que pour ſe moquer de lui, & affecta de faire, en ſa préſence, quelques exercices qui demandent de la ſanté & de la vigueur.

[1574.]

Henri, à son arrivée en Pologne, essuya une autre espece de désagrément. Il lui fallut s'arrêter à chaque pas, pour entendre des harangues latines fort longues & fort ennuyeuses. Il reçut encore, le jour même de son couronnement, une mortification des plus sensibles. La cérémonie étoit sur le point de commencer, lorsque le grand maréchal Firley, chef du parti Protestant, se leva, & prononça un discours séditieux, par lequel il déclaroit qu'il s'opposoit au sacre du roi, à moins qu'il ne renouvellât en sa présence le serment, qu'il avoit déja fait, de ne point inquiéter les Protestans. Ce discours remplit l'assemblée de trouble & de confusion. Les Protestans & les Catholiques se menaçoient réciproquement, & paroissoient disposés à ne pas s'en tenir aux menaces, lorsque la prudence du fameux Pibrac, qui avoit suivi Henri en Pologne, appaisa ce tumulte. Il se pencha vers le roi, feignant de recevoir ses ordres; puis, adressant la parole au primat : « Le roi vous ordonne, lui dit-il » d'un ton ferme, de commencer la céré» monie; Sa Majesté pourvoira au reste, » de concert avec le sénat. » Ce ton d'assurance & de fermeté en imposa aux factieux, & le roi fut couronné.

Le premier acte de justice, que fit, en Pologne, le nouveau roi, indisposa contre lui le plus grand nombre de ses sujets. André Waposki, castellan de Przémislie, ayant été appellé en duel, & tué par Samuel Zborowski, on demanda vengeance au roi contre le meurtrier. Le roi condamna seulement le coupable au bannissement, sans aucune note d'infamie; il éleva même sa famille aux premieres dignités du royaume. Cette injustice révolta tous les esprits. Henri, ne pouvant plus résister aux troubles & aux factions qui déchiroient le royaume, prit le parti de ne plus se mêler de rien. Retiré dans le fond de son palais, avec quelques favoris, il charmoit ses ennuis par de frivoles amusemens, attendant le moment où son frere, qu'il avoit laissé languissant & malade, lui rouvriroit, par sa mort, le chemin de la France. Il n'attendit pas long-tems. Bientôt des couriers, envoyés par Catherine de Médicis, lui annoncerent la mort de son frere, & le presserent de revenir en France. Henri, craignant que la nation ne s'opposât à son départ, ou du moins n'y apportât quelque retardement, résolut de s'échapper furtivement. Le 18 de Juin, au sortir d'un bal qu'il avoit donné exprès à la sœur du feu roi Auguste, il rentra dans son appartement, & se mit au lit; mais, quelque

tems après, pendant que tout le monde reposoit dans le palais & dans la ville, il partit secrettement, accompagné de quelques François, & s'éloigna de la Pologne avec plus de joie qu'un captif qui a rompu ses fers. Il ne sçavoit pas qu'il couroit à sa perte; qu'il ne se déroboit aux factions de la noblesse Polonoise, que pour s'exposer aux trahisons & aux attentats de la Ligue; enfin, que ce thrône, qui lui paroissoit si digne d'envie, seroit un jour arrosé de son sang.

Au premier bruit de la fuite du roi, le peuple de Cracovie se souleva, & vouloit faire main-basse sur tous les François, qu'il regardoit comme complices de l'évasion de son Souverain. Le sénat, choqué du mépris que Henri avoit témoigné pour la nation, par ce départ clandestin & précipité, lui fit dire que, s'il n'étoit de retour en Pologne au bout de neuf mois, on lui donneroit un successeur.

[1575.]

Henri, peu effrayé de cette menace, ne fut point tenté de reparoître en Pologne. En conséquence, le thrône fut déclaré vacant; & la nation choisit pour son roi Etienne Batthori, prince de Transylvanie, à condition qu'il épouseroit la princesse Anne, sœur de Sigismond-Auguste.



ETIENNE BATTHORI.

[1577.]

LA ville de Dantzick ayant refusé de rendre hommage au nouveau roi, ce prince envoya Jean Zborowski, à la tête d'une armée pour soumettre les rebelles. Le jour même de Pâques, les habitans de Dantzick firent une vigoureuse sortie sur les assiégeans. Mais, comme si le ciel eût été irrité qu'un si saint jour fût souillé par le sang & par le carnage, il s'éleva tout-à-coup un orage affreux, mêlé d'éclairs & de tonnerre, qui jetta la terreur dans l'ame des rebelles, & les fit rentrer avec précipitation dans la ville. Enfin, après avoir soutenu un siége très-vif & très-meurtrier, ils furent contraints de se rendre, aux conditions qu'il plut au roi de leur imposer.

[1579.]

Batthori fit, cette année, une campagne glorieuse contre les Moscovites, & leur enleva Ploczko, ville frontiere de la Livonie. Cette expédition est particulièrement remarquable par quelques traits d'une cruauté féroce & inouïe, dont les Moscovites, alors barbares, donnerent les ex em-

ples. Les Polonois, en entrant dans Plocko, rencontrerent les cadavres de plusieurs Allemands, auxquels un seigneur Moscovite avoit fait souffrir le supplice le plus inhumain que puisse inventer l'imagination d'un tyran. Il les avoit fait mettre, jusqu'à la ceinture, dans une chaudiere d'huile bouillante; puis il leur avoit fait percer le ventre, & y avoit fait passer une corde, qui leur attachoit les mains par derriere. Dans cet état, on avoit crevé les yeux à ces malheureux; on leur avoit déchiré le visage; & il n'y avoit aucune partie de leur corps qui n'eût reçu quelque blessure douloureuse.

[1583.]

Après avoir fait une paix avantageuse avec les Moscovites, le roi de Pologne s'appliqua à discipliner les Cosaques, peuples qui pouvoient être d'un grand secours à la république. Les Cosaques n'étoient, dans leur origine, que des brigands qui, forcés de sortir des Etats voisins, s'étoient rassemblés dans les isles formées par le Boristhène, aujourd'hui le Niéper. Ils étoient toujours en guerre, & ne vivoient que de rapines. Leurs habits, en hyver, consistoient en des peaux de mouton, non préparées. Accoutumés à supporter les injures des saisons & les plus grandes fatigues,

ils eussent été excellents soldats, s'il y eût eu parmi eux quelque discipline. Ils ne connoissoient d'autres forteresses que leurs chariots, du haut desquels ils se défendoient, comme du haut des remparts d'une ville de guerre. Tels étoient les peuples, parmi lesquels le roi de Pologne entreprit d'établir la discipline militaire. S'il ne put parvenir à faire de ces Barbares des troupes bien réglées, il mit du moins quelque ordre dans leur milice. Pour les intéresser à la défense de la Pologne, il leur céda la ville & le territoire de Tochtimirow, sur les bords du Boristhène. C'étoit par-là que les Tartares avoient coutume de passer, lorsqu'ils venoient ravager le royaume. Les Cosaques étoient une barriere que Batthori opposoit aux ennemis; & en effet ils les ont souvent arrêtés.

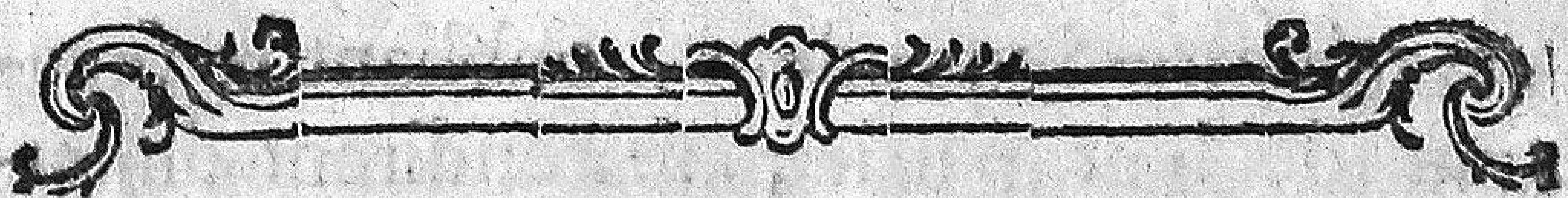
[1586.]

Les habitans de Riga, capitale de la Livonie, refusoient de recevoir le calendrier Grégorien, & les Jésuites que Batthori vouloit établir chez eux. Ils réclamoient la liberté de conscience, que ce prince leur avoit promise, & s'étoient soulevés ouvertement. Le roi irrité mit le siége devant Riga, & réduisit bientôt les rebelles à demander grace. Ils lui envoyerent des députés chargés d'obtenir leur pardon; mais

ces ministres imprudens, oubliant la situation de leur patrie, se rendirent difficiles sur les conditions. Leur audace excita dans l'ame du roi une si violente colere, qu'il en tomba malade, & mourut quelques jours après. Cet emportement, indigne de tout homme sage, & sur-tout d'un roi, est la seule chose que l'histoire reproche à Etienne Batthori *.

* On rapporte qu'un ambassadeur du roi d'Espagne, étant venu, de la part de son maître, lui apporter l'ordre de la toison d'or, il le refusa, & présenta à l'ambassadeur un collier tout semblable à celui qu'on lui offroit, excepté qu'en la place du mouton, il y avoit un loup qui montroit les dents. « Voilà, dit-il à l'ambassadeur, quel est » mon ordre. Que votre maître commence par » l'accepter; je recevrai ensuite le sien. »





SIGISMOND III.

[1587.]

CE prince, fils de Jean III, roi de Suède, issu des Jagellons par sa mere, & frere de Sigismond-Auguste, l'emporta sur les trois freres de l'empereur Rodolphe, Ernest, Mathias, Maximilien, & sur Théodore, grand-duc de Moscovie, qui aspiroient tous au thrône de Pologne. Il réunit le plus grand nombre des suffrages, & fut proclamé roi; mais Maximilien avoit un parti puissant, quoique moins nombreux, qui lui déféra aussi la couronne. La valeur de Zamoski, chef du parti de Sigismond, fit triompher ce prince de tous les efforts de son rival. Maximilien fut fait prisonnier, l'année suivante, & n'obtint sa liberté, qu'après avoir renoncé à ses prétentions sur la Pologne.

[1591.]

Les Tartares, ces ennemis éternels de la Pologne, essuyoient à leur tour, de la part des Cosaques les mêmes maux qu'ils avoient tant de fois causés à la Pologne. Ils envoyerent, cette année, des ambassadeurs au sénat, pour se plaindre des rava-

ges que les Cosaques exerçoient sur leurs terres. Ces ambassadeurs commencèrent d'abord par fléchir le genou droit, en s'appuyant sur le bras droit; puis ils mirent les deux genoux en terre, & parlerent au sénat, dans cette posture humiliante. Ce fut un véritable triomphe pour les Polonois de voir ces terribles Tartares, devant lesquels ils avoient fui tant de fois, ainsi abaissés devant la nation représentée par le sénat. On promit de leur donner, chaque année, vingt mille ducats de Hongrie pour dédommagement; & on leur fit présent de peaux de mouton, dont ils font un très-grand cas.

[1596.]

Sigismond, devenu roi de Suède par la mort de son pere, alloit prendre possession de cette nouvelle couronne, lorsqu'en passant par la ville de Dantzick, un accident, léger en apparence, pensa lui ravir ses deux royaumes avec la vie. Un des gens de sa suite ayant, sans y penser, donné un coup à un porte-faix; cet homme, qui se crut insulté, assembla ses compagnons, & excita dans la ville un soulevement considérable. Les séditieux se porterent à un tel excès de fureur, qu'ils firent tirer le canon contre la maison où le roi étoit logé; & peu s'en fallut que ce prince ne fût la victime de

l'emportement de cette canaille mutinée, qu'on eut bien de la peine à faire rentrer dans le devoir.

Sigiſmond eût pu réunir ſur ſa tête trois couronnes. La naiſſance lui avoit donné celle de Suède : les ſuffrages des Polonois avoient mis ſur ſa tête celle de la Pologne ; la fortune lui en offrit une troiſieme, c'étoit celle de Moſcovie. Les Moſcovites, fatigués de la tyrannie de l'uſurpateur Suiski, le livrerent entre ſes mains & reçurent les Polonois dans leur capitale ; mais Sigiſmond étoit trop foible pour porter un ſi grand faix de gloire. En 1599, il perdit la couronne de Suède, par ſon obſtination à vouloir rétablir dans ce royaume la Religion Catholique ; & depuis il n'eut point de plus cruels ennemis que ces mêmes Suédois nés pour être ſes ſujets.

En 1606, le thrône de Pologne penſa lui échapper, parce qu'il eut l'imprudence d'attaquer la liberté de la nation. Enfin il manqua celui de Moſcovie, en 1609, par ſa négligence, & aliéna les eſprits des Moſcovites par le peu de ſoin qu'il eut de contenir la licence de ſes troupes.

[1620.]

Zolkiewski, général Polonois, illuſtre par ſa valeur, forcé de faire retraite devant

une armée de cent mille Turcs & Tartares, après une marche de plus de cent lieues, arriva enfin ſur les bords du Nieſter, & ſe croyoit déja ſauvé, lorſqu'il ſe vit abandonné par ſa cavalerie qui ſe jetta promptement à la nage, pour échapper aux ennemis. Il ne tenoit qu'à lui de la ſuivre, & de mettre ſes jours en ſûreté: ſon fils l'en ſupplioit; mais il ne pouvoit ſe réſoudre à laiſſer ſon infanterie en proie à l'ennemi: «Mon fils, dit-il, je dois » compte à la république du ſalut de tous » les hommes qu'elle m'a confiés.» L'ennemi ſurvient, & taille en piéces l'infanterie Polonoiſe, malgré les efforts de Zolkiewski, qui périt en combattant, après avoir vu tomber ſon fils à ſes côtés. Sa tête fut envoyée au Grand-Seigneur; mais elle fut depuis rachetée par ſa famille. Ce grand homme étoit l'aïeul maternel du fameux Jean Sobieski. On grava ſur ſon tombeau ce vers:

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor!

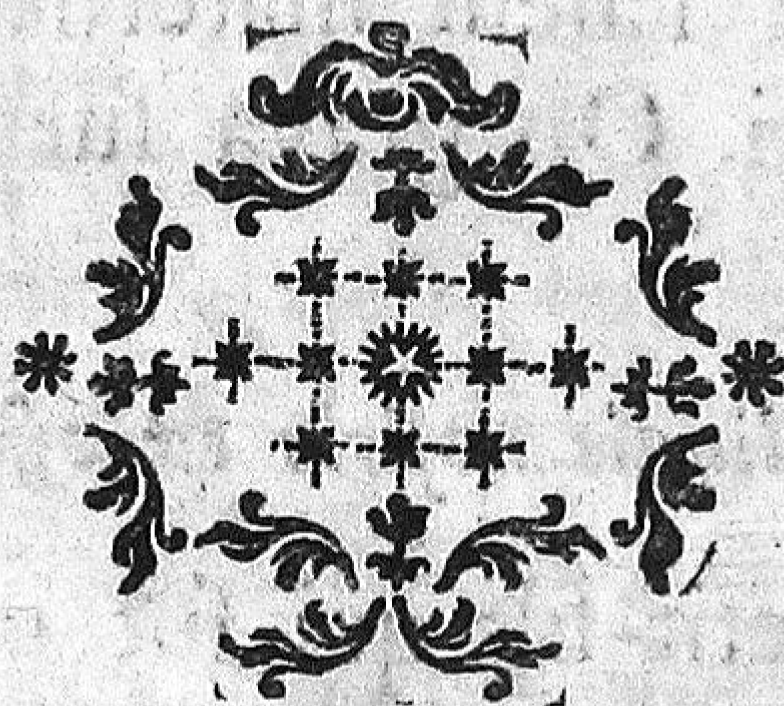
Ce fut ſon petit-fils qui fut ce vengeur.

[1632.]

Le grand Guſtave-Adolphe, roi de Suède, avoit enlevé à la Pologne les villes d'Elbing & de Marienbourg. Il s'étoit

emparé de la Livonie, une de ses plus belles provinces. Ces conquêtes causerent à Sigismond un chagrin si vif, qu'il en mourut le 29 d'Avril de cette année. Les historiens vantent la piété, la justice & la clémence de ce prince; mais, avec ces qualités, il fut un roi très-médiocre. Sigismond «avoit deux défauts qui causent or» dinairement de grands malheurs : il étoit » borné & obstiné *. » Ce prince avoit épousé successivement les deux sœurs, avec la permission du pape. Les sénateurs mécontens écrivirent, à ce sujet, au pape Clément VIII, qu'ils ne souffroient pas même de pareille union dans leurs haras.

* Vie de *Sobieski*.



ULA-

ULADISLAS IV.

[1632.]

CE prince, fils aîné de Sigismond, réunit en sa faveur tous les suffrages dans la diète d'élection. Il n'y eut qu'un seul gentilhomme qui lui refusa sa voix, & s'opposa à ce qu'il fût proclamé. On lui demanda quelle raison l'engageoit à contredire toute la nation? Il répondit qu'il n'avoit rien à reprocher à Uladislas, mais qu'il ne vouloit pas qu'il fût roi. On n'osa passer outre; &, pendant quelques heures, on s'efforça de faire entendre raison au gentilhomme, qui enfin se laissa fléchir. Uladislas, ayant été proclamé roi, eut la curiosité de sçavoir quel avoit été le motif de l'opposition formée par ce gentilhomme. Il l'interrogea, & il en reçut cette réponse: » Mon dessein étoit d'éprouver si, dans ce » concours unanime des suffrages de la » nation en votre faveur, la voix d'un sim» ple gentilhomme seroit entendue & res» pectée, & si l'on craindroit d'ébranler » le premier fondement de notre liberté. » Graces au Ciel, elle subsiste encore; j'en » viens de faire l'heureuse expérience: cela

» me suffit ; vous pouvez me compter désormais au nombre de vos sujets les plus » fidèles & les plus affectionnés. »

[1637...1639.]

Une troupe de paysans * en qui l'ha-

* En Pologne, les paysans sont esclaves des nobles ; ce n'est pas pour eux qu'ils sement : eux & leur champ appartiennent au seigneur. Un noble, qui a tué un paysan, en est quitte pour mettre quinze livres sur la fosse. Si le paysan appartient à un autre noble, le meurtrier lui en rend un des siens. « Ces malheureux serfs sont attachés » *à la glèbe*, tandis quen Asie même, on n'a » point d'autres esclaves que ceux qu'on achete, » ou qu'on a pris à la guerre : ce sont des étran- » gers. La Pologne frappe ses propres enfans. » Chaque seigneur est obligé de loger son serf. » C'est dans une très-pauvre cabane où des » enfans nuds, sous la rigueur d'un climat glacé, » pêle-mêle avec le bétail, semblent accuser la » nature de ne les avoir pas habillés de même. » L'esclave, qui leur a donné le jour, verroit » tranquillement bruler sa chaumiere, parce que » rien n'est à lui. Il ne sçauroit dire : *Mon champ*, » *mes enfans, ma femme*. Tout appartient au » seigneur qui peut vendre également le labou- » reur & le bœuf. Il est rare de vendre des fem- » mes, parce que ce sont elles qui multiplient le » troupeau ; population misérable : le froid en » tue une grande partie. » (Vie de *Sobieski*.)

Les Polonois, d'ailleurs si respectueux envers le pape, & aveuglément soumis à ses décrets, ont refusé avec opiniâtreté de souscrire à la bulle

bitude de l'esclavage n'avoit pas encore étouffé le sentiment de la liberté, outrés des cruautés & de la tyrannie de leurs seigneurs, se réfugierent chez les Cosaques, qui vivoient dans l'Ukraine, libres & indépendans. A la tête de ces paysans étoit un certain Kmielniski, Lithuanien, lequel, après avoir été captif chez les Tartares, étoit revenu dans sa patrie, & avoit cherché à s'y faire un établissement, en joignant au petit bien qu'il possédoit quelques terres abandonnées, qui se trouvoient aux environs, & qui, par ses travaux, étoient bientôt devenues fertiles & d'un bon rapport. Kmielniski s'applaudissoit du succès de ses peines, lorsqu'un gentilhomme, qui possédoit la charge de lieutenant de roi dans le pays, lui enleva par la violence ces terres arrosées de ses sueurs. Kmielniski cria à l'injustice, & implora le secours des loix; mais il éprouva qu'elles cédent toujours à la puissance. Ses plaintes furent regardées comme une rebellion; &, sous ce prétexte, Jarinski le fit indignement fouetter dans la place publique. Kmielniski se joignit aux paysans mécontens, & porta chez

---

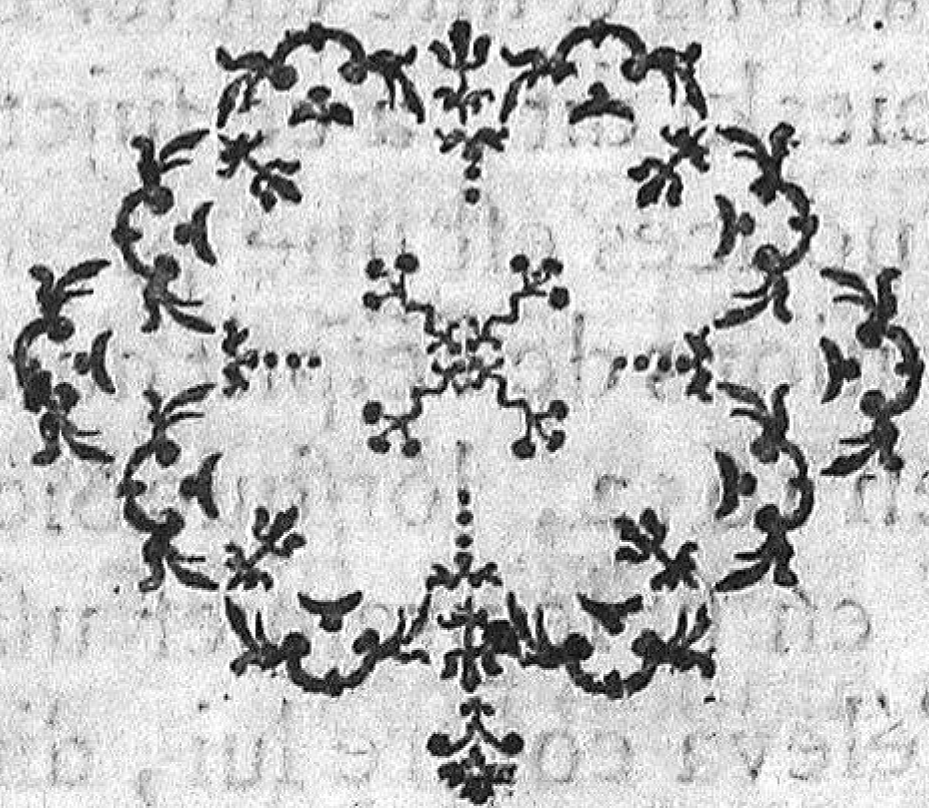
d'Alexandre III, qui, dans le douzieme siécle, proscrivit la servitude dans tous les Etats Chrétiens.

les Cosaques sa fureur & sa rage. Les Cosaques le reçurent humainement, lui & sa troupe. Ils donnerent à ces malheureux des terres à cultiver, & les associerent à tous leurs priviléges. Les nobles Polonois redemanderent leurs esclaves : les Cosaques refuserent de les rendre. On prit les armes de part & d'autre ; mais les Cosaques furent vaincus & forcés de se soumettre. Il en coûta la vie à leur général Pauluk, & aux principaux de leur nation. On voulut enlever à ceux qui restoient un bien plus cher que la vie, leurs priviléges & leur liberté. Ils se souleverent une seconde fois, ayant à leur tête ce même Kmielniski, qui ne respiroit que la vengeance ; & ils ne mirent bas les armes, qu'après avoir obtenu la conservation de leurs priviléges. Mais, pendant qu'ils se reposoient sur la foi du traité, les perfides Polonois les surprennent & les accablent. Le barbare Jarinski se jette sur les terres de Kmielniski ; les désole par le fer & par le feu ; ravit l'honneur de sa femme, & la tue ensuite avec son enfant.

[1648.]

Cette année, qui fut remarquable par la mort du roi Uladislas, le fut encore plus par la vengeance que les Cosaques tirerent de

la perfidie & de l'inhumanité des Polonois. Animés par les discours de l'implacable Kmielniski, & secondés des Tartares, ils se répandirent comme un torrent impétueux dans les palatinats de Podolie, de Volhinie & de Russie. Ils y exercerent toutes les cruautés que peuvent suggérer la haine & la fureur. Par-tout où les Polonois oserent se présenter, à Korsun, à Constantinow, à Pilawk, ils furent défaits & taillés en piéces. L'allarme étoit dans Varsovie; & les ennemis étoient maîtres de la Pologne, s'ils eussent poursuivi leurs succès; mais la division qui se mit entre les Cosaques & les Tartares, au sujet du butin, fut le salut du royaume.





JEAN-CASIMIR V.

[1649.]

CE prince avoit quitté la robe de Jésuite, pour se revêtir de la pourpre Romaine. Il quitta, cette année, le chapeau de cardinal pour la couronne de Pologne. Singulier en tout, il épousa, avec une dispense du pape, la veuve du feu roi son frere; mariage qui excita les murmures du sénat.

[1652.]

Cette année est l'époque du pouvoir qu'ont les nonces d'arrêter d'un seul mot les délibérations d'une diète. L'auteur de la Vie de Sobieski dit, à ce sujet: « Ce privilége des nonces est une preuve frappante » des révolutions de l'esprit humain. Il n'existoit pas en 1652, lorsque Sicinki, nonce » d'Upitz, en fit le premier usage. Tout le » monde s'éleva contre lui, disent les historiens du tems. Chargé de malédictions, » il s'échappa aux coups de sabres, pour périr, dit-on, par le tonnerre, la même » année; & aujourd'hui ce privilége est ce » qu'il y a de plus sacré dans la république.

» Un moyen sûr d'être mis en piéces, seroit » d'en proposer l'abolition. »

Casimir fut beaucoup moins heureux sur le thrône, qu'il ne l'avoit été dans le cloître. Né avec des inclinations pacifiques, qui s'étoient nourries & fortifiées dans le sein de la retraite, il eut à soutenir, pendant tout le cours de son règne, des guerres sanglantes & malheureuses. Les Cosaques, les Moscovites, les Suédois désolerent tour-à-tour la Pologne. Ces derniers sur-tout firent de grandes conquêtes; & Charles-Gustave mit la république à deux doigts de sa perte. La mort l'empêcha de poursuivre ses victoires, & donna lieu au traité qui fut conclu au monastere d'Oliva, près de Dantzick, le 23 de Mai 1660.

[1665 & suiv.]

Casimir croyoit pouvoir respirer; mais aux guerres étrangeres succéderent des troubles domestiques. Le grand-maréchal Lubomirski, grand défenseur des priviléges de sa patrie, s'étoit opposé vigoureusement à l'entreprise illégitime du roi, qui vouloit faire élire pour son successeur, le duc d'Anguien, fils du grand Condé. Casimir irrité avoit fait accuser Lubomirski de rebellion. Ce grand homme, n'ayant pas

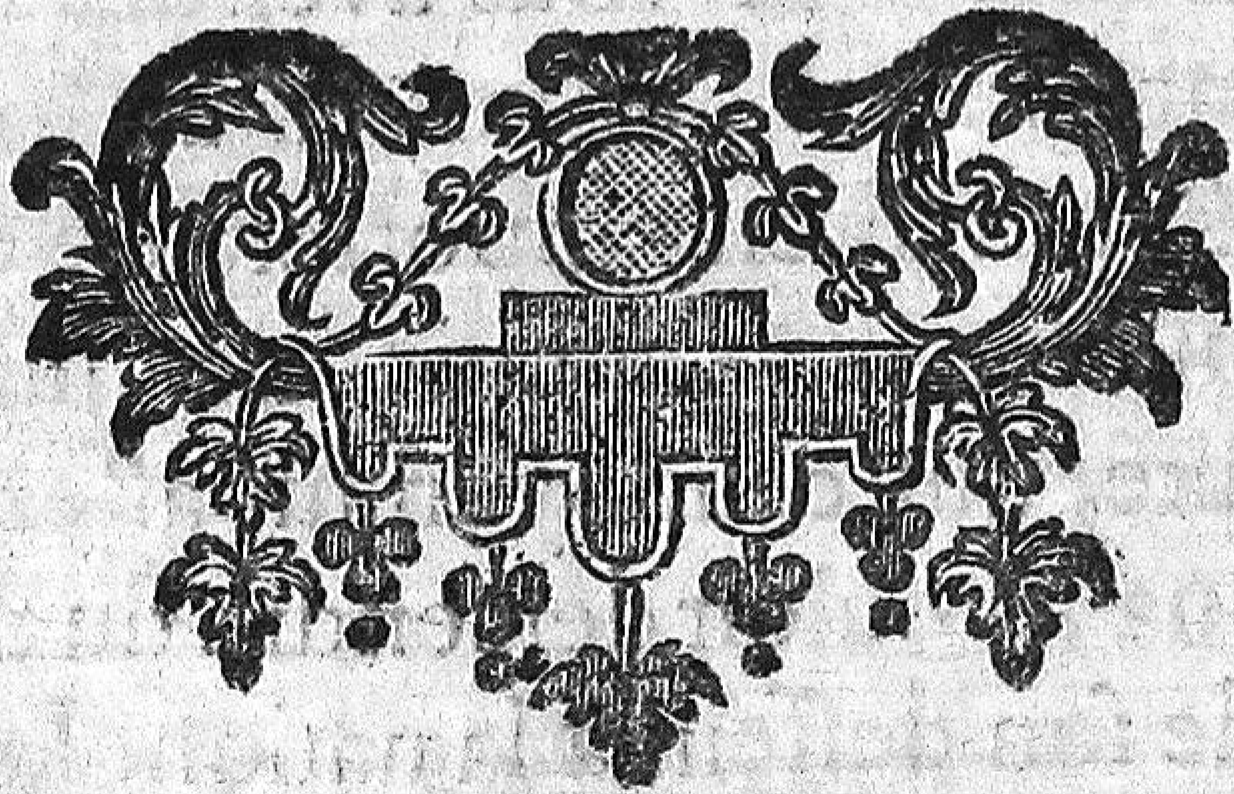
voulu comparoître, avoit été jugé & condamné, comme ennemi de l'Etat, à perdre les biens, l'honneur & la vie. Malgré les protestations des nonces, le roi avoit déja fait exécuter une partie de la sentence, en disposant des biens & des charges de Lubomirski. Ce seigneur avoit mis sa vie en sûreté par la fuite, espérant que le tems rallentiroit la colere du roi, & qu'on lui rendroit enfin justice. Mais, voyant qu'il attendoit envain le secours des loix, il eut recours aux armes. Il rentra dans la Pologne, où il forma un puissant parti. Il remporta plusieurs victoires sur Casimir, & le força d'en venir à un accommodement. Lubomirski, toujours grand, toujours plein de zèle pour sa patrie, ne demanda point la restitution de ses biens & de ses dignités : il exigea seulement que le roi renonçât au dessein qu'il avoit de se faire nommer un successeur; que l'arrêt de proscription, lancé contre lui, fût revoqué. Il se retira ensuite à Breslaw, où il mourut peu de tems après.

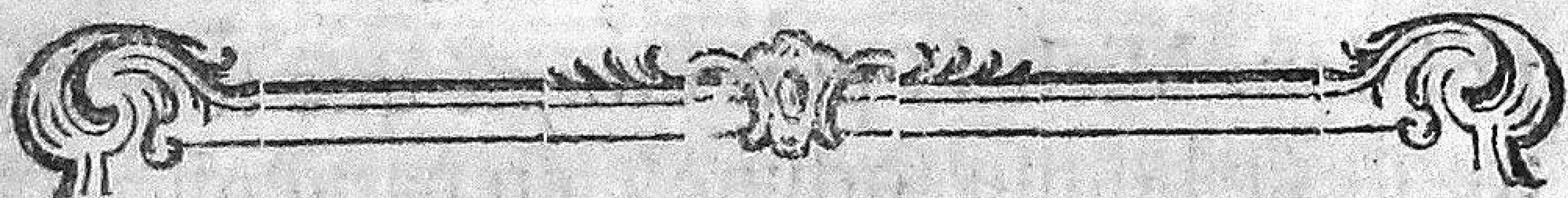
[1668.]

La mort de la reine, que Casimir aimoit tendrement, se joignant au degoût qu'il essuyoit sur le thrône, lui inspira le dessein d'abdiquer. Il s'avisa aussi de conce-

voir du ſcrupule ſur ſon mariage avec cette princeſſe qui étoit ſa belle-ſœur: c'étoit s'y prendre un peu tard. Il s'imagina que toutes les calamités de ſon règne n'avoient été attirées que par cette union illicite ; & cette idée le plongea dans la douleur. Ce fut dans cette ſituation d'eſprit, qu'il commença d'annoncer ſon abdication aux Puiſſances, &, en particulier, au Pape, auquel il écrivit dans des termes ſi bas, qu'ils choquerent même les Polonois, quoique dévoués au ſaint ſiége. « Le dia» dême que j'ai reçu par la bénédiction du » ſaint ſiége apoſtolique, diſoit Caſimir dans » ſa lettre, je le dépoſe aux pieds de Vo» tre Sainteté. » Le pape, fâché de perdre un roi qui lui étoit ſi ſoumis, lui fit réponſe de ſa propre main, & lui conſeilla de reſter ſur le thrône. « Si vous avez des ſcrupules, » lui marquoit-il, envoyez à Rome votre » confeſſeur : il en rapportera de quoi vous » tranquilliſer. » Caſimir ne jugea pas, ſans doute, que ce moyen fût aſſez efficace : il s'obſtina à vouloir deſcendre du thrône, & fit part de ſon deſſein à la nation. Jamais il ne parut ſi grand que dans cette occaſion. Son diſcours arracha des larmes. On employa, pour le diſſuader, les ſollicitations les plus vives : tout fut inutile. La diète lui accorda une penſion de trois cent mille florins, & fit dreſſer le diplôme de ſon abdication.

L'ex-roi se retira en France, où Louis XIV lui donna les abbayes de S. Germain des Prés & de S. Martin de Nevers. Quoiqu'il parût n'avoir renoncé au thrône, que pour se consacrer à la pénitence, ses mœurs, dans sa retraite, ne furent pas à l'abri du soupçon. On lui supposa une intrigue avec Marie Mignot, qui avoit commencé par être blanchisseuse, avoit ensuite épousé successivement un conseiller du parlement de Grénoble, & le maréchal de l'Hôpital, & enfin, veuve de ces deux maris, étoit devenue, disoit-on, la maîtresse de Casimir. On ajoûte qu'elle prétendoit avoir contracté avec ce prince un mariage clandestin.





MICHEL-CORIBUTH-WIESNOWIECKI.

[1669.]

CASIMIR avoit été un roi fort médiocre. Le successeur, qu'on lui donna, avoit encore moins de capacité. C'étoit un jeune homme qui n'avoit pas trente ans, qui n'avoit aucun génie ni aucune expérience. Il n'avoit jamais rempli aucune charge; n'avoit reçu aucune éducation; avoit vécu pauvre, obscur, ignoré, confondu dans la foule de la noblesse, & n'avoit, en un mot, aucun mérite que celui d'être du sang des Jagellons. Tel fut le prince qui l'emporta sur le grand Condé, sur le prince Charles de Lorraine, sur le duc de Neubourg, & même sur la reine Christine; car on prétend qu'elle s'étoit mise aussi sur les rangs. Aucune brigue n'avoit contribué à l'élevation de Michel. Dans ces momens de crise, où les factions se croisoient sans pouvoir s'accorder ni se réunir, quelqu'un avoit proposé Michel. Il avoit été aussi-tôt élu que proposé. Un gentilhomme ayant osé protester contre son élection, un coup de sabre avoit levé l'op-

position. Michel, plus étonné que tout autre de sa bonne fortune, en parut plus accablé que réjoui. Il fallut le traîner sur le thrône. Il crioit qu'il étoit incapable de régner; & il avoit raison. Il pleuroit & sembloit s'attendrir d'avance sur les maux que son élevation devoit causer à la république & à lui-même; mais ses larmes, qu'on attribuoit à une noble modestie, le faisoient paroître encore plus digne de la couronne.

Lorsque Casimir apprit un choix si singulier, il ne put s'empêcher de dire: « Quoi? » ils ont élu ce pauvre homme? » Les princes étrangers avoient si peu de respect pour le nouveau roi, que, peu de tems après son élection, l'électeur de Brandebourg eut la hardiesse de faire arrêter un gentilhomme Prussien sous les fenêtres du palais du foible Michel qui n'exigea aucune réparation de cette insulte.

[1672.]

Les Polonois ne tarderent pas à s'appercevoir qu'ils avoient fait un mauvais choix. Chaque action de Michel étoit marquée par quelque faute. Il ne voyoit que par les yeux d'un petit nombre de favoris intéressés à le tromper. Simple, crédule & cependant entêté, il adoptoit tous les mauvais conseils & les exécutoit avec opinia-

treté. L'empereur lui avoit conſeillé de ne point accorder la paix aux Coſaques, parce qu'il prévoyoit que ces peuples déſeſpérés auroient recours aux Turcs, & attireroient leurs armes en Pologne. Michel, qui ne voyoit pas ſi loin, avoit ſuivi cet avis, malgré les vives remontrances de ſes miniſtres les plus ſenſés, & ſur-tout du grand maréchal Sobieski. Ce qu'avoit prévu l'empereur étoit arrivé. Mahomet IV avoit pris les Coſaques ſous ſa protection; avoit déclaré la guerre à la Pologne, & étoit entré ſur ſes terres, avec une armée formidable.

Le Sultan, ſecondé du grand Viſir Kiuperli, mit le ſiége devant Kaminiek, capitale de la Podolie, la plus forte place de la Pologne, & la força de capituler au bout de neuf jours. Un major d'artillerie, ne pouvant ſupporter la honte de ſe rendre, monta ſur une tour qui ſervoit de magaſin à poudre, & qui étoit ſituée à l'entrée du pont. Lorſqu'il vit les Turcs entrer dans la place, il mit le feu à la poudre, par le moyen d'une mèche allumée. La tour ſauta; & ce brave Polonois eut, en mourant, la conſolation d'écraſer tous les ennemis qui ſe rencontrerent aux environs.

Mahomet paroiſſoit diſpoſé à pouſſer plus loin ſes conquêtes; mais la Pologne avoit une grande reſſource dans la per-

ſonne de Sobieski, qui avoit déja remporté pluſieurs avantages ſur les Tartares venus à la ſuite de l'armée Turque, & qui ne déſeſpéroit pas de pouvoir arrêter le Sultan lui-même. Mais le lâche Michel ne lui en donna pas le tems. Il envoya demander la paix au Grand-Seigneur, qui étoit alors campé à Boudchaz. Il ſe ſoumit à toutes les conditions que le vainqueur voulut lui impoſer, & s'engagea de lui payer, tous les ans, cent mille ducats d'or; traité honteux qui aſſerviſſoit la Pologne au joug des infidèles, & mettoit les fiers Polonois au nombre des eſclaves de la Porte.

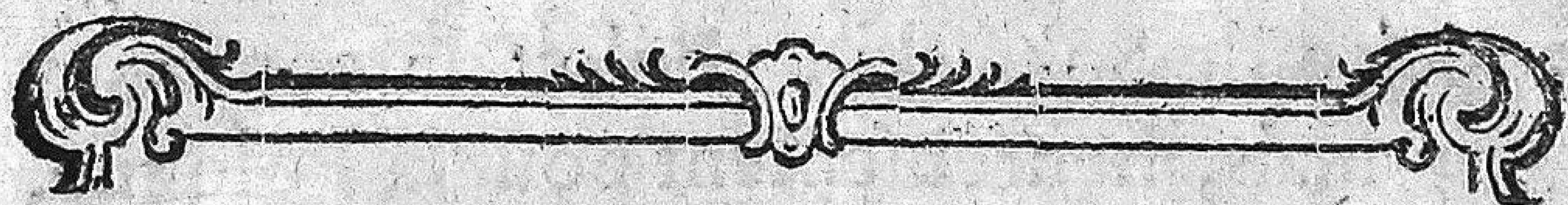
[1673.]

Il fut agité dans le ſénat ſi l'on accepteroit cette paix infâme, conclue ſans l'aveu de la république, ou ſi on la déclareroit nulle? Sobieski inſiſtoit pour ce dernier parti; mais la crainte, qui avoit reſſerré preſque tous les cœurs, empêchoit qu'on ne ſuivît ſon avis. L'éloquence martiale de ce héros, animée par le feu de ſon courage, triompha de cet obſtacle. Il inſpira de la confiance aux ames les plus timides; &, d'un commun accord, le traité fut déclaré nul. La république fit les derniers efforts, & mit ſur pied une armée de cinquante mille hommes. Michel, jaloux de

la gloire de Sobieski, vouloit la commander ; mais, heureuſement pour la Pologne, il tomba malade, lorſqu'il en faiſoit la revue. Sobieski courut venger la gloire de ſa patrie, & ſe préſenta devant l'armée Ottomane, compoſée de quatre-vingt mille hommes qui s'étoient retranchés près de Chocſim. L'imprudence du Bacha Huſſeim, qui la commandoit, contribua beaucoup à ſa défaite. Ce général, ayant irrité par ſes mauvais traitemens le Waiwode de Moldavie, ce prince paſſa du côté des Polonois, & entraîna dans ſa défection le Waiwode de Valaquie. Sobieski, après avoir reçu ce renfort, livra bataille aux Turcs ; les força dans leurs retranchemens, & remporta une victoire complette.

Le roi n'eut pas le plaiſir d'apprendre cette heureuſe nouvelle. Il étoit mort la veille de la bataille.





JEAN SOBIESKI.

[1674.]

LE libérateur & le vengeur de la Pologne méritoit ſans doute de lui commander. Depuis que les Polonois s'étoient arrogé le droit d'élire leurs rois, ils avoient rarement déféré la couronne au mérite ; mais, dans cette occaſion, les ſervices reçus de Sobieski ſe firent jour à travers les cabales & les intrigues de tous les prétendans au thrône.

Le règne de ce grand prince n'offre qu'une ſuite d'expéditions militaires contre les Tartares & les Turcs, dont le détail n'entre point dans notre plan. Il nous ſuffit de faire remarquer que Sobieski ne combattit jamais qu'avec des forces inférieures de plus de la moitié, que celles de l'ennemi, & qu'il fut preſque toujours vainqueur ; que, dans ſes campagnes les moins éclatantes, il déploya tout ce que l'art de la guerre a de plus raffiné, tout ce que le courage a de plus héroïque. S'il ne put empêcher les Turcs de prendre & de ſaccager pluſieurs villes frontieres de la Pologne, il les empêcha du moins d'entrer dans le cœur du royaume. En 1675, il battit le Viſir Kara Muſtapha, & le força de lever le ſiége de Tremblowa.

Enfermé,

Enfermé, l'année ſuivante, à Zarawnow, ſur les bords du Nieſter, avec trente-huit mille hommes, bloqué, & même aſſiégé dans de foibles retranchemens, par une armée de deux cens mille Turcs, qui devoit l'écraſer; n'ayant plus de vivres, & ne pouvant plus eſpérer de ſecours, il ſçut amener le Bacha Ibrahim à une paix honorable à la Pologne, dont le principal article étoit l'abolition de l'infâme traité de Boudchaz.

[1683.]

L'action la plus mémorable du grand Sobieski eſt ſans doute la délivrance de Vienne. Voici quelques détails que nous fournit l'auteur de la Vie de ce grand homme. Kara Muſtapha, ce même Vizir déja vaincu par le roi de Pologne, aſſiégeoit, avec deux cens mille hommes, la capitale de l'Empire. L'Empereur avoit pris la fuite avec ſa famille, & s'étoit renfermé dans Paſſaw, laiſſant au comte de Staremberg, gouverneur de la place, le ſoin de la défendre. Malgré la valeur & la vigilance de ce brave commandant, les Turcs preſſerent le ſiége avec tant de vigueur, que Vienne fut bientôt réduite aux dernieres extrémités. L'Empire étoit ſur le point de ſubir le joug des Ottomans, lorſque Sobieski parut ſur les bords du Danube. Il y fut joint par pluſieurs princes Allemands qui amenoient des troupes pour

la défenſe de Vienne. Charles, duc de Lorraine; Maximilien-Emmanuel, électeur de Baviere; Jean-Georges III, électeur de Saxe; le prince de Valdeck, venoient partager avec Sobieski l'honneur de cette glorieuſe entrepriſe. L'armée Chrétienne ſe trouva forte de ſoixante-mille hommes. Le Turc en avoit deux cens mille. Le roi, voyant les généraux Allemands inquiets & conſternés, à la veille d'une bataille qui alloit décider du ſort de l'Empire, leur dit pour les raſſurer : « Je connois Muſtapha; » nous n'avons rien à craindre. Cette pro» digieuſe multitude n'a point de chef. » Il paſſa enſuite le fleuve ſur le pont de Tuln. Pendant ce paſſage, il apperçut un bataillon de l'infanterie Polonoiſe, qui étoit ſi mal vêtu, que les ſoldats qui le compoſoient, remplis de confuſion, oſoient à peine lever les yeux. « Remarquez-vous ces » braves, dit Sobieski à haute voix? Ils ont » juré de ne jamais ſe ſervir que des habits » de l'ennemi. Je les ai vus, dans la derniere » campagne, tous habillés à la Turque. » Il étoit tems que le ſecours arrivât. Vienne étoit aux abois : le comte de Staremberg n'écrivoit que ces mots au duc de Lorraine: «Plus de tems à perdre!» Pendant que l'armée Chrétienne s'avançoit, Muſtapha, plongé dans les plaiſirs, ne ſongeoit point à s'oppoſer à ſa marche. Il ne croyoit pas que

cette poignée de gens eût l'audace de se présenter devant sa formidable armée. Les Janissaires, plus expérimentés que lui, frémissoient de rage, & pressentoient le danger. « Venez, disoient-ils dans leur dépit; » venez, infidèles : montrez-nous seulement vos chapeaux; & nous vous montrerons le dos. » Sobieski porta le même jugement, dès qu'il eut examiné les dispositions du Visir. « Cet homme est un ignorant, dit-il aux généraux Allemands; » il est mal campé : nous le battrons. » Le 12 de Septembre fut le jour décisif. La bataille étoit sur le point de commencer, que Mustapha ignoroit encore qu'il avoit en tête Sobieski. Il ne craignoit rien tant qu'un pareil adversaire, dont il avoit déja éprouvé la valeur. Le Khan des Tartares le lui fit remarquer : cette vue porta la frayeur dans l'ame du Visir. Mais il se rassuroit, en jettant ses regards autour de lui. Placé au milieu de deux cens mille hommes, il se croyoit en sûreté : il fut bientôt detrompé. La cavalerie Polonoise se fait jour à travers les nombreux escadrons des Turcs, & perce jusqu'au Visir. Le fier Mustapha essaye en vain de ranimer le courage des troupes qui l'environnent : la crainte a glacé tous les cœurs. Les Spahis sont les seuls qui s'opposent à l'ennemi; mais ils sont obligés de céder eux-

mêmes. Le Visir prend la fuite, & entraîne la déroute de l'armée entiere. Cette multitude effroyable a disparu, & Vienne est délivrée. Un transfuge Polonois, qui avoit été au service du Visir, apporta, après la bataille, un étrier de vermeil, que Mustapha avoit laissé tomber dans sa fuite. Le roi le donna à un de ses officiers, & lui dit: » Portez cet étrier à la reine, & dites-lui que » celui à qui il appartenoit, est vaincu. » On trouva dans les tentes des Turcs un immense butin. Celle du Visir sur-tout étala aux yeux des vainqueurs tout ce que le luxe & le faste peuvent imaginer de plus riche & de plus précieux. Ce fut à ce sujet que Sobieski écrivit à son épouse, que Mustapha l'avoit fait son légataire universel.

Sobieski fut reçu par les habitans de Vienne, avec les transports de la plus vive reconnoissance. Tous les officiers lui déférerent unanimement la gloire de cette grande journée, & le nommerent le Libérateur de l'Empire. Le seul, qui lui témoigna de l'ingratitude, fut celui qui lui devoit le plus de reconnoissance. L'empereur Léopold parut plus jaloux de la gloire de Sobieski, que joyeux de la conservation de sa capitale. Il n'accueillit le roi de Pologne, qu'avec une politesse froide; mais Sobieski, qui ne consultoit que l'honneur, n'en fut

pas moins ardent à la poursuite des Turcs. Il courut les chercher en Hongrie, où ils s'étoient réfugiés. La fortune sembla d'abord l'abandonner : il fut vaincu dans la plaine de Barcan par ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne ; mais il ne tarda pas à venger sa défaite. Animé par le dépit & par la colere, il attaqua les Turcs ; tailla leur armée en piéces, & lava sa honte dans des flots de sang. Il s'empara du fort de Barcan & de la ville de Strigonie, & termina ainsi cette glorieuse campagne.

[1684.....]

Depuis ce moment, Sobieski ne fit plus que des expéditions qui auroient nui à sa réputation, si elle n'eût pas été si bien affermie. Au lieu de recevoir la paix honorable que les Turcs lui offroient, il s'engagea sans consulter ses forces, & presque contre l'aveu de la république, dans une Ligue offensive & défensive contre le Sultan, avec l'empereur & la ville de Venise. Séduit par les promesses, que lui fit l'empereur, de faire entrer dans sa maison la souveraineté de la Moldavie & de la Valaquie, promesses qui ne furent jamais accomplie, Sobieski soutint presque seul la guerre contre les Turcs & les Tartares ; guerre ruineuse pour la Pologne, & peu glorieuse pour

lui. Il manqua la ſeule choſe qui pouvoit être utile à la république, le recouvrement de Kaminieck; & les avantages, qu'il remporta ſur les ennemis, furent ſouvent plus funeſtes qu'utiles à l'Etat.

[1693...]

Sobieski, accablé de fatigues & d'infirmités, n'étoit plus en état de commander les armées. Il avoit beſoin de repos: il croyoit le trouver, en reſtant dans ſon palais. Il y fut moins tranquille qu'à la tête des armées. L'Etat étoit plein de troubles & de diviſions. Sobieski, le libérateur & la gloire de la Pologne, étoit haï de ſes ſujets. On inſultoit publiquement à ſa vieilleſſe: on affichoit dans Varſovie des eſtampes injurieuſes & diffamatoires, où il étoit repréſenté d'une maniere à le rendre ridicule. Tous ceux qu'il avoit élevés & comblés de bienfaits, étoient les premiers à s'élever contre lui. On reprochoit à ce prince le trop grand crédit qu'il donnoit à la reine; les reſſorts qu'il faiſoit jouer pour aſſurer la couronne à ſon fils aîné, Jacques; ſon attachement à l'argent; &, pour qu'il ne manquât rien aux maux de l'infortuné Sobieski, la diviſion s'étoit miſe entre ſes fils, & avoit allumé dans le ſein de ſa famille une guerre domeſtique. Tel étoit le ſort d'un roi qui avoit humilié la puiſſance Ot-

tomane, & fixé les regards ſurpris de toute l'Europe. Les jours brillans de ſa proſpérité avoient fait place à une vieilleſſe pleine d'amertume, & lui faiſoient regretter d'avoir échappé tant de fois au fer de l'ennemi.

[1696.]

La mort vint enfin terminer ſes chagrins. Ses infirmités, qui augmentoient chaque jour, le préparoient depuis long-tems à ce dernier moment. Enfin, le 17 de Juin, après s'être promené dans les jardins de Villanow, maiſon de plaiſance, où il s'étoit retiré pour jouir d'un air pur, il dîna avec une apparence de ſanté ; mais, quelques heures après, il fut frappé d'apoplexie, & tomba ſur le parquet, ſans connoiſſance. Il demeura dans cet état de mort, l'eſpace d'une heure entiere; après quoi, il reprit ſes ſens & dit, comme en ſe réveillant d'un profond aſſoupiſſement: » *Stava bene* ; » J'étois bien. » Il n'employa les momens, qui lui reſtoient, qu'à exhorter ſa famille à la concorde & à l'union. Il expira, quelques inſtans après, âgé de ſoixante-ſix ans.

» Les ennemis, ou les envieux du roi » Jean, lui donnerent, avant ſa mort » même, le nom de *Veſpaſien*. S'il en eut » un défaut, l'amour de l'argent, il en eut

» aussi les vertus. Comme lui, il fut porté
» sur le thrône par ses services militaires.
» Les graces de l'esprit; les langues qu'il
» parloit; les lettres dont il se nourrissoit;
» l'enjouement de sa conversation; la
» douceur de ses mœurs; la fidélité dans
» l'amitié; la tendresse conjugale; l'amour
» paternel, toutes ces qualités, qui en au-
» roient fait un aimable particulier, n'au-
» roient pas suffi à sa haute destinée. Doué
» de la force du corps, & du feu du génie;
» sçavant dans les loix, dans les intérêts
» des peuples, & dans la guerre; aussi élo-
» quent dans les diètes, qu'entreprenant
» dans les armées, il avoit montré à sa
» nation, avant que de régner sur elle,
» qu'il sçauroit la gouverner & la défen-
» dre. Il eut éminemment la plûpart des
» vertus du thrône. Il rendit justice à ses
» ennemis, comme à ses amis.... Vif, il
» s'emportoit aisément; mais son cœur étoit
» sans fiel.... Il fut offensé plus d'une fois
» dans un Etat où la liberté est toujours
» en garde contre la main qui gouverne,
» & cette main ne vouloit frapper que
» ceux qui offensoient la patrie..... Ci-
» toyen sous la couronne; il assembla la
» nation plus souvent qu'aucun de ses pré-
» décesseurs. Son règne s'écouloit dans le
» sein du sénat, au milieu des diètes, &
» dans les exploits de guerre.... Il con-

» nut les affaires & les hommes. Dans tous » ses projets de campagne, écoutant tout » le monde, il fut lui seul son conseil.... » Sa patrie l'admira : elle l'eût aimé peut- » être, si un peuple libre ne craignoit pas » sans cesse pour sa liberté.... Toute l'Eu- » rope rechercha son alliance; & la Polo- » gne eut sous lui une importance qu'elle » a mal conservée. L'Alexandre du Nord, » Charles XII, en pleurant sur ses cendres, » s'écria. Un si grand Roi ne devoit jamais » mourir. » Cet éloge de Sobieski nous est fourni par l'auteur de sa vie.





FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

[1697.]

CE prince eut un puissant rival à combattre dans la personne de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, dont le mérite supérieur, soutenu de l'éloquence & de l'habileté de l'abbé de Polignac, avoit d'abord emporté le plus grand nombre des suffrages. Le prince de Conti fut en effet élu roi de Pologne, & proclamé par le primat, sans que la faction de Frédéric, qui étoit moins nombreuse, osât s'y opposer. Mais, lorsque les partisans du prince de Conti se furent retirés, croyant n'avoir plus rien à faire, l'évêque de Cujavie, chef du parti de l'électeur, demeura dans le lieu de l'assemblée avec tous ceux de sa faction, & proclama à son tour Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne. De ces deux élections, faites dans le même jour, aucune n'étoit légitime à la rigueur, puisque la loi exige que le roi soit élu, *nemine contradicente*, « du consentement de tout le monde; » mais, comme cette loi ne s'observe jamais, & ne peut pas s'observer, le prince de Conti

étoit en effet le véritable roi, puisqu'il avoit le plus grand nombre des suffrages. Cependant son rival l'emporta, parce que la force l'emporte presque toujours sur la justice. Pendant que le prince de Conti étoit encore en chemin pour se rendre en Pologne, Frédéric étoit déja couronné à Craçovie; &, répandant l'or à pleines mains, il grossissoit, tous les jours, son parti. Le prince de Conti, étant venu mouiller à la rade de Dantzick, attendit que les troupes, qu'on lui avoit promises, vinssent le recevoir: il attendit en vain. Ses partisans perdoient le tems en vaines formalités, pendant que Frédéric agissoit. Enfin, ne voyant rien paroître, le prince fatigué & rebuté de tant de lenteurs, mit à la voile, & retourna en France, laissant son rival possesseur d'un thrône qui lui appartenoit.

[1699.]

Cette année est célèbre par le traité de paix, conclu à Carlowitz, entre la Pologne & l'Empire Ottoman. Par ce traité, la Pologne cédoit aux Turcs la Moldavie; mais on lui restituoit tout ce que les Turcs lui avoient enlevé, en particulier Kaminieck, place importante, que Sobieski n'avoit pu recouvrer dans tant de campagnes, & que

l'on rendoit à son successeur sans coup férir. C'est l'évènement le plus heureux du règne d'Auguste.

[1701.]

Auguste avoit des prétentions sur la Livonie, province qui avoit passé de la Pologne à la Suède. Il avoit déja assiégé inutilement la ville de Riga, qui en étoit la capitale, lorsque le jeune roi de Suède, Charles XII, déja fameux par sa descente à Coppenhague, & par la défaite des Moscovites à Narva, s'avança vers la Livonie. Auguste, redoutant avec raison les armes de ce jeune héros, s'aboucha avec le Czar à Birzen, & conclut avec ce prince une Ligue contre le roi de Suède. Cette entrevue fut l'époque de ses malheurs. Charles XII n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé entte ces deux princes, que, pressant sa marche, il passe la Duna; taille en piéces devant Riga l'armée Saxonne; s'empare du duché de Courlande; soumet, en passant, la Lithuanie, & entre victorieux dans cette même ville de Birzen, où ses ennemis avoient juré sa perte. Ce fut-là qu'il forma le projet d'enlever à Frédéric la couronne de Pologne; & ce projet fut mieux exécuté que celui que Frédéric avoit formé de concert avec le Czar.

[1702.]

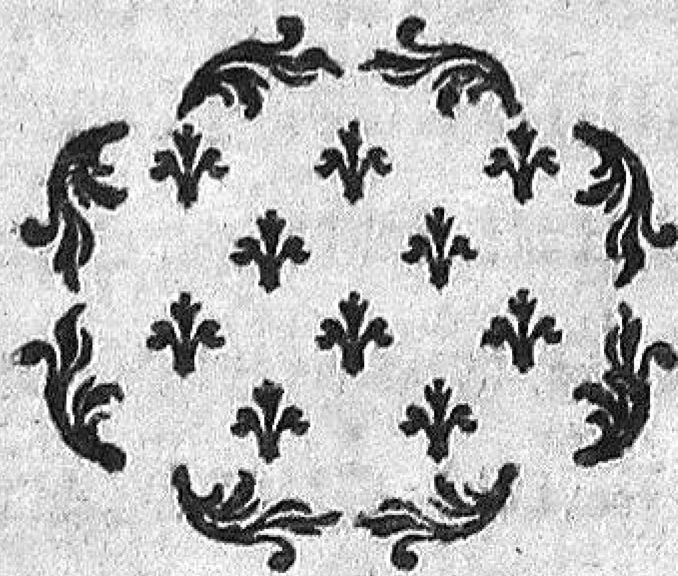
La Pologne refusoit des troupes à son roi pour combattre l'ennemi, & ne lui permettoit pas d'en faire venir d'étrangeres. Elle ne vouloit point de guerre avec Charles XII; & Charles XII ne vouloit lui donner la paix, qu'à condition qu'elle déthrôneroit Frédéric. Les Polonois n'aimoient pas assez leur roi pour lui sacrifier leur sang & leur repos. Frédéric, doué de toutes les qualités qui rendent un prince aimable, avoit cependant aliéné les esprits d'une partie de la nation, en s'obstinant à conserver dans le royaume des troupes Saxonnes contre son serment & les loix. Il avoit plus d'ennemis en Pologne, que dans l'armée du roi de Suède. Il commandoit: on ne lui obéissoit pas. Lorsqu'il falloit des troupes, on lui demandoit une diète. En un mot, la nation paroissoit disposée à satisfaire Charles XII, qui couroit la Pologne, faisant contribuer les villes sur son passage, & qui commandoit déja dans Varsovie, comme s'il eût été à Stockholm. Dans cette extrémité, Frédéric résolut de faire un dernier effort. A la tête de vingt mille Saxons qu'il avoit fait venir de ses Etats héréditaires, & de quatre mille Polonois attachés à sa fortune, il vint pré-

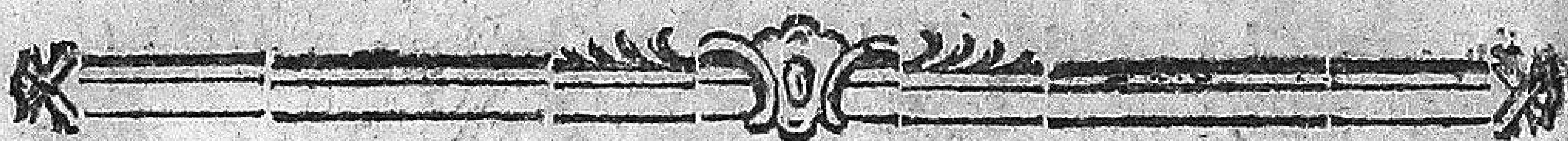
ſenter la bataille à Charles XII, auprès de Cliſſaw, le 13 de Juillet de cette année. Cette action devoit décider ſi la couronne de Pologne reſteroit ſur ſa tête. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit lui aſſurer la victoire; mais ſon courage ne fut pas ſecondé par le ſort. Sa déroute fut complette; & Charles, ne trouvant plus d'obſtacle, continua ſes conquêtes; prit Thorn, Elbing, Dantzick, & ſe ſeroit emparé de toute la Pologne, s'il eût eu deſſein de garder ce royaume pour lui-même; mais il aimoit mieux faire des rois, que de gagner des royaumes.

[1704.]

Dans une aſſemblée de la nation, tenue à Varſovie, le cardinal Radjouski, primat du royaume, déclare Auguſte-Frédéric, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne. On étoit ſur le point d'élire pour ſon ſucceſſeur, Jacques, fils aîné de Sobieski: Charles l'avoit ordonné; mais on apprit que le roi Auguſte avoit fait enlever ce prince, & conduire à Leipſick. La couronne fut offerte à ſon frere Alexandre qui la refuſa généreuſement. Staniſlas Leczinski, palatin de Poſnanie, député de l'aſſemblée de Varſovie auprès de Charles XII, s'entretenoit avec ce mo-

narque du refus héroïque du prince Alexandre ; lorsque Charles, également frappé de la bonne mine & de l'éloquence du jeune Palatin, conçut le dessein de le faire roi. Son choix ne pouvoit tomber sur un sujet plus digne. Stanislas réunissoit en sa personne toutes les qualités qui font les grands rois ; valeur, prudence, libéralité, tempérance, humanité sur-tout, la premiere vertu des hommes, & la plus nécessaire aux rois. Charles envoya aussi-tôt un ordre à l'assemblée de Varsovie d'élire pour roi Stanislas Leczinski. Le primat voulut lui représenter que ce palatin étoit trop jeune. Charles se contenta de lui répondre qu'il étoit à-peu-près de son âge, & persista dans son choix. Le 12 de Juillet de cette année, Stanislas fut élu roi de Pologne, & grand-duc de Lithuanie, & proclamé par l'évêque de Posnanie, en la place du primat.





STANISLAS LECZINSKI.

[1704.]

DANS des tems plus tranquilles & moins orageux, la Pologne eût vu, ſous un prince tel que Staniſlas, ſes pertes réparées, ſes peuples heureux, ſes campagnes cultivées, les ſciences floriſſantes, la ſervitude proſcrite, les payſans libres, le commerce établi, les villes décorées de monumens, le bon ordre, la juſtice & la paix. Elle pouvoit tout attendre des vertus & des talens du monarque, qui commençoit à la gouverner; mais les horreurs de la guerre ne lui donnerent pas le tems de jouir du meilleur des princes, ni même de le connoître. Six ſemaines s'étoient écoulées depuis ſon élection. Il étoit à Varſovie, n'ayant pour garde que ſix mille Polonois, & quinze cens Suédois, lorſque le roi Auguſte parut tout-à-coup aux portes de cette ville, à la tête de vingt mille hommes. Peu s'en fallut que Staniſlas ne tombât entre ſes mains. Le nouveau roi n'eut que le tems de s'enfuir avec précipitation, pour aller retrouver Charles XII.

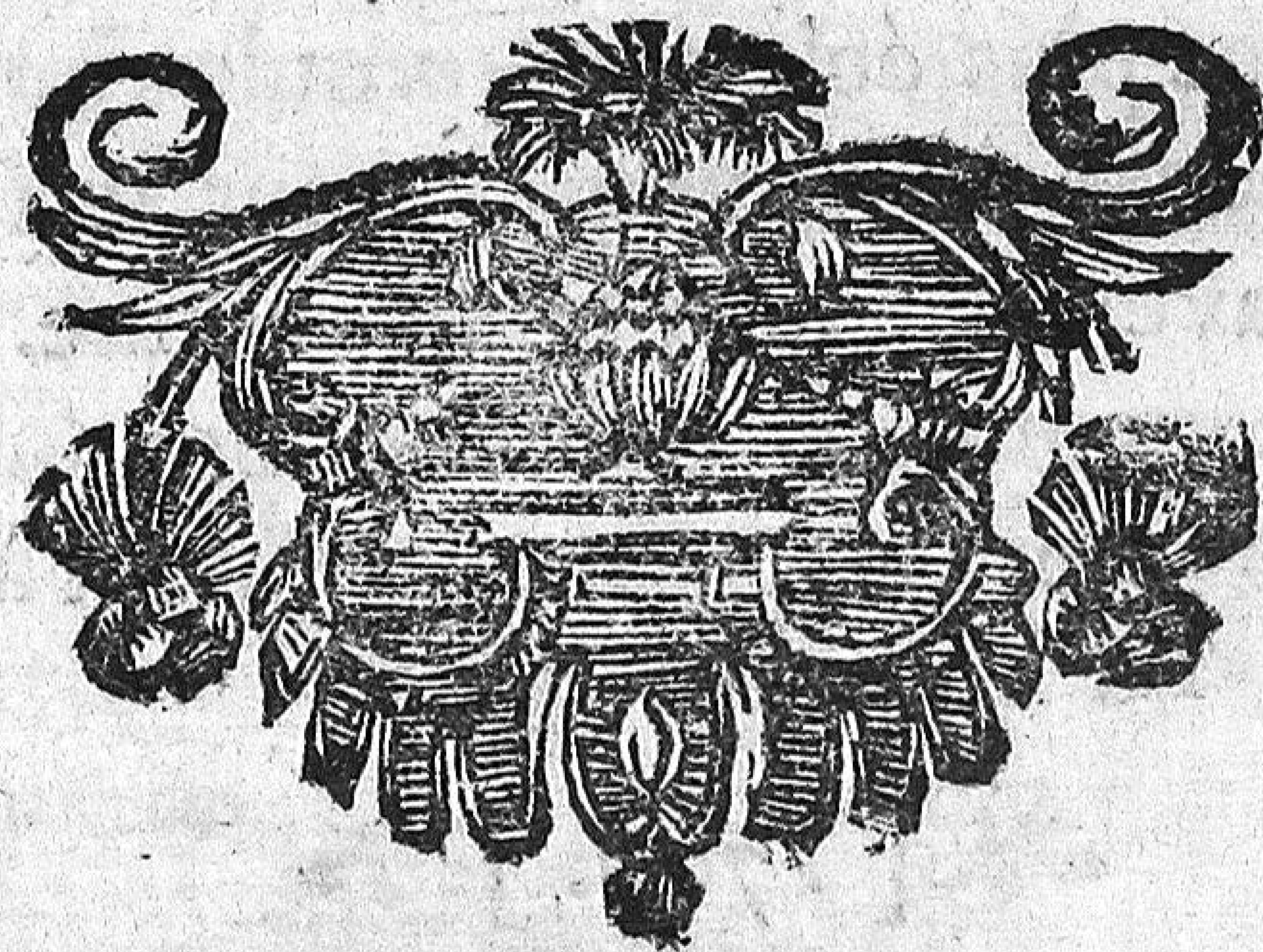
[1707.]

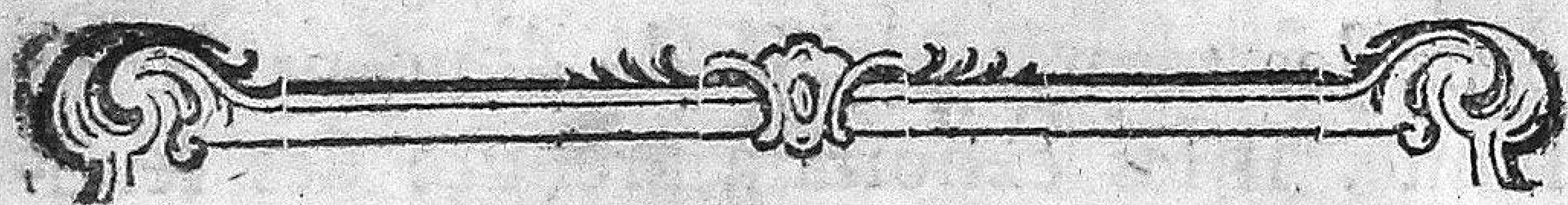
Auguste, forcé de demander la paix à Charles XII, pour conserver ses Etats héréditaires, avoit subi les conditions qu'il avoit plu au vainqueur de lui imposer. Il avoit renoncé, par le traité d'Al-Ranstadt, à toutes ses prétentions sur le thrône de Pologne, & reconnu Stanislas légitime roi à Pologne. Il ne croyoit pas qu'on pût exiger de lui rien de plus fort; mais Charles, pour humilier ce prince & rendre sa vengeance plus éclatante, voulut qu'il écrivît une lettre à Stanislas, pour le féliciter sur son avenèment à la couronne. Il en coûta beaucoup à Frédéric pour obéir; mais on ne résistoit pas impunément à Charles XII. La lettre fut écrite.

[1709.]

Charles XII, après avoir dethrôné le roi de Pologne, préparoit le même sort au Czar de Moscovie. Dans ce dessein il avoit pris la route de Moscou; mais la fortune l'avoit abandonné. Vaincu à Pultawa, dans l'Ukraine, il fut contraint de se refugier chez les Turcs. Frédéric n'eut pas plutôt appris cette heureuse nouvelle, qu'il rentra dans la Pologne, les armes à la main, renouvella son alliance avec le Czar, &

ſe diſpoſa à remonter ſur le thrône, dont on l'avoit forcé de deſcendre. Il fut ſecondé par une bulle du pape, qui ne voyoit qu'à regret la Pologne ſoumiſe à un prince élu par l'ordre d'un Luthérien. Il diſpenſa Frédéric de ſes ſermens, & lui permit de violer en ſûreté de conſcience la fidélité dûe au traité d'Al-Randſtat.





AUGUSTE-FRÉDÉRIC *rétabli.*

[1714.]

STANISLAS voyant ſes eſpérances ruinées en Pologne, forcé de céder à ſon tour la couronne à ſon rival, étoit allé trouver Charles chez les Turcs. Ce prince, alors priſonnier à Bender, mais toujours auſſi fier que dans le tems de ſa proſpérité, lui avoit promis de le rétablir : s'il ne le fit pas, il lui fournit du moins un aſyle, dès qu'il fut de retour en Suède. Il céda le duché des Deux-Ponts à Staniſlas, en attendant qu'il le replaçât ſur le thrône de Pologne.

[1718.]

Le comte de Flemming, miniſtre de Frédéric, craignant pour ſon maître l'effet des promeſſes de Charles XII, tenta de faire enlever Staniſlas dans ſa retraite. Un officier François, nommé *Saiſſan*, ſe chargea de l'exécution, & engagea dans ſon complot quelques partiſans François ; mais ce miſérable fut découvert & arrêté avec ſes compagnons. Staniſlas leur reprocha leur crime

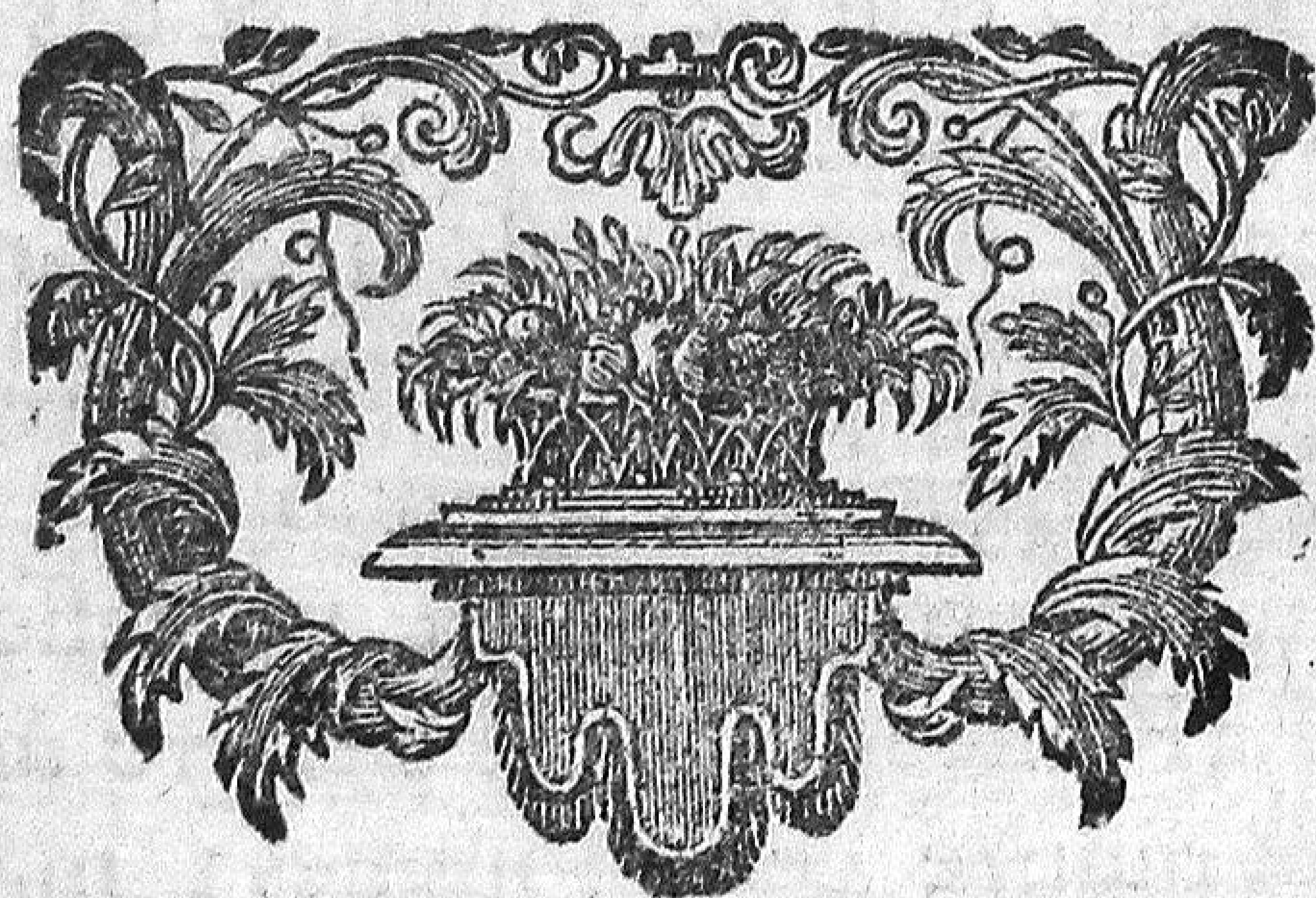
dans des termes pleins de douceur & de bonté. Il les exhorta à prendre des sentimens plus honnêtes ; &, pour toute vengeance, il leur fournit de l'argent pour leur voyage.

Charles XII étant mort cette même année, Stanislas fut obligé de changer d'asyle, parce que le duché des Deux-Ponts changeoit de maître. Il choisit pour sa retraite l'Alsace Françoise. Frédéric s'en plaigit au duc d'Orléans, alors régent ; mais ce prince lui fit répondre que la France avoit, dans tous les tems, servi d'asyle aux rois malheureux.

[1733.]

Frédéric, depuis son rétablissement, s'étoit efforcé par la sagesse & la douceur de son administration de mériter l'amour des Polonois, persuadé que c'étoit le plus sûr moyen de s'affermir sur le thrône. Il avoit fait la paix avec la Suède, &, ce qui étoit plus difficile, il l'avoit établie dans le sein de son royaume ; mais la mort ne lui donna pas le tems de jouir du fruit de ses travaux. Sa santé étoit déja trop affoiblie par ses fatigues continuelles : une blessure qu'il se fit au pied en descendant de carrosse, & où la gangrene se mit, le conduisit au tombeau.

Frédéric fut un prince plein de valeur & de générosité, affable, doux, libéral, d'un esprit agréable & poli, d'une force de corps extraordinaire, délicat dans ses plaisirs, magnifique avec goût, & sçachant aussi bien ordonner une fête, que ranger une armée en bataille. Il étoit adoré des Saxons ; & s'il ne fut pas aimé des Polonois, c'est que ces fiers républicains aiment rarement leurs maîtres.





FRÉDÉRIC-AUGUSTE III.

[1733.]

LES armes de l'empereur Charles VI, & non les suffrages du peuple Polonois, éleverent ce prince sur le thrône. Stanislas, qui n'avoit pour lui que les vœux de la nation, fut encore obligé de céder à la force. Elu roi de Pologne, pour la seconde fois, le 12 de Septembre de cette année, il ne lui manquoit que de l'argent & des troupes pour faire valoir son droit ; mais il n'avoit aucune de ces ressources. Son rival prenoit possession du thrône, tandis que, retiré à Dantzick, il attendoit les secours toujours incertains de la noblesse Polonoise. La France lui avoit envoyé une escadre, & quinze cens hommes ; mais celui qui la commandoit n'osa pas se montrer avec si peu de forces, & relâcha en Danemarck. Le comte de Plélo, envoyé de France dans ce royaume, fut plus hardi. Il vola avec les quinze cens hommes au secours de Stanislas, qui étoit assiégé par les Russes, & se fit tuer en combattant en désespéré.

[1735.]

Stanislas échappé de Dantzick, dont les

Russes s'étoient emparé, avoit été long-tems errant & fugitif dans le pays où il devoit régner : après avoir couru les plus grands dangers, il s'étoit refugié au château de Konigsberg, dans la Prusse. Son sort fut enfin décidé, cette année, par un traité conclu entre la cour de France & celle de Vienne. Il fut stipulé qu'Auguste III conserveroit le thrône, & que Stanislas auroit seulement le titre & les honneurs de Roi de Pologne, & de Grand-Duc de Lithuanie ; que ses biens lui seroient restitués, & qu'on lui céderoit les duchés de Lorraine & de Bar, à condition que ces domaines retourneroient après sa mort à la couronne de France.

Ce prince, dont la Lorraine pleure encore sa perte, a fait voir dans un petit Etat ce qu'il eut pu faire dans un vaste royaume ; & les Polonois, en apprenant les heureux effets de son administration durent accuser la fortune, ou plutôt s'accuser eux-mêmes de n'avoir pas sçu conserver un prince qui ne vouloit régner que pour le bonheur de ses sujets.

Fin de la troisieme Partie.

AN. RUSS



ANECDOTES RUSSIENNES,

DEPUIS *L'ORIGINE DE L'EMPIRE* JUSQU'A PRÉSENT.

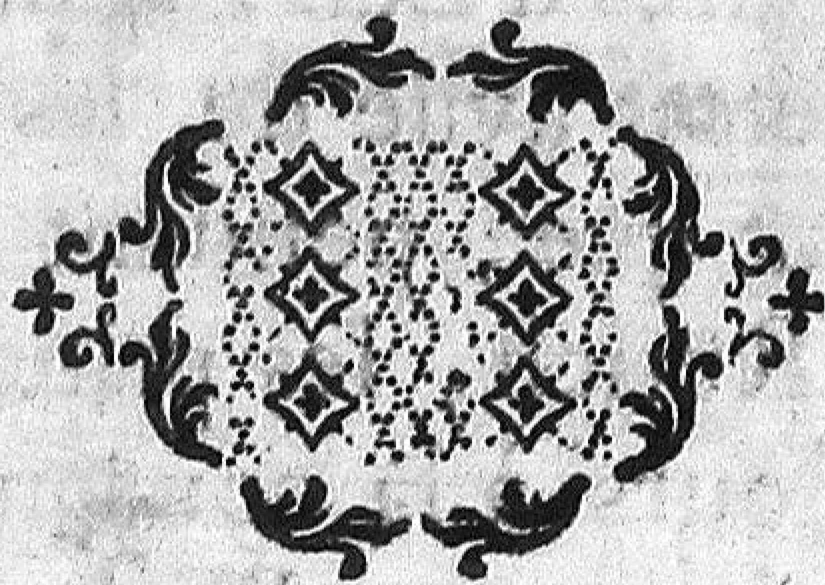
INTRODUCTION.



A Russie est, de tous les Etats de notre continent, & peut-être du monde entier, celui qui a le plus d'étendue. Il embrasse la plus grande partie du nord de notre hémisphere; & l'on prétend que sa circonférence est d'environ trois mille lieues. Les Scythes & les Sarmates en furent les premiers habitans. Différentes nations vin-

rent s'y établir successivement; & aujourd'hui la Russie est un composé d'Esclavons, de Huns, de Bulgares, de Tartares & de Cosaques. Ces peuples vivoient dans des cabanes séparées les unes des autres; & c'est de-là, dit-on, que leur est venu le nom de *Russes*, qui, en esclavon, veut dire *dispersés*. On peut croire, d'après cela, qu'il n'y a eu aucune forme de gouvernement avant le commencement du sixiéme siécle. Les premiers princes qui ont régné en Russie, étoient trois freres, Russes de nation, d'autres disent Polonois, nommés *Kiew*, *Schek* & *Corew*. Ces trois Souverains bâtirent chacun une ville. On sçait qu'ils laisserent des enfans; mais on ne peut rien dire de positif de leur succession, parce que les Russes n'avoient point encore l'usage de l'écriture. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est que les descendans de ces princes ont joui de la souveraineté, & que deux enfans de cette race, nommés *Oschold* & *Idir*, furent élevés à la cour de Rurich, prince de Novogorod. Ils n'apprirent leur naissance, que dans un voyage qu'ils firent

à Conſtantinople. A leur retour, ils prirent poſſeſſion de leurs Etats, & devinrent bientôt ſi puiſſans, qu'ils attaquerent l'empereur des Grecs dans ſa capitale. Ils furent battus; & Rurich profita de leur défaite, pour s'emparer d'une partie de leurs Etats, & ne leur laiſſa que la ſouveraineté de Kiow. Le vainqueur, devenu maître de preſque toute la Ruſſie, commença la premiere race des Souverains de cet Empire, vers l'an de Jeſus-Chriſt 862.





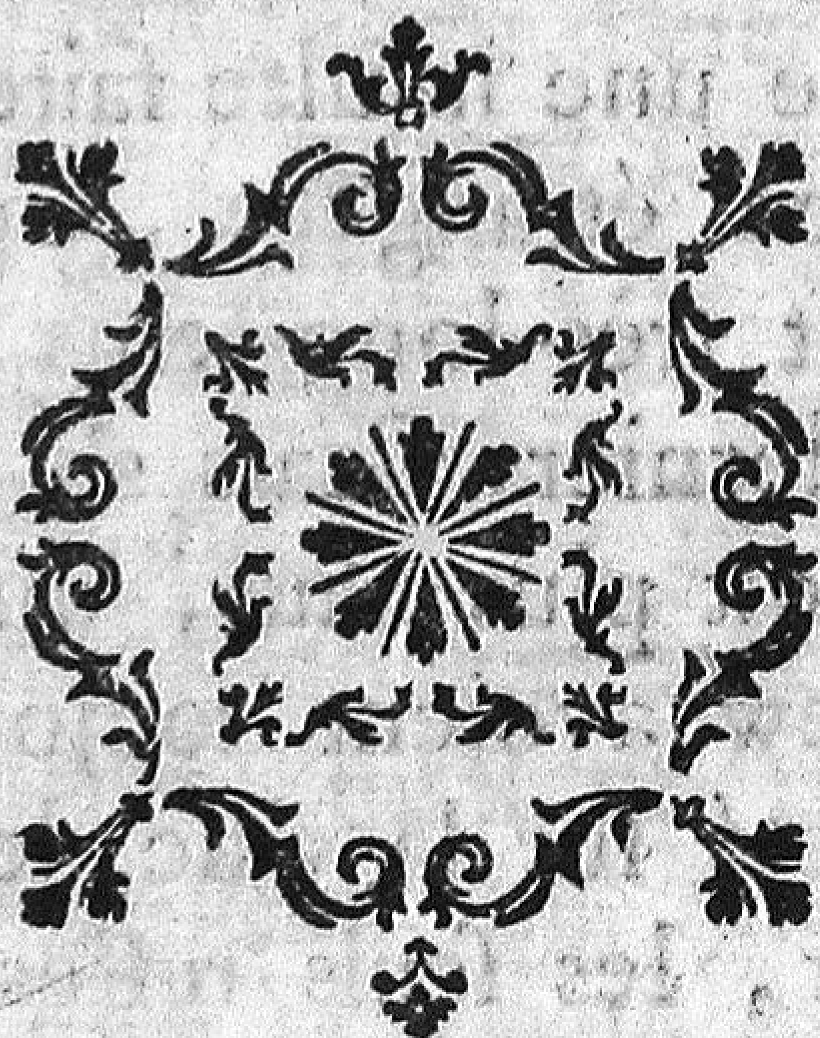
RURICH.

[862.]

L'HISTOIRE offre peu de détails sur le règne de ce prince ; &, en général, il est très-difficile de faire une histoire suivie des premiers Souverains de cette race, faute d'Annales & de Mémoires de ce qui est arrivé sous leur règne Ces princes défendoient à leurs sujets de rien écrire de tout ce qui se passoit dans le pays. On s'exposoit même beaucoup, en parlant en public des affaires d'Etat, à plus forte raison, si on s'étoit avisé de les écrire. On sçait seulement que, pendant tout le tems de la race de Rurich, les princes aînés succédoient toujours à la couronne, sans aucune capitulation avec l'Etat, ni contradiction de leurs droits de primogéniture de la part de leurs cadets, auxquels les aînés accordoient des apanages considérables. Ces princes régnoient despotiquement, chacun dans son district. Cette disposition contribua beaucoup à affoiblir l'Etat.

Rurich eut deux freres, avec lesquels il partagea l'Empire ; mais, étant morts l'un

& l'autre, il réunit en lui seul la souveraineté. Pour étendre sa domination, il conduisit contre les Grecs une armée nombreuse; mais elle fut totalement défaite. Le reste de son règne fut assez tranquille. Il laissa en bas âge un fils nommé *Igor*, & pria Oleg, premier officier de son armée, & son ministre de confiance, d'avoir soin de l'enfance du jeune prince.





IGOR.

[879.]

OLEG, général de Rurich, avoit une fille appellée *Oléga*, du nom de son pere. Elle fut élevée avec Igor, qui en devint amoureux, & l'épousa. Les Russes imitoient alors la plûpart des monarques Asiatiques, qui contractoient des mariages avec leurs sujettes. On eût regardé comme une insulte faite à la nation, toute alliance étrangere. Cet usage fut suivi pendant très-long-tems chez les Russes; & les derniers Czars s'y sont conformés. On a dit plus haut, que les descendans de Kiew avoient toujours conservé la souveraineté sur la ville de Kiow. Oschold & Idir, les seuls restes de cette famille, y étoient encore assez puissans pour donner de l'ombrage au prince Igor. Oleg, beau-pere du jeune monarque, n'osant les attaquer à force ouverte, eut recours à la ruse. Il fit cacher des soldats dans des bateaux couverts, & arriva à Kiow, par le Boristhène. Il se donna pour un marchand qui alloit commercer en Grèce, & venoit demander aux deux princes la permission de passer avec sa marchandise. Oschold &

Idir s'étoient rendus sur le rivage ; & comme ils étoient en pourparler avec Oleg, ce dernier les voyant sans armes, donna le signal à ses soldats qui sortirent de leurs bateaux, & massacrerent les deux freres. Il alla ensuite chercher Igor ; l'emmena à Kiow, dont il fit la capitale de la Russie.

[912.]

Après avoir considérablement aggrandi l'Empire de son maître, Oleg mourut, mordu par une vipere, & laissa son gendre possesseur d'un Empire florissant. L'amour de la gloire, & le desir d'étendre les limites de ses Etats, mirent à ce prince continuellement les armes à la main. Il remporta plusieurs victoires ; mais, ayant un peu trop présumé de ses forces, il mourut, en combattant contre les Dreuliens, peuples barbares, qu'il ne put soumettre. Son fils Swiatoslas, qui étoit fort jeune, lui succéda sous la tutelle de sa mere.





SWIATOSLAS.

[945.]

DÉSESPÉRÉE de la mort de ſon mari, Oléga en pourſuivit la vengeance, juſqu'à commettre des cruautés & des perfidies. Les Dreuliens, pour l'appaiſer, lui envoyerent propoſer d'épouſer un de leurs chefs, & de réunir par ce mariage leur pays aux Etats de ſon fils. Loin d'accepter ces propoſitions, elle fit jetter dans un puits les ambaſſadeurs, brûler les villes des ennemis, & maſſacrer les habitans. Tranquille de ce côté, elle ne ſongea plus qu'à policer ſon peuple, & à veiller à l'éducation du jeune prince. Elle fit un voyage à Conſtantinople, d'où elle apporta des loix & une religion nouvelle, propres à civiliſer ſes ſujets. Pendant ſon ſéjour dans cette capitale de l'Empire grec, l'empereur de Conſtantinople lui offrit ſa main qu'elle refuſa, ne voulant s'occuper déſormais que du ſoin de réparer ſes fautes, & d'en mériter le pardon. Sa cruauté fit place à la bonté & à la clémence; & ce ne fut plus que par des bienfaits qu'elle annonça ſon autorité & ſon pouvoir. Elle fit ériger des égliſes à la gloire du vrai Dieu;

&, comme elle avoit amené avec elle des prêtres Grecs, elle fit prêcher cette religion à ses peuples, dont plusieurs embrasserent le Christianisme. Depuis ce tems, les Russes ont toujours fait profession de la doctrine de l'Eglise grecque, qui est encore la dominante dans l'Empire. Swiatoslas fut un des plus obstinés à conserver le culte de ses peres. Il résista aux instances d'Oléga, qui n'omit rien pour lui faire prendre les sentimens qu'elle avoit inspirés au gros de la nation. Elle mourut comme une sainte, & est encore invoquée comme telle en Russie, sous le nom d'*Hélène*, qu'elle avoit pris en se faisant baptiser à Constantinople.

[968.]

L'ambition de son fils l'engagea dans plusieurs guerres contre ses voisins. Ceux-ci assiégerent la ville de Kiow, alors capitale de la Russie. Tandis que Swiatoslas étoit occupé contre les Grecs, un de ses généraux assembla promptement des troupes pour aller au secours de cette place; mais les ennemis étoient campés de maniere qu'il n'osa les attaquer. Déja les assiégés étoient réduits aux dernieres extrémités, ne pouvant recevoir de secours de l'armée Russe, séparée de la ville par le Boristhène. Comment faire connoître au

général Moſcovite l'affreuſe ſituation où la ville ſe trouvoit ? Dans ces circonſtances, un jeune Ruſſe fit une action qui ne peut être trop louée ni trop vantée. Il prit dans ſa main une bride ; &, étant ſorti ſecrettement de la ville, il traverſa le camp ennemi, en criant à haute voix : « Mon cheval vient de s'échap» per ! Qui de vous peut me dire ce qu'il » eſt devenu ? » Il répéta ces paroles juſqu'à ce qu'il fut près du fleuve. Il s'y jetta alors avec précipitation, & fit connoître par-là aux ennemis, mais trop tard, qu'il alloit porter quelques avis à l'armée Ruſſe, qui étoit campée de l'autre côté du Boriſthène. En effet il joignit l'autre bord, malgré une grêle de flèches qu'on décocha contre lui, & dont il ne reçut aucune bleſſure. Arrivé au camp, il ſe fit conduire au général ; lui expoſa l'état déplorable où ſe trouvoient les aſſiégés dans Kiow, & l'obligation où elle alloit être de ſe rendre, ſi on n'y apportoit un prompt ſecours. Le général, inſtruit de ces détails, fit aſſembler tous les trompettes de ſon armée, & leur donna ordre de faire le plus de bruit qu'ils pourroient avec leurs inſtrumens ; &, en même tems, il fit entrer ſes ſoldats dans toutes les barques, qui garniſſoient le rivage. Les ennemis, s'appercevant d'un mouvement extraordi-

naire dans le camp des Russes, & du bruit redoublé des instrumens militaires, ne douterent pas que Swiatoslas lui-même ne vînt avec toutes ses forces secourir la ville; &, dans cette idée, ils ne balancerent point à lever le siége.

[970.

Swiastoslas partagea ses Etats entre ses enfans, sans cesser de conserver toujours la souveraineté de toute la Russie. Il donna la Kiowie à Jarapolc, & à Oleg le pays des Dreuliens. Les habitans de Novogorod voulurent aussi avoir un Souverain particulier, & prierent le monarque de leur donner un de ses fils pour les gouverner. Le choix tomba sur Volodimir, fils naturel de Swiatoslas.

[971.]

Débarrassé des soins du gouvernement, Swiatoslas ne songea plus qu'à se livrer uniquement au penchant qui le portoit à faire la guerre. Il marcha contre les Grecs avec un corps de dix mille hommes. On dit que l'empereur de Constantinople, voulant sçavoir à combien se montoit le nombre de ses ennemis, lui fit proposer une certaine somme pour chaque soldat, à condition qu'il sortiroit de ses Etats, avec toute son armée. Le prince Russe, qui desiroit

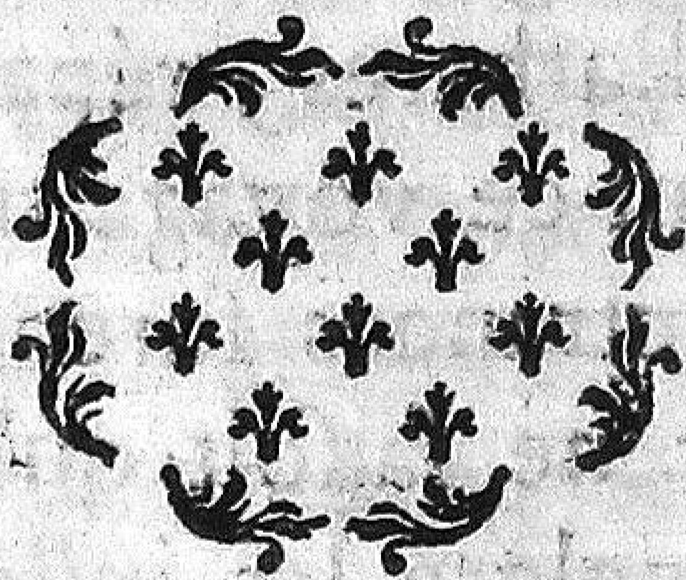
grossir son thrésor aux dépens de celui du monarque Grec, déclara vingt mille hommes, au lieu de dix mille, dont son armée étoit composée. Le prince Grec, qui avoit près de cent mille combattans, marcha contre les Russes avec cette assurance, que donne la supériorité du nombre. Furieux de se voir trompé, Swiatoslas voulut combattre sur le champ; &, voyant son armée effrayée par la multitude des ennemis, il leur dit: » Il ne nous reste d'autre parti à prendre, » que celui de livrer bataille; vous voyez » que nous n'avons aucune retraite; & si » nous sommes obligés de périr, mourons » les armes à la main, & rendons notre » mort glorieuse. Quelle honte pour nous, » si la nation pouvoit nous reprocher de » nous être rendus sans défense! Ce seroit » une tache que nous n'effacerions jamais, » & qui nous flétriroit éternellement. Suivez » donc mon exemple: je frapperai les » premiers coups. J'invite les plus coura» geux à me suivre. S'il est des lâches » parmi vous, ils ne méritent pas qu'on » pense à eux. » Ces paroles releverent l'ame des Russes, qui tous voulurent vaincre ou mourir à côté de leur Souverain. Ils s'élancerent sur les Grecs; s'ouvrirent un passage au travers de leur armée, & revinrent en Russie pour se préparer à de nouvelles expéditions. De retour dans ses

Etats, Swiatoslas rassembla toutes ses forces; rentra sur les terres de son ennemi, & l'attaqua de nouveau. Le combat fut vif & opiniâtre; mais les Grecs eurent l'avantage. Le prince Russe ne laissa pas d'exiger d'eux un tribut que l'empereur de Constantinople refusa d'abord de lui payer. «Prince, » lui dirent ses généraux, la somme que » vous demande le souverain de Russie est » légere; & le tort, qu'il peut vous faire » par son humeur belliqueuse, pourroit » vous devenir très-préjudiciable. Sacrifiez » le peu qu'il vous demande, à la tranquil- » lité de votre Empire: c'est un furieux » qu'il faut appaiser pour l'empêcher de » continuer une guerre, où les victoires » même ruinent les vainqueurs.» Ce conseil fut suivi, & le tribut accordé.

[972.]

Tranquille du côté des Grecs, Swiatoslas se proposa de visiter les bords du Boristhène. Ses généraux lui représenterent que des Barbares, répandus dans le pays, rendoient ce voyage très-périlleux; mais les remontrances furent inutiles. La vue du danger ne faisoit qu'exciter sa témérité; &, malgré les instances les plus réiterées de la part de ses courtisans & de ses favoris, il affecta de s'embarquer avec le moins de monde qu'il lui fut possible.

A peine eut-il fait la moitié du chemin, que ses gardes furent taillés en piéces, & qu'il périt lui-même accablé par le nombre. Les barbares lui couperent la tête, lui ôterent le crâne, & en firent une tasse à boire. Ce prince fut un des plus grands hommes de guerre de son siécle; &, pendant les vingt-sept années qu'il occupa le thrône de Russie, il eut presque toujours les armes à la main. On dit de lui, qu'il ne se nourrissoit que de viande cuite sur des charbons; n'avoit pour lit que la terre; pour oreiller, que la selle de son cheval. Il laissa ses Etats à ses trois fils qui chercherent bientôt à se détruire. Le premier, ayant immolé un de ses freres à sa cruauté, fut lui-même sacrifié à l'ambition du troisieme, ce même Volodimir, souverain de Novogorod, fils naturel de Swiatoslas.





VOLODIMIR.

[981.]

CE prince, ſeul maître de l'Empire de Ruſſie par le meurtre de ſes freres, & n'ayant plus rien à faire pour ſon ambition, ne s'occupa plus que des moyens de s'affermir ſur le thrône. Il deſiroit de faire une alliance avec les empereurs de Conſtantinople, & d'épouſer leur ſœur pour cimenter cette union. On ne voulut la lui donner, qu'à condition qu'il recevroit le baptême, & qu'il renonceroit au paganiſme. Volodimir conſentit à tout; &, voulant s'inſtruire dans la Religion qu'on lui propoſoit, il fit venir des prêtres Grecs, dont la miſſion fut ſuivie des plus heureux ſuccès. Le prince ſe fit baptiſer, prit le nom de *Baſile*, fonda des égliſes & des monaſteres, encouragea ſes peuples à ſuivre ſon exemple; & bientôt l'idolâtrie fut entièrement proſcrite de la Ruſſie. Avec les principes du Chriſtianiſme, Volodimir prit des Grecs le goût des arts, qui fleurirent ſous ſon règne, autant que les Ruſſes étoient capables de les cultiver. Le monarque introduiſit dans ſes Etats les lettres eſclavonnes; &, après avoir éclairé & édifié

ses sujets, sous les noms glorieux d'*Apôtre* & de *Salomon du Nord*, il mérita d'être invoqué & honoré comme un saint après sa mort.

[996.]

On raconte qu'un des plaisirs de ce prince étoit de régaler souvent ses sujets nouvellement convertis, & de leur faire célébrer les grandes fêtes par des festins. Il ordonna, un jour, dans un de ces repas, qu'on leur donnât pour dessert trois cens ruches de miel : le reste du dîner étoit servi dans cette même proportion. Il voulut que, tous les dimanches, il y eût dans son palais un souper pour tous les pauvres qui se présenteroient. Ceux-ci, s'étant enyvrés, se plaignirent de ce qu'on ne les servoit qu'en cuillers de bois, & demanderent s'il n'y en avoit point d'argent dans la maison d'un si grand monarque? Ces plaintes parvinrent jusqu'à Volodimir, qui dit: » Ces gens ont raison, & je veux que désormais on fasse faire autant de couverts d'argent qu'il y aura de convives; il est bien » juste que ceux qui m'en ont procuré par » leurs travaux, n'en soient pas privés, » lorsqu'ils viendront dîner chez moi. »



JAROSLAS.



JAROSLAS.

[1015.]

VOLODIMIR laissa, en mourant, douze fils, entre lesquels il partagea ses Etats. Un de ces princes fit assassiner deux de ses freres : les autres n'échapperent à sa cruauté, que par l'absence ou par la fuite. Jaroslas, l'aîné de tous, le défit dans une bataille; & les remords, succédant à sa défaite, troublerent la raison de ce prince vaincu, au point qu'il croyoit toujours voir autour de lui une multitude de phantômes, de spectres & de furies qui le menaçoient continuellement. Il ne se croyoit en sûreté, & ne vouloit s'arrêter nulle part. Enfin la violence de son mal lui donna la mort. Jaroslas se défit de ses autres freres, & devint maître de toute la Russie. Après s'être affermi sur le thrône par des meurtres & des emprisonnemens, il ne songea plus qu'à régner en monarque équitable; & en effet le reste de son règne n'offre plus que des actions d'un prince sage, juste & religieux. A sa mort, qui arriva en 1055, il fit la même faute que son pere; il partagea ses Etats entre ses fils qui furent toujours divisés, & toujours en guerre.

[1071.]

Sous un de ces princes, nommé *Swiatoslas*, il parut à Novogorod un faux prophète, qui faisoit plusieurs choses extraordinaires, que la simplicité du peuple lui faisoit prendre pour autant de miracles. L'archevêque voulut lui imposer silence; mais l'imposteur avoit séduit la populace, qui ne fit que tourner en ridicule le zèle du prélat. Le prince, craignant une sédition, fit venir le prophète; &, après plusieurs questions auxquelles celui-ci faisoit toujours de plates réponses, Swiatoslas lui dit: « Sçais-tu ce que tu feras aujourd'hui?. »... Beaucoup de miracles, répondit l'imposteur. »... Tu mens, reprit le » prince; » & à l'instant, il lui abbattit la tête d'un coup de sabre qu'il tenoit caché sous sa robe.

[1224.]

On ne doit pas entrer dans le détail des guerres que se firent, pendant plus de deux siécles, les fils, petit-fils, & arriere petits-fils de Jaroslas. Ces désordres procurerent aux Tartares la facilité de tenir, pendant long-tems, la Russie sous leur domination. Elle a porté leur joug, durant plus de cent soixante ans, jusqu'au règne de Jean I, surnommé *le Grand*, qui le secoua entièrement, détruisit toutes les principautés particulieres, &, par une loi expresse abolit les apanages.



JEAN BASILOWITZ.

[1450.]

En arrivant au thrône, ce prince, appellé *le Grand* ou *le Victorieux*, ne vit pas sans indignation le cercle étroit de sa puissance, & une partie de l'Empire de ses peres possédée par des étrangers qui la tenoient dans la plus cruelle servitude. Il commença par s'emparer des anciennes possessions de ses ancêtres, & songea ensuite à aggrandir les limites de ses Etats. Il subjugua la province de Casan; poussa ses conquêtes jusqu'en Sibérie; se rendit maître d'une partie de la Laponie, & devint plus puissant, que ne l'avoit été aucun de ses prédécesseurs. La rapidité de ses victoires jetta par tout l'épouvante. La Pologne s'empressa de lui céder ses prétentions. Les petits Souverains, qui s'étoient maintenus en Russie par la foiblesse de ses anciens maîtres, vinrent rendre hommage au vainqueur, lui remettre leurs principautés, ou se déclarer ses vassaux. Les Tartares humiliés; une partie de la Suède, de la Finlande, de la Livonie, soumise à un tribut; la Lithuanie, la Pologne ravagées, & le vainqueur s'arrêtant au milieu de ses con-

quêtes pour faire régner la paix dans ses États, sont les événemens glorieux, qui ont signalé le règne de ce prince.

[1482.]

Jean Basilovitz avoit un fils, formé sous ses yeux, au métier de la guerre, & élevé parmi les combats. Son pere lui confia le commandement d'une petite armée; mais le jeune prince, soit par timidité, soit par prudence, se retira deux fois d'un pays ennemi, dont il avoit ordre de tenter la conquête. Le pere, qui avoit toute la férocité des mœurs de son pays & de son siécle, & qui d'ailleurs étoit d'un caractere violent, accabla son fils de reproches, & lui porta, dans sa colere, un coup qui l'étendit mort à ses pieds. La nature ne tarda point à se faire entendre au cœur de cet homme cruel. Ses remords lui causerent une mélancolie & un état de langueur, qui le précipiterent dans le tombeau.

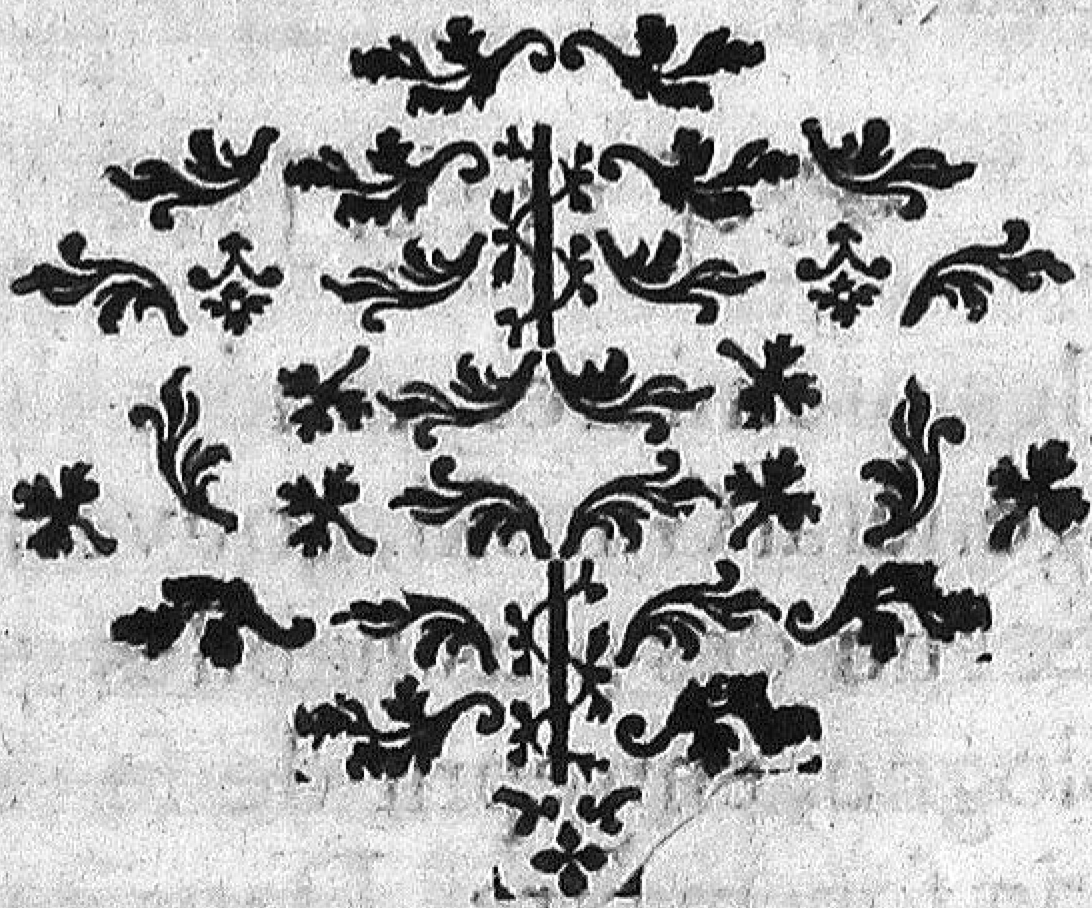
[1484.]

Il crut réparer sa faute, en désignant pour son successeur son petit-fils Démétrius, fils du prince auquel il venoit de donner la mort. Mais une injuste marâtre, Sophie Paléologue, sa seconde femme, profita de la foiblesse de son époux, pour écarter du thrône l'héritier présomptif de

la couronne, & y ſubſtituer ſon propre fils. Pour préparer le coup qu'elle méditoit, dit le continuateur de l'Hiſtoire moderne, d'après une Chronique manuſcrite, elle avoit ſçu, par des complaiſances affectées, regagner le cœur de ſon mari, que ſon ambition avoit aliéné. Un jour, continue l'hiſtorien, dans ces épanchemens où les époux goûtent le plaiſir mutuel de ſe poſſéder, Sophie peignit Démétrius ſous les couleurs les plus noires, & dit au grand duc, qu'il ſeroit honteux pour lui d'avoir un pareil ſucceſſeur; que ſon petit-fils n'avoit ni aſſez de talens, ni l'ame aſſez élevée, pour ſoutenir l'éclat qu'il venoit de donner à ſa nation. Le grand duc, qui aimoit ce jeune prince, dit à ſon épouſe, avec colere, de s'éloigner au plutôt; puis, prenant Démétrius entre ſes bras, il lui prodigua les plus tendres careſſes. Sophie étoit adroite: elle attendit que la colere de ſon mari fût calmée; &, pour exécuter ſon projet, elle prit une route différente de celle qu'elle avoit ſuivie. Elle commença par regagner la confiance de ce prince, ceſſa de blâmer Démétrius en ſa préſence; mais elle lui faiſoit l'éloge de Baſile, (c'eſt le nom de ſon fils,) dans toutes les occaſions. Baſile avoit effectivement beaucoup d'avantages ſur ſon neveu. Il étoit grand, bien fait, d'une figure agréa-

ble, & d'un esprit bien supérieur à celui du jeune Démétrius : Aussi le monarque lui donna toute sa tendresse, & n'eut plus que de la compassion pour son petit-fils. » Seigneur, lui disoit Sophie, mon fils a » votre taille, votre maintien, votre air » majestueux, vos traits, votre son de » voix ; enfin c'est vous-même. Je vous » aime en sa personne ; & si le ciel m'af- » fligeoit au point de me priver de mon » mari, il revivroit dans mon fils : sa » présence calmeroit mes douleurs ; en lui » je reverrois Jean Basilovitz. » Le grand duc laissa couler des larmes qui avertirent son épouse de ce qu'elle pouvoit espérer. Elle continua son discours, & lui dit : « Vous » blâmâtes, il y a quelque tems, seigneur, » ma tendresse pour Basile. Etoit-il moins » aimable alors qu'il vous le paroît aujour- » d'hui ? N'étoit-il pas déja votre fils ? La » nature ne l'avoit-elle pas fait à votre image ? » Toutes les vertus, qui brillent en vous, » lui sont transmises ; mais, pour les faire » éclater, il faut être comme vous sur le » thrône ; & j'ai le malheur de sçavoir que » Basile n'y montera jamais. Je sens, sei- » gneur, ce que votre gloire & l'intérêt de » vos peuples demandent ; mais mon » amour, mon respect m'imposent silence. » Le monarque ne put résister à cette seconde attaque : il fit assembler un synode,

& força son petit-fils de jurer, en présence du clergé, qu'il renonçoit à la couronne. Démétrius fut ensuite renfermé avec sa mere, & Basile désigné pour succéder au grand duc. Sophie ne vécut pas assez long-tems pour voir son fils sur le thrône de Russie. Avant que d'expirer, elle engagea son mari à lui promettre qu'il confirmeroit sa nomination; mais, sentant lui-même sa fin approcher, il eut des remords de son procédé injuste envers son petit-fils, le tira de sa prison, & le rétablit dans tous ses droits. Il est vrai que cette foible victime ne tarda pas à être immolée à l'ambition de son oncle, dès que son grand-pere, qui mourut en 1505, eut les yeux fermés.





BASILE IVANOWITZ.

[1506.]

BASILE Ivanowitz, ou fils de Jean, ſe voyant maître d'un pays immenſe, ſans rival qui osât le lui diſputer, au lieu de la qualité de Grand-Duc, qu'avoient eue tous ſes prédéceſſeurs, prit celle de Czar, qui dans la langue eſclavonne, répond au titre de Roi. Les uns croient que ce mot eſt dérivé de celui de *Céſar*, auquel il eſt ſi ſemblable : d'autres penſent qu'il vient des Tzars du royaume de Caſan; car ce n'eſt que depuis que les grands-ducs en ont fait la conquête, qu'ils ont pris le titre de Czars.

[1512.]

Dans les premieres années du règne de Baſile, le général Glinski, gouverneur de Lithuanie, & l'un des plus habiles généraux du roi de Pologne, entreprit de ſe rendre indépendant de ſon maître. Dans ce deſſein, il s'unit aux Moſcovites; ſe mit à leur tête, & s'empara de Smolensko, dont le Czar lui avoit promis la ſouveraineté, s'il parvenoit à s'en rendre maître. Mais, lorſque le monarque crut n'avoir plus beſoin de

ſes ſervices, il lui manqua de parole, & retint pour lui la place dont Glinski avoit fait la conquête. Ce dernier réſolut de s'en venger ; &, ſe tournant du côté de la Pologne, il promit de la ſervir contre les Ruſſes. Ses projets furent découverts ; &, ayant été arrêté & chargé de fers, il fut conduit à Moſcou, & préſenté au Czar qui lui dit : « Traître, tu vas ſubir » le châtiment dû à ta perfidie. »... Traître » toi-même, reprit Glinski. Si tu avois » été plus fidèle à ta promeſſe, je n'aurois » jamais manqué de tenir la mienne. Le » deſir de la vengeance eſt entré dans mon » ame, dès que je t'ai vu oublier tes enga- » gemens ; & le ſeul chagrin que j'éprouve » dans ce moment, c'eſt de me voir dans » l'impoſſibilité de la ſatisfaire. J'ai tou- » jours bravé la mort ; mais aujourd'hui » je la ſouffrirai avec joie, parce qu'elle » me délivrera, pour toujours de la pré- » ſence d'un tyran que j'abhorre. »

Ce diſcours ſe tenoit devant le peuple accouru pour être témoin de ce ſpectacle. » Michel Glinski, repliqua le Czar, tant » que tu m'as été fidèle, je t'ai comblé de » faveurs : ta ſeule ambition cauſe aujour- » d'hui ta perte. » Alors Glinski, s'adreſ- ſant au peuple, dit : « Je ne dois pas vous » laiſſer ignorer quel eſt le crime dont on » voudroit me rendre coupable à vos yeux.

» Basile m'avoit promis la souveraineté de
» Smolensko, si je parvenois à m'en ren-
» dre maître. Vous sçavez que je me
» suis emparé de cette place; j'ai rempli la
» condition: c'étoit à votre Souverain à te-
» nir sa parole. L'a-t-il fait? Vous sçavez le
» contraire. Non-seulement il m'a trompé,
» en me frustrant du prix de mes services;
» mais il m'a totalement oublié, quand il
» a cessé d'avoir besoin de moi. Je vous le
» demande présentement: De quel côté est
» l'infidélité, la perfidie? Soyez mes ju-
» ges, entre votre Souverain, & moi qui
» ne suis pas né son sujet. Me voyant ainsi
» traité, ne devois-je pas songer à retour-
» ner en Pologne, & me venger, s'il étoit
» possible? »

Pour faire finir un discours qui offensoit le Czar, ce prince fit mettre le coupable en prison. Glinski étoit l'oncle de l'épouse de Basile: cette considération lui sauva la vie; mais il resta long-tems dans les fers.

[1534.]

Quelque tems avant sa mort, Basile Ivanowitz fit venir Glinski auprès de son lit, & lui dit: « J'ai eu de grands sujets de
» me plaindre de vous; de mon côté, je
» vous ai causé beaucoup de chagrin. Ou-
» blions nos torts réciproquement. Mes
» enfans sont vos petits-neveux; vous

» devez les aimer, puiſqu'ils vous touchent » de ſi près. Je vous les confie dans ces » derniers momens, & vous prie de leur » ſervir de pere. » Il déclara enſuite Jean ſon fils pour ſon ſucceſſeur ; ſe fit tranſporter dans un monaſtere, prit l'habit de religieux, & mourut après un règne de vingt-huit ans. Pluſieurs écrivains lui reprochent beaucoup de foibleſſe : d'autres le juſtifient, & prétendent qu'il ne fut point inférieur à ſon pere en fermeté & en courage ; qu'il maintint les Tartares dans la dépendance où ce dernier les avoit réduits. Si l'on en croit quelques hiſtoriens, ce fut ſous ſon règne que les peuples de Caſan s'emparerent de Moſcou, & ſe répandirent dans toute la Ruſſie ; que le Czar ſe rendit leur vaſſal ; qu'ils firent élever dans ſa capitale la ſtatue d'un de leurs chefs, & contraignirent le foible monarque à venir s'humilier, la tête contre terre, devant ſon image, en apportant lui-même la contribution à laquelle ils l'avoient aſſujetti. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces mêmes peuples qui avoient ſubjugué la Ruſſie, & en nommoient les Souverains, n'oſerent plus en avoir eux-mêmes, à moins que leur choix ne fût confirmé par les Ruſſes.





JEAN BASILOWITZ.

[1534.]

JEAN, fils de Basile, n'avoit pas encore cinq ans, lorsqu'il monta sur le thrône, sous la tutelle & la régence de sa mere. Cette princesse, nommée *Hélène*, étoit jeune, & avoit le cœur sensible. Elle prit de l'amour pour Ouczin, jeune seigneur qui brilloit à sa cour, & dont elle fit son premier ministre. Cette intrigue ne fut pas long-tems ignorée ; & les courtisans en firent des plaisanteries. Michel Glinski, oncle d'Hélène, à qui, comme on l'a vu, le feu prince avoit recommandé le jeune Czar, en avertit sa niéce, & l'exhorta à se comporter avec plus de prudence. La princesse offensée de ces conseils, conçut contre son oncle une haine implacable. Elle l'accusa d'avoir attenté à la vie du grand-duc son époux, &, sous ce prétexte, le fit jetter dans les fers où il périt de misere & de douleur.

[1538.]

Les seigneurs Russes, indignés de ce que la régente confioit à son favori toute l'autorité, firent périr cette princesse par le

poison. Sa mort occasionna de grands troubles sur le choix d'un autre régent. Le prince Basile Suiski l'emporta sur ses compétiteurs.

[1542.]

Le jeune monarque de Russie avançoit en âge; & ceux qui l'environnoient, briguoient à l'envi sa faveur. Le régent, jaloux de voir qu'il donnoit toute sa confiance à Théodore Bielki, un de ses parens, envoya des gens armés dans la maison de ce favori; le fit enlever & enfermer dans une étroite prison. Le Czar le demanda à son réveil: on lui dit qu'il étoit sorti de Moscou pour quelques affaires; mais le jeune prince, s'impatientant de ne le pas voir, Suiski envoya des assassins dans sa prison, qui le poignarderent; & le régent dit au monarque, que Bielki étoit mort subitement au retour de son voyage.

[1544.]

Le fils du régent, André Suiski, conçut aussi une haine mortelle contre Voronsop, favori du Czar, & saisit toutes les occasions de l'humilier. Voronsop s'en plaignit au monarque, en présence de son ennemi. Le jeune Suiski, oubliant ce qu'il devoit à son Souverain, se précipita sur Voronsop; lui donna plusieurs coups, & le traîna hors de l'appartement. Le prince,

irrité de ce manque de respect, ordonna à ses gardes de se saisir du coupable, de l'emmener hors du palais, de le tuer, & de traîner son cadavre dans les rues de Moscou. « Je veux, dit-il, que tout le monde » sçache comment je traite les téméraires » qui osent s'oublier en ma présence. »

[1547.]

Jean Basilowitz se fit couronner à Moscou, & prit en mains les rênes du gouvernement. Les historiens sont partagés sur le caractere de ce prince. Les uns le représentent comme un tyran furieux, qui sacrifie tout à sa cruauté ; les autres, comme un prince sage & modéré, uniquement occupé du bonheur de son peuple : tous en font un homme singulier & bizarre. Les premiers l'ont surnommé *le Tyran*, & prétendent qu'il fit de son règne un théatre d'horreur & de barbarie. Suivant ces mêmes historiens, après avoir réduit la Livonie sous sa puissance, il se fit amener tous les captifs, l'un après l'autre, & les ayant assommés lui-même à coups de bâton, il les jetta dans la riviere. Il fit deshonorer devant lui les femmes & les filles, & ordonna qu'elles fussent ensuite mutilées & brûlées à petit feu. Sous de faux prétextes, il fit égorger son frere & son beau-pere. Les habitans de la ville

de Novogorod ayant excité quelque tumulte, Basilovitz fit arrêter trois mille des principaux citoyens. Ce tyran fut l'ordonnateur de leurs supplices. Il varioit les tourmens de ces malheureux, & en inventoit de nouveaux pour les rendre plus longs & plus horribles. Il aidoit lui-même les ministres de sa fureur. L'évêque de Derp, & son clergé furent chargés de fers. Les chevaliers de Livonie périrent sur des échafauts, après avoir été traînés & fouettés dans les rues de Moscou. Ce fut après ces affreuses expéditions qu'il demanda en mariage la princesse Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne; mais ses propositions furent rejettées avec indignation; & on lui envoya pour réponse une cavale couverte d'habits de femme. Cette insulte le rendit encore plus furieux. Il renouvella toutes ses horreurs. Il accusa de trahison plusieurs de ses ministres, & des principaux seigneurs de sa cour; &, sans donner de preuves de ses reproches, il les fit mourir avec leurs familles, dans des supplices inouïs.

Les écrivains, qui ont le mieux parlé de ce prince, le représentent comme un génie vaste, qui bâtissoit des villes, disciplinoit ses troupes, & poliçoit son peuple. » Il eut fait, disent-ils, de plus grands progrès, sans les guerres qui se renouvel-

» loient ſans ceſſe, & qui aggrandiſſoient
» ſon Empire. Il avoit ſoumis les royaumes
» de Caſan, d'Aſtracan, une partie de la
» Sibérie. Sa puiſſance s'étendoit, du nord
» au midi, depuis la mer Glaciale, juſqu'aux
» confins de la Perſe, &, d'orient en occi-
» dent, depuis les montagnes des Aigles,
» le camp des Calmoucks, & la mer Caſ-
» pienne, juſqu'à la Livonie, la Courlande,
» la Pruſſe & la Pologne. »

[1576.]

Après la mort de Sigiſmond, roi de Pologne, les ſujets de cette couronne élurent pour leur ſouverain, Etienne Battori, prince de Tranſilvanie. Le nouveau monarque fit aſſembler les Palatins, & leur repréſenta que la gloire de la nation demandoit qu'on tirât vengeance des inſultes que les Ruſſes avoient faites à la Pologne. Il fut réſolu qu'on déclareroit la guerre au Czar; & l'on chercha un homme qui fût aſſez courageux, pour lui aller faire cette déclaration, au nom du roi & de toute la nation Polonoiſe. Lopathiski, ſeigneur d'une naiſſance diſtinguée, & d'une fermeté reconnue, ſe préſenta pour cette négociation, & fut agréé. Arrivé à Moſcou, un officier du Czar lui dit, de la part de ſon maître, qu'on ne ſouffriroit pas qu'il vînt à la cour le ſabre à la main, ſuivant l'uſage établi alors,

alors, lorſqu'un ambaſſadeur alloit déclarer la guerre. Lopatinski répondit : « Je » ſçais que votre prince, lorſque je paroî- » trai ſeul devant lui, au milieu de ſes ſu- » jets, a la puiſſance de m'ôter la vie ; mais » la crainte de la mort ne m'empêchera » point d'exécuter les ordres du roi mon » maître. »... Prenez garde, reprit l'offi- » cier, à ce que vous allez faire ; il ne ſera » pas dit qu'un ſimple particulier oſe bra- » ver dans ſa cour un des plus grands mo- » narques du monde. »... Auſſi, repliqua » l'ambaſſadeur, mon deſſein n'eſt pas de » manquer au reſpect dû à ce grand prince ; » mais, encore une fois, j'exécuterai les » ordres de mon Souverain ; & il n'eſt pas » de genre de morts que je n'affronte, pour » m'acquitter de ce devoir. »

Quelques jours après, on vint l'avertir que le ſénat étoit aſſemblé, & l'attendoit. Lopatinski s'y rendit ; &, lorſqu'on lui eut demandé le ſujet de ſon ambaſſade ? « Je » viens, répondit-il, déclarer la guerre à » la Ruſſie, au nom du roi, notre ſouve- » rain, & de toute la Pologne. » On le conduiſit de-là à l'audience du Czar ; &, quand il entra dans la cour du palais, il s'y trouva un ſi grand concours de peuple, qu'il y eut plus de cent perſonnes d'écraſées ſous les pieds des chevaux. On prit ce malheur pour un mauvais préſage ; & l'on diſoit

à haute voix : «Si un ſeul Polonois a pu faire
» périr tant de Ruſſes, que ne feront-ils
» pas, lorſqu'ils ſeront tous réunis ? »

A l'arrivée de l'ambaſſadeur, le Czar affecta beaucoup de gaieté. Lopatinski lui préſenta la lettre du roi de Pologne, & une épée faite en forme de faulx, ce qui déſignoit une déclaration de guerre. Le monarque jetta ſur lui un regard d'indignation, & lut la lettre, en frémiſſant de colere. Etienne lui reprochoit les outrages qu'il avoit faits aux Polonois, & ſes cruautés dans la Livonie. Il lui propoſoit d'évacuer ce dernier pays, ſans quoi il lui déclaroit une guerre éternelle. Le Czar fit aſſembler les grands de l'Empire, qui tous proteſterent qu'ils répandroient tout leur ſang pour ſoutenir la gloire du nom Ruſſe, & défendre leur patrie. L'ambaſſadeur fut renvoyé ; & les deux nations ſe préparerent à la guerre.

[1578.]

Les ſuccès du roi de Pologne effrayerent le monarque de Ruſſie, & décourageerent ſon armée. Dans cet embarras, le Czar s'adreſſa au ſouverain pontife, Grégoire XIII, qui occupoit alors le ſiége de Rome. Il lui propoſa de ſe réunir à l'Egliſe Romaine, s'il vouloit employer ſa médiation auprès du roi de Pologne, & engager ce

prince à se réconcilier avec lui. Le pape, flaté d'une négociation qui lui promettoit l'aggrandissement de sa puissance, chargea le Jésuite Possevin de se rendre au camp du prince Polonois. »Sire, lui dit le Jésuite en » l'abordant, des malheureux que vous » accablez du poids de votre colere, ont » recours au pere commun des fidèles, qui » m'envoie pour implorer votre clémence. » Je sçais que le prince, votre ennemi, s'est » attiré une juste vengeance. Vingt fois il » a manqué à sa parole; &, contre la foi » des traités, il a fait éprouver des cruau- » tés inouies aux malheureux Livoniens. » S'il ressentoit seul l'effort de vos armes, » le saint pere le laisseroit gémir sous le » poids de votre puissance. Mais, Sire, il » vous supplie de faire attention qu'il n'est » pas le seul qui porte la peine de son » crime. Ses peuples innocens & infortu- » nés se ressentent plus que lui des calami- » tés d'une guerre malheureuse. Le pere » commun des Chrétiens vous conjure » d'écouter la voix de l'humanité, & de » vous souvenir qu'il demande grace pour » ses enfans. »

Plein de respect pour le saint Siége, qui lui parloit par la bouche de son envoyé, Etienne répondit: « Le saint pere, dont » je révere les paroles, trouvera toujours » en moi la soumission du plus docile de ses

» enfans, lorſqu'il me demandera des choſes
» qui ſont en mon pouvoir. Mais, ſi j'ac-
» quieſce aujourd'hui à ſes deſirs, le Czar,
» dont je connois le caractere féroce &
» vindicatif, ravagera la Pologne; & mes
» ſujets me blâmeront, avec juſtice, de
» n'avoir pas rempli leurs intentions, lorſ-
» qu'ils m'ont élevé ſur le thrône. Je ne re-
» fuſe cependant pas de mettre bas les ar-
» mes, & de ceſſer toute hoſtilité, ſi le
» Czar veut rendre aux Polonois les pays
» qu'il leur a enlevés, & payer les frais
» d'une guerre qu'il s'eſt attirée par ſes
» cruautés & ſes injuſtices. Portez-lui cette
» propoſition; mais, comme j'ai lieu de
» croire qu'il ne l'acceptera pas, je conti-
» nuerai toujours mes opérations militai-
» res. »

[1580.]

Le roi de Pologne exigeoit des choſes trop humiliantes, pour n'être pas rejettées. Les Ruſſes leverent de nouvelles troupes; mais le ſort des armes continua de leur être contraire. Le Czar, attaqué de toutes parts, témoigna une indifférence qui mécontenta ſa nation. Les grands s'aſſemblerent; &, dans leur délibération, il fut reſolu qu'on ſupplieroit le monarque de mettre ſon fils à la tête de l'armée qui, ſous ſes ordres, iroit combattre l'ennemi. Le

Czar, instruit de cette résolution, parut, le lendemain, au milieu de la place publique, jetta sa couronne, se dépouilla de ses habits, & dit: « Donnez ce » diadême & tous ces autres attributs de » la puissance suprême à quelqu'autre qui » sçache en faire un meilleur usage que » moi. J'ai ajoûté plusieurs royaumes aux » Etats dont j'ai hérité de mes peres; j'ai » remporté plusieurs victoires, & soutenu » la gloire de ma nation; & jamais, de- » puis que je porte la couronne, le peu- » ple Russe n'a été insulté impunément. Je » ne devois pas m'attendre, d'après cela, » que ce même peuple oseroit me propo- » ser d'abdiquer la royauté, & chercheroit » un autre maître. »

Ces paroles toucherent jusqu'aux larmes tous les spectateurs; & les seigneurs s'écrierent: « Vous êtes notre souverain; » vous seul méritez de nous gouverner: » régnez, seigneur; nous ne souffrirons » pas qu'un autre partage votre puissance. » On lui rendit les marques de sa dignité; mais Basilowitz ne consentit à les reprendre, que pour punir les auteurs de la révolte. Alors, se tournant vers son fils: » C'est toi, lui dit-il, malheureux, qui as » suscité cette révolte; tu mérites la mort. » Le jeune prince tomba à ses genoux; &, sûr de son innocence, il voulut se justi-

fier. Le monarque trouva la réponſe trop hardie; &,comme il étoit naturellement emporté, il appliqua ſur la tête de ſon fils un coup de bâton qui le renverſa couvert de ſon ſang. La colere du pere fit place aux ſentimens de la nature; &, regardant ſon fils pâle & défiguré: « Voilà donc,
» grand Dieu, s'écria-t-il, voilà le dernier
» trait que tu me préparois! Mon fils ex-
» pire de la main de ſon pere: ma férocité
» le prive du jour qu'il tient de moi; &
» je rends inutiles, par cette cruauté, les
» ſoins & les peines que m'a coûtés ſon en-
» fance. » Puis, ſe précipitant ſur le corps du jeune prince: « Mon fils, lui dit-il,
» que j'envie ton bonheur! & que la vie
» m'eſt odieuſe! Tu meurs, il eſt vrai;
» mais tu emportes avec toi les regrets de
» mes ſujets, & ceux de ton pere; & moi
» je vis dévoré de remords, conſterné du
» malheur de te perdre, & d'avoir été ton
» bourreau. » Le jeune prince ouvre ſes yeux mourans; &, les fixant tendrement ſur ceux de ſon pere, il lui dit: « Je
» meurs content, puiſque je vous vois ver-
» ſer des larmes de tendreſſe. Je ſuis entiè-
» rement innocent du crime dont vous m'a-
» vez ſoupçonné. J'en prends Dieu à té-
» moin, devant lequel je vas paroître, &
» qui connoît les plus ſecrettes de nos pen-
» ſées. C'eſt par un décret de ſa divine Pro-

» vidence, que je péris de la sorte; mais » je ne me plains point de mon sort, puis» qu'elle m'accorde le tems de vous assu» rer de ma parfaite innocence. » Le fils du Czar mourut au bout de quelques jours; &, depuis ce tems, le Czar mena toujours une vie triste. Jamais rien ne put calmer sa douleur. Il répandoit des larmes au milieu des conversations qu'il interrompoit souvent pour s'écrier: « Mon fils! mon » cher fils! » Il craignoit la colere du ciel; &, pour l'appaiser, il accabloit de présens les prêtres, les moines & les églises.

[1581.]

La violence du caractere de ce prince s'étoit manifestée dans une infinité d'occasions. Il fit clouer, dit-on, un chapeau sur la tête d'un ambassadeur Italien, qui s'étoit couvert devant lui. Cependant Jerôme Boze, ambassadeur de la reine d'Angleterre, osa encore mettre son chapeau en sa présence. Basilowitz lui demanda s'il ignoroit le traitement qui avoit été fait à un autre ambassadeur, pour une semblablable hardiesse? « Oui, répondit cet » homme courageux; mais je suis l'envoyé » de la reine Elizabeth; & si l'on fait un » affront à son ministre, elle sçaura bien » en tirer une vengeance éclatante. »... » O le brave homme! s'écria le Czar;

» qui de vous, dit-il à ſes courtiſans, eût
» agi & parlé de la ſorte pour ſoutenir
» mon honneur & mes intérêts?

[1582.]

Il entroit autant de bizarrerie que de cruauté dans le caractere de ce prince, comme on peut le voir par le trait ſuivant. Sur quelques ſoupçons qu'il conçut de l'infidélité des habitans de Novogorod, il en fit jetter deux ou trois mille dans le Volga. L'archevêque, qui s'étoit ſouſtrait à la fureur des ſoldats, crut appaiſer le tyran, en lui donnant un grand feſtin. Pendant le dîner, le Czar envoya piller la cathédrale, & les thréſors des autres égliſes. Quand il ſçut que ſes ordres étoient exécutés, il dit au prélat: « Il ne vous
» reſte plus rien; je vous ai dépouillé de
» toutes vos richeſſes. Vous n'avez donc
» plus d'autre parti à prendre qu'à quitter vo-
» tre habit. Je vas vous faire donner un ours
» & une muſette; & vous ferez danſer l'ani-
» mal pour de l'argent. Je veux de plus,
» que vous vous mariez, & que tous vos
» prêtres vous faſſent leur préſent de nô-
» ces. » L'archevêque y conſentit. Lorſqu'il eut reçu un préſent de chaque prêtre, le Czar s'en empara; &, ayant fait amener une vieille cavale, il dit au prélat:
» Voilà ta femme, monte deſſus. » L'ar-

chevêque étant ſur la bête, on lui lia les jambes ſous le ventre de l'animal; on lui pendit au cou des inſtrumens de muſique, & on l'obligea de jouer du flageolet. Ce fut là le dernier acte de la comédie, pour le malheureux pontife; mais ſes prêtres furent traités plus cruellement; le Czar les fit jetter à coups de piques dans la riviere.

[1583.]

Ce même prince, faiſant un voyage dans différentes provinces, tous les ordres de l'Etat, depuis les grands juſqu'au peuple, lui firent des préſens. Un cordonnier avoit dans ſon jardin un navet d'une groſſeur monſtrueuſe. Il crut que ce ſeroit un préſent digne d'être offert à ſa Majeſté. Il y joignit une paire de ſouliers; & le prince en fut ſi ſatisfait, qu'il voulut que toute ſa ſuite ſe fît chauſſer par cet homme, & payât la marchandiſe le double de ſa valeur. Un courtiſan, témoin de cette généroſité, ne douta point qu'il ne reçût lui-même une récompenſe plus conſidérable s'il offroit au monarque quelque choſe de plus précieux. Plein de cette eſpérance, il court choiſir le plus beau cheval de ſon écurie, & revient le préſenter au prince, qui lui donna le navet du cordonnier.

Un autre trait de ſingularité eſt la requête que Baſilowitz préſenta à ſon pre-

mier ministre. Il le supplioit de lever une armée de cent mille hommes, & lui promettoit de ne point l'oublier dans ses prieres. Avec cette armée, le Czar se rendit maître du royaume de Casan. Il étoit si flaté de cette conquête, que, lorsqu'il étoit de bonne humeur, ou qu'il avoit bu, ce qui lui arrivoit assez souvent, il ne manquoit jamais d'entonner une certaine chanson composée sur la prise de la ville de Casan.

Ce Czar avoit toujours un gros bâton garni de pointes de fer. Il en piquoit les jambes de ses boïâres, & marquoit une estime particuliere pour ceux qui ne témoignoient aucune sensibilité.

Il apprit que des dames Angloises s'étoient permis quelques railleries sur ses caprices. Il les fit amener & dépouiller devant lui. Lorsqu'ils les vit toutes nues, il fit répandre dans l'appartement un boisseau de pois, & leur ordonna de les ramasser un à un. Lorsqu'il les eut bien fatiguées, il leur permit de se retirer, à condition qu'elles seroient désormais plus circonspectes dans leurs discours.

On vint, un jour, l'avertir qu'un magistrat, étant sur le point de juger une affaire de conséquence, reçut en présent d'une des deux parties, une oie remplie de piéces d'or. Il ne fit pas semblant d'en rien

sçavoir, & ne témoigna à ce mauvais juge aucun mécontentement. Mais, passant un jour dans la place publique, il ordonna au bourreau de lui donner le knout, sans lui en dire la raison, mais de lui demander à chaque coup, comment il trouvoit la chair de l'oie. Le knout, ou le fouet, est la punition ordinaire en Russie : celui qui le reçoit, ôte ses habits, ne garde que sa chemise, se couche le ventre contre terre ; & deux hommes lui tiennent, l'un les pieds, l'autre la tête, tandis que le bourreau le frape sur les épaules avec des baguettes. Ce supplice n'imprime chez les Russes, aucune tache d'infamie. On fréquente même sans scrupule ceux qui ont passé par les mains de l'exécuteur de la justice.

Lorsque le Czar apprenoit qu'un homme en place opprimoit le peuple, il le faisoit porter par quatre bourreaux dans toutes les rues de Moscou. Un cinquieme précédoit le coupable, tenant à la main un grand fouet dont il faisoit retentir l'air. On conduisoit ainsi, jusqu'au palais, le magistrat prévaricateur ; &, lorsqu'il étoit devant le prince, il lui disoit : « Ce fouet dont le » bruit a retenti si vivement à vos oreilles, » vous annonce le châtiment que vous » subirez désormais, si vous ne remplissez » pas mieux les fonctions de votre charge. »

On raconte que Basilowitz s'habilla un

jour en paysan, & alla dans un village demander, de porte en porte, un asyle pour passer la nuit. Il ne reçut par-tout que des refus, excepté dans la cabane d'un pauvre homme, dont la femme étoit prête d'accoucher. Il l'accueillit de son mieux ; &, en la quittent, le Czar, sans se faire connoître, lui promit de venir le voir le lendemain, & de lui amener un parrein pour son enfant. Il revint en effet avec tout l'éclat de sa dignité, & combla son hôte de présens. Ensuite il commanda à ses gardes de mettre sur le champ le feu à toutes les maisons du village, & d'obliger les habitans à passer la nuit en pleine campagne, afin qu'ils devinssent plus charitables, en éprouvant ce qu'on souffre pendant une nuit très-froide, sans feu, sans nourriture & sans couvert.

Ce même monarque, s'étant joint à une troupe de voleurs, leur proposa de piller le thrésor du Czar, & leur dit qu'il les guideroit dans l'exécution de ce projet. Celui à qui il fit cette proposition, lui dit en le frapant : « Oses-tu, scélérat, nous donner » le conseil de voler un si bon prince, tan- » dis que tant de riches Boïâres le volent » déja assez, & sur lesquels nous ferions un » gain plus légitime. Voilà les gens que » nous devons dépouiller d'une partie de » ce qu'ils ont pris au meilleur de tous les

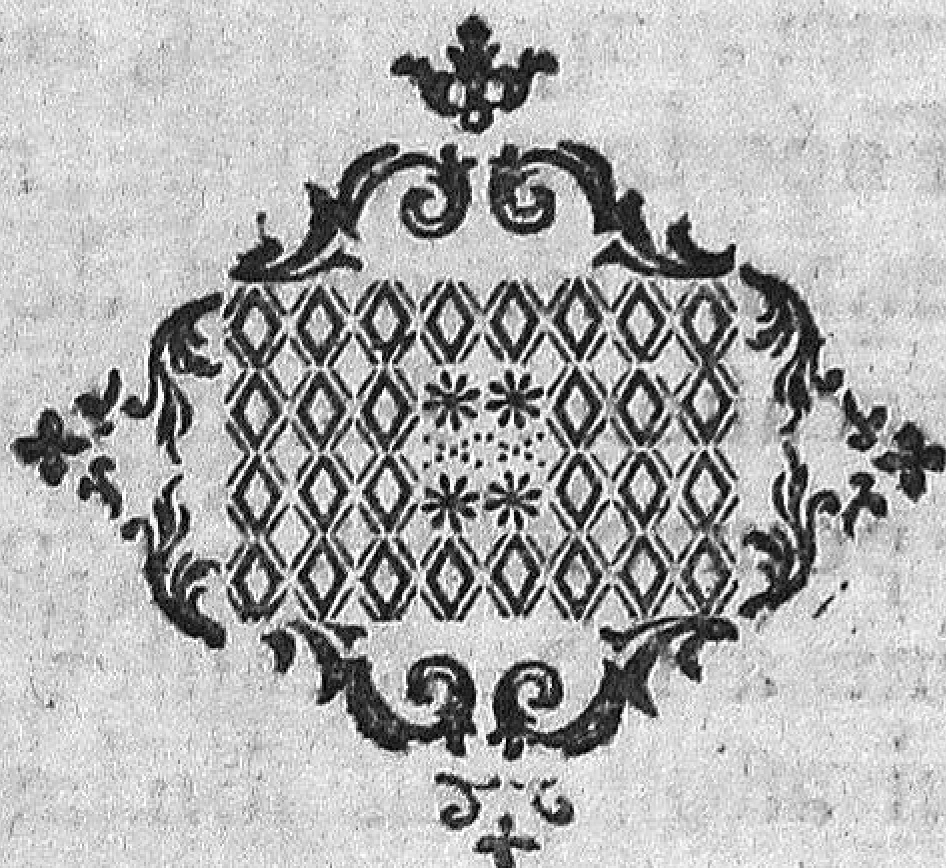
» princes. » Cette réponse fit tant de plaisir au Czar, qu'il changea son bonnet contre celui du voleur, & lui donna un rendez-vous pour boire avec lui le lendemain. Cet honnête homme s'y trouva effectivement. Le prince, s'étant fait connoître, l'exhorta à changer de vie, & se servit de lui pour découvrir les autres voleurs.

[1584.]

A mesure que le Czar approchoit de la vieillesse, il perdoit de la férocité de son caractere. Ses forces s'affoiblissoient également; & bientôt il ne lui fut plus possible de sortir de son palais. La mort de son fils se présentoit toujours à sa pensée; & sa raison en étoit troublée. C'est dans un de ces momens de délire, qu'il fit appeller Arine, veuve de ce même fils, dont la mort lui revenoit si souvent à l'esprit. Il étoit seul, lorsqu'elle entra dans la chambre du Czar; sa présence l'attendrit jusqu'aux larmes. Il la prit dans ses bras; la serra avec émotion, & lui fit des caresses qui parurent trop libres à sa bru. Elle se mit à crier comme si elle eût eu à se plaindre d'une insulte faite à sa pudeur. Le bruit fit venir du monde dont la présence déconcerta la princesse. Son beau-pere la regarda avec indignation; lui ordonna de

ſortir de l'appartement, & envoya chercher ſur le champ Théodore, ſon autre fils, & l'héritier préſomptif du thrône. Il le prit en particulier, & lui dit : « Je vois » avec douleur le mépris qu'ont pour » moi les grands & le peuple, & que dans » ma famille même, on me regarde comme » un homme odieux. Le croiriez-vous, » mon fils? Arine, votre belle-ſœur, veuve » du malheureux Jean, votre frere aîné, » dont je me reprocherai la mort éternel- » lement ; Arine, ma bru, partage ces mê- » mes ſentimens avec le reſte de mes ſujets. » Que dis-je? elle fait plus ; elle-même me » deshonore par les ſoupçons infâmes » qu'elle fait naître contre ſon beau-pere. » Elle ſort de mon appartement : ſa vue a » rallumé toute ma tendreſſe pour mon fils ; » je l'ai ſerrée entre mes bras ; je lui ai pro- » digué mes careſſes ; & elle les a priſes » pour une paſſion criminelle. Ses cris ont » appellé mes gardes : elle n'aura pas man- » qué de leur communiquer ſes ſoupçons ; » je vas donc déſormais paſſer pour un » monſtre à qui les crimes les plus horri- » bles ne coûtent rien à commettre. Après » un éclat de cette nature, vous jugez » bien, mon fils, que je ne dois plus la » revoir : j'ai commencé par la chaſſer de » ma préſence ; je veux qu'elle ſorte de » mes Etats, & qu'elle ſe ſouvienne, toute

» ſa vie, qu'elle a outragé ſon beau-pere » & ſon ſouverain. » Arine fut miſe dans un couvent, non comme coupable, mais pour empêcher le Czar de le paroître. Elle y fit des vœux, & refuſa d'en ſortir, dans la ſuite, lorſque Théodore, après la mort de ſon pere, arrivée en 1584, le lui envoya propoſer. Devoré par ſes remords, Baſilowitz s'étoit jetté dans un cloître; & là, après avoir inutilement cherché la paix qui le fuyoit, il mourut couvert d'un froc.





THÉODORE I.

[1584.]

JEAN Basilowitz, laissa deux fils, Théodore & Démétrius. Le premier lui succéda ; &, pendant le peu de tems qu'il vécut, il se laissa gouverner par Boritz Gudenow, frere de sa femme. Boritz fut soupçonné d'avoir empoisonné son maître. Le Continuateur de l'Histoire moderne assure le fait ; & voici, à-peu-près, comme il le raconte. « Théodore, prince très-foible, » avoit cependant témoigné de la fermeté » dans une occasion : Boritz sentit que ce » monarque pourroit bien s'accoutumer in- » sensiblement à faire exécuter ses volon- » tés ; ce qui affoibliroit son autorité, & » le perdroit peut-être lui-même. Pour le » prévenir, il trouva moyen de mettre du » poison dans un verre de vin que le Czar » avoit demandé. Le breuvage ne tarda pas » à faire son effet. Le prince fut d'abord » attaqué d'une colique d'estomac ; ses » forces diminuerent insensiblement ; &, » sentant sa fin approcher, il ordonna qu'on » lui amenât son épouse. Il lui fit les adieux » les plus touchans ; la pria de ne pas se

» charger

» charger du gouvernement de l'Etat, mais
» de ſe retirer dans un couvent où elle
» prieroit Dieu, le reſte de ſes jours, pour
» le repos de l'ame de ſon mari. Il fit en-
» ſuite venir le patriarche, les évêques &
» tous les grands de l'Empire. Voyant le
» Czar prêt à expirer, ils le prierent de
» nommer ſon ſucceſſeur, & lui demande-
» rent ce qu'il avoit ſtatué au ſujet de ſon
» épouſe qu'ils étoient prêts à reconnoître
» pour leur Souveraine, ſi c'étoit ſon in-
» tention. Dieu prendra ſoin de la Cza-
» rine, répondit le monarque mourant;
» & je lui ai déja fait connoître la con-
» duite qu'elle doit tenir après mon décès. »

Boritz Gudenow, qui méditoit l'uſurpation de l'Empire, avoit fait aſſaſſiner le jeune Démétrius. Mais, jugeant que ce crime lui ſeroit infructueux, ſans la faveur des grands & du peuple, il ne négligea rien pour ſe concilier les eſprits. Il en vint à bout; &, pour en impoſer davantage, il s'enferma dans un monaſtere. Trompés par ces fauſſes apparences de vertus, les Ruſſes le proclamerent Grand-Duc, après la mort de Théodore.





BORITZ GUDENOW, LE FAUX DÉMÉTRIUS.

[1604.]

BORITZ ne se vit pas plutôt en possession du thrône, qu'il se fit connoître pour ce qu'il avoit toujours été; fourbe, cruel, sanguinaire. Ses violences lui attirerent la haine & l'indignation des grands de la cour. Un jeune moine, nommé *Grégoire Atrepiew*, profita de ces dispositions pour s'emparer de la couronne. Son premier soin fut de se réfugier en Pologne, & de se faire passer pour le prince Démétrius. Ces nouvelles ne causerent pas d'abord beaucoup d'inquiétude à la cour du Czar, où l'on n'étoit que trop convaincu de l'assassinat du jeune prince; mais Atrepiew trouva moyen d'attirer dans son parti plusieurs grands du royaume, qui aimerent mieux recevoir un faux Prétendant, que de gémir plus long-tems sous un tyran qu'ils détestoient. Le faux Démétrius traita avec les Polonois, pour avoir du secours. Ils lui fournirent une armée considérable, avec laquelle il marcha en diligence vers

les frontieres de la Russie. Boritz Gudenow envoya contre son ennemi un grand corps de troupes, commandé par un de ses principaux généraux; mais celui-ci, au lieu de livrer bataille, se joignit au Prétendant, & le complimenta, au nom de tout l'Empire, comme héritier légitime de la couronne. Plusieurs des grands de la ville de Moscou allerent au-devant du nouveau Souverain; &, dans toute la route, il n'y eut pas une seule ville qui entreprît de lui disputer le passage. Elles se rendirent toutes volontairement les unes après les autres. Boritz, ne voulant pas survivre à tant de malheurs, s'empoisonna. Le sénat, accompagné du clergé, alla recevoir le vainqueur, lorsqu'il approcha de Moscou. Ils le conduisirent dans la capitale, avec beaucoup de pompe, & la couronnerent, sans lui faire aucune condition. Le faux Démétrius, pour mieux jouer son rôle, envoya aussi-tôt une députation à la Czarine douairiere, qui s'étoit retirée dans un couvent. Il la traita de Mere, & la pressa de venir à la cour. Elle y vint en effet; &, quoiqu'elle fût convaincue de son imposture, elle dissimula à son tour, & fit semblant de le reconnoître pour son fils.

En montant sur le thrône de Russie, le nouveau Souverain avoit formé le projet d'introduire dans le pays la Religion Ca-

tholique Romaine. Mais, jugeant qu'il rencontreroit beaucoup d'obstacles de la part des grands du royaume, il ordonna un grand repas où il devoit faire égorger tous ceux qu'il croyoit les plus opposés à son dessein. Ils en furent avertis, la veille; &, s'étant transportés chez la Czarine douairiere, ils la supplierent de leur dire si ce Démétrius étoit véritablement son fils? Cette princesse refusa d'abord de s'expliquer à ce sujet; mais à la fin elle leur donna des preuves convaincantes de la mort du véritable Démétrius. Sur ces assurances, ils coururent les rues à cheval, pendant toute la nuit, pour animer le peuple contre l'imposteur qui fut tué le lendemain. Son corps fut brûlé dans une des places de la ville. Les Polonois, qui étoient venus en Russie, furent la plûpart massacrés, avec toutes les tristes circonstances qui accompagnent une grande révolution.





BASILE ZUSKI.

[1606.]

LEs sénateurs, après la mort d'Atrepiew, songerent à faire une élection libre d'un nouveau Souverain. C'étoit la premiere de ce genre, depuis le règne de Rurich. Ils convoquerent l'ancienne noblesse, & les plus grandes maisons de Russie, dans la ville de Moscou. Les voix étant partagées entre Basile Zuski, & Jean Galitzin, il fut résolu qu'on laisseroit la décision au peuple. Le parti du premier détacha secrettement une personne parmi le peuple assemblé, pour y répandre le bruit que Basile venoit d'être élu Souverain de Russie. Aussi-tôt que les sénateurs parurent, ils furent fort surpris d'entendre crier tout le monde: «Vive le Czar Basile Zuski!» Ils regarderent cet évènement comme un miracle, persuadés que personne d'entr'eux n'étoit sorti de l'assemblée; & Zuski fut couronné le jour même. Il ne fut pas plutôt monté sur le thrône, qu'il se rendit odieux par ses violences, & souleva tout l'Empire contre lui. Il fut proscrit avec la même chaleur qu'il avoit été proclamé. On le

dépouilla des marques de la souveraineté ; & on l'obligea de se retirer dans un cloître où il prit l'habit monastique. Sigismond, roi de Pologne, qui s'étoit toujours déclaré son ennemi, ayant fait une irruption en Russie, fit amener Zuski en sa présence. Celui-ci, se souvenant qu'il avoit porté une couronne, tint, devant le monarque Polonois, une contenance si fière, que Sigismond en fut piqué, & lui ordonna de se prosterner. « Le malheur, lui dit Basile, ne me fait point oublier que je suis » le Souverain de la Russie, & que je ne » dois me prosterner devant aucun mortel. » Ce n'est point ta valeur qui m'a fait ton » ton esclave ; c'est la perfidie de mes sujets, & la volonté de l'Eternel. En me » voyant dans l'état où je suis, tu dois » trembler, toi, qui n'a jamais été aussi » élevé que moi. » Sous son règne, plusieurs aventuriers tenterent successivement de se faire passer pour le prince Démétrius. Une mort honteuse fut toujours le fruit de leur imposture.



MICHEL ROMANOW.

[1613.]

ULADISLAS, fils de Sigiſmond, roi de Pologne, fut choiſi, pour régner à la place de Zuski, par une partie de la nation Ruſſe. L'autre partie ſe tourna du côté des Suédois, & offrit la ſouveraineté à un des fils de Charles IX, roi de Suède. Au milieu de ces diviſions, il s'éleva un troiſieme parti qui donna l'excluſion aux deux princes. Tous les Ruſſes ſe réunirent en faveur d'un jeune homme de quinze ans, d'une des premieres maiſons de l'Empire. C'étoit Michel Romanow, fils de l'archevêque de Roſtow. Michel vivoit avec ſa mere dans un couvent où celle-ci étoit religieuſe. Son pere étoit détenu priſonnier en Pologne; mais il avoit un oncle, dont la politique habile vint à bout de le faire proclamer Czar. Il gagna l'archevêque de Moſcou. Ce prélat, qui eſpéroit tirer de grands avantages de cette élection, parut un jour, de grand matin, dans le ſénat; y débita avec un ton prophétique, que le ciel ſe déclaroit pour le jeune Romanow; qu'il avoit appris, par révélation, que l'on ne pouvoit rien faire de

mieux pour le ſalut de l'Etat, que de le placer ſur le thrône. Tel eſt commencement du règne de l'illuſtre maiſon de Romanow, qui depuis a toujours porté le ſceptre de la Ruſſie.

La proclamation du nouveau Czar étant faite, les ſénateurs, accompagnés de quantité de ſeigneurs de la cour, la notifierent à ce prince, & à ſa mere. Celle-ci demanda d'abord qu'on lui permît de conférer avec les ſénateurs, avant qu'ils fiſſent la propoſition à ſon fils. On lui accorda ſa demande; & le rendez-vous fut donné à l'égliſe. Elle proteſta contre tout ce qui avoit été fait; &, fondant en larmes, elle ſupplia les députés de l'aider à éluder cette élection. Elle ſe plaignit que ſes malheurs le pourſuivoient juſques dans ſa retraite, & qu'après avoir vu aſſaſſiner cruellement pluſieurs Czars, on vouloit lui arracher pour derniere victime ſon fils unique, dont la poſſion lui étoit plus chere que tous les biens de l'univers. Elle ajoûta qu'il n'étoit point en état de porter un fardeau ſi peſant, & qu'une ſemblable élection ne pouvoit tourner qu'au malheur de l'Empire. On lui fit comprendre que, la choſe étant faite, ſes plaintes & ſes prieres devenoient inutiles; ſur quoi s'étant un peu calmée, elle conjura les ſénateurs de prendre ſon fils ſous leur tutelle, & de répondre devant Dieu de

tous les inconvéniens qui pourroient provenir de sa jeunesse, & de son peu d'expérience.

[1630.]

Le jeune Czar, frappé de la beauté d'Eudoxie, fille d'un pauvre gentilhomme, nommé *Stresnew*, la demanda en mariage. C'étoit l'usage des princes de Russie d'épouser les filles de leurs sujets. Eudoxie étoit dame d'honneur de la femme d'un sénateur : son pere demeuroit à la campagne, & ne sçavoit pas que sa fille étoit devenue Czarine. Le Czar lui envoya un chambellan, avec une suite nombreuse, pour l'inviter à venir à Moscou. Le chambellan le trouva qui travailloit dans ses champs, avec son monde. En l'abordant, il le salua de la part du prince & de la princesse, & lui dit qu'ils desiroient l'un & l'autre de le voir à la cour où il avoit ordre de le conduire. Ce discours parut si étrange à ce pauvre gentilhomme, qu'il crut d'abord qu'on se moquoit de lui. « J'ignore qui » vous êtes, dit-il au chambellan. Il est » vrai que votre air, votre équipage, votre habillement, & votre suite, tout annonce en vous un homme de qualité. » Quant à moi, seigneur, quoique noble, » je suis pauvre, &, par conséquent, obligé » de travailler : ne me faites pas perdre

» mon tems. » Mais, le seigneur Russe lui ayant remis une lettre de sa fille, le pere d'Eudoxie ne douta plus de son bonheur. Il prit avec lui la route de Moscou où il avoit déja été nommé sénateur, & où sa famille est encore aujourd'hui fort distinguée. La douceur & la piété d'Eudoxie égaloient ses charmes ; & la nation Russe s'est épuisée en ses louanges. Dans les premieres années de son mariage, elle ne donna au Czar que des princesses. Il se chagrina beaucoup de n'avoir point de fils, & résolut de la répudier ; mais sa mere se donna tant de mouvement auprès du sénat, qu'il le détourna de cette fâcheuse extrémité. Le Czar consentit à garder Eudoxie ; & elle accoucha, l'année d'après, du prince Alexis. Depuis ce tems là, ils vécurent ensemble dans la plus heureuse union.

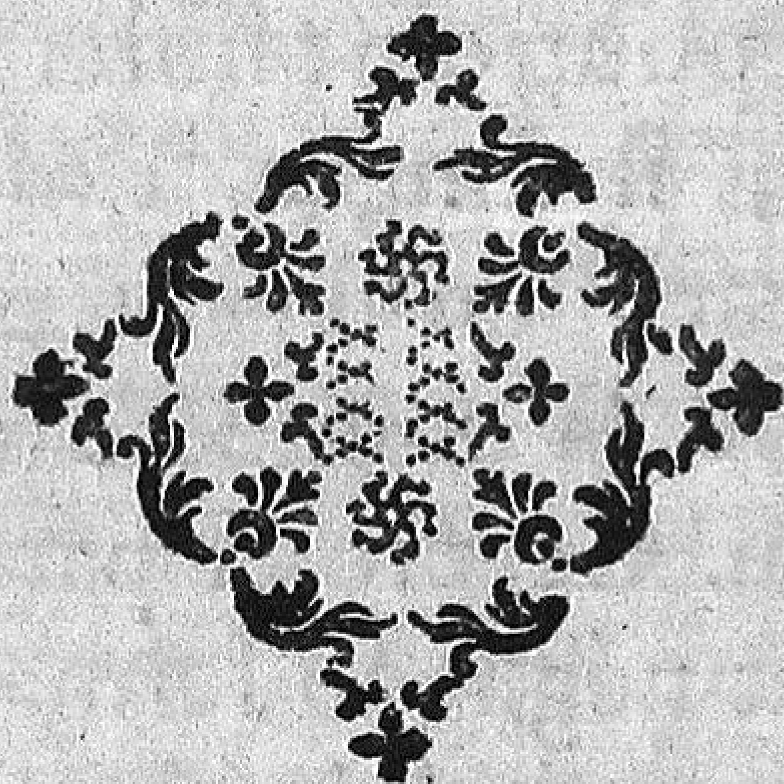
Autrefois les alliances étrangeres étoient défendues en Russie. Quand le prince vouloit se marier, il le faisoit publier dans son Empire : on lui amenoit les plus jolies femmes du pays ; il choisissoit celle qui lui plaisoit davantage : on renvoyoit les autres avec des présens.

[1635.]

Plusieurs prétendent que ce fut sous le régne de Michel Romanow, que toute la Sibérie acheva d'être unie à l'Empire Russe.

Il dut cette conquête à un Cosaque nommé *Jermack*. Il avoit quitté son pays, & s'étoit associé à une troupe de brigands avec lesquels il se mit à voler sur les grands chemins. Il devint bientôt le chef de la bande, & s'acquit une si grande célébrité parmi tous les vagabonds & gens sans aveu, qu'ils vinrent en troupes se ranger sous ses étendards. Il se rendit si redoutable, qu'il obligea le Gouvernement d'envoyer contre lui de gros détachemens. Il fut battu, en plusieurs rencontres; &, pour éviter le juste châtiment qu'il méritoit, il se sauva vers les frontieres de la Perse. Il se réfugia ensuite dans la Sibérie, & mesura souvent la force de ses armes avec les Tartares. Mais, sentant qu'il ne pourroit résister long-tems à la multitude, il songea à mériter la clémence du Czar, en faisant proposer à la cour de Russie la conquête du pays qu'il avoit parcouru. Ce projet parut important, & ne fut point négligé. Jermack obtint son pardon, & fut mis à la tête d'un corps de troupes, avec lequel il se conduisit avec tant de prudence, d'activité & de courage, que les Tartares furent obligés de lui céder la victoire. Il est vrai que le Cosaque n'en jouit que fort peu de tems; car, ayant apperçu le Khan des Tartares dans une barque, il voulut sauter de son bateau dans un autre pour arriver jusqu'à lui : le pied

lui manqua; Jermack tomba dans la riviere, & se noya. Depuis ce tems, les Russes se sont étendus successivement jusqu'au pays de Kamtschatka. Comme c'étoit aux Cosaques qu'on devoit ces conquêtes, on voulut leur en laisser tout l'honneur; & à mesure qu'on envoyoit des troupes en Sibérie, on les incorporoit dans cette milice. Pour la même raison, toute la cavalerie Sibérienne porte encore le nom de *Cosaques*. Celui de Jermack est en si grande vénération dans cette même contrée, qu'aux nôces du peuple, on ne manque jamais de chanter des chansons à sa louange.





ALEXIS.

[1645.]

MICHEL Romanow laiſſa, en mourant, la couronne à ſon fils Alexis, un des plus grands princes qu'ait eus la Ruſſie, & dont on parleroit davantage, ſi la gloire de ſon règne n'avoit été, en quelque ſorte, éclipſée par celle de ſon fils, Pierre le Grand. Il épouſa, comme ſon pere, la fille d'un pauvre gentilhomme. Il en aimoit une autre avec paſſion ; mais, quelque deſir qu'il eût d'en faire ſa femme, ſon premier miniſtre, & qui avoit été ſon gouverneur, fit naître des obſtacles qui firent manquer ce mariage. Ce miniſtre ſe nommoit *Moroſow :* il avoit tout pouvoir ſur l'eſprit de ſon maître ; &, comme il ſe propoſoit une autre union pour le Czar, il gagna la dame d'honneur, qui devoit attacher la couronne ſur la tête de la nouvelle Souveraine. Cette femme lui lia les cheveux ſi près de la racine, que la jeune perſonne s'évanouit au milieu de la cérémonie. C'étoit ce que Moroſow avoit prévu ; & il ſçut en profiter pour arriver à ſon but. Il fit enviſager cet évanouiſſement comme une attaque d'épilepſie, à laquelle il dit au grand-duc que

cette fille étoit fort sujette. On fit un crime à son pere d'avoir osé produire à la cour, pour partager le lit du maître, une personne qu'il sçavoit être affligée d'un mal qui se communique. En conséquence, il fut condamné au fouet, & exilé en Sibérie. Sa fille fut enfermée dans un couvent; &, par cette double injustice, le ministre de Russie fit épouser au Souverain une autre jeune personne, nommée *Marie*, & prit lui-même pour sa femme la sœur de Marie. Elles étoient toutes deux filles d'un gentilhomme nommé *Ilia*, qui, comme beau-pere du Czar & du ministre favori, vécut à la cour dans une grande intimité avec l'un & l'autre. Dans la suite, le monarque ayant sçu qu'on l'avoit trompé, en eut un très-grand chagrin. Il rappella le pere; le combla de biens, & donna à la fille une pension considérable. On dit qu'elle conserva toujours très-précieusement l'anneau & le mouchoir qu'elle avoit reçus du Czar, & refusa constamment de se marier.

[1647.]

Les deux favoris du Czar, Ilia son beau-pere, & Morosow son premier ministre, se laisserent enyvrer par leur crédit; &, dans la distribution des graces du prince, ils eurent plus d'égard aux basses-

ses des flateurs, qu'à la vertu & au mérite. Plessow & Trachanistow, faits pour rester dans l'obscurité, furent élevés aux premieres charges. Ces nouveaux parvenus firent servir leur autorité à accabler le peuple par des exactions odieuses, & des monopoles sur les denrées les plus nécessaires à la vie. Le peuple souffrit quelque tems en silence, espérant que ces magistrats pervers attireroient enfin sur eux l'indignation du Souverain. Mais, soutenus par le premier ministre, ils exerçoient impunément leur brigandage. Les Moscovites éclaterent, & résolurent de demander hautement justice, ou de se la faire eux-mêmes. Une partie des habitans de Moscou s'assemble en tumulte; attend le Czar au sortir de son palais; saisit la bride de son cheval, & lui crie vengeance contre ses oppresseurs. Les gardes ont l'imprudence de frapper les séditieux; alors les révoltés ne se contiennent plus; le prince tremble pour lui-même, & est obligé de promettre au peuple une prompte satisfaction. La populace se rendit sur le champ dans la maison du premier ministre; enfonça les portes; brisa les meubles; pilla les bijoux de sa femme; perça les tonneaux, &, après s'être énywré, y mit le feu, & réduisit toute la maison en cendres. De-là les factieux allerent faire le même dégât chez les créatures de ce ministre. Ils

arracherent le grand chancelier de ſon lit où il étoit malade; le traînerent dans les rues de Moſcou, & l'aſſommerent à coups de bâtons & de pierres. Le Czar, craignant qu'on n'attentât auſſi à ſa perſonne, envoya Romanow ſon parent, qu'il ſçavoit être agréable au peuple, pour l'engager à rentrer dans le devoir. Ce ſeigneur ſe préſenta, la tête découverte, & dit tout ce qu'il crut de plus propre à appaiſer les factieux. On l'écouta en ſilence; & la réponſe fut qu'on auroit toujours pour la perſonne de l'empereur le reſpect qui lui étoit dû, mais qu'on demandoit la punition de ceux qui abuſoient de ſa confiance. On livra au peuple le magiſtrat Pleſſow, les mains attachées derriere le dos, & ſuivi du bourreau. La populace effrénée s'abandonna, en le voyant, aux tranſports de ſa fureur; l'arracha des mains de l'exécuteur de la juſtice, & le fit mourir ſur la place. On traîna ſon cadavre dans les rues; & c'étoit à qui lui feroit le plus d'inſultes. Un moine à qui Pleſſow avoit fait donner la baſtonnade, quelques jours auparavant, ne fut pas un des moins ardens à pourſuivre ſa vengeance. Il lui coupa la tête, & le foula aux pieds, accompagnant cette action de mille imprécations horribles, & de juremens épouvantables.

On demandoit toujours Moroſow. Le Czar,

Czar, pour le ſauver, crut devoir encore ſacrifier Trachaniſtow à qui l'on trancha la tête. Les ſéditieux, ſatisfaits de cette ſeconde exécution, ne ſongerent plus à Moroſow; mais la révolte n'étoit pas encore appaiſée; car bientôt on vit toute la ville embraſée. Le Czar ſentit qu'il falloit uſer de douceur; &, pour ramener ce peuple mutiné, il commença par lui faire diſtribuer, pendant pluſieurs jours, force eau-de-vie : enſuite il donna les places de ceux qui avoient été exécutés, à des perſonnes plus dignes de les remplir, que celles qu'on en avoit dépouillées. Il fit faire, après cela, une proceſſion ſolemnelle; &, lorſque le peuple fut raſſemblé : « Mes amis, leur dit-il, vous ne devez pas douter que ce ne ſoit avec bien » de la douleur que j'ai appris les injuſti» ces de mes miniſtres. Auſſi-tôt qu'elles » ſont parvenues à ma connoiſſance, ils » ont ſubi la peine dûe à leurs crimes; & » vous avez vu que je les ai remplacés par » des hommes d'une probité reconnue. Ne » croyez cependant pas que je me repoſe » tellement ſur ces derniers, que je leur » abandonne aveuglément les intérêts de » l'Etat : j'examinerai leur conduite de ſi » près, qu'ils ſeront obligés de s'acquitter » de leur devoir. »

Le peuple répondit à ce diſcours par des

applaudissemens & des transports de joie inexprimables. Il rendit des actions de graces au monarque ; & le Czar, le voyant ainsi disposé, reprit la parole, & dit : « Il » est vrai, mes amis, que je vous ai pro- » mis de vous livrer mon premier minis- » tre ; mais croyez-vous que je puisse sa- » crifier un homme qui m'a tenu lieu de » pere dans mon enfance ? Croyez-vous » qu'il me soit possible de voir périr celui » qui n'a jamais cessé de veiller à ma con- » servation ? Oubliez ses torts, je vous en » conjure ; pardonnez à mon gouverneur » les fautes de mon ministre. Je vous ré- » ponds de sa conduite pour l'avenir, & » vous promets qu'il se comportera désor- » mais avec plus de sagesse. Si vous trou- » vez mauvais qu'il prenne sa place dans le » conseil, je consens à ne plus l'y appeller ; » mais je vous prie de le regarder toujours » comme mon beau-frere ; & la conduite » que vous tiendrez à son égard, sera la » preuve de l'attachement que vous aurez » pour moi-même. »

Le ton suppliant, que prit ce monarque en parlant à ses propres sujets, fit sur eux une telle impression, qu'on les entendit s'écrier tous d'une voix : « Que la volonté » de Dieu soit faite, & celle du Souverain » bien-aimé, qui nous gouverne avec tant » de bonté & de douceur ! » Alexis fut sen-

ſible à cette démonſtration, & exprima par ſes larmes ſa joie & ſa reconnoiſſance.

Moroſow, voulant auſſi éprouver les diſpoſitions du peuple à ſon égard, ſe montra à lui, la tête découverte, & traverſa toute la capitale, ſaluant tous ceux qui étoient ſur ſon paſſage, ſouriant aux uns, parlant aux autres, & ſe conduiſant avec tant de ſoupleſſe, que tout le monde en fut ſatisfait. Il ſe comporta, dans la ſuite, d'une maniere ſi différente qu'il n'avoit fait juſqu'alors, qu'il fut auſſi univerſellement eſtimé, qu'on l'avoit déteſté auparavant.

[1660.]

Alexis continua à partager ſes faveurs & ſa confiance entre Moroſow & ſon beau-pere Ilia. A la mort du premier, Ilia réunit en lui ſeul tout le crédit & toute l'autorité. C'étoit un miniſtre habile ; mais, ayant été frapé d'une attaque d'apoplexie, il en perdit la mémoire & le jugement. Il lui échappoit, de tems en tems, des abſurdités qui impatientoient le Czar. Un jour, on reçut la nouvelle, que les Polonois aſſiégeoient une ville de Ruſſie. Alexis aſſembla ſon conſeil pour ſçavoir le parti qu'il y avoit à prendre. « Qu'on me donne

» le commandement de l'armée, dit Ilia;
» & je me fais fort d'amener le roi de Pologne lui-même prisonnier à Moscou. »
Le Czar, indigné de cette vanité ridicule, lui dit : « Vieux fou, va te faire pendre. » Sa colere, augmentant par degré, il se leva; prit son beau-pere par la barbe, & le chassa à coups de pieds de la salle du conseil. Cet emportement affligea si fort la Czarine, qu'elle voulut engager son pere à quitter la cour. Mais Alexis sçavoit réparer par ses libéralités & ses caresses, les outrages qu'il faisoit à son beau-pere par ses emportemens & ses violences.

[1661...]

Plusieurs historiens rapportent au règne de ce prince deux anecdotes assez plaisantes. On dit qu'étant fort tourmenté de la goutte, Alexis promit de très-grandes sommes à quiconque lui indiqueroit un remede propre à le guérir. Une femme, outrée des mauvais traitemens que lui faisoit son mari, déclara qu'il possedoit un spécifique souverain contre le mal qui affligeoit le monarque. Le Czar envoya chercher cet homme, & lui fit demander son remede. » Sans doute, répondit-il, que
» l'on me prend pour un autre; je ne
» sçais de quoi on veut me parler : jamais

» je n'ai été médecin; & je ne connois
» de secrets, ni pour la goutte, ni pour
» aucune autre maladie. » On prit ce refus pour une obstination; &, après bien des instances, voyant qu'il persistoit dans son opiniâtreté, on le condamna à recevoir, tous les jours, un certain nombre de coups de fouet, jusqu'à ce qu'il eût enfin administré le spécifique dont sa femme assuroit toujours qu'il étoit possesseur. Enfin, dans le dernier désespoir, il dit qu'en effet il avoit un remede, mais que, ne le croyant pas assez certain, il n'avoit pas osé le proposer, dans la crainte de ne pas réussir. Il fit venir des herbes de toute espece, & en composa un bain pour le Czar. Soit que le mal fût à son déclin, ou que, parmi une si grande quantité de plantes, il s'en trouvât de propres pour la maladie de ce monarque, ce prince en fut sensiblement soulagé. On se confirma alors dans l'idée que les premiers refus de cet homme n'étoient qu'un effet de sa mauvaise volonté; &, pour l'en punir, on le fouetta encore plus fort que le premier jour. On lui fit ensuite un présent proportionné au service qu'il avoit rendu; mais on lui défendit de marquer aucun ressentiment à sa femme. Cette anecdote peut faire révoquer en doute l'opinion où l'on est assez

universellement, que les femmes Russes veulent être battues par leurs maris.

La seconde anecdote regarde encore un médecin. Parmi des prisonniers de guerre Polonois, qui se trouvoient en Russie, il y avoit un homme de très-grande considération, avec lequel on ne souffroit point que personne eût aucune conversation particuliere. Etant tombé malade, ce prisonnier demanda un médecin; & on lui en envoya un par ordre du Czar. Le docteur ordonna, entr'autres choses, à son malade de prendre de la *crême de tartre*. La sentinelle écouta leur entretien avec beaucoup d'attention; &, à ces mots, *crême de tartre*, il s'imagina qu'ils parloient des *Tartares de Crimée*, avec lesquels les Russes étoient en guerre. Elle alla sur le champ en faire son rapport au ministre, qui regarda la chose comme très-importante, par la raison que les Tartares de Crimée, & les Polonois étoient alliés & ligués contre la nation Moscovite. Le ministre fit venir le médecin; le traita de traître; le menaça des plus cruels supplices, & finit par lui dire: « Chien que » tu es! qu'as tu dit à ce prisonnier, des » Tartares de Crimée? » Le médecin, se rappellant alors le contenu de son ordonnance, répondit que c'étoit sans doute une

méprise de la sentinelle, qui, entendant nommer la *crême de tartre*, s'étoit figurée que l'on parloit des Tartares de Crimée.

[1671.]

Le Czar Alexis, après avoir perdu sa premiere femme, dont il eut plusieurs enfans, épousa, en secondes nôces, Natalie Nariskin, fille d'un colonel de ce nom, & devint mere d'un fils qui fut depuis Pierre le Grand. Il mourut, cinq ans après ce second mariage, avec la réputation du meilleur prince qui eût gouverné la Russie. Entr'autres traits qui manifestent sa bonté, on dit que, lorsqu'il étoit obligé de signer la sentence des criminels, il avoit coutume de dire qu'il n'étoit pas souverain pour faire périr ses sujets, mais pour les conserver. Un jour, il lut l'arrêt qu'on lui présentoit à signer; & voyant que le coupable n'étoit qu'un déserteur, il mit au bas: « J'accorde grace, » & signa son nom.

Ce prince étoit fort porté à la galanterie; mais il vouloit obtenir les faveurs de l'amour, comme amant, & non comme souverain. Il cachoit son rang, afin d'être plus sûr d'être aimé pour lui-même. Sa premiere femme fermoit les yeux sur ses fréquentes infidélités; mais il ne trouva pas dans la seconde les mêmes complaisances.

Elle ſe plaiſoit à humilier ſes rivales; &, un jour qu'une d'entr'elles s'étoit permis des réponſes trop vives, la Czarine en demanda vengeance, avec tant d'empreſſement, que ce prince foible ne put réſiſter à ſes inſtances, & exila ſa maîtreſſe. Il eut quelques remords de traiter ainſi une femme qu'il aimoit; mais il n'eut jamais la force de la rappeller; &, pour ne pas déplaire à ſon épouſe, il laiſſa cette maîtreſſe infortunée mourir dans ſon exil.



THÉODORE ALEXIOWITZ.

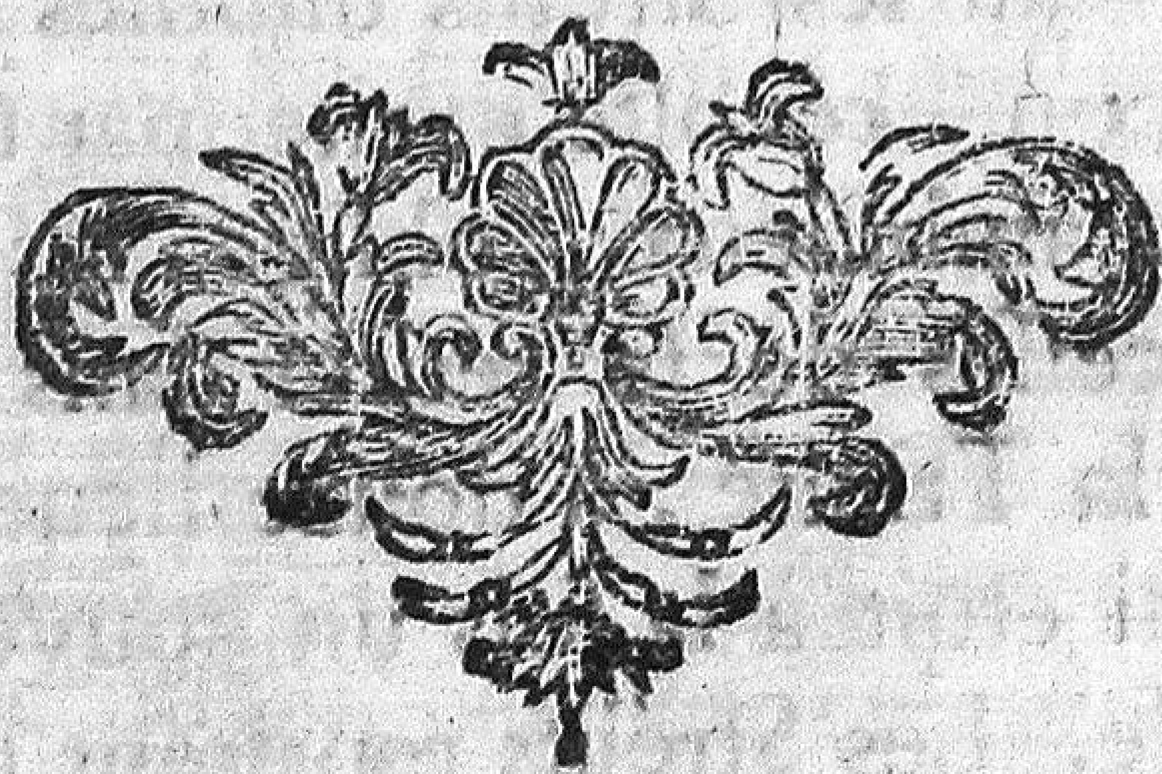
[1676.]

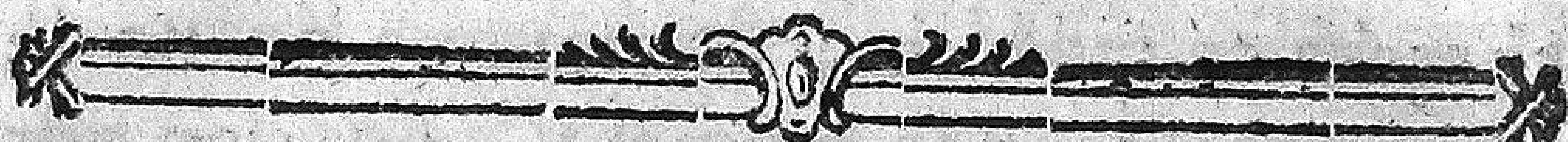
L'AÎNÉ des enfans d'Alexis succéda à son pere. Un des évènemens les plus remarquables de son règne est le coup terrible, qu'il porta à la noblesse Moscovite. Il la convoqua, un jour, avec ordre d'apporter à la cour ses chartres & ses privilèges. Il s'en empara ; les jetta au feu, & déclara qu'à l'avenir les titres de noblesse de ses sujets seroient fondés uniquement sur leur mérite, & non pas sur leur naissance. Depuis ce règne, les honneurs & la considération se règlent sur le grade militaire. Un lieutenant général, quoique d'une noblesse commune, a le pas à la cour, & ailleurs, sur un prince qui n'a que le rang de colonel. La constitution du gouvernement est toute militaire ; & la noblesse est vouée, par état, au service, dès sa naissance. Elle commence par le rang de soldat, & ne parvient que par degrés aux emplois supérieurs. Plusieurs nobles de Russie, sans jamais avoir été à l'armée, ne laissent pas d'arriver au rang d'officiers généraux, parce que les différentes fonctions, qui les atta-

chent à la cour, leur tiennent lieu de service militaire.

Le Czar Théodore mourut jeune; &, quoique marié deux fois, il ne laissa point de descendans. Il avoit deux freres, Ivan & Pierre: ce fut ce dernier qu'il désigna pour lui succéder. Le premier étoit d'un tempérament délicat, & d'un esprit encore plus foible. Pierre, au contraire, avoit une santé vigoureuse, & un caractere mâle & actif. Leur sœur, la princesse Sophie, voulut profiter de la foiblesse d'Ivan, & de l'extrême jeunesse de Pierre, pour usurper le pouvoir suprême; &, comme elle ne trouvoit point dans ce dernier, né d'un autre lit, l'attachement, la confiance ni la docilité qu'elle desiroit, elle cria à l'injustice, de ce qu'on l'associoit au thrône avec son frere. Pour maintenir Ivan dans tous ses droits, elle souleva les Strélits, & commença par sacrifier à son ambition toute la famille du jeune Pierre. Tous ceux qui étoient ou odieux, ou suspects à cette femme cruelle & intrigante, furent égorgés. Elle persuada aux troupes qu'on en vouloit à la vie de l'aîné des deux princes; qu'un médecin Hollandois, que la famille de Pierre avoit gagné à force d'argent, avoit déja fait mourir le feu Czar Théodore, dans le dessein de mettre sur le thrône le plus jeune des deux freres. On

chercha ce médecin ; &, comme on ne le trouva pas dans le moment, on s'en prit à son fils, & on le massacra. On rencontre un autre médecin ; on l'égorge de même, non pour avoir, disoit-on, fait mourir le feu Czar, mais pour en avoir, en qualité de médecin, dépêché plusieurs autres dans l'autre monde. C'est ainsi que cette barbare & insolente soldatesque mêloit à ses fureurs le ton même de la plaisanterie. Enfin elle découvre le médecin Hollandois, déguisé en mendiant ; & elle le fait expirer dans les supplices. Ces horribles exécutions finissent par proclamer Souverains les deux jeunes princes, en leur associant Sophie leur sœur, en qualité de Co-Régente.





IVAN, PIERRE.

SOPHIE, *Régente.*

[1682.]

CEUX qui s'étoient dévoués avec le plus de zèle aux intérêts de Sophie, n'étant plus utiles à ſes deſſeins, cette princeſſe les abandonna. Le premier auteur de la ſédition, celui qui avoit ſoulevé les Strélits, oſa demander pour récompenſe, une des ſœurs des Czars en mariage pour ſon fils. La demande fut rejettée avec dédain ; ce qui l'outragea d'une telle ſorte, qu'il forma la réſolution de maſſacrer toute la famille royale, n'aſpirant à rien moins, qu'à occuper lui-même le thrône. Il trouva de nouveau les Strélits diſpoſés à le ſervir. Cette ſeconde révolte, excitée par un homme cruel & ambitieux, obligea les princes & les princeſſes de ſe retirer dans le monaſtere de la Trinité, à douze lieues de Moſcou, qui étoit à la fois un couvent & une fortereſſe. Les Strélits reprirent toute leur fureur, & recommencerent le carnage ; mais le ſénat ayant fait marcher contre eux des troupes étrangeres, ils furent ſaiſis de crainte, & mirent les armes bas. On réſolut d'en faire un exemple des plus ſévè-

res. Déja deux mille coupables prennent congé de leur famille ; &, tels que des pénitens volontaires, ils vont chercher la peine de leur crime, portant eux-mêmes les instrumens qui doivent servir à leurs supplices. Ils s'arrêtent sous les fenêtres des princes ; & là, dans la plus grande consternation, ils s'écrient : « Nous sommes tous » coupables ; nous méritons la mort ; nous » attendons notre jugement : les Czars sont » les maîtres de nos vies. » Trente des plus coupables eurent la tête coupée : on pardonna aux autres ; & on les renvoya à Moscou. Les princes revinrent dans la capitale, & vécurent ensemble dans la plus grande union, sous la régence de Sophie qui continua à régner en Souveraine.

[1683.]

Sophie aimoit Basile Galitzin, & partageoit avec lui la suprême puissance. Ce seigneur réunissoit en sa personne les plus grandes charges de l'Etat ; celles de chancelier, de premier ministre & de généralissime des armées Les autres places étoient occupées par les créatures de la princesse & de son amant. Cependant toute l'attention des Moscovites se portoit sur le jeune Czar : Sophie & Galitzin le voyoient avec peine, & auroient desiré qu'une mort prompte les en délivrât. Mais,

n'osant attenter à sa vie, à cause de l'attachement de la nation pour ce prince, ils mirent auprès de lui de jeunes débauchés, espérant que le poison de la volupté affoibliroit sa santé & son esprit. L'élévation de son génie, la force de son tempérament, la fermeté de son caractere, tout en lui annonçoit un monarque, qui voudroit régner par lui-même, & incapable de se laisser gouverner. Souvent il s'arrachoit du sein des plaisirs pour se livrer aux études de l'art militaire. Il alloit converser avec les officiers étrangers. Il vouloit qu'ils lui apprissent l'exercice, & le faisoit souvent faire aux soldats. Ce prince eut à combattre une frayeur naturelle, qui le faisoit pâlir & tomber en convulsion, lorsqu'il falloit passer un ruisseau. Il vint à bout de vaincre la nature, en se jettant souvent & précipitamment dans l'eau. Malgré son aversion pour cet élément, il parvint à se faire un amusement de la marine; & cet amusement se tourna au profit de sa nation. On dit que cette frayeur lui étoit venue d'une promenade qu'il fit, à l'âge de quatre ou cinq ans, avec la Czarine sa mere. La voiture passa sur une chaussée, à côté de laquelle il y avoit une chute d'eau, qui faisoit beaucoup de bruit. Le jeune prince, qui dormoit, en fut éveillé, & eut une si grande peur, que, dans la suite, la vue de

l'eau, sur-tout d'un eau courante, lui inspiroit une secrette horreur. La victoire, que ce prince remporta sur lui-même, fut l'occasion de la réforme qu'il introduisit dans la marine de Russie. Un jour qu'il se promenoit à Ismaëlof, une des maisons de plaisance de son aïeul, il apperçut une chaloupe angloise, qui étoit abandonnée. C'étoit un objet inconnu, qui piqua sa curiosité. Il la fit transporter sur un grand lac, dans le voisinage du monastere de la Trinité. Il fit bâtir deux autres frégates, & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Il fit ensuite construire par des Hollandois & des Vénitiens quelques barques longues, avec plusieurs vaisseaux d'environ trente pieces de canon. Il forma une petite flotte avec laquelle il fit des courses, & même des conquêtes contre les Turcs & les Tartares. Ce prince prenoit plaisir à voir faire la manœuvre. Il acquéroit des lumieres, & invitoit, par son exemple, ceux de sa cour, & son peuple, à s'instruire d'un art inconnu en Russie. Il envoya beaucoup de jeunes gens, les uns à Livourne, les autres à Venise, & en Hollande, pour puiser à la source les connoissances de la marine & de la construction des différentes especes de vaisseaux. Il attira aussi dans ses Etats, des hommes habiles & éclairés, qui pussent former des éleves. Dans la suite, ce prince donna

une fête, dans laquelle cette petite chaloupe, qui avoit été le principe de son goût pour la marine, fut conduite sur la Néva, avec une pompe extraordinaire, par le Czar, par les amiraux & les vice-amiraux. Le mât portoit l'étendard de l'Etat; & elle entra dans le port de Pétersbourg, au bruit de plusieurs salves de canon, d'un grand nombre d'instrumens militaires, & des acclamations d'un peuple immense.

[1684.]

Sophie engagea son frere Ivan à se marier, dans l'espérance que, si ce prince avoit un fils, elle auroit un prétexte pour conserver son autorité. Ivan épousa la fille de Soltikof, gouverneur de Sibérie, dont la beauté fixa le choix du jeune Czar. Cependant Pierre se rendoit toujours plus digne du thrône, par l'étude particuliere qu'il faisoit de toutes les connoissances qui forment les grands monarques. Celle de la guerre l'occupoit particulièrement. Il s'étoit attaché à un officier, nommé *Lefort*, en qui il crut reconnoître des talens militaires, & de qui il voulut apprendre l'art de la guerre. Lefort étoit de Geneve : il étoit venu en Russie, pour s'avancer dans le service. Pierre le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. Le prince prit insensiblement pour cet étranger une

une affection singuliere. Il l'honora de toute sa confiance ; & cette intimité dura jusqu'à la mort du Genevois.

Sentant quel avantage résulte de la subordination dans l'art de la guerre, le jeune Czar voulut apprendre aux seigneurs de sa cour à ne point en dédaigner l'apprentissage. Il se fit d'abord tambour dans la compagnie de ses gardes : il fut ensuite nommé sergent, & passa successivement, mais lentement, aux autres grades.

[1687.]

La régente & son ministre Basile Galitzin se virent avec chagrin obligés d'entrer dans la Ligue que l'empereur Léopold forma contre les Turcs. Boritz Galitzin, gouverneur du Czar Pierre, profita de cette occasion pour éloigner de la cour le ministre son parent, dont il étoit l'ennemi déclaré. Il le fit nommer général des troupes qui devoient combattre contre les Tartares. Il ne pouvoit employer un moyen plus adroit & plus sûr pour s'en défaire. On lui donnoit un emploi au-dessus de ses forces, mais qu'il ne pouvoit refuser sans se rendre suspect, & sans être soupçonné de lâcheté. Après une campagne peu glorieuse, Galitzin fut reçu avec les plus grandes marques de distinction, par le Czar Ivan & la princesse Sophie ; mais Pierre l'accabla de

reproches, l'accuſa de s'être laiſſé corrompre par les Tartares, & n'épargna ni le mépris ni les menaces. Dès ce moment, la princeſſe Sophie jura la perte de ce prince, dans le deſſein de s'élever à ſa place ſur le thrône, & d'y faire monter ſon favori, en l'épouſant. Elle ſéduiſit ſans peine les Strélits *, toujours prêts à ſe révolter, toutes les fois qu'on leur en fourniſſoit l'occaſion, & gagna le chef de cette milice, qui tenoit d'elle toute ſa fortune. La nuit même, il ſe mit à la tête de ſix cens ſoldats, & partit pour le château d'Obrokensko, où Pierre étoit alors avec Eudoxie Lapuchin, qu'il venoit d'épouſer contre le gré de la Régente. C'en étoit fait de la vie de ce prince, ſi deux Strélits, qui eurent horreur de ce parricide, ne ſe fuſſent écartés, ſans être apperçus de leurs camarades, & n'euſſent averti le Czar du danger qui le menaçoit. Il eut le tems de ſe ſauver dans le monaſtere de la Trinité, ſon aſyle ordinaire, lorſqu'on en vouloit à ſes jours. Les conjurés arriverent peu de tems après; &, ſe voyant découverts, ils ſe retirerent déſeſpérés, avec les remords du crime & la crainte du ſupplice. Pierre envoya ordre au prince Galitzin, & au chef

* Ils étoient à Moſcou, ce que ſont les Janiſſaires à Conſtantinople.

des Strélits de venir le trouver ; mais ils refuserent sous différens prétextes. Sophie, allarmée pour elle & pour son amant, eut recours au prince Ivan, & le pria d'interposer son autorité pour faire mettre les armes bas aux soldats. Elle engagea même l'épouse de ce prince, à joindre ses prieres aux siennes ; mais Ivan répondit : « Je ne » veux point me mêler de cette affaire. Sophie est ma propre sœur ; mais elle a si » mal agi, à l'égard de Pierre, qu'elle ne » mérite plus notre estime ; &, s'il vous » arrivoit à vous-même de parler mal de » mon frere, je vous regarderois comme » notre ennemie. C'est de lui que dépend » tout le bien de l'Etat, qui doit m'être plus » cher que ma femme & que ma sœur. »

Sophie, quoiqu'effrayée de l'orage, crut en imposer, en faisant arrêter le chef des Strélits, & livra entre les mains de la justice l'homme qui s'étoit montré le plus empressé & le plus ardent à servir son ambition & ses fureurs. Elle se rendit, en même tems, au monastere de la Trinité, pour implorer la clémence de son frere. Elle étoit à peine à moitié chemin, que le Czar Pierre lui fit défendre l'approche du monastere, avec ordre de retourner à Moscou. Le chef des Strélits périt sur un échafaud, après avoir déclaré, dans les tourmens de la question, tous les complices de son crime. Sophie y

tenoit le premier rang : aussi cette princesse fut-elle reléguée dans un monastere. Boritz Galitzin obtint que son cousin ne subiroit point de supplice ignominieux : on se contenta de l'exiler avec ses partisans, après l'avoir dépouillé de tous ses biens qui étoient immenses. Sa sentence étoit conçue en ces termes : « Il t'est ordonné par » le très-clément Czar, de te rendre à » Karga, sur la route d'Arcangel, & d'y » rester le reste de tes jours. La bonté ex- » trême de Sa Majesté t'accorde trois sous » par jour. » On écarta tous ceux qui avoient paru attachés aux intérêts de Sophie ; & Pierre revint à Moscou où il fut reçu par son frere avec toutes les démonstrations de la joie & de l'amitié. Dès ce moment, Ivan lui abandonna le soin du gouvernement, & ne se réserva que le pouvoir de mettre son nom dans les actes publics. C'est à cette époque que commence proprement le règne de Pierre le Grand.





PIERRE I, *dit* LE GRAND.

[1689.]

DES peuples grossiers & sauvages, arrachés malgré eux à l'ignorance & à la barbarie; des contrées incultes & désertes, enrichies par le commerce & par l'agriculture; des forêts antiques & marécageuses, changées en villes superbes, en palais somptueux; la valeur substituée à l'aveugle férocité; la politique au despotisme; la raison même aux préjugés: telles sont les merveilleuses métamorphoses qu'opéra le génie hardi de Pierre le Grand. Ce prince triompha de tous les obstacles; & jamais législateur n'en eut de plus grands à surmonter. Esclaves opiniâtres de leurs usages barbares, les Moscovites fermerent long-tems les yeux à la lumiere des sciences & des arts. Plusieurs même de ceux que le Czar envoyoit, pour se polir & pour s'humaniser, dans les différentes contrées de l'Europe, se faisoient gloire de n'y rien apprendre; & l'on en vit un à Venise, qui demeura quatre ans enfermé dans une chambre pour avoir le singulier honneur

de reporter dans sa patrie son ignorance & sa stupidité.

Cette même année, se fit un célèbre traité de paix & d'alliance entre les Russes & les Chinois. Les premiers s'étoient emparés de la Daurie, province située entre la Sibérie & la grande Tartarie; &, pour s'en assurer la possession, ils avoient fait fortifier la ville d'Albazin, sur la route de Sibérie à Pekin. Les Chinois n'avoient pas vu, sans crainte, les précautions des Russes. Ils attaquerent cette place, en 1684, & s'en rendirent maîtres. La cour de Moscovie invita l'empereur de la Chine à terminer leurs différends à l'amiable. On nomma, de part & d'autre, des ministres plénipotentiaires. Les ambassadeurs de la Chine menerent avec eux une suite de dix mille hommes: ceux de Russie se firent aussi accompagner par un détachement considérable, qui leur fut utile pour les défendre contre les attaques des Tartares. Ce fut-là, dit-on, la premiere ambassade & le premier traité de paix que firent les Chinois, depuis la fondation si ancienne de leur Empire. Le congrès se tint sous des tentes, aux environs de Nerschinskoi, capitale de la Daurie. Il fut arrêté que les Chinois abbatroient les fortifications de la ville d'Albazin, & que les Russes garderoient les forts qu'ils avoient du côté de

l'occident. On décida que la riviere de Gorbitza, qui se jette dans la Silka, feroit, du côté de l'orient, les limites de la domination Russienne, & qu'elle feroit bornée, vers l'occident, par les écueils qui sont à la gauche du fleuve Amur. Les deux nations convinrent aussi de la liberté du commerce entr'elles *. Ce traité célèbre fut redigé en latin, du côté des Chinois, par

* Les Russes sont le seul peuple de l'Europe, qui trafique par terre avec les Chinois. Ils mettent trois ans à se rendre de Pétersbourg à Pekin, à y négocier & à revenir. La caravane passe par Tobolsk, capitale de la Sibérie : elle tourne ensuite par le pays des Tongous, traverse le lac Baikal, & le désert qui conduit jusqu'à la grande muraille. Un Mandarin Chinois, à la tête de trois ou quatre cent soldats, la reçoit dans le désert, & l'escorte jusqu'à Pekin. Les Russes, arrivés dans cette ville, n'ont pas la liberté d'aller, de venir & de vaquer à leurs affaires : ils sont renfermés dans une maison où on les garde à vue. Quand les Chinois croient qu'il en est tems, ils leur portent du thé, un peu d'or, des soies crues, de vieilles étoffes, des pagodes, de la porcelaine de la plus vile espece, & puis ils leur souhaitent un bon voyage. De retour en Russie, ces marchandises se vendent dans un encan, auquel assiste le Czar ou la Czarine. Souvent elle fait une offre ; & il est permis à tous ses sujets d'enchérir sur elle. Chacun veut que son nom soit crié, dans ces circonstances ; &, quand il a payé quelque chose fort cher, il s'imagine que sa journée est bien employée.

deux Jésuites, l'un Portugais, & l'autre François, nommé *Gerbillon* ; & de la part des Russes, par un officier Allemand. Les Chinois & les Russes s'accorderent à ratifier leur paix, en ces termes remarquables : » Si quelqu'un a jamais la pensée secrette » de ranimer le feu de la guerre, nous » prions le Seigneur souverain de toutes » choses, qui connoît les cœurs, de punir » ces traîtres par une mort précipitée. » Le traité fut gravé sur deux gros marbres, qui furent posés pour servir de bornes aux deux Empires.

[1690.]

Ce fut vers ce tems, qu'arriva l'époque de la fortune singuliere du favori du Czar, le célèbre Alexandre Menzikof. Un jour que Pierre le Grand étoit à table avec ses courtisans, il entendit un jeune garçon patissier, qui annonçoit dans les rues sa marchandise avec des propos joyeux. Pierre le fit appeller, & l'interrogea pour s'amuser. Le jeune homme répondit sans embarras à toutes les demandes du monarque. Le Czar, charmé de sa bonne mine, & de l'aisance de ses manieres, conçut une bonne opinion de lui, & résolut de l'avancer. Il le fit entrer dans la compagnie de Lefort, où Menzikof se distingua par sa conduite & par son adresse dans tous les

exercices de la guerre. Pierre le retira bientôt des bas emplois, pour l'élever successivement aux premieres dignités de l'armée, & aux places les plus distinguées de l'Etat. Le Czar l'estimoit, & lui donna toute sa confiance. Il en fit son ami de cœur, son confident, & le dispensateur, en quelque sorte, de ses graces. C'étoit Menzikof qu'il chargeoit de le représenter par l'extérieur de la grandeur & de la magnificence. Ce favori parvint, par un chemin rapide, au commandement des armées, dont il s'acquitta avec distinction. Il fut généralissime des troupes, gouverneur de province. Il eut le titre & la dignité de Prince; & sa faveur subsista dans son plus haut degré, pendant tout le règne de Pierre le Grand.

[1695.]

Le Czar fut sollicité par l'empereur Léopold, de prendre les armes contre les Tartares. Pierre saisit avec empressement l'occasion de recueillir le fruit de la nouvelle discipline qu'il avoit mise dans ses troupes. Les Russes s'avancerent vers Azof; &, lorsque ce prince commandoit celles qui faisoient le siége de cette ville, Ivan, son frere, fit vœu d'aller, à pied, dans un lieu de dévotion, situé à dix lieues de Moscou, s'il en revenoit sans aucun malheur. Pendant l'absence de son frere, Ivan visitoit souvent

les églises, & faisoit beaucoup d'aumônes. Il étoit malade, & hors d'état de quitter le lit, lorsqu'on lui annonça le retour du Czar. Il l'embrassa tendrement, & lui dit: » Dieu soit loué, mon frere ! Je vous re- » vois; & je meurs content & tranquille. » Il mourut en effet bientôt après, laissant le Czar Pierre seul possesseur de l'Empire de Russie. Le prince Ivan n'eut point d'enfant mâle; mais il fut pere de trois princesses. L'aînée, nommée *Catherine*, épousa, dans la suite, le duc de Meckelbourg. Anne, la seconde, devint duchesse de Courlande, & ensuite impératrice de Russie. La troisieme est morte dans le célibat.

[1696.]

Les Russes n'ayant jamais fait de siége, celui d'Azof ne fut point d'abord heureux. Un Dantzickois, nommé *Jacob*, dirigeoit l'artillerie Moscovite, sous le commandement d'un général Prussien. Celui-ci, l'ayant condamné à la bastonnade pour quelque faute commise contre le service, Jacob, pour se venger, encloua le canon; se jetta dans Azof; embrassa la religion Musulmane, & défendit tellement la place, que les Russes furent contraints de lever le siége. Le printems suivant, le Czar y conduisit une armée plus considérable, & fut plus heureux dans cette seconde expédition. Il

poussa les travaux avec vigueur, & obligea les Turcs non-seulement à rendre la place, mais encore à lui livrer le transfuge Jacob. Tous ceux qui s'étoient distingués pendant le siége, le furent également dans l'entrée triomphante, qu'il leur prépara à Moscou, dans le goût des anciens Romains. Généraux, officiers, soldats, tous avoient des couronnes sur la tête. On célébroit, au bruit des instrumens, leurs noms, leurs exploits, leur courage. Le grand-amiral, & le commandant des troupes de terre, étoient élevés sur des chars magnifiques. Pour le Czar, il étoit, sans distinction, à son rang d'officier, refusant de partager des honneurs qu'il croyoit n'avoir pas encore mérités. Le transfuge Jacob, qui l'avoit trahi, fermoit la marche du triomphe. Il étoit dans un chariot, entre deux bourreaux qui le frapoient de verges. On avoit dressé une potence, à laquelle il fut attaché, après avoir subi le supplice de la roue *.

* Pour exciter l'émulation parmi les grands du royaume, Pierre le Grand, à l'exemple des autres cours de l'Europe, créa des ordres de chevalerie. Il y en a trois en Russie. Le premier est celui de S. André, qui est le patron du pays. Le Czar s'en déclara le chef ou le grand-maître. Les chevaliers portent, pour marque de leur dignité, une croix de S. André, avec l'image du Saint, pendant à une autre petite croix, où sont

[1697.]

L'année, qui ſuivit la priſe d'Azof, fut encore glorieuſe à la Ruſſie, par la défaite

---

ces lettres S. A. P. R. c'eſt-à-dire *ſaint André, patron de Ruſſie.* De l'autre côté, eſt cette légende : *Le Czar Pierre Samoderſche*, c'eſt-à-dire *Conſervateur de toutes les Ruſſies.* L'angle ſupérieur de la croix eſt ſurmonté d'une couronne ſuſpendue à un anneau d'or, & ſoutenue par un cordon de ſoie blanche : dans les trois autres angles de la croix, eſt une aigle à deux têtes, chargée, en cœur, d'un cavalier armé, & terraſſant un dragon ; ce qui forme les armes ou l'écuſſon de Moſcou.

Le ſecond ordre, qui eſt commun aux femmes comme aux hommes, eſt celui de ſainte Catherine, établi en l'honneur de l'impératrice, femme de Pierre le Grand, qui ſauva, par ſes conſeils & ſa conduite, l'armée Ruſſienne, que les Turcs tenoient bloquée près des rives du Pruth. La marque de cet ordre eſt une médaille garnie de diamans, ſur laquelle l'image de ſainte Catherine eſt repréſentée, & qui eſt ſuſpendue à un large ruban blanc, que l'on porte en écharpe ſur l'épaule droite ; & ſur le côté gauche de l'eſtomac, eſt une étoile en broderie, ſur laquelle on voit une croix avec cette deviſe : *Par l'amour & la fidélité.*

Le troiſieme ordre de chevalerie eſt celui de S. Alexandre de Neuski, que l'impératrice Catherine inſtitua, en 1725. La marque de cet ordre eſt une croix d'or, à huit branches, ſur laquelle eſt la repréſentation équeſtre d'Alexandre Neuski, ancien prince du pays, & que l'Egliſe Ruſſienne a mis au nombre des Saints. Les che-

des Tartares. Le Czar dut cette victoire à Mazeppa, chef des Cosaques, dont la fortune singuliere mérite d'être connue. Mazeppa, gentilhomme Polonois, né dans le palatinat de Podolie, parvint à cette fortune, par les moyens même qui sembloient devoir l'en éloigner. Il fut d'abord page du roi de Pologne. Il étoit d'une figure gracieuse; avoit des talens, un esprit orné, & du goût pour la galanterie. Ses intrigues amoureuses avec une dame de sa nation attirerent sur lui la colere d'un grand seigneur offensé, qui le fit attacher sur un cheval fougueux, & le laissa ainsi errer à l'abandon. Le cheval, qui étoit de l'Ukraine, y traîna cet homme sanglant & défiguré. Des Cosaques, émus de pitié, délivrerent le malheureux Polonois; &, par leurs soins officieux, ils le guérirent de ses blessures. Mazeppa s'attacha à ses bienfaiteurs; se distingua, en différentes occasions, par son courage, & se rendit recommandable par le bonheur de ses armes, dans plusieurs entreprises contre les Tartares. Enfin le chef des Cosaques ayant été déposé, en 1687, toute l'armée le nomma d'une voix una-

---

valiers portent sur le côté gauche de la poitrine, une étoile à huit pointes, entre-mêlée de rayons brodés en argent. Elle est surmontée d'une couronne impériale.

nime pour la commander ; & le peuple le choisit pour être Souverain de l'Ukraine.

Le Czar, ne pouvant résister au desir de s'instruire par lui-même des arts qu'il vouloit établir dans sa patrie, se proposa de voyager en simple particulier, & se mit à la suite de ses propres ambassadeurs. Arrivé en Hollande, il alla s'établir dans les chantiers de la république ; se fit inscrire dans le nombre des charpentiers, se nourrissant, s'habillant, travaillant comme eux, les interrogeant, écoutant leurs instructions, & construisant des vaisseaux. La Hollande accordoit des distinctions honorables à ses ambassadeurs, tandis que le Souverain, sous le nom de *maître Pierre*, étoit dans un village, occupé comme un mercénaire, à des ouvrages grossiers & fatiguans. Mais le mystere, qui enveloppoit ce grand homme sous le voile d'un simple artisan, fut trahi par un Hollandois qui reçut des lettres de Russie. Le Czar s'apperçut bientôt, à la contrainte de ses compagnons, & à leur respect, que son rang ne leur étoit plus inconnu. Il ne trouvoit plus en eux la même franchise ni la même liberté pour lui enseigner & lui commander ce qu'il y avoit à faire. Il ne voulut pas qu'on eût égard à son rang : il demanda d'être toujours traité comme maître Pierre, leur ami & leur camarade.

Ce fut dans ses voyages, que le Czar, soupant avec son favori Lefort, tira l'épée contre lui. Il est vrai que, revenu à lui-même, il ne témoigna pas moins de regret de cette action violente & emportée, que, dans une occasion semblable, en avoit montré Alexandre le Grand, du meurtre de Clytus. Pierre demanda pardon à Lefort, & se reprochoit à lui-même, avec amertume, de ce que, voulant réformer son peuple, il ne pouvoit pas se réformer lui-même.

[1698.]

Etant en Hollande, Pierre alla voir, sans cérémonie à Utrecht & à la Haye, Guillaume, roi d'Angleterre. Il assista ensuite, comme simple spectateur, à l'entrée de ses propres ambassadeurs, & à leur audience. De retour à Amsterdam, il reprit ses premieres occupations; acheva de ses mains un vaisseau de soixante piéces de canon, qu'il avoit commencé, & le fit partir pour le port d'Arcangel. De la Hollande, ce prince passa en Angleterre, toujours à la suite de son ambassade; & sa maniere de vivre fut la même qu'à Amsterdam. On lui avoit préparé un hôtel magnifique; mais il le quitta pour aller se placer près du chantier du roi. Il sortoit, de grand matin, pour aller s'entretenir avec les entrepreneurs & les

ouvriers, de qui il recevoit des leçons pour la construction des grands bâtimens. Le roi d'Angleterre lui donna le spectacle d'un combat naval, & lui fit présent d'un yacht de vingt-cinq piéces de canon. Il permit à plusieurs de ses sujets, habiles dans les sciences & dans les arts, de suivre la fortune que le Czar leur proposoit. Il alloit, comme un habitant ordinaire, dans les jeux, dans les cafés, aux spectacles, dans les lieux d'assemblée, portant par-tout le génie d'observation, qui lui faisoit étudier les mœurs, les usages, les loix & l'industrie des peuples. Il prit à son service, ou plutôt pour son maître, Fergusson, Ecossois, bon géometre, qui établit l'arithmétique en Russie, où l'on ne se servoit auparavant que de la méthode Tartare, de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal. Pierre fit à Londres un traité pour établir en Russie le commerce du tabac, malgré les représentations du clergé Moscovite, qui vouloit en interdire l'usage. Il a été un tems où le tabac étoit fort commun en Moscovie. Le peuple fumoit continuellement; mais la nécessité d'avoir toujours du feu pour allumer sa pipe, causoit de fréquens incendies: d'ailleurs les évêques trouvoient qu'il étoit indécent d'infecter les images des saints, que les Russes ont toujours dans leurs maisons, par l'odeur de

de la fumée. Ces deux raisons firent défendre le tabac. On fendoit les narines ; on faisoit souffrir la peine du fouet, appellé *knout*, à quiconque étoit convaincu d'en avoir vendu ou acheté. Le Czar, plus éclairé que son clergé, en introduisit le commerce dans ses Etats.

Pendant le séjour que Pierre le Grand fit à Vienne, l'empereur Léopold renouvella pour lui l'ancienne fête de l'Hôte & de l'Hôtesse, qui n'avoit point été en usage durant son règne. Cette fête est ainsi décrite par M. de Voltaire : « L'empereur est » l'hôtellier, l'impératrice l'hôtelliere. Le » roi des Romains, les archiducs, les ar» chiduchesses sont d'ordinaire les aides, » & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les » nations vêtues à la plus ancienne mode » de leur pays. Ceux qui sont appellés à » la fête, tirent au sort des billets, sur » chacun desquels est écrit le nom de la » nation, & de la condition qu'on doit re» présenter. L'un a un billet de Mandarin » Chinois, l'autre de Mirza Tartare, de » Satrape Persan, ou de Sénateur Romain. » Une princesse tire un billet de jardiniere » ou de laitiere ; un prince est paysan ou » soldat. On forme des danses convena» bles à tous ces caracteres. L'hôte, l'hô» tesse & sa famille servent à table : telle » est l'ancienne institution. Mais, dans cette

» occasion, le roi des Romains, Joseph, » & la comtesse de Traun, représenterent » les anciens Egyptiens. L'archiduc Char» les & la comtesse de Valstein figuroient » les Flamands du tems de Charles-Quint. » L'archiduchesse Marie-Elizabeth, & le » comte de Traun, étoient en Tartares. » L'archiduchesse Josephine, avec le comte » de Vorkla, étoient à la Persane; l'archi» duchesse Marie-Anne, & le prince Maxi» milien de Hanovre, en paysans de la » Nord-Hollande. Pierre le Grand s'ha» billa en paysan de Frise; & on ne lui » adressa la parole qu'en cette qualité, en » lui parlant toujours du grand Czar de » Russie. »

Pierre fut obligé de renoncer à ses voyages, & de retourner en Russie où sa présence devenoit absolument nécessaire, parce qu'il reçut la nouvelle d'une sédition élevée dans ses Etats. Ces troubles étoient encore excités par la princesse Sophie, qui, du fond de son cloître, avoit profité de l'éloignement du Czar, pour soulever contre lui les Strélits, & une partie de la noblesse Moscovite. Cette milice s'étoit assemblée, dans le dessein de s'opposer au retour du monarque, qui avoit, disoit-elle, violé les usages du pays, en allant s'instruire chez les étrangers. Pierre partit secrettement de Vienne; &, arrivé à

Moſcou, il punit de mort les plus mutins. Plus de deux mille Strélits, tant officiers que ſoldats, furent mis à mort, autour des murs de la ville. Chaque juge eut ordre d'être l'exécuteur de ſa ſentence. Le Czar lui-même, & pluſieurs ſeigneurs de ſa cour, couperent la tête à une multitude de criminels. Son ami Lefort, longtems ſollicité de prêter ſon bras à une exécution ſi révoltante pour nos mœurs, eut bien de la peine à s'en défendre. Les corps des Strélits executés à mort, reſterent, deux jours, expoſés ſur les grands chemins; & l'on érigea des colomnes où le crime & le châtiment furent gravés. D'autres, avec leurs femmes & leurs enfans, furent diſperſés en Sibérie. Le corps entier de cette milice fut caſſé, & ſon nom aboli. Dans les premiers tranſports de ſa colere, le Czar vouloit faire mourir la princeſſe Sophie; mais Lefort employa ſon crédit pour lui inſpirer des ſentimens de clémence. Pierre alla voir ſa ſœur, dans l'intention de l'accabler de reproches; mais cette femme coupable ſçut ſi bien emprunter, devant ſon frere, le ton de l'amitié & de l'innocence, qu'elle fléchit ce prince, & l'attendrit juſqu'aux larmes.

[1699.]

Lorſque le calme fut rendu à l'Etat,

Pierre travailla à perfectionner sa marine, dont il avoit été le créateur en Russie. Il fit construire des vaisseaux, animant les ouvriers par sa présence, son exemple & ses largesses; & sa flotte, la premiere qu'équipa la Moscovie, fut bientôt en état de faire voile. Pierre monta un navire du second ordre; & suivant cet esprit de subordination dont il avoit déja donné l'exemple dans les troupes de terre, il voulut passer par tous les grades de la marine. Il se mit d'abord mousse dans le vaisseau qu'il venoit de bâtir, & remplit avec une exactitude scrupuleuse les fonctions de ce pénible emploi, ainsi que celles de tous les autres, auxquels il monta successivement, & par degrés. La marine étoit l'objet de prédilection de Pierre le Grand. Il avoit coutume de dire que la condition d'un amiral d'Angleterre étoit au-dessus de celle d'un Czar. Il ajoûtoit qu'un prince, qui a des hommes, peut en faire bientôt des soldats: « Un laboureur, continuoit-» il, un paysan s'accoutument facilement » aux marches, au chaud, au froid, aux » fatigues & aux exercices militaires. On » ne crée pas ainsi des matelots: il faut » qu'ils ayent été, dès l'enfance, habitués à » l'air de la mer, à un autre élément, à » une nouvelle espece de vie. Une marine » est donc la seule chose qu'un grand prince

» ne puisse pas faire aisément. » On peut dire néanmoins que les Russes, sous la conduite de ce grand homme, ont forcé la nature. Chaque année, ils font des campagnes sur la mer Baltique, avec des escadres de sept à huit vaisseaux remplis de jeunes gens que de vieux marins instruisent; &, avec le tems, ces éléves deviennent des gens de mer. Pierre avoit placé le lieu de la construction des vaisseaux dans sa capitale, auprès de son palais; &, après qu'ils étoient lancés à l'eau, il auroit voulu les voir passer au milieu des terrasses & des bosquets de sa maison de plaisance. Tous les matins, il sortoit, de très-bonne heure, pour visiter les chantiers, & s'y arrêtoit une ou deux heures, non pas seulement à donner des ordres, & à examiner les travaux, mais à scier & à calfater lui-même; c'étoit pour servir d'exemple à ses sujets qu'il vouloit rendre marins à toute force. Dans le même esprit, il ordonna qu'aucun seigneur ne pût venir à la cour, ni à cheval, ni en carrosse, mais seulement en canot. Il leur enjoignoit aussi de ne plus passer sur les ponts, & de ne traverser les rivieres qu'en bateau, &, qui plus est, à la voile, sans se servir de rames. Le Czar se donnoit, en quelque sorte, le plaisir de naviguer jusques sur la terre. Pendant cinq mois de l'année, on voyage

en traîneau ſur la Néva. Pierre s'en étoit fait faire un en forme d'eſquif, avec lequel il alloit & venoit ſur la glace à la voile, portant ainſi ſes ordres de Pétersbourg à Cronſtad, & de Cronſtad à Pétersbourg. Cette route eſt flanquée, à droite & à gauche, d'une forêt de peupliers que le Czar y a fait planter; & il y fit tranſporter des provinces méridionales de l'Empire, de nombreuſes colonies d'oiſeaux de toute eſpece, qui malheureuſement ſont tous morts dans ces pays froids, ſans y laiſſer de poſtérité. Enfin le Czar avoit pris une telle affection pour la mer, qu'il avoit coutume de dire que ce n'étoit pas de nouvelles terres qu'il ambitionnoit; que peut-être il n'en poſſédoit déja que trop, & qu'il ne cherchoit que de l'eau.

[1700.]

Cette année fut le commencement des longues guerres de Pierre le Grand avec le roi de Suède, Charles XII. On n'entrera pas à cet égard dans beaucoup de détails; ce qui peut avoir rapport à ces grands objets, ſe trouve preſque ſuffiſamment expliqué dans les *Anecdotes Suédoiſes*. Parmi les évènemens de cette guerre un des plus remarquables eſt la priſe de Marienbourg; conquête peu importante en elle-même, mais très-célèbre en Ruſſie, par la circonſ-

tance qui fit connoître au Czar une jeune Livonienne, qui régna avec ce prince, sous le nom de *Catherine*. Elle étoit née à Rugen, ville d'Estonie, de paysans vassaux du colonel Rosen, & perdit ses parens fort jeune. Elle fut élevée par charité, chez le clerc de son village, ensuite chez le doyen des pasteurs de Marienbourg. Un sergent de la garnison l'avoit obtenue en mariage; mais cet homme disparut au siége de la ville, le jour même de ses nôces, sans qu'on ait jamais pu sçavoir s'il avoit été tué ou fait prisonnier. Le prince Menzikof, qui vit la jeune Livonienne parmi les prisonnieres, la trouva très-jolie; la demanda, & n'eut pas de peine à l'obtenir. Catherine eut alors occasion d'être connue du Czar qui venoit souvent & familièrement chez son favori. L'air, la conversation, l'esprit de cette captive, plurent beaucoup à ce Souverain qui, dès ce moment, prit pour elle une inclination qui alla toujours en augmentant. Elle se rendit si agréable par son caractere, que Pierre voulut toujours l'avoir auprès de lui; & enfin il crut ne pouvoir mieux faire que de l'associer à sa fortune & à son empire. Ce prince l'épousa, & se félicita toujours du choix qu'il avoit fait. Catherine usa de l'ascendant qu'elle avoit sur le Czar, pour adoucir son caractere emporté,

pour lui représenter les intérêts de sa gloire & le bien de ses sujets.

Lorsque le général Czermetof apprit au Czar le désastre de son armée, à la bataille de Nerva : « Je l'avois bien prévu, dit ce » prince ; je sçais que les Suédois auront » long-tems l'avantage sur nous ; mais enfin » ils nous apprendront aussi à les vaincre. »

[1703.]

A l'exemple des fondateurs des Empires, Pierre le Grand voulut donner à ses Etats qu'il avoit, pour ainsi dire, renouvellés, une autre capitale ; & il entreprit de la bâtir dans une petite isle, à l'embouchure de la Néva, qui se décharge dans le golfe de Finlande, où elle forme un excellent port. Il en avoit lui-même tracé le plan : il en pressa les travaux. On le voyoit à la tête des ouvriers. Il les encourageoit ; mettoit la main à l'œuvre ; &, par une espece d'enchantement, il fit sortir de terre une cité florissante, la capitale du plus grand Empire du monde.

[1704.]

Pierre le Grand, voulant signaler ses armes par la prise de quelques places importantes, divisa en deux corps ses troupes, au nombre de soixante mille hommes. L'un étoit commandé par le comte de Czermetof, qui assiégea la ville de Derp en Esto-

nie, & la prit ſans une longue réſiſtance. Le Czar alla, à la tête de l'autre, former l'attaque de Nerva dans l'Ingrie. Le général Horn, qui en étoit gouverneur, rejetta avec mépris la propoſition qui lui fut faite de ſe rendre. Pierre outré ordonna l'aſſaut. Ses troupes s'y porterent avec fureur. Il y avoit dans cette ville trois baſtions fameux, du moins par leurs noms; on les appelloit la *victoire*, l'*honneur* & la *gloire*. Le Czar les emporta tous trois, l'épée à la main. Les Ruſſes mirent tout à feu & à ſang, malgré les défenſes du monarque. On vit ce prince courir, l'épée à la main, ſur ſes ſujets, pour arrêter le pillage & le maſſacre. Il arrache les femmes des mains de ſes ſoldats. Il tue deux de ces emportés, qui refuſent d'obéir à ſes ordres. Ce prince entre à l'hôtel de ville, où les citoyens tremblans ſe réfugient en foule. Là, poſant ſon épée ſanglante ſur la table : « Ce n'eſt » point, leur dit-il, du ſang des habitans » que cette épée eſt teinte, mais de celui » de mes ſoldats, que j'ai verſé pour vous » ſauver la vie. » Le vainqueur fit enfermer le général Horn, lui reprochant d'avoir été la cauſe de la mort d'un grand nombre d'hommes, par ſa trop grande réſiſtance.

[1705.]

Pierre le Grand, ſe trouvant en Lithua-

nie, avec Auguste, roi de Pologne, engagea ce monarque à prendre le commandement de son armée, & lui fit proposer en public, par le général Moscovite, de nommer à deux places de colonel vacantes. Le roi de Pologne répondit qu'il ne connoissoit pas assez les officiers Russiens, pour faire ce choix avec équité, & pria le général de lui nommer ceux qu'il croyoit les plus dignes d'occuper ces deux places. On lui désigna le prince Menzikof, & le lieutenant-colonel Pierre, c'est-à-dire, le Czar. Le roi de Pologne dit qu'il connoissoit le mérite de Menzikof; qu'il lui feroit incessamment expédier le brevet, mais que pour l'autre, il n'étoit pas assez informé de ses services. On sollicita, pendant cinq ou six jours, pour le Czar; & enfin le roi de Pologne le fit colonel. « Si c'étoit-là » une comédie, dit M. de Fontenelle, elle » mériteroit d'être jouée devant tous les » rois. »

Un incident manqua de rompre l'union qui étoit entre le Czar & Auguste, roi de Pologne. C'est la détention & le supplice du fameux Patkul que Charles XII fit expirer sur la roue. Ce gentilhomme étoit né en Livonie, sujet du roi de Suède. Il vint à Stockholm, à la tête de six députés, porter aux pieds du thrône des plaintes respectueuses contre l'infraction de

leurs priviléges. Pour toute réponſe, on mit les députés en priſon; & Patkul fut condamné à perdre la vie. Il ne ſubit cependant point cet arrêt injuſte; car, ayant trouvé le moyen de s'évader, il courut à Dreſde, & repréſenta au roi de Pologne la facilité de s'emparer de la Livonie. De Dreſde il alla à Moſcou; &, animant deux monarques à ſa propre vengeance, il cimenta l'union du Czar & du roi Auguſte. Pierre le nomma ſon ambaſſadeur auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Auguſte le fit arrêter, ſur de faux ſoupçons. Pierre ſe plaignit de cette violence, & demanda la liberté de ſon miniſtre. Malgré cette réclamation, Auguſte perſiſta à retenir ſon priſonnier, non pour le perdre, mais pour le punir des infidélités qu'il lui ſuppoſoit. Les ſuccès de Charles XII, l'ayant rendu le plus puiſſant dans le Nord, forcerent le roi Auguſte de lui livrer le malheureux Livonien. Charles, le tenant dans ſa puiſſance, le fit périr ſur un échafaud, comme traître à ſa patrie.

[1709.]

Charles XII, admirant les belles manœuvres des Moſcovites à la bataille de Pultava, ne put s'empêcher de dire: « Je vois » bien que nous avons appris le métier de » la guerre à nos ennemis. » Le prince

Menzikof eut trois chevaux de tués ſous lui ; & le Czar eut ſon chapeau & ſon habit percés de pluſieurs balles. Pierre & Charles, en même tems généraux & ſoldats, furent continuellement au milieu du feu, pendant l'action. La célèbre Catherine, que le Czar avoit épouſée ſecrettement, étoit auſſi au milieu de la mêlée, dans une chaiſe ouverte, faiſant enlever les bleſſés, & prenant ſoin qu'ils fuſſent bien traités. Après le gain de la bataille, Pierre, eſperant toujours qu'on lui ameneroit le roi de Suède, diſoit à ſes généraux : » Ne verrai-je donc pas mon frere Char» les ? » La plûpart des priſonniers Suèdois furent diſperſés dans la Sibérie où ils furent obligés, pour vivre, d'exercer différens métiers auxquels ils formerent les Ruſſes. Pierre ſe fit un plaiſir d'inviter les officiers généraux à manger avec lui ; &, buvant à leur ſanté, il les nomma ſes maîtres dans l'art de la guerre. « Votre Majeſté » eſt dont bien ingrate, lui dit le comte de » Renſchild, d'avoir ſi maltraité ſes maî» tres. »

Cette fameuſe bataille, qui décida du ſort de la Suède & de la Ruſſie, donna lieu à une entrée triomphante à Moſcou, où le Czar expoſa aux yeux de ſon peuple l'humiliation & la douleur des vaineus. On avoit élevé pour cette pompe ſept arcs

ornés de trophées d'armes. Les piéces d'artillerie, les étendards, les tymbales, les chariots de munitions étoient portés ou conduits par les ſoldats qui les avoient pris aux ennemis. Les officiers priſonniers marchoient deux à deux, derriere le brancard qui avoit ſervi à Charles XII, pendant la bataille. Le Czar étoit monté ſur le même cheval qui lui avoit ſervi dans le combat. A quelque diſtance, paroiſſoient les Ruſſes qui s'étoient diſtingués dans cette fameuſe action. L'élite des troupes victorieuſes augmentoit la magnificence de cette marche militaire. Le bruit des cloches, & d'une infinité d'inſtrumens guerriers, joint à celui de l'artillerie, rempliſſoit le peuple de joie & d'admiration; & plus de cent mille ſpectateurs s'écrioient: » Vive l'empereur, notre pere! »

[1711.]

Dans la guerre que le Czar eut à ſoutenir contre les Turcs, l'armée de ce prince fut réduite aux dernieres extrémités par le manque de vivres. Pierre s'étoit laiſſé reſſerrer dans le détroit que forme le Pruth. Aucun effort humain ſembloit ne pouvoir jamais le dégager. Dans une extrémité ſi affreuſe, il vouloit traîner au combat ſon armée languiſſante, & périr avec elle. Il étoit ſeul, enfermé dans ſa tente, tout

entier à ſon déſeſpoir. La Czarine eut alors la confiance de pouvoir délivrer l'armée Ruſſienne. Elle ſçut remarquer le peu d'expérience du grand Viſir, & l'extrême avarice du Chiaoux, ſon conſeil & ſon favori. Elle engagea Pierre le Grand à députer cinq plénipotentiaires avec des préſens pour le général de l'armée Ottomane, &, en particulier, pour ſon confident. Le Chiaoux ſe laiſſa gagner par les préſens, & le grand Viſir par les conſeils de ſon miniſtre. On parla d'accomodement : il y eut une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on procura aux Ruſſes des vivres dont ils avoient grand beſoin. Les libéralités du Czar produiſirent leur effet : le grand Viſir conclut la paix; & l'armée Ruſſienne dut ſa conſervation à la prudence & aux conſeils de l'impératrice Catherine. Ce fut, comme on l'a dit, pour conſerver la mémoire de ce ſervice éclatant, que Pierre le Grand inſtitua dans la ſuite l'ordre de ſainte Catherine. Quand Charles XII, reprocha au Viſir d'avoir pu prendre le Czar priſonnier, & de ne l'avoir pas fait, le miniſtre Turc répondit : « Si j'avois pris le Czar, » qui auroit gouverné ſon Empire ? » voulant faire entendre au monarque Suédois, qu'il ne faut pas que les rois ſortent de chez eux. Ce prince étoit alors fugitif à Bender.

[1712.]

Le mariage de Catherine avec le Czar n'avoit point encore été déclaré : il le fut après la campagne du Pruth. La cérémonie fut auguste ; le Czar en ordonna les apprêts ; y travailla lui-même, selon sa coutume ; & Catherine fut reconnue publiquement Czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux & son armée. L'année précédente, s'étoit fait le mariage du fils du Czar avec la princesse de Volfenbutel ; &, à l'occasion de ce double mariage, M. de Voltaire fait cette réflexion. « On vit presque en même » tems, d'un côté, l'héritier d'une vaste mo» narchie, n'ayant de gloire que celle de » sa naissance, marié à une princesse ; & » de l'autre, un conquérant, un législateur, » partageant publiquement son lit & son » thrône avec une inconnue, captive à » Marienbourg, & qui n'avoit que du mé» rite. » On prétend que la Czarine avoit été nécessaire, non-seulement à la gloire du Czar, mais encore à sa conservation. Ce prince étoit, dit-on, malheureusement sujet à des convulsions douloureuses, qu'on croyoit être l'effet d'un poison qu'on lui avoit donné dans sa jeunesse. Catherine seule avoit trouvé le secret d'appaiser ses douleurs par des soins pénibles, & des

attentions recherchées, dont elle ſeule étoit capable.

[1713.]

C'eſt ici le lieu de rapporter une anecdote qui ne ſe trouve que dans la Vie du Czar, écrite par le même hiſtorien. Un envoyé du roi Auguſte, à la cour de Ruſſie, retournant à Dreſde, entendit dans un cabaret, un homme qui paroiſſoit dans la miſere, & ſe plaignoit de quelque inſulte qu'il recevoit. « On ne me traiteroit pas ainſi, » dit cet inconnu, ſi je pouvois parvenir à » être préſenté au Czar; & peut-être au» rois-je, dans ſa cour, de plus puiſſantes » protections qu'on ne penſe. » L'envoyé, frapé de ce diſcours, eut la curioſité d'interroger cet homme, & vit, par la ſimplicité de ſes réponſes, & quelques traits de reſſemblance, qu'il crut lui trouver avec la Czarine, qu'il pourroit bien être ſon frere. Il en écrivit à un de ſes amis à Pétersbourg: ſa lettre étant tombée entre les mains de Pierre le Grand, ce prince fit faire toutes les recherches néceſſaires, & parvint à découvrir que l'inconnu, nommé *Charles Scavronski*, étoit fils d'un gentilhomme de Lithuanie; que ce gentilhomme, mort dans les guerres de Pologne, avoit laiſſé deux enfans au berceau, un garçon & une fille; qu'ils furent ſéparés dès la plus tendre enfance, & élevés par charité.

Charles

Charles sçavoit que sa sœur avoit été prise à Marienbourg ; & il la croyoit encore au prince Menzikof, où il pensoit qu'elle avoit fait quelque fortune. Sur toutes ces connoissances, Charles fut présenté à l'empereur qui lui fit beaucoup de questions ; &, toutes les réponses se trouvant conformés à ce que Catherine lui avoit dit de sa naissance, il ne douta plus de la vérité ; &, sans en prévenir sa femme, il fit venir ce même homme qu'il avoit interrogé. Il étoit vêtu des mêmes habits qu'il avoit portés dans le voyage ; Pierre n'avoit pas voulu qu'il parût dans un autre état. Il lui fit encore de nouvelles questions, en présence de la Czarine ; &, toujours plus convaincu de la vérité de ce qu'il soupçonnoit : « Cet homme est ton frere, dit-il à » Catherine. Allons, Charles, baise la main » de l'impératrice, & embrasse ta sœur. » L'auteur ajoûte que cette princesse tomba en défaillance, & que, lorsqu'elle eut repris ses sens, le Czar lui dit : « Il n'y a rien » là que de simple ; ce gentilhomme est » mon beau-frere. S'il a du mérite, nous » en ferons quelque chose ; s'il n'en a » point, nous n'en ferons rien. » Il n'y a pas d'apparence que Charles Scavronski ait témoigné beaucoup de desir de s'avancer à la cour de Russie. Il vécut retiré avec une pension que lui fit le monarque. Il fut

créé comte; épousa une fille de qualité, & en eut deux filles mariées à deux seigneurs Russes. C'est tout ce qu'on sçait de la suite de cette histoire.

Pierre le Grand se rendit à la cour de Volfenbutel, où l'épouse de son fils, le Czarovitz, ou fils du Czar, étoit venu chercher un asyle, dans le sein de sa famille, ne pouvant supporter les moeurs grossieres, & le caractere brutal de son époux. Pierre détermina cette jeune princesse à venir, par devoir, rejoindre son fils, & à tâcher d'adoucir ses moeurs sauvages, par de nouvelles complaisances, & par le charme de ses talens & de ses vertus. Cette princesse, digne d'un meilleur sort, après avoir longtems souffert, fut encore obligée de fuir les emportemens de son mari.

[1714.]

Les heureux succès de la guerre, que Pierre le Grand avoit entreprise contre la Finlande, procurerent à la capitale de la Russie le spectacle d'un triomphe. Le Souverain de la Russie fut représenté par le prince Romanodowski. Ce seigneur Moscovite étoit assis sur un thrône, & avoit tous les ornemens & les attributs qui annoncent le Czar. Il distribua à tous les officiers des médailles d'or: tous les soldats & les matelots en eurent d'argent. Un arc de

triomphe, que le Czar avoit dessiné, selon sa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ses victoires. Les vainqueurs passerent sous cet arc triomphal. L'amiral Apraxin marchoit à leur tête; ensuite le Czar, en qualité de contre-amiral, & tous les autres officiers, suivant leur rang. Les Suédois prisonniers suivoient immédiatement leurs vainqueurs. Quand on fut arrivé au thrône occupé par le Vice-Czar, l'amiral Apraxin lui présenta le contre-amiral Pierre, qui demanda à être créé vice-amiral, pour prix de ses services. On alla aux voix; & toutes les voix lui furent favorables. On sent que le but de ce spectacle étoit de faire voir que les grades & les honneurs militaires ne doivent être accordés qu'au mérite. Après la cérémonie, le Czar prononça le discours rapporté par M. de Voltaire: « Mes freres, est-il quel» qu'un de vous qui eût pensé, il y a vingt » ans, qu'il combattroit avec moi sur la mer » Baltique, dans des vaisseaux construits » par vous-mêmes, & que nous serions » établis dans ces contrées conquises par » nos fatigues, & par notre courage? .... » On place l'ancien siége des sciences dans » la Grèce: elles s'établirent ensuite dans » l'Italie, d'où elles se répandirent dans » toutes les parties de l'Europe. C'est à » présent notre tour, si vous voulez secon-

» der mes desseins, en joignant l'étude à » l'obéissance. . . . J'ose espérer que nous » ferons un jour rougir les nations les plus » civilisées, par nos travaux & par notre » solide gloire. »

[1715.]

Nous sommes à peu-près au tems où le Czar abolit en Russie le titre de Patriarche. Ce prélat étoit, après le monarque, la premiere personne en dignité, & avoit le plus d'autorité. Il étoit juge souverain dans toutes les matieres de religion, & dans les affaires ecclésiastiques. Sa place lui donnoit une inspection sur les peuples, & le droit de réformer ce qui lui paroissoit contraire à l'ordre & aux bonnes mœurs. Il pouvoit condamner à mort, & faire périr ceux qu'il jugeoit coupables. Ses décisions étoient sans appel, & exécutées sur le champ. Lorsqu'on s'étoit adressé à son tribunal, on ne pouvoit plus être cité à celui du Czar. A la procession du dimanche des Rameaux, le patriarche étoit monté sur un cheval, & représentoit Jesus-Christ entrant dans Jérusalem. Son passage étoit couvert de tapis & de rameaux. Le peuple avoit, en sa présence, la face prosternée contre terre. Le Czar le précédoit à pied, & tenoit la bride de son cheval. Le patriarche Adrien étant mort, Pierre déclara qu'il ne seroit point remplacé. Cette dignité fut dès-lors entiè-

rement abolie. Les grands biens, affectés au patriarchat, furent réunis aux finances publiques. Le Czar substitua à cette dignité un conseil de religion, toujours subsistant, qui ne donne de loix à l'église, que celles qui sont approuvées par l'empereur.

» Cette espece de synode perpétuel, dit M. de Voltaire, composé de douze ou quinze prélats choisis par le prince, éloigne toute idée d'une double puissance dans un même royaume, &, par conséquent, toute raison de troubles & de soulevement. Les longues divisions entre l'Empire & le Sacerdoce, qui ont ensanglanté tant de pays, ne peuvent plus avoir lieu sous l'administration d'un collége de prêtres soumis, comme le reste des sujets, à l'autorité d'un seul monarque. Le droit de régler la discipline ecclésiastique, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui aspirent aux premieres fonctions du sacerdoce, le jugement des causes religieuses, pour lesquelles on appelloit autrefois au patriarche, sont attribués à ce tribunal. Un commissaire, député par la cour, assiste à toutes ses délibérations, pour empêcher qu'on n'y prenne aucune résolution contraire aux intérêts de l'Etat. Chaque membre fait serment d'obéir au Czar; ce qu'on n'exigeoit pas du patriarche; & enfin, par cette nouvelle adminis-

tration, le prince se réserve le droit de présider souverainement sur le spirituel, comme sur le temporel. Le synode sacre les évêques, qui sont nommés par la cour, & toujours tirés de l'état monastique. Ces prélats portent les cheveux longs, & laissent croître leur barbe, ainsi que les autres ecclésiastiques; mais ce qui les distingue des prêtres ordinaires, est un grand bonnet rond, la soutane & le manteau noir, &, lorsqu'ils sont en habit de cérémonie, la mitre & le bâton pastoral. Ils ne se marient point, & font vœu de chasteté, aussi long-tems qu'ils sont revêtus de leur dignité.»

[1717.]

Pierre suivant son projet de visiter les nations les plus policées, la France attira principalement son attention. Il se mit en marche, à son ordinaire, avec une suite peu nombreuse. L'impératrice Catherine l'accompagnoit; mais l'incommodité de sa grossesse l'arrêta à Roterdam. Elle se retira à Vésel, dans le duché de Clèves, où elle mit au monde un prince qui ne vécut que peu de jours. Cependant Pierre poursuivoit sa route. On lui avoit préparé des fêtes en différens lieux de son passage, que son impatience ne lui permit pas de voir. Il ne voulut pas s'arrêter à Beauvais, où l'évê-

que de cette ville avoit ordonné un repas ſomptueux ; &, comme on lui repréſentoit que, s'il paſſoit outre, il feroit mauvaiſe chère ; il répondit : « Je ſuis un ſoldat ; il » ne me faut que de la bière & du pain. »

Ce prince arriva à Paris, entre neuf & dix heures du ſoir, le roi étant déja couché. Il fut ſurpris de voir les rues S. Denys & S. Honoré, toutes illuminées, avec un peuple infini, qui occupoit les fenêtres & les paſſages. Il deſcendit au vieux Louvre ; & il fut conduit dans l'appartement de la feue reine-mere, qui lui étoit préparé. Il le parcourut pendant une demi-heure, en admirant la magnificence des meubles de la couronne, & le nombre prodigieux de bougies, tant des luſtres que des girandoles, qui, réfléchiſſant dans les glaces, lui causerent une eſpece d'éblouiſſement. Etant entré dans la ſalle, où il trouva deux tables de ſoixante couverts chacune, en gras & en maigre ; il les conſidéra & demanda un morceau de pain & des raves ; goûta de cinq ou ſix ſortes de vins ; but deux gobelets de bière qu'il aimoit beaucoup ; &, jettant les yeux ſur la foule de ſeigneurs & autres perſonnes dont tous les appartemens étoient remplis, il pria M. le maréchal de Teſſé de le faire conduire à l'hôtel de Leſdiguieres, proche l'arſenal, qui avoit été auſſi meublé pour lui.

Le maréchal, ayant fait ſon poſſible pour l'obliger à ſe mettre à table, &, lui ayant, en même tems, repréſenté que le roi s'étoit flaté qu'il reſteroit au moins trois jours au Louvre, il le refuſa conſtamment, & pria qu'on lui laiſſât la liberté. Comme on vit qu'il perſévéroit à vouloir s'en aller à l'hôtel de Leſdiguieres, on lui expoſa qu'il y avoit trop loin ; que Sa Majeſté ne pourroit pas faire ce chemin à pied, & qu'elle ne trouveroit perſonne à cet hôtel: » Qu'importe ? repliqua-t-il, je ne m'em- » barraſſe pas du chemin, & j'y veux aller. » On lui demanda la permiſſion de faire venir un carroſſe ; car tous ceux de M. de Teſſé s'en étoient retournés : on lui en fournit un de remiſe dans lequel il monta avec ce ſeigneur. Il voulut faire éteindre les flambeaux pour n'être pas reconnu. En arrivant à l'hôtel, on n'y trouva qu'une ſeule perſonne qui tenoit un flambeau. Il s'en ſaiſit ; &, ayant conſidéré le lit, qui lui ſembla trop ſuperbe, il entra dans une garde-robe à côté de ſa chambre, où il y en avoit un deſtiné pour ſon valet-de-chambre. Il dit pour lors au maréchal de Teſſé : « En voilà aſſez pour me » coucher ; je préfere les petits endroits aux » grands. »

Le lendemain, les ſeigneurs de marque allerent, le matin, rendre viſite à Sa Majeſté

Czarienne, qui les reçut avec toute la distinction & le discernement d'un prince fort éclairé, se faisant expliquer par le maréchal de Tessé les emplois & les rangs de chacun d'eux. On a remarqué qu'il donnoit une préférence particuliere à tous les officiers de réputation, dont il n'ignoroit ni le nom ni les belles actions. Il le fit assez connoître, lorsque le maréchal de Villars se présenta, en lui disant : « Monsieur, le bruit de vos exploits s'étend si loin, par les services signalés que vous avez rendus à votre patrie, que quand le feu roi vous auroit accordé encore plus de graces, on l'en loueroit davantage. » Comme ce prince ne parloit pas françois, la conversation se fit, de part & d'autre, en allemand.

Sur les dix heures & demie du matin, le Duc-Régent alla, avec un nombreux cortège, à l'hôtel de Lesdiguieres, où quatre seigneurs Moscovites vinrent à sa portiere le recevoir de la part du Czar, ses gardes n'étant point entrés dans la cour. Son Altesse Royale trouva Sa Majesté Czarienne sur la porte de son anti-chambre, qui la conduisit dans sa chambre, où il y avoit deux fauteuils préparés. Le Czar prit celui de la droite, & pria monsieur le duc d'Orléans de prendre l'autre, qui étoit à deux pas de lui. Ils s'entretinrent un demi-

quart-d'heure assis, le Czar s'expliquant par le prince Kurakin, qui lui servoit d'interprète. Il fit enfin dire à M. le Duc-Régent, qu'il y avoit trop de monde; qu'il falloit entrer dans son cabinet. Alors, s'étant levé, il passa le premier: Son Altesse Royale le suivit. Ils s'enfermerent avec le seul prince Kurakin; & là, ce monarque l'embrassa plusieurs fois, & lui dit qu'aussitôt qu'il eut appris qu'il étoit Régent, il avoit formé la résolution de venir en France. M. le duc d'Orléans l'assura, au nom du Roi, qu'il étoit le maître dans le royaume; qu'il n'avoit qu'à ordonner; qu'on se feroit un plaisir d'exécuter ses volontés. La conférence dura une demi-heure: on les vit sortir ensuite; & l'on remarqua que le Czar régla si bien ses démarches, qu'il surprit la gauche & donna la droite à M. le duc d'Orléans. Son Altesse Royale se voyant à la droite, s'éloigna un peu pour prendre la gauche, mais le Czar ne le souffrit pas, & la reconduisit jusqu'au-delà de la porte de son anti-chambre: les quatre seigneurs, qui l'avoient introduit, l'accompagnerent jusqu'à son carrosse.

Le Roi fit avertir le Czar qu'il iroit, à cinq heures du soir, le visiter. Le Czar vint recevoir le Roi à la portiere de son carrosse; lui donna la main pour descendre; & après

s'être inclinés l'un & l'autre profondément & assez long-tems pour se saluer, le Czar embrassa le Roi tendrement ; lui reprit la main, & ne la quitta pas, jusqu'à ce qu'il l'eût mis dans son fauteuil. Les Gentils-hommes de la Manche, ayant voulu, selon le devoir de leur charge, s'approcher du Roi pour lui aider à monter l'escalier, le Czar leur fit signe, & leur dit : « Messieurs, j'aurai bien soin du Roi ; je le conduirai sans l'abandonner ; laissez-moi faire. » Le prince Kurakin étoit à côté du Czar, pour expliquer tous les sentimens de ce prince ; & M. le maréchal de Villeroi, à côté du Roi, pour interpréter toutes les pensées de son maître.

Lorsque le Roi fut assis dans un fauteuil à la droite, & le Czar dans un autre, à la gauche, on entra en conversation : elle se passa avec tant de tendresse, de part & d'autre, qu'on eut peine à retenir des larmes, tant les complimens & les termes de Sa Majesté Czarienne étoient affectueux & touchans. Le Roi lui dit « que son oncle, » le duc d'Orléans, lui avoit expliqué de » sa part la joie qu'il ressentoit de posséder » un si grand prince dans ses Etats ; qu'il » lui répétoit qu'il en étoit le maître ; qu'on » ne manqueroit en rien pour lui faire con- » noître l'estime qu'il avoit pour sa per- » sonne, & pour lui procurer toutes les

» satisfactions qu'il pourroit souhaiter, & » qui dépendroient de sa couronne. »

Pendant cet entretien, le Czar regarda toujours le Roi avec une admiration mêlée d'un contentement extraordinaire, qui paroissoit sur son visage, n'ayant d'attention que pour ce jeune monarque, & ne jettant presque pas la vue sur aucun de ses officiers, auxquels il donna pourtant, de tems en tems, des marques de sa considération. Après un quart-d'heure d'entrevue, le Czar prit la main du Roi, à qui il laissa toujours la droite, & le remena à son carrosse. Charmé de la bonne grace & de la contenance de Sa Majesté, il l'embrassa une seconde fois, & lui aida à monter: ayant fait ensuite quelques pas en arriere, pour donner le tems à M. le maréchal de Villeroi, & aux aûtres grands officiers, d'entrer dans le carrosse, il les salua tous en passant, avec une politesse qui les renvoya tous contens; &, s'étant rapproché de la portiere, il prit congé du Roi.

Le même jour, le Czar étant sorti, à cinq heures du matin, dans un carrosse à deux chevaux seulement, en ayant fait dételer quatre, dit qu'il ne prétendoit pas marcher en pompe. Il ne se fit accompagner que de deux gardes, & de l'exempt, qui le suivirent à cheval, recommandant aux six autres gardes, qu'ils pouvoient se reposer,

parce qu'il n'étoit pas juste qu'il fatiguât tant de monde.

Ce monarque, ayant prié M. le duc d'Antin de lui fournir une description de tout ce qu'il y avoit de plus curieux à Paris, deux heures après, ce seigneur lui apporta un cahier proprement relié, qui contenoit toutes les raretés de cette grande ville. Il le reçut sans l'examiner, s'entretenant pour lors avec plusieurs seigneurs de sa suite; mais, l'ayant ouvert, il fut agréablement surpris de le voir traduit en langue esclavonne, & s'écria « qu'il n'y avoit qu'un » François capable de cette politesse. »

Le Czar fit demander au roi son heure la plus commode, pour se donner l'honneur de lui rendre visite; elle fut réglée à cinq heures du soir. Sa majesté Czarienne partit à quatre heures de son hôtel. Les embarras dans les rues furent si grands, pendant la marche, que ce prince ne put arriver que sur les cinq heures trois quarts aux Tuileries. Le Roi, qui l'attendoit dans l'appartement bas de M. le duc du Maine, s'avança jusqu'à la portiere du carrosse, d'où le Czar sortit promptement pour saluer le Roi qu'il embrassa. Le Roi lui donna la droite. Comme il y avoit un monde infini à regarder cette cérémonie, le Czar prit de ses deux mains celle du Roi, le conduisant avec beaucoup d'attention, en faisant signe

qu'on s'écartât, dans l'appréhension qu'on ne le pressât.

Ces deux princes passerent, un moment après, dans le grand cabinet du conseil de régence, d'où on avoit eu soin d'ôter la grande table, afin qu'il y eût plus d'espace. Il y avoit deux fauteuils. Le Czar s'étant placé à la droite, il adressa ce petit discours au Roi : « Czar, mon frere, il y a long-tems » que je souhaitois voir un roi de France » dans la gloire de Sa Majesté ; j'ai aujour- » d'hui la satisfaction de voir un jeune roi » qui promet tout ce que ses ancêtres ont » fait de grand ; je sçais plusieurs langues ; » je voudrois les avoir toutes oubliées, & » ne sçavoir que la françoise pour entre- » tenir votre Majesté. »

Le Czar vit encore le roi *incognitò*. Il passa par l'appartement de M. le maréchal de Villeroi. Le Roi, averti de son arrivée, alla le joindre dans le petit cabinet du billard. Le Czar l'ayant apperçu, alla au-devant avec empressement, & l'embrassa avec tendresse deux ou trois fois. La conversation étant tombée sur la carte de Moscovie, M. le maréchal de Villeroi se la fit apporter, & dit au Czar, que le roi seroit bien-aise d'apprendre par lui-même si elle étoit exacte. Le jeune roi ayant, en même tems, jetté les yeux dessus, s'entretint de la situation des provinces, de la diversité des rivieres, &

du nombre des principales villes de ce grand Etat, qu'il ſuivoit méthodiquement. Ravi d'entendre le Roi, & ſurpris de la clarté de ſes idées, le Czar prit ſon crayon, & lui montra la jonction qu'il avoit entrepriſe du Volga au Tanaïs, pour avoir la communication de la mer Caſpienne avec la mer Noire *. Il fit voir enſuite que, pour aller s'oppoſer au roi de Suède à Pultava, il avoit fait faire à ſon armée une marche de quatre cens lieues, mais beaucoup plus aiſément qu'en France, par la quantité de rivieres dont ſon royaume eſt arroſé; ce qui facilite l'accélération de la marche des troupes & des convois.

Le prince voyageur reprit bientôt ſa vie active. Il parcouroit la ville, dès le grand matin, s'arrêtant dans tous les endroits où il y avoit quelque choſe de re-

* Pierre le Grand fit terminer, en 1721, la jonction de pluſieurs grandes rivieres de ſon Empire, qui ſe jettent dans la mer Blanche, dans la mer Noire, dans la mer Caſpienne. Ce prince, le plus habile ingénieur de la Ruſſie, choiſit lui-même les lieux où les canaux devoient être creuſés. Il régla toutes les écluſes: il fit communiquer la riviere de Volkona avec le Volga; enſorte que l'on peut faire actuellement par eau, un chemin de plus de huit cens lieues à travers la Ruſſie, depuis Pétersbourg juſqu'en Perſe. Douze mille hommes furent employés à cette entrepriſe ſi utile au commerce.

marquable. Il leva lui-même le plan de plusieurs beaux édifices. Le marechal de Villars le conduisit aux Invalides, dont il admira & loua le magnifique établissement. Il entra dans le réfectoire, au moment que les soldats étoient à table. Il goûta de la soupe, & se fit verser du vin. Il but à la santé des officiers qu'il nomma ses camarades. Versailles lui parut un lieu enchanté. On lui donna des fêtes galantes, où il s'amusa beaucoup ; mais il s'attacha principalement à visiter les académies, les cabinets des curieux ; à conférer avec les sçavans & les artistes célèbres. Il assista à une audience du parlement : on plaida une cause célèbre en sa présence ; & M. de Lamoignon, avocat général, prenant la parole, sçut adroitement finir son discours par un éloge du Czar.

Il dit « qu'il y avoit plusieurs exemples, » où la cour avoit été consultée par des Souverains, dans les affaires les plus importantes de leurs Etats ; mais qu'un monarque si éloigné de la France, également puissant en Europe & en Asie, eût voulu être témoin de son auguste séance, c'étoit un exemple rare. Il ajoûta qu'un tel évènement méritoit d'être conservé dans les registres du parlement, & d'être transmis à la postérité. » L'audience finie, le Czar salua, en sortant, cet auguste sénat,

nat, qui étoit en robes rouges, & les préſidens avec leurs fourrures; ce qui ne s'étoit pratiqué en pareil cas, que pour l'empereur Charles-Quint.

Le duc d'Antin, ſur-intendant des bâtimens, fit voir au prince ce qu'il y avoit de plus curieux dans les divers établiſſemens protégés par le Gouvernement. Le travail de la monnoie & des médailles fixa la curioſité du monarque Ruſſien. Mais, quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit ſortir de deſſous le balancier une médaille d'or, ſur laquelle il étoit repréſenté en buſte; & au revers, étoit une Renommée avec cette légende: *Vires acquirit eundo*; ce qui faiſoit alluſion à ſes voyages!

Un autre jour, le monarque Ruſſe demanda à revoir les médailles des rois de France, & la ſuite de l'hiſtoire de Louis XIV. Il examina tout avec encore plus d'attention que la premiere fois; & comme il s'arrêta beaucoup à conſidérer la médaille de Louis XV, qui a pour revers un ſoleil levant, avec ces mots: *Jubet ſperare*, le directeur de la monnoie crut devoir la lui offrir. Il la reçut très-gracieuſement, marquant, en touchant ſur ſa poitrine, qu'il la garderoit éternellement.

Le Czar n'omit aucun monument curieux. Alloit-il chez les artiſtes? on met-

toit à ses pieds tous les chefs-d'œuvre ; & on le supplioit de daigner les recevoir. Alloit-il voir les hautes-lisses des Gobelins, les tapis de la savonnerie, les atteliers des sculpteurs, des peintres, des orfévres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématiques ? tout ce qui sembloit mériter son approbation, lui étoit offert de la part de Sa Majesté. En voyant le tombeau du cardinal de Richelieu, moins frapé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, que de l'image d'un ministre qui s'étoit rendu si célèbre, il embrassa sa statue, & s'écria : «Grand homme ! je t'aurois donné » la moitié de mes Etats, pour apprendre » de toi à gouverner l'autre. »

Pierre le Grand eut en Sorbonne une conférence avec les docteurs, qui lui présenterent un plan pour réunir l'Eglise Grèque avec la Romaine. On a dit que le Czar avoit voulu faire exécuter ce projet ; mais que l'opposition constante du clergé de Russie l'en avoit empêché.

Le Czar, dans son séjour à Paris, voulut visiter le cabinet de méchanique du pere Sébastien, Carme de la place Maubert. Il fut dans l'appartement de ce religieux plus de deux heures ; & il fit paroître beaucoup de pénétration & d'esprit, soit dans ses questions, soit dans ses réponses. Comme il ne parloit pas françois, le

pere Sébastien disoit à l'interprète les noms de chaque instrument, & lui en donnoit les explications. Mais souvent, lorsque cet interprète vouloit les rendre dans la langue du Czar, pour les lui faire entendre, ce prince le prévenoit, & lui faisoit signe qu'il étoit au fait, & qu'il n'avoit pas besoin d'explication. Lorsqu'on lui présentoit quelque pièce de mathématique ou de méchanique, qui n'avoit pas été portée à une certaine perfection, il la rejettoit; &, lorsqu'au contraire, on lui en montroit une qui étoit parfaite en son genre, il la considéroit long-tems & avec plaisir, & marquoit, en tout cela, un goût sûr & exquis. Il découvrit aussi en plusieurs piéces des défauts presque imperceptibles. Par exemple, dans un plan du Neuf-Brisac, il fit remarquer au pere Sébastien, qu'il y manquoit, à un endroit qu'il lui marqua, un talut; & le pere en convint. Enfin, après plus de trois heures de revue, & le prince se disposant à s'en aller, les peres Carmes prierent l'interprète de proposer à Sa Majesté de se rafraîchir. Il accepta le parti avec joie, & dit qu'on lui fît apporter une bouteille de vin & du pain du couvent. Il coupa lui-même un gros quartier de ce pain qu'il mordit d'un grand appétit, puis se fit verser un grand verre de vin, & but à la santé du pere Sébastien.

Lorſqu'il eut bu, il voulut que ce pere bût auſſi ; &, comme ce dernier alloit chercher un verre, le Czar dit qu'il vouloit qu'il bût dans le ſien : ainſi, ſans le rincer, on verſa un grand coup au pere Sébaſtien qui, embarraſſé ſur la cérémonie, demanda tout doucement comme il en falloit uſer. Le Czar, qui comprit de quoi il s'agiſſoit, lui fit ſigne qu'il bût à ſa ſanté ; ce que ce pere fit. Enſuite ce prince but un ſecond coup, & s'en alla très-content de tout ce qu'il avoit vu.

Pierre enrolla pour ſon pays beaucoup d'ouvriers habiles, fut comblé de préſens, & quitta la France le 21 de Juin 1717. A ſon retour à Pétersbourg, il reçut de l'Académie des ſciences de Paris le titre d'Académicien. Il fut ſenſible à cet honneur, & voulut le mériter, en envoyant à cette illuſtre compagnie les Traités de marine, les Cartes, & pluſieurs Ouvrages qu'il avoit compoſés. Son éloge, écrit par M. de Fontenelle, ſe trouve parmi ceux des membres de cette compagnie.

[1719.]

Alexis Petrowitz, ou fils de Pierre, & d'une premiere femme que le Czar avoit reléguée dans un couvent, ayant encouru la diſgrace de ſon pere, fut condamné juridiquement, & déclaré digne de mort. Les

accusations portoient sur des desseins de rebellion contre le Czar, sur des pratiques tramées & entretenues pour usurper le thrône, sur des oppositions continuelles aux volontés de l'empereur, sur le projet de se faire assister par une puissance & une armée étrangeres, & enfin sur un desir marqué, & clairement manifesté, d'attenter à la vie de son pere & de son souverain. Il n'est guères possible d'assurer que la Czarine, belle-mere du jeune prince, n'ait eu aucune part à la haine que Pierre I avoit conçue contre son fils. Cependant, si l'on en croit M. de Voltaire, qui parle d'après des Mémoires de ce tems-là, elle n'a point contribué au malheur du fils du Czar. On prétend même qu'elle plaignit son infortune, & pria son époux de ne point prononcer sa condamnation. « Contentez-» vous, lui dit-elle, de le confiner dans un » cloître, parce que l'opprobre d'un arrêt » de mort réjailliroit sur votre petit-fils. » Le Czar ne se rendit point à cette priere. Il crut qu'il étoit important que la sentence fût prononcée publiquement au coupable, afin qu'après cet acte solemnel, il ne pût revenir contre un arrêt qui le mettroit pour jamais hors d'état de réclamer la couronne. Quand on en fit la lecture au prince, & qu'on en vint à ces mots, « Les loix di-» vines & ecclésiastiques, civiles & mili-

» taires, condamnent à mort ceux dont » les attentats contre leur pere & leur sou- » verain sont manifestes, » il tomba en convulsion, & ensuite en apoplexie. On eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ses sens ; &, dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier son pere de venir le voir. Le Czar vint : les larmes coulerent des yeux du pere & du fils infortuné ; & ce dernier mourut le lendemain.

On publia dans le monde, que la Czarine, craignant pour son fils, n'eut point de repos qu'elle n'eût déterminé son mari à faire condamner à mort l'héritier de la couronne ; que le Czar, après lui avoir donné lui-même le knout, pour connoître ses complices, lui coupa aussi lui-même la tête ; que son second fils étant mort quelque tems après, & réfléchissant qu'il pourroit manquer de successeurs de son sang, il devint de mauvaise humeur contre sa femme qui d'ailleurs entretenoit des intrigues secrettes & illégitimes avec le prince Menzikof, lequel, disoit-on, n'avoit jamais cessé d'être son amant. On ajoûtoit que le Czar méditoit de la faire raser, & ensuite enfermer dans un couvent, comme il en avoit usé à l'égard de sa premiere femme ; qu'instruite de ce dessein, Catherine en avoit fait part à Menzikof, & que, deux jours après, le Czar fut atta-

qué d'une maladie inconnue & violente, dont il mourut. Au reste, ce n'étoient-là que des bruits sans fondement, du moins quant aux soupçons d'empoisonnement; car, à l'égard du favori du Czar, il est certain qu'en passant des bras de son amant dans ceux de son époux, elle ne parut pas assez avoir oublié qu'il avoit été sa premiere passion, & son premier bienfaiteur. Un intérêt commun les lioit l'un à l'autre. Catherine devoit son élévation à son amant, & Menzikof à la Czarine l'augmentation de sa faveur.

M. de Voltaire, qui est entré dans les plus grands détails au sujet de la mort du fils du Czar, dit que la premiere cause de la conduite de ce prince, & de sa mort, ce fut l'abus de la religion; ce furent des prêtres & des moines; & cette source de ses malheurs est assez indiquée dans les aveux du prince coupable, & sur-tout dans cette expression de l'empereur Pierre: « Ces longues barbes » pourront vous tourner à leur fantaisie. » Du nombre de ces prêtres étoit l'évêque de Rostou. Il supposa une révélation de S. Démétrius, qui l'avoit assuré, de la part de Dieu, que le Czar n'avoit pas trois mois à vivre, & que son fils devoit incessamment monter sur le thrône, conjointement avec sa mere Eudoxie renfermée

dans un couvent; que celle-ci eut la foiblesse de croire cette imposture; qu'elle quitta ses habits de religieuse; se fit traiter de Majesté, & fit effacer des prieres publiques le nom de la Czarine Catherine, sa rivale, pour mettre le sien à sa place. Elle ne parut plus que revêtue des habits de cérémonie, que portoient les anciennes Souveraines de Moscovie. La thrésoriere du couvent se déclara contre cette entreprise. Eudoxie répondit hautement: » Pierre a puni les Strélits qui avoient » outragé sa mere; mon fils Alexis punira » quiconque aura insulté la sienne. » Elle fit renfermer la thrésoriere dans sa cellule.

Cependant les trois mois s'écoulerent, sans qu'il arrivât aucun changement. Eudoxie reprocha à l'évêque de Rostou que le Czar étoit encore en vie. « Les péchés de mon » pere en sont cause, répondit l'évêque » fanatique ou imposteur; il est en purga» toire, & il m'en a averti. » aussi-tôt Eudoxie fit dire mille Messes des morts. L'évêque assura qu'elles avoient opéré l'effet qu'on s'en étoit promis. Il vint dire, au bout d'un mois, que son pere avoit déja la tête hors du purgatoire: un mois après, il n'en avoit plus que jusqu'à la ceinture; enfin il n'y tenoit plus que par les pieds. Ce fut sur la foi de toutes ces impostures, que le fils du Czar quitta les Etats de son

pere, & alla attendre ſa mort dans les pays étrangers.

En arrivant à Moſcou, le prince Alexis alla d'abord ſaluer le Czar ſon pere, avec lequel il eut une longue conférence. Sa Majeſté convoqua un conſeil extraordinaire; & pluſieurs régimens entourerent le château, & s'emparerent des avenues. Tous les grands furent mandés pour aſſiſter au conſeil; & il fut pareillement enjoint au clergé de s'aſſembler dans l'égliſe cathédrale; après quoi, on ſonna la groſſe cloche. Le Czarowits, ayant été amené dans le château ſans cérémonie, entra dans la ſalle de l'aſſemblée; remit à ſon pere un écrit par lequel il ſe reconnoiſſoit coupable; &, fondant en larmes, il ſe jetta aux pieds du monarque, & y demeura proſterné, pendant la lecture que Sa Majeſté fit de cet écrit. Le Czar demanda enſuite à ſon fils ce qu'il ſouhaitoit? « Vos bonnes » graces, ſeigneur, & la vie, » lui répondit le prince. Son pere les lui promit; mais un moment après, il lui annonça avec autorité, qu'il avoit, par ſa mauvaiſe conduite, perdu toute eſpérance à la ſucceſſion de ſes Etats, & qu'il devoit y renoncer d'une maniere ſolemnelle & authentique.

Après cette déclaration fulminante, le

Czar, étant un peu attendri, demanda à ſon fils quels avoient été ſes conſeillers? Sur cela le prince le tira à l'écart, & lui parla pendant un aſſez long eſpace de tems. Ils ſe retirerent même dans un autre appartement, où l'on préſume que le coupable nomma tous ceux qui lui avoient conſeillé de ſe révolter contre ſon pere; car, auſſi-tôt après le dîner, Pierre le Grand dépêcha trente-ſix couriers vers différentes provinces de ſes Etats. Sa Majeſté fit conduire à Moſcou les perſonnes convaincues ou ſoupçonnées d'avoir trempé dans cette conjuration, & les abandonna à la rigueur des loix. Pluſieurs furent rompus vifs, d'autres empalés, d'autres décapités. La princeſſe Galitzin eut le corps déchiqueté à coups de baguettes; & quantité d'autres femmes, de la plus grande diſtinction, furent traitées auſſi rigoureuſement, & renfermées. On trouva auſſi le moyen d'enlever en Allemagne la maîtreſſe du prince Alexis. Elle fut amenée à Moſcou; & on lui trouva des ſommes conſidérables d'argent, avec quantité de bijoux précieux & des habits magnifiques. On étoit étonné que le prince eût pu s'attacher à cette fille, qui n'avoit rien d'aimable ni de ſéduiſant, étant d'une fort petite ſtature, & de très-baſſe naiſſance.

On lui saisit tout son trousseau ; & on la mit en lieu de sûreté.

[1720.]

Débarrassé des inquiétudes domestiques, le Czar continua à travailler à la réformation des anciennes moeurs. Il fit des réglemens pour l'amusement des sociétés particulieres, & leur prescrivit des loix de politesse & de décence. Quelquefois il venoit lui-même dans ces assemblées, pour y donner le ton convenable. Souvent il imaginoit des fêtes & des mascarades, où, par une exagération comique, on tournoit en ridicule les usages, les pratiques, & les préjugés anciens, auxquels le peuple paroissoit attaché. Il engagea les seigneurs de sa cour, &, d'après leur exemple, les autres Russes à quitter la longue barbe qui leur donnoit un air étranger dans l'Europe. Il fit mettre aux portes des villes, des modèles d'habillemens à la mode allemande & françoise. Il étoit enjoint aux habitans de quitter leurs longs vêtemens pour en prendre de moins embarrassans. Ceux qui ne se prêtoient point à cette réforme, étoient arrêtés par des gens préposés. On les faisoit mettre à genoux ; on coupoit l'excédent de leurs robes ; & ils étoient

ensuite poursuivis avec de grands éclats de rire. Le Czar regardoit ces plaisanteries comme un moyen plus efficace que l'autorité, pour corriger certains ridicules. Il parvint en effet à introduire dans les mœurs, les usages & les habitudes de sa nation, les réformes qu'il jugea les plus convenables.

Les femmes, en Russie, vivoient éloignées de la société, dans une sorte de prison perpétuelle. Un homme se marioit sans avoir jamais vu celle qu'il devoit épouser. Le pere de la nouvelle mariée lui donnoit, dit-on, un coup de verge, & remettoit cette verge à son gendre, pour faire connoître que sa fille passoit de sa discipline à celle du mari. On a dit que les femmes Russes ne se croyoient aimées de leurs époux, que lorsqu'elles en étoient battues : ce qu'il y a de très-certain, c'est qu'il étoit ordinaire à ces peuples non civilisés d'exercer sur leurs femmes un despotisme rigoureux ; &, comme ils avoient le droit de les répudier, lorsqu'ils en étoient dégoûtés, on croyoit qu'un Russe qui battoit sa femme, vouloit la plier à son caractere, dans le dessein de la garder ; ensorte que sa rigueur même pouvoit passer, à cet égard, comme le signe d'un attachement qui n'étoit pas encore éteint. Quoi qu'il en soit,

Pierre le Grand tira les femmes & les filles Moscovites de leur triste esclavage, en les faisant admettre dans les sociétés particulieres, où elles peuvent former leurs mœurs, & consulter leur inclination dans le choix qu'elles ont à faire d'un mari. Il ordonna que les mariages ne se fissent qu'après ces sortes d'entrevues, & du consentement des époux.

[1721.]

Les soins du Czar s'étendoient sur la religion comme sur les mœurs. On a vu qu'il avoit aboli la dignité du patriarche, & qu'il lui substitua un synode perpétuel. Il voulut d'abord que le synode lui présentât ceux qu'il jugeroit les plus dignes des prélatures. L'empereur choisissoit un évêque; & le synode le sacroit. Pierre présidoit souvent à cette assemblée; &, un jour qu'il s'agissoit de présenter un évêque, le synode remarqua qu'il n'avoit encore que des ignorans à présenter au Czar. « Eh bien! dit-» il, il n'y a qu'à choisir le plus honnête » homme; cela vaudra bien un sçavant. »

L'auteur de la Vie de Pierre le Grand rapporte deux autres traits qui ont rapport à cette matiere. On lisoit à ce prince un chapitre du *Spectateur Anglois*, qui con-

tient un parallele entre lui & Louis XIV. Il dit, après l'avoir écouté : « Je ne crois » pas avoir mérité la préférence qu'on me » donne sur ce monarque ; mais j'ai été assez heureux pour lui être supérieur dans » un point essentiel : j'ai forcé mon clergé » à l'obéissance & à la paix ; & Louis XIV » s'est laissé subjuguer par le sien. »

Il y avoit à la cour du Czar un vieux fou, nommé *Jotof*, qui avoit appris à écrire à ce prince, & qui s'imaginoit avoir mérité, par ce service, les plus importantes dignités. Pierre, qui adoucissoit quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encore policé, créa pape son maître à écrire, avec deux mille roubles d'appointemens, & lui assigna une maison à Pétersbourg. Des bouffons l'installerent en cérémonie. Il fut harangué par quatre bègues. Il créa des cardinaux, & marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré collége étoit yvre d'eau-de-vie. Jotof étoit âgé de quatre-vingts ans. Le Czar imagina de lui faire épouser une veuve de son âge, & de célébrer solemnellement cette nôce. Il fit faire l'invitation par quatre bègues. Des vieillards décrépits conduisoient la vieille mariée. Quatre des plus gros hommes de Russie servoient de coureurs. La musique

étoit ſur un char conduit par des ours qu'on piquoit avec des pointes de fer, & qui, par leurs mugiſſemens, formoient une baſſe digne des airs qu'on jouoit ſur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & ſourd, à qui on avoit mis des lunettes. La proceſſion, le mariage, le repas des nôces, le deshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertiſſement. Après la mort de ce Jotof, un officier, nommé *Buturlin*, fut créé pape. Moſcou & Pétersbourg ont vu trois fois renouveller cette cérémonie, dont le ridicule avoit pour objet, de confirmer les peuples dans leur averſion pour l'Egliſe Romaine.

La paix de Neuſtadt termina les différens entre la Suède & la Ruſſie. Elle fut ſi agréable au Czar, que, dans les premiers tranſports de ſa joie, il écrivit à ſes plénipotentiaires : « Vous avez dreſſé le traité, » comme ſi je l'avois rédigé moi-même, » & ſi je vous l'avois envoyé pour le faire » ſigner par les Suédois ; ce glorieux évè» nement ſera toujours préſent à ma mé» moire. » Ce fut alors que le ſénat & le ſynode décernerent à ce prince le titre de Grand, d'Empereur, & de Pere de la Pa-

trie. Les cours étrangeres s'opposerent d'abord à celui d'Empereur, sous prétexte qu'il causeroit du changement dans le cérémonial. Ces contestations sont aujourd'hui entièrement terminées à la satisfaction de la Russie.

Dans le tems qu'on négocioit cette paix célèbre, par laquelle Pierre le Grand termina ses longues guerres avec la Suède, un chef des Cosaques vint trouver ce prince, & lui dit: « Pere, si tu penses » réellement à ôter de ton chemin cette » épine des Suédois, laisse-moi faire, je te » prie; j'irai avec mes Cosaques, & ferai » main-basse sur tout ce qu'il y a en Fin» lande, d'hommes, de femmes, & d'en» fans. Ainsi, je te jure, il ne te restera » pas un ennemi dans ce pays. Nous en » ferons un désert; ce qui vaut mieux que » dix forteresses. » Pierre se prit à rire, & dit qu'il n'adopteroit jamais cette politique orientale.

[1722.]

Le Czar Pierre déclara la guerre à la Perse, & fit assembler au tour d'Astracan, une armée de quatre-vingt mille hommes. L'empereur & l'impératrice Catherine partirent bientôt de Pétersbourg pour cette grande expédition. Ils s'engagerent dans des déserts

ferts immenſes & arides, où l'eau & les proviſions néceſſaires leur manquerent pluſieurs jours. Les ſoldats étoient épuiſés de fatigue & de beſoins; mais ils n'oſerent ſe plaindre, voyant l'empereur marcher à leur tête, & leur donner l'exemple de la patience & du courage. Catherine faiſoit monter dans ſa voiture les ſoldats les plus fatigués, cinq ou ſix à la fois, & s'entretenoit avec eux comme une mere avec ſes enfans. Cependant le Sophi avoit été contraint de fuir d'Iſpahan. Ce prince vint implorer le ſecours des Ruſſes même, qui vouloient l'attaquer. Le Czar donna des promeſſes au Sophi, & ſe fit céder à perpétuité les villes de Derbent & de Baku, avec les provinces de Ghilan, de Mazanderan & d'Oſtrabat. Les Ruſſes ne pénétrerent pas dans les provinces de la Perſe, & ſe retirerent. Ils firent leurs conquêtes ſans combat. Les Turcs prirent l'allarme ſur cette expédition; mais ils ſuivirent enſuite l'exemple de la Ruſſie. Ils s'emparerent des pays qui étoient à leur convenance, & laiſſerent le Sophi en bute à ſes ennemis.

[1723.]

Pierre le Grand fut rappellé dans ſes Etats, par les troubles que le clergé & un

zèle aveugle vouloient exciter contre le thrône. Les réformes qu'il avoit faites, & qu'il faisoit, tous les jours, dans son Empire, révolterent tous ceux de ses sujets qu'une habitude grossiere attachoit aux anciennes pratiques. Des déclamateurs insensés & fanatiques lancerent l'anathême contre l'empereur. Un imprimeur prêcha, dans les places publiques, que la fin du monde arrivoit, & que Pierre le Grand étoit l'Ante-Christ. Plusieurs prêtres ignorans adopterent ses visions, & les répandirent parmi le peuple. On fit périr dans les supplices ces fauteurs du mensonge & du fanatisme.

[1724.]

Le monarque de Russie, jouissant en paix de toute sa gloire, voulut la partager avec celle qu'il croyoit la plus capable de remplir l'immensité de ses vues, en faisant couronner & sacrer sa femme Catherine. L'auteur de sa Vie nous a conservé l'ordonnance de ce prince, au sujet de ce couronnement. En voici un extrait : « Personne » n'ignore l'usage constant & perpétuel » établi dans les royaumes de la Chré» tienté, suivant lequel les potentats font » couronner leurs épouses, ainsi que cela » se pratique actuellement, & s'est prati» qué, diverses fois, dans les tems reculés,

» par les empereurs de la véritable croyance
» Grèque, sçavoir l'empereur Basilide, qui
» a fait couronner son épouse Zénobie;
» l'empereur Justinien, son épouse Lupi-
» cine; l'empereur Héraclius, son épouse
» Martine; l'empereur Léon le Philo-
» sophe, son épouse Marie; & plusieurs
» autres, qui ont pareillement fait mettre
» la couronne impériale sur la tête de leurs
» épouses. Il est aussi connu jusqu'à quel
» point nous avons exposé notre propre
» personne, & affronté les dangers les plus
» éminens, en faveur de notre patrie, pen-
» dant le cours de la derniere guerre de
» vingt-un ans consécutifs, laquelle nous
» avons terminée, par le secours de Dieu,
» d'une maniere si honorable & si avanta-
» geuse, que la Russie n'a jamais vu de
» pareille paix, ni acquis la gloire qu'on
» a remportée par cette guerre. L'impéra-
» trice Catherine, notre très-chere épouse,
» nous a été d'un grand secours dans tous
» ces dangers, non-seulement dans ladite
» guerre, mais encore dans quelques autres
» expéditions, où elle nous a accompa-
» gnés volontairement, & nous a servi de
» conseil, autant qu'il a été possible, non-
» obstant la foiblesse du sexe, particulière-
» ment à la bataille contre les Turcs, sur
» la riviere de Pruth, où notre armée étoit
» réduite à vingt-deux mille hommes, &

» celle des Turcs composée de deux cent
» soixante & dix mille. Ce fut dans cette
» circonstance désespérée, qu'elle signala
» sur-tout son zèle par un courage su-
» périeur à son sexe, ainsi que cela est
» connu de toute l'armée, & dans tout
» notre Empire. A ces causes, & en vertu
» du pouvoir que Dieu nous a donné,
» nous avons résolu d'honorer notre épouse
» de la couronne impériale, en reconnois-
» sance de toutes ses peines; ce qui, s'il
» plaît à Dieu, sera accompli, cet hyver, à
» Moscou; & nous donnons avis de cette
» résolution à tous nos fidèles sujets, en fa-
» veur desquels notre affection impériale
» est inaltérable. »

Il n'étoit pas dit dans cette ordonnance, que Catherine dût régner après son mari, en cas qu'il mourût avant elle; mais on y préparoit les esprits par cette cérémonie inusitée en Russie. Les vœux & les suffrages du peuple furent unanimes. Le couronnement de l'impératrice se fit avec une magnificence extraordinaire dans l'église cathédrale de Moscou. L'empereur marcha devant elle à pied, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa sous le nom de *chevaliers de l'impératrice*. Arrivé à l'église, ce prince lui posa la couronne sur la tête. Elle voulut lui embrasser les genoux: il l'en empêcha; &, au

ſortir de l'égliſe, il fit porter le ſceptre & le globe devant elle. Des fêtes publiques ſuccéderent, pendant pluſieurs jours, à cette auguſte cérémonie; & il y eut des médailles frapées, à cette occaſion, que l'on diſtribua au peuple.

[1725.]

Pierre mourut entre les bras de Catherine, le 28 de Janvier de cette année. Cette princeſſe avoit éprouvé, quelque tems auparavant, la rigueur inflexible de ſon caractere. Il s'étoit apperçu qu'elle chériſſoit particulièrement un jeune chambellan, d'une figure diſtinguée, nommé *Moens de la Croix*, né en Ruſſie, d'une famille Flamande. Sa ſœur, madame de Balk, étoit dame d'honneur de l'impératrice: tous deux gouvernoient ſa maiſon. On les accuſa l'un & l'autre, auprès de l'empereur, d'avoir reçu des préſens; ce qui étoit défendu ſous peine d'infamie & de mort. On les mit en priſon; & l'on inſtruiſit leur procès. Moens fut condamné à perdre la tête, & ſa ſœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Catherine demanda leur grace: l'empereur irrité la refuſa; & dans le tranſport de ſa colere, il caſſa une glace de Veniſe qui étoit dans ſa chambre: « Tu » vois, dit-il à ſa femme, qu'il ne faut

» qu'un coup de ma main, pour faire ren-
» trer cette glace dans la poussiere dont
» elle est sortie. »... Eh bien! lui répon-
» dit Catherine qui entendoit parfaite-
» ment l'allusion, vous avez cassé ce qui
» faisoit l'ornement de votre palais; croyez-
» vous qu'il en soit devenu plus beau? » Le prince parut d'abord frapé de cette réflexion; mais tout ce que l'impératrice put obtenir, c'est que sa dame d'honneur ne recevroit que cinq coups de knout, au lieu d'onze. Cette aventure fit imaginer que la Czarine avoit avancé les jours de l'empereur; & l'on se confirma dans ce soupçon, par l'empressement avec lequel elle rappella sa favorite, immédiatement après la mort de son époux; ce qui marquoit en effet assez peu de respect pour la mémoire & pour les volontés d'un si grand prince.

Dans les *Anecdotes Suédoises*, nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs le portrait de Charles XII, tracé par la main de M. de Voltaire. Le même écrivain a peint ainsi Pierre le Grand. « Il fut re-
» gretté en Russie de tous ceux qu'il avoit
» formés; & la génération, qui suivit celle
» des partisans des anciennes mœurs, le
» regarda bientôt comme son pere. Quand
» les étrangers ont vu que tous ses établis-
» semens étoient durables, ils ont eu pour

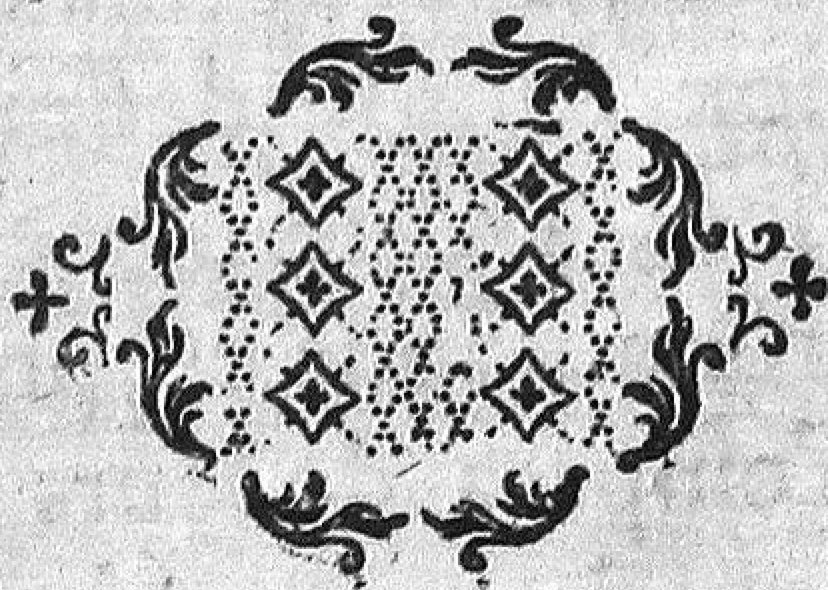
» lui une admiration constante ; & ils ont
» avoué qu'il avoit été inspiré plutôt par
» une sagesse extraordinaire, que par l'en-
» vie de faire des choses étonnantes. L'Eu-
» rope a reconnu qu'il avoit aimé la gloire,
» mais qu'il l'avoit mise à faire du bien ;
» que ses défauts n'avoient jamais affoibli
» ses grandes qualités ; qu'en lui l'homme
» eut ses taches, & que le monarque fut
» toujours grand. Il a forcé la nature en
» tout, dans ses sujets, dans lui-même, sur
» la terre & sur les eaux ; mais il l'a for-
» cée pour l'embellir. Les arts, qu'il a trans-
» plantés de ses mains dans des pays dont
» plusieurs alors étoient sauvages, ont, en
» fructifiant, rendu témoignage à son génie,
» & éternisé sa mémoire. Ils paroissent
» aujourd'hui originaires des pays même
» où il les a portés. Loix, police, politique,
» discipline militaire, marine, commerce,
» manufactures, sciences, beaux arts, tout
» s'est perfectionné selon ses vues ; &, par
» une singularité dont il n'est point d'exem-
» ple, ce sont quatre femmes, montées suc-
» cessivement après lui sur le thrône, qui
» ont maintenu tout ce qu'il acheva, &
» perfectionné tout ce qu'il entreprit.....
» Les Souverains des Etats depuis long-
» tems policés se diront à eux-mêmes : Si
» dans les climats glacés de l'ancienne Sci-
» thie, un homme aidé de son seul génie,

» a fait de si grandes choses, que devons-
» nous faire dans des royaumes où les tra-
» vaux accumulés de plusieurs siécles nous
» ont rendu tout facile? »

On a vu que le Czar étoit attaché à la religion de son pays. Il ne manquoit pas non plus d'une sorte de dévotion. On l'a vu souvent à l'église, pendant le service divin, mêler sa voix à celle des prêtres. Un jour que le lecteur ne récitoit point un pseaume à sa fantaisie, il lui arracha le livre des mains, & le lut lui-même très-distinctement.

Pierre le Grand, s'appercevant du préjudice que l'abstinence de viande causoit à ses troupes, & voyant que les médecins ne gagnoient rien par leurs remontrances, alla lui-même dans l'hôpital un jour de jeûne; se fit apporter une écuelle de bouillon; &, s'adressant aux plus infirmes: « Pensez-vous, mes enfans, leur dit-il,
» que moi, qui suis votre empereur & vo-
» tre pere, je voulusse vous conseiller quel-
» que chose qui puisse vous mettre mal avec
» Dieu? Ne voyez-vous pas, au contraire,
» que c'est l'offenser, que d'être homicide
» de soi-même? Ne me croyez-vous pas
» aussi bon Russe, aussi bon Chrétien,
» qu'aucun de vous? Eh bien! me voyez-
» vous faire difficulté de boire ce bouil-
» lon, & de manger cette viande. Faites-

» en de même, mes enfans; » & tout en les exhortant, il but le bouillon, & mangea de la viande. Cet exemple fit sur se soldats l'impression qu'il avoit lieu d'en attendre. Ce prince les a dispensés des carêmes & des jeûnes qui remplissent plus de la moitié de l'année, dans la Religion grèque. Malgré cela, la plûpart veulent jeûner: avec de pareilles dispositions, il ne faut pas de grands préparatifs pour les nourrir. On leur distribue de la farine; &, dès qu'ils sont campés, ils creusent des fours en terre, où ils cuisent leur pain qu'ils font eux-mêmes. Quand on veut les régaler, on leur distribue une sorte de biscuit qu'ils rompent en petits morceaux, & font bouillir avec du sel & quelques herbes qu'ils trouvent par-tout.





CATHERINE.

[1726.]

LA femme du Czar, succédant à son époux sur le thrône de Russie, suivit les maximes du prince défunt, & gouverna son peuple avec sagesse. Elle prit un soin particulier du jeune prince, petit-fils de Pierre le Grand, & fils de celui dont plusieurs accusent Catherine d'avoir causé la mort. Elle le fit déclarer Grand-Duc de Russie, & le destina à lui succéder. Le crédit du prince Menzikof devint si grand, pendant le reste du régne de Catherine, qu'il gouverna l'Empire avec une puissance sans bornes. Pour perdre ceux qui lui étoient contraires, il les accusa d'avoir formé une conspiration, dans le dessein de déthrôner l'impératrice, & de placer le Grand-Duc sur le thrône. Sous ce prétexte, il les fit exiler, & s'empara de leurs biens. Mais on ne tarda pas à reconnoître que cette prétendue conjuration étoit un phantôme que l'avarice du favori lui avoit fait imaginer.

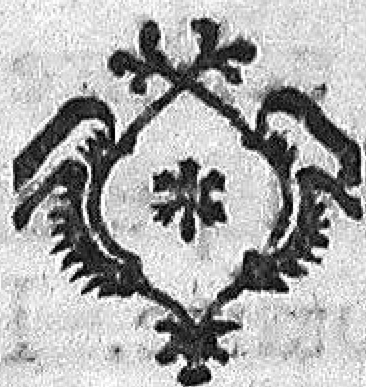




PIERRE II.

[1727.]

LE règne de Catherine fut éclatant, mais de peu de durée, cette princesse étant morte deux ans après le décès de l'empereur son époux. Croyant ne pouvoir jamais s'acquitter de ce qu'elle devoit à Menzikof, elle pria en mourant, la régence de l'Empire, de donner en mariage au jeune prince Pierre Alexiowitz une des filles de son favori. Elle fut, en effet, fiancée à ce prince; mais la rivalité des grands, & quelques griefs particuliers du Souverain contre Menzikof, le firent tomber dans la disgrace. Il fut exilé en Sibérie; & ses biens, qui étoient immenses, furent confisqués. Pierre II choisit pour son épouse la fille de son gouverneur, & mourut de la petite vérole, avant que le mariage fût célébré.





ANNE IVANOWNA.

[1730.]

LA duchesse douairiere de Courlande, la seconde des filles du prince Jean, frere de Pierre le Grand, fut portée sur le thrône par un parti puissant. Une pareille nomination étoit contraire aux dispositions de Pierre I, & de l'impératrice Catherine. Suivant ces dispositions, la souveraineté devoit passer à une fille de Pierre, Anne Petrowna, duchesse de Holstein, &, à son défaut, à une autre fille de ce monarque, la princesse Elizabeth. Anne Ivanowna avoit élevé au plus haut degré de puissance un Courlandois roturier, Jean-Ernest de Biron, & l'avoit fait élire duc de Courlande. L'histoire de ce favori mérite de trouver place dans un Recueil d'anecdotes. Les circonstances singulieres de la fortune de Biron demandent à être exposées dans un certain détail.

Cet homme célèbre étoit le fils d'un orfévre, que son pere avoit destiné à la profession de notaire. Il avoit acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorsque, s'ennuyant du séjour d'une petite ville, il

eut occasion d'offrir ses services au baron de Goërtz, qui avoit été forcé de s'y arrêter, par la mort imprévue de son secrétaire. Le jeune Biron se présenta d'assez bonne grace, pour faire agréer sa personne & ses talens. Il suivit le baron à Stockholm, où l'intelligence qu'il avoit de diverses langues, & sa facilité à lire & à copier toutes sortes de caracteres, le rendirent aussi utile, qu'il l'avoit fait espérer.

Dans l'usage où il étoit, depuis son enfance, de manier de vieux contrats, la plûpart en parchemin, il s'étoit fait une habitude, en écrivant, d'en tenir toujours quelqu'un entre les lèvres; &, quelque désagréable qu'on puisse s'en figurer le goût, il étoit parvenu insensiblement à s'en faire une sorte de plaisir, comme il arrive à ceux qui s'accoutument à mâcher du tabac. Ce penchant, devenant une passion, il n'étoit jamais sans quelque morceau de vieux vélin, qu'il coupoit proprement pour le ronger; &, comme ses occupations le mettoient continuellement au milieu de quantité de papiers, il trouvoit aisément de quoi se satisfaire.

Un jour qu'ayant été retenu dans le cabinet du baron de Goërtz, pour quelque expédition d'importance, son appétit pour le parchemin lui fit découvrir une pièce enfumée, qui étoit au coin d'une table;

&, ne portant pas plus loin ſes réflexions ; il le prit entre ſes dents, avec l'envie néanmoins de ſe borner à le ſucer, pour en tirer comme le parfum. Mais, dans l'attention qu'il avoit à ſon travail, le goût du plaiſir lui fit oublier ce qu'il devoit craindre. Ce ne fut qu'après trois ou quatre heures d'application, que, revenant à lui-même, il apperçut non-ſeulement qu'il avoit toujours le même vélin à la bouche, mais que, l'ayant mâché ſi long-tems avec auſſi peu de ménagement que de réflexion, il l'avoit défiguré, juſqu'à lui faire changer de forme. Sa ſurpriſe augmenta encore, lorſque s'étant hâté de l'ouvrir, pour démêler ce qu'il contenoit, il le reconnut, à quelques reſtes de caracteres preſque effacés, pour une piéce extrêmement importante, qui faiſoit la matiere d'un différend fort échauffé, au ſujet de la Livonie, entre le roi de Suède, & le Czar Pierre. Il ſe crut perdu ſans reſſource : ſon eſprit ne lui préſenta rien qui fût propre à l'excuſer ; tout le portoit au déſeſpoir, lorſque le baron de Goërtz entra. Il le trouva avec cette fatale pièce à la main, & crut voir, dans ſes yeux & ſur ſon viſage, des témoignages extraordinaires d'embarras. La ſeule curioſité ſuffiſoit pour lui faire approfondir ce myſtere. Mais que fut-ce, lorſqu'ayant jetté les yeux ſur la pièce, il découvrit, à plu-

ſieurs marques, que c'étoit ce qu'il avoit alors de plus néceſſaire & de plus précieux. Le premier mouvement de ſa colere ne lui permettant de rien examiner, de rien entendre, il ne douta point que ce ne fût une trahiſon de ſon ſecrétaire qui s'étoit laiſſé gagner par le miniſtre de Moſcovie; & ſur le champ il le fit conduire avec mille reproches, dans une étroite priſon.

Quoiqu'avec un peu de liberté pour réfléchir ſur ſon malheur, il n'y trouvât rien qui le rendît véritablement coupable, les apparences étant de nature à ne pouvoir jamais être éclaircies, il conçut que ſa perte étoit certaine. Déja il penſoit moins à ſe juſtifier, qu'à ſe préparer à la mort. Cependant, comme l'aveu des circonſtances de ſa faute ne pouvoit lui être nuiſible, il étoit réſolu de les raconter ſimplement, au riſque de ne pas trouver dans ſes juges beaucoup de diſpoſition à le croire ſincere. On ne tarda guères à l'interroger. Quatre des plus graves ſénateurs de Stockholm lui reprocherent ſon crime, & le preſſerent de confeſſer les intelligences qu'il entretenoit avec la Moſcovie. Il ne leur répondit que par une courte relation qu'il leur fit, les larmes aux yeux, de la maniere dont il s'étoit accoutumé à mâcher de vieux parchemins. Quelque foibleſſe qu'il y eût dans cette défenſe, l'air

dont il la prononçoit fit impreſſion ſur l'un des vieux ſénateurs, qui avoit aſſez d'expérience pour démêler les caracteres de la droiture & de l'innocence. S'attachant de plus en plus à l'examiner, il remarqua que, tandis qu'il écrivoit ſa dépoſition, & livré, comme il étoit, tout entier aux demandes qu'il recevoit, & au ſoin d'y répondre, il ne laiſſoit point d'avancer la main, par intervalle, vers l'écritoire qui étoit ſur la table, d'où il tiroit de petits lambeaux de vieux parchemin dont elle étoit doublée, & que, par un mouvement tout naturel, il les portoit à la bouche. Cette obſervation fit trouver plus de vraiſemblance au ſénateur dans ſon récit. Il lui fit diverſes queſtions ſur la naiſſance & la force de ſon habitude. Il demanda des circonſtances & des preuves. Heureuſement l'accuſé en avoit de préſentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin, qu'il tira de ſes poches. Leur forme, leur odeur, tout s'accordoit avec l'idée qu'il en avoit fait prendre. Le ſénateur devint ſon défenſeur autant que ſon juge. D'autres informations, qu'on fit ſur ſa conduite & ſes liaiſons, ayant achevé d'établir ſon caractere, le baron de Goërtz fut le premier à ſolliciter ſa liberté & ſa grace.

Cependant, ſoit qu'il craignît que ſa foibleſſe ne l'expoſât à quelque nouvel embarras,

barras, soit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté de ses services, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompensé. Il y avoit peu d'apparence, qu'un homme, rejetté par le ministre, pût trouver d'autres occasions de s'établir dans la Suède. Le malheureux secrétaire prit le parti de la quitter; &, passant en Courlande où son aventure n'étoit pas connue, il s'attacha au premier homme d'affaires, qui voulut l'employer. La fortune, qui le conduisoit par la main, l'adressa au receveur-général de Mitau, homme livré au plaisir, qui cherchoit depuis long-tems un écrivain habile, sur lequel il pût se reposer de la fatigue & des soins de son emploi. Avec beaucoup d'esprit & d'assiduité, le nouveau secrétaire fit bientôt reconnoître en lui tous les talens qu'on desiroit. Il se fit aimer de son maître; mais il n'étoit pas guéri de l'habitude qui avoit ruiné sa fortune en Suède. Le receveur, ayant un jour fini ses comptes, revint muni d'une quittance signée de la main du duc de Courlande; &, la regardant comme une pièce d'autant plus importante, que ses ennemis s'étoit déja prévalus de ses inclinations voluptueuses, pour l'accuser de dissipation & de mauvaise foi, il la remit à son secrétaire, en lui recommandant de la conserver avec soin.

Ce papier n'avoit point les qualités qui pouvoient piquer ſon ancien goût pour le parchemin ; ce ne fut que diſtraction & force d'habitude, qui le porterent à le mettre entre ſes lèvres : d'ailleurs quelques années d'intervalle avoient affoibli l'impreſſion de ſa premiere diſgrace. Quoi qu'il en ſoit, il expoſa malheureuſement ce papier à l'avidité de ſes dents ; &, dans un eſpace fort court, elles s'y imprimerent aſſez, pour corrompre le nom du duc, qui faiſoit tout le prix de cette piece. Il s'en apperçut auſſi-tôt ; mais le mal étoit déja irréparable. Il le crut même beaucoup plus grand qu'il n'étoit ; &, ſe rappellant l'aventure de Stockholm, il ne douta point qu'il ne fût à la veille du même danger. Cependant un peu de réflexion lui fit tirer avantage du paſſé. Le ſoupçon d'infidélité étant ce qu'il avoit de plus fâcheux à redouter, il ſe détermina à prévenir ſon maître, par l'aveu volontaire de cet accident ; &, pour s'attirer plus d'indulgence, en excitant ſa compaſſion, il commença par le récit du malheureux évènement qui lui avoit fait abandonner la Suède. Il ne vint qu'en tremblant à ce qu'il vouloit confeſſer.

Le receveur comprit le ſujet de ſa peine ; &, n'y trouvant que la matiere d'une plaiſanterie, parce qu'il étoit ſûr de réparer

aisément le désordre, il prit plaisir à faire durer une scène qui lui parut divertissante. Enfin, l'ayant consolé par de nouveaux témoignages de confiance, il ne songea qu'à prendre, du côté de la cour, les mesures qu'il crut nécessaires à sa sûreté ; & dans la relation qu'il fit au duc de toutes les circonstances de l'aventure, il rendit assez de justice au mérite de son secrétaire, pour lui faire souhaiter de le voir. Sa figure, & quelques momens d'entretiens, achevèrent de lui gagner l'estime de ce prince. Sa faveur ne fit qu'augmenter de jour en jour, jusqu'au moment où la fortune se préparoit à le mettre au rang de ses favoris.

Le receveur, réfléchissant sur ses bonnes qualités, qui lui faisoient craindre de le perdre, & sur sa malheureuse habitude, toujours capable de lui causer quelque inquiétude, forma le dessein de le délivrer de cette foiblesse. Il imagina que le mal qu'il vouloit guérir, ne consistant que dans les fibres du palais & des lèvres, qui étoient accoutumées à un certain ébranlement qu'un long usage avoit rendu nécessaire, un ébranlement plus fort, causé par quelque liqueur d'un goût plus violent que le parchemin, feroit prendre une autre disposition aux fibres, & les accoutumeroit promptement à quelque chose qui les flateroit davantage. Cette conclusion

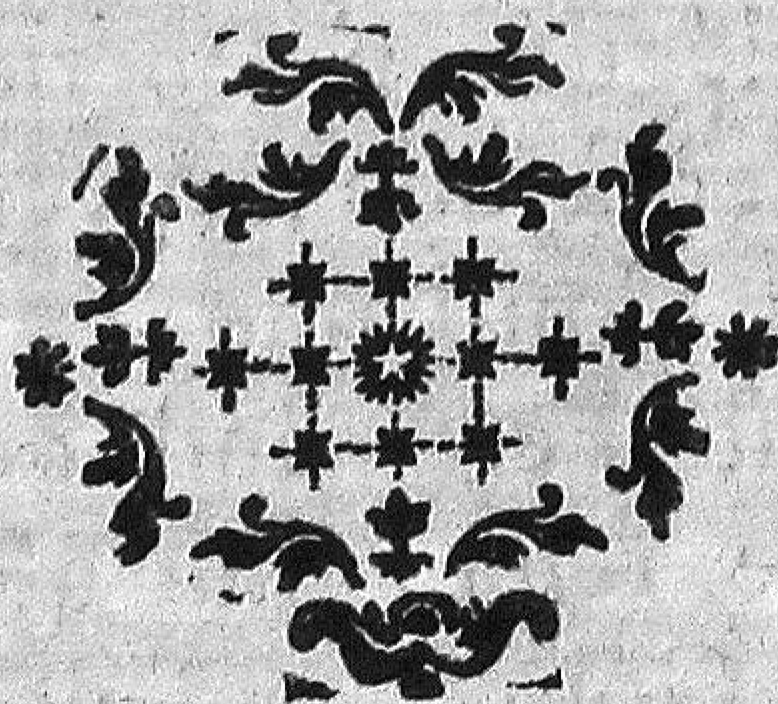
lui parut si certaine, qu'il ne remit pas plus loin que le soir du même jour, à la vérifier par l'expérience. Il fit souper son secrétaire avec lui; &, l'excitant à boire par son exemple, il le mit, dès la premiere fois, hors d'état de penser au parchemin, pendant le reste de la nuit.

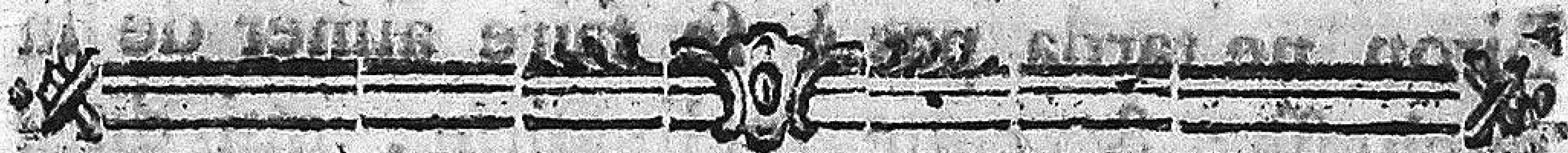
Les jours suivans, il renouvella le même remède, aussi souvent que ses propres forces le permettoient. Les liqueurs fortes succédant aux meilleurs vins, dans l'espace de quelques semaines, le souvenir du parchemin ne l'importunoit plus; & le goût de ses nouvelles sensations commençoit à l'emporter; mais ce qui fut bien plus heureux pour le secrétaire, c'est que la liberté de la table, & la chaleur du vin, servant à lui faire découvrir tous les agrémens de son esprit, il se fit connoître par d'excellentes qualités. Le bruit de ce miracle alla bientôt jusqu'au duc, qui voulut s'en assurer par le témoignage de ses propres yeux. Ainsi le secrétaire devint un objet d'attention pour tout le monde; & sa fortune changea de face, à mesure qu'il eut occasion de justifier les premieres idées qu'on avoit prises de son esprit & de son habileté.

[1740.]

Devenu le favori du duc de Courlande,

Biron ne tarda pas à se faire aimer de la duchesse; & cette inclination, qui dura jusqu'à la mort du mari, se manifesta avec plus de liberté, lorsque cette princesse se vit élevée sur le thrône de Russie. A sa recommandation, la Pologne donna à Biron l'investiture du duché de Courlande; & l'impératrice, se voyant attaquée d'une maladie mortelle, ne songea plus qu'aux moyens de perpétuer la fortune & l'immense crédit de son favori. Elle écarta du thrône de Russie Catherine Ivanowna, princesse de Meckelbourg, & nièce de Pierre le Grand; nomma pour successeur au thrône le fils de cette princesse, à peine âgé de deux mois, connu sous le nom d'*Ivan III*, & mit ce jeune empereur sous la tutelle du duc de Biron, qu'elle vouloit principalement favoriser par cet arrangement.





IVAN III.

[1741.]

LEs volontés de l'impératrice furent exécutées après sa mort. Le Régent étoit en effet souverain de la Russie; mais les seigneurs Moscovites murmurerent bientôt de se voir sous la domination d'un étranger, & d'un homme de fortune. La princesse de Meckelbourg, mere du jeune Czar, souffroit sur-tout impatiemment la dépendance humiliante où elle étoit réduite. Elle assembla, pendant la nuit, les mécontens, & se fit nommer Régente de l'Empire. Le duc de Biron fut arrêté comme un usurpateur, & condamné à perdre la tête; mais la princesse, mere du Czar, changea cet arrêt de mort en un exil, & Biron fut relégué en Sibérie. Elle fit ensuite procéder à une nouvelle nomination au duché de Courlande, en faveur de son mari, Ernest-Ferdinand de Brunswick; mais elle ne resta point assez long-tems à la tête du Gouvernement, pour engager la Pologne à ratifier cette élection.



ELIZABETH.

[1741.]

LA princeſſe Elizabeth, fille de Pierre le Grand, & de Catherine, fit valoir les volontés de ſon pere pour la ſucceſſion au thrône de Ruſſie. On reconnut la légitimité de ſes droits; & tous les ordres de l'Etat lui déférerent la couronne. La princeſſe de Brunſwick avoit reçu quelques avis, touchant les complots qui ſe tramoient contre le jeune Czar; mais elle ne ſçavoit rien de certain; & ſes ſoupçons la conduiſirent ſeulement à avoir un entretien avec Elizabeth, quelques heures avant la révolution. Cette derniere parut ſi tranquille dans ſon air & dans ſes diſcours, que tous les ſoupçons de la princeſſe de Brunſwick s'évanouirent. Cette derniere s'abandonna à une entiere ſécurité, & laiſſa à ſa rivale le tems & les moyens d'arriver à ſon but. La nuit du 5 au 6 de Décembre, une partie du régiment des gardes ſe rendit à l'appartement d'Elizabeth. Elle ſe mit à leur tête; &, ſuivie du reſte des troupes, elle ſe fit ouvrir les portes du palais. Dans cet état,

elle entra dans l'appartement de l'Empereur & de la Régente, mere de ce jeune prince ; mais, en leur annonçant elle-même leur disgrace, elle eut soin de les traiter avec les égards dûs à leur naissance. Elle fut proclamée impératrice de toutes les Russies, à la tête des troupes ; &, quelques jours après, la Régente, & le Prince son fils se retirerent en Allemagne.

[1742.]

La nouvelle impératrice nomma une commission pour faire le procès à tous ceux qui, sous les règnes précédens, l'avoient éloignée du thrône. Ils furent condamnés à mort ; mais leur grace leur fut accordée sur le champ ; ne voulant pas que, sous son règne, aucun criminel perdît la vie. Elizabeth fit venir à sa cour le fils de sa sœur Anne Petrowna, qui, comme on l'a dit plus haut, avoit épousé le duc de Holstein-Gottorp. Elle désigna ce jeune prince pour succéder au thrône de Russie. On lui avoit fait embrasser la Religion Grèque, afin qu'aucun obstacle ne s'opposât au dessein qu'elle avoit formé de le faire régner après elle. Il reçut le nom de *Pierre Petrowitz*, comme petit-fils de Pierre le Grand, & eut dès-lors le titre d'Altesse impériale & de Grand-Duc.

[1743.]

Dans le tems que la Suède avoit tout à craindre des armes victorieuses de la Russie *, la Czarine, par le plus beau trait

---

* On comptoit sous ce règne, & principalement sous celui de la précédente Czarine, beaucoup d'officiers étrangers, qui servoient en Russie, & qui s'étoient acquis une très-grande réputation. Il y en avoit quatre qui se distinguoient spécialement, sçavoir MM. de Lœwendal, de Keith, Lascy, & Munich. Le premier avoit l'esprit très-délié; sçavoit toutes les langues; connoissoit toutes les cours & toutes les armées de l'Europe. Il étoit beau parleur, plein de courage, & s'occupoit, dit-on, beaucoup de sa fortune. Après la révolution de Russie, il passa au service de la France; s'y distingua en plusieurs siéges, & principalement par la prise de Berg-op-Zoom. Il est mort maréchal de France.

Keith, homme d'un jugement très-rassis, a plus obtenu de soumission des officiers Russes, que les autres par la sévérité. Au milieu des armes, il a toujours sçu cultiver les lettres; & il joignoit à la pratique de la guerre, la théorie la plus profonde & la plus raisonnée. C'est le célèbre maréchal Keith, tué à la bataille d'Hochkirchen, en 1758, au service du roi de Prusse.

Lascy, blanchi sous le casque, avoit vu éclorre, sous Pierre le Grand, la gloire de la Russie. Il ne s'étoit jamais mêlé d'aucune affaire d'Etat, & avoit toujours sçu obéir à quiconque étoit chargé du commandement. On rapporte qu'à Pultava, il demanda au Czar, s'il falloit atten-

de modération & de générosité, fit proposer la paix aux Suédois, & ne songea plus qu'à gouverner ses sujets avec

---

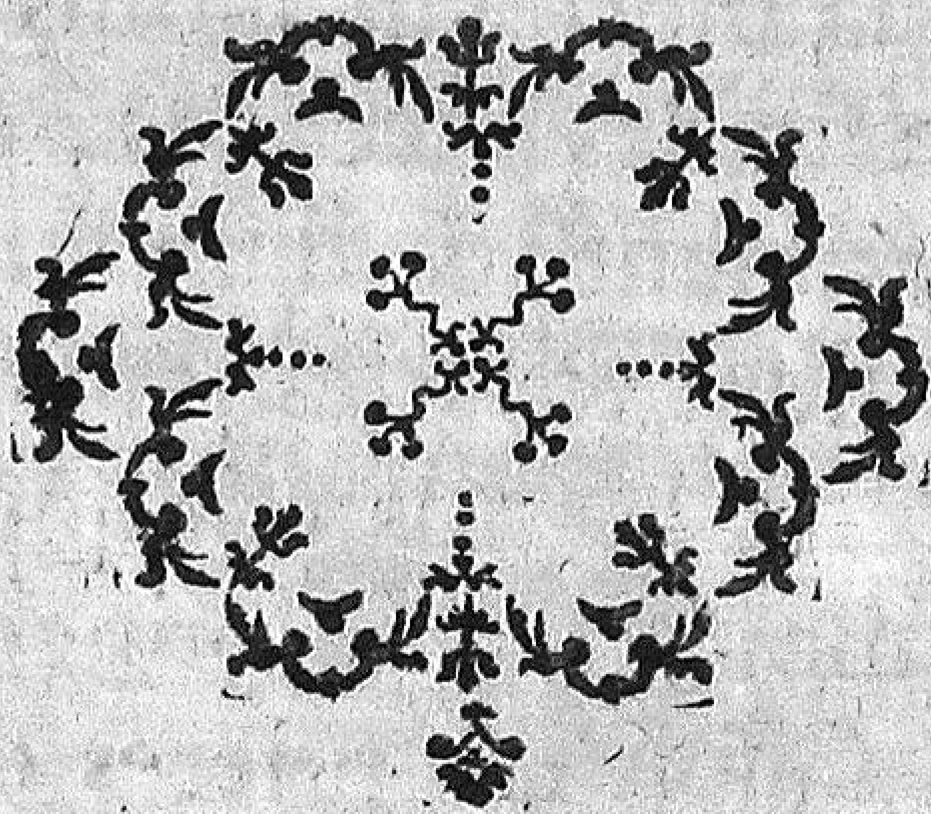
dre, pour faire feu, d'être à peu de pas des Suédois, ou bien tirer à la distance ordinaire ? Le Czar fut d'abord surpris de cette question; mais saisissant son but, il répondit de différer la décharge; ce qui fut une des principales causes de la victoire. C'est lui qui conduisit les Russes sur le Rhin à l'armée du prince Eugène. Il se forma bientôt, entre ces deux généraux, la plus intime familiarité; & les Russes & les Allemands, voyant leurs chefs, naturellement peu parleurs, s'entretenir longuement ensemble, disoient qu'ils « s'étoient rendus réciproquement des causeurs. » Lascy avoit la réputation d'être œconome de sang, & d'attendre patiemment l'occasion. Les soldats l'appelloient leur Pere.

Il n'en étoit pas ainsi de Munich, qui passoit pour en être prodigue; plus craint qu'aimé des troupes, & entreprenant au-delà des bornes que prescrit le devoir. « Dieu soit loué ! s'écrioit-il, voyant les François débarqués à Dantzick, » on » manque de mains en Russie pour les mines. » Par un excès d'ambition, il vouloit avoir le commandement universel; & il fut convenu que ses grandes qualités l'en rendoient digne. L'Empire de Russie lui doit beaucoup, &, entr'autres établissemens, celui du Collége des Cadets, qui est composé de trois cens gentilshommes, distribués en différentes classes, ou plutôt partagés en plusieurs compagnies. On leur enseigne les langues, la danse, les fortifications, à monter à cheval, à faire des armes, en un mot, tous les arts convenables à des militaires.

cette bonté qui l'a fait adorer de sa nation, & lui a mérité les éloges de tous les peuples. «Cette princesse, dit M. de Voltaire, a
» achevé, par la clémence, l'ouvrage que son
» pere, Pierre le Grand, avoit commencé
» par les loix. Cette indulgence à été
» même poussée à un point, dont il n'y a
» pas d'exemple dans l'histoire d'aucun
» peuple. Elle a promis que, pendant son
» règne, personne ne seroit puni de mort,
» & a tenu sa promesse. Elle est la pre-
» miere Souveraine, qui ait ainsi respecté
» la vie des hommes. Les malfaiteurs ont
» été condamnés aux mines, aux travaux
» publics : leurs châtimens sont devenus
» utiles à l'Etat ; institution non moins sage
» qu'humaine. Par-tout ailleurs, on ne sçait
» que tuer un criminel avec appareil, sans
» jamais avoir empêché les crimes. La ter-
» reur de la mort fait moins d'impression
» peut-être sur les méchans, que la crainte
» d'un châtiment & d'un travail pénible
» qui renaissent tous les jours. »

Dans l'état le plus critique de la maladie dont mourut cette princesse, & tandis qu'on faisoit des prieres dans toutes les églises pour sa conservation, elle donnoit ses ordres pour remettre en liberté treize ou quatorze mille malheureux détenus en prison pour contrebande, voulant en même tems, qu'on rendît toutes les confiscations

faites pour raiſon de fraude. N'ayant pas encore ſatisfait ſa tendre affection pour ſes peuples, elle voulut auſſi que les droits ſur le ſel fuſſent modérés, au point qu'il en réſulta une diminution annuelle de plus d'un million & demi de roubles, dans l'étendue de l'Empire. Enfin, après avoir donné à ſes ſujets les dernieres preuves de ſon amour, cette princeſſe témoigna ſa conſtante amitié pour ſes alliés, par la déclaration de ſes dernieres volontés à ſon ſucceſſeur. Deux jours avant ſa mort, elle appella, dit-on, le grand-duc, & lui recommanda de remplir religieuſement les engagemens qu'elle avoit pris avec eux; ce que le prince promit ſolemnellement, en préſence des grands de l'Empire.





PIERRE III.

[1761.]

PENDANT le peu de tems que le ſucceſſeur d'Elizabeth fut ſur le thrône, on crut que ſa paſſion dominante ſeroit pour les armes, & qu'il ſe donneroit tout entier aux travaux de la guerre ; que ſa cour ſeroit toute militaire, & que les troupes mériteroient ſes premiers ſoins. Le lendemain de la mort de la Czarine, il publia une déclaration par laquelle il promettoit de prendre, pour règle de ſa conduite dans le gouvernement, la défunte impératrice ; d'imiter en tout ſa bonté & ſa clémence, & de marcher, à tous égards, ſur les traces du ſage monarque, ſon aïeul, Pierre le Grand.

L'attachement que le nouvel empereur avoit toujours témoigné pour le roi de Pruſſe, lorſqu'il n'étoit encore que grand-duc de Ruſſie, éclata plus que jamais, quand il monta ſur le thrône. Il avoit au doigt une bague, avec le portrait de Sa Majeſté Pruſſienne, ayant dans le contour cette deviſe : « C'eſt l'amitié » qui en fait le prix. » Pierre III porta auſſi l'ordre de l'aigle noir, que le roi de Pruſſe lui envoya. Cette cérémonie ſe fit au bruit d'une décharge générale. Il y eut, à cette

occaſion, un grand feſtin, auquel furent invités tous les Pruſſiens d'une certaine conſidération, qui étoient à Pétersbourg. On but d'abord à la ſanté du roi de Pruſſe, comme grand-maître de l'ordre, enſuite à celle du Czar. Chaque ſanté étoit accompagnée d'une ſalve générale du canon.

Pierre III tira de ſon exil le fameux duc de Biron, dont on a rapporté ci-deſſus la haute fortune, & continua toujours de le traiter comme prince ſouverain; cela n'empêcha pas qu'il ne donnât ſa renonciation au duché de Courlande, dont le prince de Saxe étoit revêtu. Mais ce ſeigneur a été rétabli depuis dans tous ſes droits.

Six mois après l'avènement du nouveau Czar au thrône de Ruſſie, ce prince fit publier, par le ſénaat, une ordonnance, qui réuniſſoit tous les revenus du clergé Ruſſien au domaine de la couronne, & aſſigna de ſimples penſions aux eccléſiaſtiques. Celle des archevêques eſt fixée à cinq mille roubles; celle des évêques, à trois mille; celle des abbés-moines, à proportion de leur dignité. La même ordonnance défend à toutes les communautés religieuſes de recevoir aucun novice au-deſſous de l'âge de trente ans. L'empereur ordonna à l'archevêque de Novogorod, qui eſt à la tête du clergé, de réduire le nombre prodigieux d'images, dont les Ruſſes décorent

leurs églises, à celle du Crucifix & de la Vierge. Sa Majesté fit, en même tems, sçavoir à ce prélat, que son intention étoit que tous les ecclésiastiques quittassent leurs longues barbes, leurs habits en forme de soutane, & qu'ils s'habillassent à l'avenir, comme les ministres Protestans. L'archevêque fit des représentations à ce sujet; & cette innovation n'eut pas lieu.

[1762.]

La conduite de ce prince, depuis qu'il portoit la couronne de Russie, avoit indigné une partie de la nation; mais rien n'avoit tant aigri les esprits, que les changemens qu'il vouloit faire dans la religion, & sur-tout l'éloignement qu'il témoignoit pour celle de son pays. Ce monarque avoit fait construire depuis peu un temple Luthérien, & assistoit regulièrement à tous les exercices de cette religion, tandis qu'il affectoit de ne point aller aux églises grecques. Tous les ordres de l'Etat, mécontens d'une conduite si peu réfléchie, se sont prêté à la conjuration qui a ôté à ce prince la couronne & la vie. On tint à ce sujet, des conférences secrettes chez la princesse d'Aschkoff, jeune dame de dix-neuf ans, niéce du chancelier, particulièrement attachée à l'impératrice. Les conjurés, pour assurer leur salut, en cas

de trahiſon ou de découverte, avoient, chacun à leur ſuite, un eſpion obſcur, mais intelligent, qui étoit chargé de ne pas les quitter un moment, afin d'avertir ſur le champ, ſi quelqu'un d'eux étoit arrêté. L'évènement juſtifia la ſageſſe de cette précaution. Un des conjurés, ayant été découvert par le propos imprudent d'un ſoldat, fut arrêté. Auſſi-tôt l'eſpion ayant fait ſon devoir, les conjurés ſentirent qu'ils n'avoient pas un inſtant à perdre. La princeſſe d'Aſchkoff envoya une voiture à l'impératrice qui étoit alors à Pétershoff. Un officier aux gardes ſervit d'eſcorte à Sa Majeſté, qui s'étoit déguiſée; & ils arriverent à Pétersbourg, vers les ſept heures du matin. Dans le même moment, les ſoldats & le peuple diſpoſés à la révolution, proclamerent l'impératrice Catherine II, la reconnurent pour ſeule Souveraine de la Ruſſie; & ſon fils fut déclaré ſon ſucceſſeur. On conduiſit Sa Majeſté impériale à l'égliſe de Caſan, où l'archevêque de Novogorod entonna le *Te Deum*, aſſiſté des principaux membres du clergé.

Après cette cérémonie, l'impératrice fit publier un manifeſte, dont voici la ſubſtance. « Tous les vrais patriotes n'ont » que trop reconnu le danger qui menaçoit » l'Empire de Ruſſie. La religion étoit » ébranlée, & prête à être remplacée par » un

» un culte étranger. La gloire de la na-
» tion étoit ſur le point d'être ſacrifiée à
» ſes propres ennemis. Touchée du péril
» qui menaçoit nos ſujets, nous nous ſom-
» mes déterminées à prendre les rênes du
» gouvernement, & à recevoir le ſerment
» de fidélité, que nos peuples nous ont
» prêté ſolemnellement. »

Une partie de la journée ſe paſſa à affermir l'autorité de la nouvelle Souveraine dans ſa capitale, à raſſembler toutes les troupes. On ferma tous les paſſages qui communiquoient avec l'empereur; & enfin l'impératrice, vêtue de l'ancien uniforme des gardes, ſe montra à cheval, fit la revue de ſes troupes, au milieu des cris de joie & des acclamations, & partit à la tête de quinze mille hommes, pour aller s'emparer de la perſonne de Pierre III.

Pendant que cette ſcène s'étoit paſſée dans la capitale, ce prince avoit fait des efforts pour ſe mettre en état de réſiſter à l'orage. Il avoit commencé par ſe rendre à Pétershoff; &, ſur la nouvelle de l'évaſion de l'impératrice, il avoit envoyé de tous côtés, pour aſſembler quelques troupes; mais elles s'étoient déja engagées par le ſerment qu'elles avoient fait à la nouvelle Souveraine. Après avoir attendu vainement du ſecours & des avis, il prit le parti de s'embarquer dans un yacht, pour aller à Cronſtadt, eſpérant que la flotte lui ſeroit plus

fidèle que les troupes de terre. Mais on y avoit déja reconnu l'impératrice Catherine; & à peine eut-il jetté l'ancre, que la sentinelle, qui gardoit le port, lui ordonna de se retirer, & lui déclara que, s'il s'obstinoit à vouloir passer outre, on alloit faire feu sur lui, du canon qui étoit braqué sur le pont. Dans cette extrémité, Pierre III n'eut plus qu'à retourner sur ses pas. L'impératrice, accompagnée de la jeune princesse d'Askroff & de plusieurs seigneurs, s'avançoit de son côté, vêtue militairement, ainsi que la princesse, & escortée de plusieurs régimens. Pierre, voyant qu'il étoit perdu sans ressource, essaya la voie de la négociation, & proposa d'abord qu'on le laissât jouir de l'Empire en partage. Sur le refus qui lui en fut fait, il demanda au moins qu'on lui abandonnât ses Etats en Allemagne; ce qui lui ayant encore été refusé, il se borna à demander qu'on lui laissât du moins sa bible, sa maîtresse & ses chiens. Mais on écouta encore moins ces propositions, qui annonçoient le comble du désespoir, auquel étoit réduit ce malheureux prince. L'impératrice lui écrivit alors, pour lui proposer de lui envoyer une abdication volontaire & non contrainte, écrite de sa main, par laquelle il renonceroit au thrône de Russie, s'il étoit vrai qu'il fût dans l'intention, dans laquelle il avoit déclaré être.

Voici quelle fut la réponse écrite de la main de ce prince infortuné :

» Pendant le peu de tems que j'ai regné » en Souverain sur l'Empire de Russie, j'ai » expérimenté que mes forces ne suffisent » point pour un semblable fardeau, & que » je ne suis point en état de régir l'Empire » Russe, de quelque maniere que ce soit, » bien moins encore avec un pouvoir des- » potique. J'ai aussi reconnu moi-même » le trouble intérieur de l'Etat, lequel au- » roit entraîné après soi le bouleversement » de l'Empire, & m'eût, par conséquent, » couvert d'une honte éternelle. Les cho- » ses ainsi pesées, je déclare solemnelle- » ment, & sans contrainte aucune, par la » présente, à tout l'Empire Russe, & à » l'univers entier, que je renonce au gou- » vernement de ce même Empire, pour » tout le tems qui me reste à vivre, & » que je ne demande à y régner, ni avec » un pouvoir illimité, ni de quelqu'autre » maniere que ce soit; déclarant, en même » tems, que je ne chercherai jamais à y » parvenir par l'aide de qui que ce soit ; ce » que je confirme d'un cœur pur & sans » détour, par serment, à la face de Dieu » & de toute la terre. J'ai écrit tout au » long cette renonciation de ma main, & je » l'ai signée de même.

PIERRE.

Le général Ismaëloff, chargé de l'arrêter, lui ôta son cordon, & le conduisit à Pétershoff, où il fut enfermé dans l'appartement qu'il occupoit, lorsqu'il étoit grand-duc, du vivant de l'impératrice Elizabeth. Ses regards étoient pleins de fureur; mais il ne prononçoit pas un mot. Ceux qui étoient chargés du soin de le garder & de le servir, observoient, de leur côté, le silence le plus profond. Ce prince fut transféré dans la forteresse de Ropschen. Désespéré de se voir ainsi renversé du thrône, il s'abandonna à toute l'amertume de sa cruelle situation: une fiévre dévorante s'alluma dans son corps; & il succomba sous le poids de son malheur, le 17 de Juillet 1762. Ce prince se nommoit Charles-Pierre-Ulric. Il étoit né le 21 de Février 1728. En 1742, il avoit été déclaré successeur à la couronne de Suède; mais, ayant été nommé Grand-Duc de Russie, il n'accepta pas l'offre des Suédois. En 1754, il avoit épousé Catherine, princesse d'Anhalt-Zerbst, aujourd'hui impératrice de Russie, qui a donné le jour au prince Pétrowitz, & à une princesse. Le lendemain de la mort de son mari, l'impératrice fit publier un Manifeste, où elle disoit que, « le septieme jour après son » avènement au thrône de Russie, elle » avoit reçu la nouvelle que le ci-devant » empereur, Pierre III, par un *accident*

» *hémorroïdal*, auquel il étoit quelquefois » ſujet, ſe trouvoit attaqué d'une très-violente colique ; que, pour ne point manquer à ſon devoir de Chrétienne, & au » commandement qui oblige de veiller à » la conſervation de la vie du prochain, » elle lui avoit tout de ſuite fait envoyer » tout ce qui étoit néceſſaire, pour prévenir les ſuites dangereuſes de cet accident, & ſoigner ſa ſanté à l'aide de la » médecine, mais qu'à ſon très-grand regret, & avec beaucoup d'affliction, elle » avoit appris, peu de tems après, que, par » la permiſſion du Tout-puiſſant, il étoit » décédé. »

En conſéquence, elle ordonna que ſon corps fût tranſporté au monaſtere de ſaint Alexandre Newski, pour y être inhumé, excitant & exhortant tous ſes ſujets d'oublier le mal paſſé, & de rendre au corps du prince défunt les derniers honneurs; de prier Dieu pour le repos de ſon ame, & de regarder cette mort ſubite & inopinée, comme un effet de la Providence divine, qui, par des vues impénétrables, préparoit à l'impératrice, au thrône & à la nation entiere, des voies uniquement connues à ſa ſainte volonté. Le corps fut expoſé deux jours de ſuite, avec l'uniforme du régiment de Holſtein, le hauſſecol, des bottes & des éperons. Il fut en-

joint par la Czarine, à tous ceux qui auroient des portraits de ce prince, peints ou gravés, de les remettre au Gouvernement: il fut aussi ordonné que tous ceux qui auroient des domestiques, de l'un & de l'autre sexe, les enverroient prêter serment de fidélité à Sa Majesté impériale, entre les mains des ecclésiastiques de leurs paroisses.

Après avoir employé tous ses soins à l'affermissement de son autorité, Catherine envoya ordre au corps de troupes Russiennes, qui étoient en Silésie, pour le service du roi de Prusse, de retourner en Russie, & fit assurer ses alliés du renouvellement du traité d'alliance, qui avoit été rompu si précipitamment par Pierre III.

Il n'y avoit pas un an que Catherine II occupoit le thrône de Russie, qu'une conspiration menaça les jours de cette princesse; mais le complot fut découvert; & les mesures prises par les conspirateurs furent totalement déconcertées. Quelques officiers aux gardes en étoient les chefs. Le sénat & les présidens des différens départemens les condamnerent à être écartelés, & les complices à être décapités. Mais l'impératrice leur fit grace, ainsi qu'à ces mêmes complices, qui avoient été condamnés à perdre la tête. Elle se contenta de priver les chefs de leur rang, du nom de leur famille; de les rendre infâmes, & de les envoyer dans un fort en Kamtschaka, &

d'exiler les complices. Les premiers furent dégradés de noblesse en place publique; livrés à l'exécuteur de la justice, qui les souffletta, & cassa leur épée sur leur tête; genre de punition inconnu jusqu'alors en Russie.

[1763.]

L'affaire, au sujet des grands revenus du clergé de Moscovite, qui avoit peut-être été un peu trop brusque sous Pierre III, fut de nouveau examinée sous le règne de Catherine qui établit une commission d'évêques & de séculiers, chargée de connoître l'état de ces revenus, & de voir ce qu'on pourroit en distraire pour être employé aux besoins de l'Etat. Cet établissement excita de vifs murmures parmi le clergé; & l'évêque de Rostou, prélat de grande importance, répandit dans le public un écrit séditieux, par lequel il prétendoit que cette commission étoit injuste dans son objet, & n'étoit point compétente. Il exhortoit tous les ecclésiastiques à s'élever avec lui, contre de pareilles dispositions. Cet écrit ayant été remis à la cour, l'impératrice chargea le synode de juger cet évêque, qui fut aussi-tôt mandé à Moscou. Le synode le dégrada de l'épiscopat & de la prêtrise. Sa Majesté ne voulut pas que le coupable fût remis entre les mains de la justice séculiere, & se contenta de le faire

enfermer dans un monastere, pour y finir ses jours, comme un simple moine.

[1764.]

On a vu ci-dessus, que l'impératrice Elizabeth, en montant sur le thrône de Russie, en avoit privé le prince Ivan, fils de la princesse de Brunswick. Ce jeune prince, à peine âgé de quelques mois, avoit été déclaré empereur, sous le nom d'Ivan III, & sous la tutelle du duc de Biron. Déchu de la dignité impériale, le jeune Ivan fut enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, & détenu prisonnier jusqu'en l'année 1764. Il étoit dans sa vingt-cinquieme année, lorsqu'il mourut de la maniere la plus tragique.

La scène se passa la nuit du 15 au 16 de Juillet. Le commandant du régiment, chargé de la garde du château où ce prince étoit enfermé, s'étant mis en tête de le délivrer, y entra en armes avec sa troupe. Une partie s'assura de la personne du gouverneur, tandis que d'autres monterent à l'appartement du prisonnier, dont la porte étoit fermée. Deux officiers, qui le gardoient à vue, entendant du bruit, demanderent à travers la porte ce qu'on vouloit? On répondit qu'on demandoit, de la part de l'impératrice, la liberté du prisonnier. Ils refuserent d'ouvrir la porte, & déclarerent que, si l'on insistoit, on perdroit celui qu'on vouloit avoir; qu'ils avoient ordre, en

pareil cas, de lui ôter la vie, & qu'on ne l'auroit que mort. Sur cette réponse, le chef de l'entreprise ordonna qu'on enfonçât les portes; mais avant qu'on se fût fait un passage, le prisonnier étoit déja percé de coups. L'officier, qui le gardoit à vue, s'étoit approché du lit où il étoit endormi, & d'une main tremblante & incertaine, lui porta un premier coup qui l'arracha du sommeil. Ce prince, se sentant frappé, se leva, se défendit, & fit tous ses efforts pour se rendre maître du poignard; mais enfin il succomba à la force; & huit coups mortels lui arracherent la vie. Son corps fut jetté aux assaillans, en leur criant: « Voilà l'empereur que » vous venez de proclamer! » Ce spectacle fit impression. Le régiment, reconnoissant que son chef avoit agi sans ordre, l'abandonna. Celui-ci, prosterné devant le corps du prince, après l'avoir inondé de ses larmes, se constitua lui-même prisonnier, & déclara, que malgré le supplice qui l'attendoit, il entreprendroit de nouveau le coup qu'il venoit de manquer, si ce prince étoit échappé à la mort, n'en connoissant aucun autre pour son véritable Souverain.

Les trois premieres classes de la noblesse, assemblées par ordre de l'impératrice, condamnerent le coupable à avoir la tête tranchée; & son corps fut brûlé avec l'é-

chafaud où s'étoit faite l'exécution. Ses complices furent condamnés à passer leur vie dans les forteresses les plus éloignées. La cour récompensa les deux officiers, qui avoient eu la garde du prince Ivan, non pour avoir fait couler le sang des Czars, en la personne de ce malheureux prince, mais pour avoir dissipé la conspiration formée par Mirowitz. Le premier a été fait lieutenant-général ; le second, lieutenant-colonel; &, indépendamment des présens qu'ils ont reçus, Sa Majesté leur a accordé dix mille roubles de pension. L'impératrice, sçachant combien le régiment de Smolenski devoit être affligé d'avoir eu un traître, tel que Mirowitz, & jugeant que la faute d'un particulier ne pouvoit rejaillir sur un corps qui s'est conduit avec fidélité, déclara que quiconque oseroit faire, à ce sujet, le moindre reproche à ce régiment, encourroit sa disgrace. Enfin cette princesse, pour récompenser le général Weimar des soins qu'il s'étoit donnés, & du zèle qu'il avoit témoigné dans l'instruction du procès du malheureux Mirowitz, lui accorda la propriété d'une grande & belle terre située en Livonie.

[1767.]

Dans le dessein de dresser un nouveau corps de loix en Russie, la cour convoqua des députés de toutes les provinces de

l'Empire. Sa Majesté s'étant assise sur le thrône pour donner audience à ces députés assemblés, leur maréchal lui adressa un discours, dans lequel il lui décerna, de leur part, les titres de *Grande*, *Sage*, & *Mere de la Patrie*. Catherine voulant s'expliquer elle-même, par rapport aux titres qu'on venoit de lui donner, prit la parole, & dit, sur le premier, que la postérité seule jugeroit ses actions, & les apprécieroit; sur le second, qu'elle ne pouvoit l'accepter, la *sagesse* étant l'attribut de Dieu seul; & sur le troisieme, qu'il étoit de sa dignité & de son devoir d'aimer les sujets que la Providence lui avoit confiés, & de se faire chérir d'eux. A ces paroles, qui peuvent donner une idée du caractere, & de la façon de penser de Sa Majesté Czarienne, nous ajoûtons ici le portrait de cette princesse, fait par l'auteur du *Voyageur François*, lorsqu'elle n'étoit encore que grande duchesse de Russie; & c'est par-là que nous terminerons cet ouvrage. « Née avec » autant de pénétration que de justesse, » elle a cultivé son esprit avec soin; & elle » est sçavante sans ostentation, comme elle » est belle sans vanité. L'élévation de son » ame donne de l'éclat à tout ce qui l'en» vironne, comme la bonté de son cœur » fait le bonheur de ceux qui l'approchent. » Son génie sçait reconnoître, sçait appré» cier le mérite; & l'infortune est un titre

» pour aſpirer à ſes bienfaits. A peine elle
» entre dans ſa dix-neuvieme année, que
» déja elle réunit toutes les qualités propres
» à gouverner ; &, s'il eſt permis de prévoir
» l'avenir, elle régira ſes peuples avec cette
» ſageſſe, cette modération, cette douceur
» qui la font aimer & admirer. Elle les diſ-
» poſera à l'humanité, par la bonté & les
» égards avec leſquels elle traitera tout ce
» qui eſt homme, ſoit citoyen, ſoit étran-
» ger ; par la pitié, dont elle donnera des
» preuves aux malheureux ; par l'attention
» à éviter la guerre & les dépenſes ſu-
» perflues ; par l'eſtime qu'elle accordera
» elle-même aux hommes connus par tou-
» tes ces vertus. Elle augmentera le prix
» de ſa bienveillance, en ne la donnant
» qu'à ceux qui auront bien ſervi l'Etat. En
» préférant pour les graces, ceux qui ſont
» utiles à la patrie, à ceux qui ne le ſont
» qu'à elle-même. Elle jettera les yeux ſur
» les talens : elle choiſira ; elle protégera,
» en Souveraine éclairée, les ſciences & les
» arts. Sa cour deviendra l'école brillante
» du goût, des plaiſirs délicats, & de la po-
» liteſſe. La vérité, toujours proſcrite du
» palais des rois, trouvera dans ſa cour un
» aſyle ſacré ; & ſon règne fera le bonheur
» de la Ruſſie, comme elle en eſt déja
» l'ornement & la gloire. »

FIN.

CHRONOLOGIE

Des Rois de Suède.

	Avant J.C.
Magog, *fils de Japhet.*	
Suénon.	
Ubbon.	
Siggon.	
Eric I.	
Berico.	
Humulf.	
Humblus	
Thor.	
Othen.	
Freyer, *jusqu'en*	890
Niord,	887
Sigtrug,	860
Suibdager,	830
Asmund,	816
Uffon,	780
Hunding,	760
Regner,	628
Halward,	590
Attila I,	530
Hiartwar,	525
Hother,	483
Roric,	400
Attila II,	252
	Après J.C.
Bothwil,	10
Alaric,	16
Eric II,	20
Haldan I,	40
Siward,	135
Eric III,	140

	Après J.C.
Haldan II,	146
Unguin,	155
Regnald,	160
Frothon,	170
Fiolm,	172
Suercher I,	173
Valander,	176
Wisbur,	178
Domalder,	181
Domar,	183
Digner,	185
Dager,	186
Agnius,	188
Alric, } Eric IV, }	260
Ingo I,	220
Hugler,	240
Haco,	250
Jorundar,	260
Haquin,	330
Egil,	341
Othar,	360
Adelus,	370
Ostan,	375
Solvius,	380
Inguar,	400
Amund,	450
Siward,	470
Hirot,	500
Ingo II,	560

. . . .
. . . .
. . . .

	Après J.C.		Après J.C.
Charles,	850	*Magnus IV, seul,*	1365
Biorn I,	851	Albert de Mecklembourg,	1395
Eric V,	860	Marguerite,	1411
Eric VI,	880	Eric XIII,	1441
Emund, } Biorn, }	890	Christophe,	1448
Eric VII,	900	Charles Canutson,	1458
Biorn II,	930	Christian I,	1464
Eric VIII, } Olaüs I, }	993	*Charles Canutson, rétabli,*	1471
Olaüs II,	1022	*Interrègne.*	
Amund *Kolbrenner*,	1034	Stéensture, *Administrateur*,	1497
Amund *Slemme*,	1041	Jean II,	1504
Haquin Rothe,	1054	Suante-*Nilson*-Sture, *Administrateur*,	1513
Stenchill,	1060	Stéensture II, *Administrateur*,	1520
Ingo III,	1064	Christian II,	1521
Halstan,	1080	Gustave-Vasa, *Administrateur*,	1522
Philippe,	1100	*Gustave Vasa, Roi*,	1560
Ingo IV,	1130	Eric XIV,	1568
Ragwald,	1133	Jean III,	1592
Magnus I,	1144	Sigismond,	1604
Suercher II,	1150	Charles IX,	1611
Eric IX,	1162	Gustave-Adolphe,	1632
Charles Suerschon,	1168	Christine,	1654
Canut Ericson,	1192	Charles X,	1660
Suercher III,	1211	Charles XI,	1697
Eric X,	1220	Charles XII,	1719
Jean I,	1223	Ulrique-Eléonore,	1720
Eric XI,	1250	Frédéric I,	1751
Waldemar,	1279	ADOLPHE-FREDERIC II.	
Magnus II,	1290		
Birger II,	1319		
Magnus III,	1354		
Magnus IV, } Eric XII, }	1357		

Fin de la Chronologie des Rois de Suède.



CHRONOLOGIE

Des Rois de Danemarck.

	Avant J. C.
GOMER, *arriere-petit-fils de Japhet.*	
Segudus.	
Adtzer.	
Truidus I.	
Thielvar	
Ostred.	
Guthius.	
Truidus II.	
Toreld.	
Jelling.	
Viset.	
Bogh.	
Dan I, *jusqu'en*	997
Humblus,	988
Lother,	972
Bogh,	966
Skiold,	887
Gram,	856
Suibdager,	830
Guthorm,	816
Hadding,	762
Frothon I,	685
Haldan I,	628
Roë,	595
Helgon,	566
Roolw,	525
Hother,	483
Roric,	433
Wigleth,	353
Wermund,	292
Uffon,	262
Dan II,	252

	Avant J. C.
Hugleth,	173
Frothon II,	143
Dan III,	74
	Après J. C.
Fridlef I,	1
Frothon III,	19
Hiarn,	22
Fridlef II,	35
Frothon IV,	79
Ingel,	103
Olaüs I,	114
Harald I,	115
Frothon V,	132
Haldan II,	135
Harald II,	140
Haldan II, rétabli,	146
Unguin,	155
Siwald I,	177
Sigur,	190
Siwald II,	201
Interrègne,	241
Haldan III,	261
Harald III,	321
Ringon I,	326
Héta,	327
Olaüs II,	331
Omund,	341
Siward I,	346
Buthl,	351
Jarmeric,	366
Broder,	371
Siwald III,	378

	Après J.C.
Snion.	
Biornon.	
Harald IV.	
Gormon I,	516
Gotilac,	760
Sigefroi,	800
Godefrid.	
Olaüs III,	811
Hemming,	812
Siward II, Ringon II,	814
Harald V, Regner	850
Siward III,	856
Eric I,	863
Eric II,	873
Canut I,	889
Frothon VI,	892
Gormon II,	894
Harald VI.	
Horde-Canut II,	900
Gormon III,	935
Harald VII,	980
Suénon I,	1009
Harald VIII,	1009
Canut III,	1036
Canut IV,	1043
Magnus,	1048
Suénon II,	1079
Harald IX,	1080
Canut V,	1086
Olaüs IV,	1097
Eric III,	1106
Nicolas, Ubbon	1135
Eric IV,	1140

	Après J.C.
Eric V,	1147
Suénon III,	1154
Suénon III, Canut VI, *Waldemar I,*	1157
Waldemar I,	1182
Canut VII,	1203
Waldemar II,	1241
Eric VI,	1250
Abel,	1252
Christophe I,	1257
Eric VII,	1286
Eric VIII,	1320
Christophe II,	1322
Eric IX,	1334
Interrègne,	1340
Waldemar III,	1376
Olaüs,	1385
Marguerite,	1411
Eric X,	1439
Christophe III,	1448
CHRISTIERN *ou* CHRISTIAN I,	1481
Jean,	1513
Christian II,	1523
Frédéric I,	1533
Interrègne,	1534
Christian III,	1559
Frédéric II,	1588
Christian IV,	1648
Frédéric III,	1670
Christian V,	1699
Frédéric IV,	1730
Christian VI,	1746
Frédéric V,	1766
CHRISTIAN VII.	

Fin de la Chronologie des Rois de Danemarck.

CHRONOLOGIE

Des Ducs & Rois de Pologne.

Ducs.

LECK I, *en* 550
Cracus, 700
Leck II,
Vanda, *Reine en* 750

Les douze Waiwodes, ou Palatins.

Przémislas *ou* Lezko I, 760
Interrègne.
Lezko II, 804
Lezko III, 810
Popiel I, 815
Popiel II, 830
Interrègne.
Piast, 842
Ziémowist, 892
Lezko IV 913
Ziémomislas 964
Miécislaw I, *mort en* 999

Rois.

Boleslas, *jusqu'en* 1025
Miécislaw II, 1034
Interrègne.
Casimir I, 1059
Boleslas II, 1099

Ducs.

Uladislas I, 1102
Boleslas III, 1139
Uladislas II, 1146
Boleslas IV, 1173
Miécislaw III, 1177
Casimir II, 1195
Lezko V, 1200
Miécislaw III, rétabli, 1203
Uladislas III, 1206
Lezko V, rétabli, 1230
Boleslas V, 1279
Lezko VI 1289
Anarchie, 1295

Rois.

Przémislas 1296
Uladislas IV, 1300
Wenceslas, 1305
Uladislas IV, rétabli, 1333
Casimir III, 1370
Louis, 1383
Interrègne, 1386
Uladislas V, 1434
Uladislas VI, 1444
Interrègne, 1447
Casimir IV 1492
Jean Albert, 1501
Alexandre, 1507
Sigismond I, 1548
Sigismond II, 1573
Henri de Valois, 1576
Etienne Bathori, 1587
Sigismond III, 1632
Uladislas VII, 1698
J. Casimir V, 1669
Michel, 1674
J. Sobieski, 1696
Frédéric-Auguste I, 1706
Stanislas, 1709
Fr. Auguste I, rétabli, 1733
Stanislas élu de nouveau, 1736
Fr. Auguste II, 1763
STANISLAS-AUGUSTE III.

Fin de la Chronologie des Ducs & Rois de Pologne.



CHRONOLOGIE

Des Souverains, Grands-Ducs, Czars, & Empereurs de Russie.

	An. de J. C.		An. de J. C.
Souverains.		Michel II,	1320
RURICH, *jusqu'en*	879	Basile II,	1325
Igor,	915	*George II, rétabli,*	1328
Swiatoslas,	972	Iwan *ou* Jean I,	1340
Grands-Ducs.		Siméon,	1353
Jaropolk I,	980	Jean II,	1359
Volodimir I,	1015	Démétrius II,	1389
Jaroslas I,	1054	Basile III,	1423
Isjiaslas I,	1078	Jean III,	1506
Vsevolode I,	1093	Basile IV,	1534
Swiatopolk,	1114	*Tzars ou Czars.*	
Volodimir II,	1125	Jean IV,	1584
Mstislas,	1132	Théodore I,	1598
Jaropolk II,	1138	Boritz-Gudenow,	1605
Wiatcheslas *se dépose,*	1138	Théodore II,	1605
Vsevolode II,	1146	Grégoire Atrepiew,	1606
Isjiaslas II,	1154	Basile Zuski,	1610
Rostislas,	1154	Uladislas de Pologne,	1613
Isjiaslas III,	1155	Michel Romanow,	1645
Jou[illegible]jii *ou* Georget,	1157	Alexis,	1676
Michel, } André, }	1177	Théodore III,	1682
Vsevolode III,	1213	Jean V, } Pierre I, }	1696
George II,	1238	*Empereurs.*	
Jaroslas II,	1245	Pierre I,	1725
Alex. Ne[illegible]uski,	1263	Catherine I,	1727
Jaroslas III,	1270	Pierre II,	1730
Basile I,	1277	Anne,	1740
Démétrius,	1294	Jean VI,	1741
Daniel,	1302	Elizabeth,	1762
George III,	1305	CATHERINE ALEXIEWNA.	

Fin de la Chronologie des Empereurs de Russie.

TABLE DES MATIERES

LES PLUS INTÉRESSANTES,

Contenues dans ce Volume.

[*On a désigné chaque partie par la lettre* P, *suivie d'un des quatre chiffres romains* I, II, III, IV.]

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier les *Anecdotes du Nord*; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, le 20 Novembre 1769.

Signé DUCLOS.

Le Privilége se trouve au commencement des Anecdotes Angloises.

